Ju 14/8 12
5

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXXI. — N° 1. Juin 1912.

IHS

Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^IE.

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE.

JERSEY.

La communion quotidienne (P. Lintelo). . . 3

FRANCE.

La mission de Camaret. — La mission de Vitré. — Le nouveau collège N.-D. de Ste-Croix. . . 11

CHINE.

MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat : Au jour le jour. — Arrivée des nouveaux missionnaires. — Recherches sur les superstitions en Chine. — Épisodes de la révolution au Kiang-Nan. — La Chine qui bouge (P. Dugout). — Inondation et famine au Kiang-Nan. — Communions au Kiang-Nan. 29

A travers le Kiang-sou : Le siège de Nan-Kin (P. Gain). — Deux congrégations d'hommes au Ho-So. (P. J. Le Chevallier). 66

A travers le Ngan-hoei : Les événements de T'ong-tch'eng (P. Courtois). — Le 2 novembre au Kouo-yang (P. Dannic). 87

TCHÉ-LI SUD-EST.

Pèlerinage à N.-D. de Zo-sé. — Traits de mœurs ; un enlèvement pour le bon motif ; lettre du P. J. Debauvais ; lettres du P. E. Hopsomer ; lettres du P. Ph. Leurent ; lettre du P. Viot ; lettre du P. P. Perard. — Les vierges catéchistes (P. Jung). — Par l'eau et par le feu (P. Davrout). — La joie parfaite d'un missionnaire (P. Wibaux). — La vie à Sien-Shien (P. L. Ghestin). — Heureux missionnaire (P. A. Ghestin). — Mort édifiante d'une pécheresse. — Les Écoles en Chine. — Les martyrs de « La Boxe ». — Bibliographie ; Le canon taoïste (P. Wieger). — Un officier à l'hôpital (P. Bataille). 113

BRÉSIL.

La Province de Portugal exilée. 156

JAPON.

Extraits de diverses lettres. 157

MADAGASCAR.

L'Apostolat au Betsiléo (P. Verley). . . . 160

NÉCROLOGIE.

Le P. F. Rollin. — Le P. A. Dechevrens. — Le P. Roulleaux. — Le P. Guérin. — Le P. Brasille. — Le Frère Arvier. — Le P. Deffond. — Le P. Maynier. — Le P. Marchi. 172

VARIA.

M. L. Quid'bœuf. — Bibliographie. . . . 203

A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXXI. — N° 1. Juin 1912.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier Jersey (Iles de la Manche).

LETTRES DE JERSEY.

JERSEY.

La Communion Quotidienne.

Conférence par le R. P. Lintelo, S. J.

I. *La vocation.* Origine de la campagne en faveur de la communion fréquente.

« Il y a environ 17 ans, je donnais une retraite de 8 jours à des religieuses et, suivant la coutume, je leur prescrivis de s'abstenir de communier pendant les trois premiers jours. Une religieuse novice en souffrit et résolut de m'obtenir par ses prières la grâce de devenir un propagateur de la communion quotidienne. Douze ans plus tard je repassais par le même couvent, une religieuse demanda à me voir et me dit: « Depuis la retraite que vous avez donnée, j'ai prié chaque jour pour que vous deveniez l'apôtre de la Communion fréquente, Dieu m'a exaucée. » Il faut dire que depuis ma première visite j'avais eu l'occasion d'écrire plusieurs ouvrages en faveur de la communion fréquente dans une polémique contre le P. ..., rédemptoriste. La cause, portée à Rome, avait été tranchée en ma faveur.

Pendant ce temps une autre œuvre Eucharistique se développait, l'œuvre si splendide des « Congrès Eucharistiques ». A son origine se rapporte une petite histoire. Mme Tamisier fut l'apôtre des congrès eucharistiques; établie à Ars, elle voulait y placer le centre de son œuvre. Avec beaucoup de travail elle élabora un plan qu'elle soumit à Mgr Richard, alors évêque de Belley. Après lecture du plan l'évêque le déchira en disant: « Avec le bon Dieu on ne fait pas de plan. »

Ainsi ai-je fait. Jamais je n'ai songé à faire de plan; peu à peu, pas à pas, les choses se sont faites. Mais je n'avais pas songé le moins du monde à devenir l'apôtre de la communion fréquente; j'avais demandé à mes supérieurs de m'envoyer en mission, mais ma santé ne le permit pas; comme vous le voyez c'est le bon Dieu qui a tout fait, qui a tout conduit.

II. *Rôle de la Compagnie.* Quelques raisons qui doivent nous exciter à être les propagateurs de cette dévotion.

De par notre vocation nous sommes éducateurs de la jeunesse et

promoteurs de la dévotion au Sacré-Cœur, or la communion fréquente est l'aboutissement logique de la dévotion au Sacré-Cœur: « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le sacrement de l'Eucharistie » (parole de N.-S. à la Bse Marg.-Marie), et de plus c'est le meilleur préservatif de la jeunesse. Du reste, l'histoire de la Compagnie nous montre clairement que dès l'origine les enfants de la Compagnie furent les apôtres de l'Eucharistie et que S. Ignace est le restaurateur non seulement de la communion fréquente (cela est dit dans son office), mais même de la communion strictement quotidienne (cf. P. Dudon, « De la communion fréquente », dans lequel il a réédité le traité de Madridius composé sous l'inspiration de S. Ignace). S. Ignace nous a ordonné de communier tous les huit jours, or, à l'époque, c'était rare; c'était même chose si extraordinaire qu'en Espagne certains religieux signalèrent les Jésuites comme précurseurs de l'antechrist, et la raison apportée était celle-ci: « Ils communient trop souvent et parlent sans cesse de communion. »

La formule pratique donnée par S. Ignace était « *au moins* tous les huit jours, » et cela n'allait pas sans difficulté. Le Bienh. Lefèbvre, prêchant cette pratique, souleva une tempête; le temps n'était pas venu. S. Ignace à Paris ne pouvait communier tous les jours, c'eût été un scandale, mais il le faisait en *voyage*.

A l'arrivée à Bologne de nos premiers Pères, un contemporain signale comme un événement l'arrivée d'hommes qui communient toutes les semaines.

On s'appuyait pour blâmer la communion fréquente sur un texte que l'on attribuait *faussement* à S. Augustin : « Je ne loue ni ne blâme la communion fréquente. » Du reste à cette époque le concile de Trente n'avait pas encore eu lieu. Ce fut à ce concile que, sous l'impulsion de Salmeron et de Lainez, on demanda que les fidèles communient à la messe à laquelle ils assistent, c'est-à-dire tous les jours d'après Pie X.

Que ne ferait donc pas S. Ignace aujourd'hui?

Donc pour ces trois motifs: fils de S. Ignace, éducateurs de la jeunesse, propagateurs de la dévotion au Sacré-Cœur, nous ne pouvons nous laisser dépasser.

III. *Comment promouvoir cette pratique?*

IL FAUT INSTRUIRE.

Tous ont le droit de connaître l'enseignement complet de l'Eglise, du Saint Père. Il faut donc exposer à tous la doctrine de la communion quotidienne. Je sais fort bien que tous ne peuvent pas commu-

nier tous les jours, mais tous ont droit à l'enseignement complet. Il y a beaucoup d'ignorance, de préjugés, c'est une montagne à déplacer; cependant pas d'emballement. On ne cherche pas la multiplication *immédiate* des communions, mais on veut *immédiatement changer* les convictions et créer un mouvement qui puisse durer. Pour donner ces convictions profondes, le meilleur moyen est: LES TRIDUUMS EUCHARISTIQUES. Notre S. P. le Pape Pie X a fait écrire une lettre sur les triduums eucharistiques pour généraliser le mouvement de propagande; il recommande spécialement l'instruction. « On fait, dit-il, de la mauvaise besogne si on exhorte sans inculquer à la base un ensemble d'idées. » Sans cette base les enfants ne pourront résister aux influences qui les éloignent de la communion; cette réforme des idées réussit dans les milieux les plus divers.

Dans notre maison de retraite d'Arlon (Belgique), je donne des instructions à des paysans, des ouvriers, des employés, des hommes d'affaires, etc. Comme conclusion je leur dis: « Vous êtes chrétiens ; vous pouvez tous communier tous les mois; pourquoi pas tous les dimanches, puisque vous assistez à la messe ce jour-là? » Cela a toujours réussi.

M. Florent D., avocat, me fit d'abord des objections. A ma réponse il me dit: « Je crois que je vais me mettre à la communion quotidienne » et il le fit. Quelque temps après, il m'écrivit une lettre débordante de joie: « Auparavant j'étais grincheux; maintenant je suis joyeux. Si vous trouvez quelqu'un qui a besoin d'être convaincu, donnez-lui mon adresse; j'ai bonne plume, je me charge de le convaincre. »

Quand les gens sont convaincus, tout n'est pas fait; mais quand ils ne le sont pas!!!

Il est plus facile de convaincre et de décider les hommes que les femmes et les jeunes filles, quelqu'étonnant que cela paraisse.

IDÉES FONDAMENTALES A DÉVELOPPER.

A. Régime normal.
B. But: conserver l'état de grâce.
C Minimum de dispositions requises.
D. Répondre aux objections.

A) Régime normal.

Notre-Seigneur a institué l'Eucharistie pour être reçue tous les jours. Au début de l'Eglise on communiait tous les jours; Notre-

Seigneur ne nous y a pas obligés par précepte, mais il nous y a fortement invités.

Régime normal, mot tout à fait heureux, trouvé par le P. Tesnière, supérieur des Pères du Saint-Sacrement.

Il est facile de le prouver par les arguments suivants:

1° *Caractère de nourriture:* « Caro mea est cibus », donc acte quotidien. Si on ne peut pas manger tous les jours, c'est *anormal.* Ce qui est normal, c'est de manger tous les jours.

2° *La Manne.* Cet argument vaudra toujours. S. Jean dit que la manne était la figure de l'Eucharistie; or la manne était quotidienne, donc.

3° *La demande du Pater* « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » doit être entendue au sens eucharistique, car ce sens est affirmé dans le décret. Un prêtre autrichien (P. Bock) a publié un ouvrage pour soutenir scientifiquement cette interprétation (l'ouvrage traduit en français sera bientôt publié chez Lethielleux); de plus (cf. compte-rendu par le P. d'Alès dans les *Etudes* de Février 1912), il soutient que par là nous demandons la nourriture de notre âme Le Cardinal Gennari a approuvé cet ouvrage et veut le faire traduire en italien. En outre ce sens est reçu dans tous les écrits des Pères; il nous faut donc revenir à ce sens traditionnel et patristique.

4° *Argumēnt d'Exégèse.* Ce n'est pas surtout sur le mot επιουσιος que repose notre argumentation, sa force est surtout en ce que le Pater est la prière du *chrétien ut sic,* non de l'*homme;* nous demandons le *pain des enfants de Dieu.* Notre-Seigneur, au moment d'enseigner à ses apôtres cette prière, leur dit « VOS AUTEM sic orabitis; » il y a opposition. Du reste Notre-Seigneur en faisant cette prière fit ce que faisaient les rabbins: il condensa sa doctrine en quelques lignes. Or on trouve dans l'Evangile cinq passages où Notre-Seigneur nous dit de ne pas nous préoccuper du pain du corps; on ne voit pas pourquoi Il nous aurait ensuite ordonné de le demander toujours; — et par contre, si c'était là l'interprétation à admettre il n'y aurait rien dans le *Pater* pour l'âme: ce serait assez étrange, et en effet Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît. » S. Jérôme exclut absolument le sens admettant le pain du corps. S. Augustin l'admet mais secondairement. S. Hilaire se servait de cet argument que nous donnons comme un argument populaire pour exciter à communier souvent.

Donc avant tout, mettre hors des esprits l'dée du nombre de communions. Pourquoi communier 2 ou 3 fois par semaine? c'est

de l'arbitraire. Le nombre proposé par Notre-Seigneur est tous les jours. Nous avons dans le décret un *mot d'ordre* appuyé sur la doctrine; c'est notre devoir d'exhorter à la communion quotidienne. Je prêchais la retraite dans un collège; en causant avec un élève je lui dis: « Eh bien, mon petit ami, vous avez bien compris mon instruction? — Oui. — Combien de fois allez-vous communier maintenant? — 3 fois par semaine. — Pourquoi pas 4? (Silence). Donnez-moi une raison qui m'indique pourquoi 3 fois et non 4. Les Hébreux ne mangeaient-ils pas la manne tous les jours? Voyez-vous, je pourrai vous donner des raisons de communier tous les jours, et vous n'avez pour raison, vous, que l'arbitraire. »

B. *But: Etat de grâce.*

La communion est un acte vital qui entretient la vie de l'âme et qui a pour but, la conservation de la grâce. C'est une thèse fondamentale pour les jeunes gens. Il faut leur faire bien comprendre qu'ils en ont *besoin* pour se conserver purs. La communion n'est pas seulement un remède mais un préservatif. *Hic est panis de cœlo descendens; si quis... non morietur.* Il ne s'agit pas de la mort du corps mais de l'âme. Le Concile de Trente s'est appuyé sur ce texte.

Pour beaucoup de chrétiens, la vie chrétienne consiste à assister à la messe le dimanche, faire maigre le vendredi, et c'est tout. Mais cela ne suffit pas. Etre en état de grâce est le fondement de la vie chrétienne; or on ne s'y maintient pas sans communier.

Voici un fait à l'appui. J'avais prêché la communion quotidienne au cours d'une retraite dans un collège; trois mois après, je reçus une lettre d'un jeune homme, il me disait: « Mon Père, j'étais bien malade quand vous êtes venu nous prêcher; je faisais beaucoup de péchés mortels; j'étais malheureux. Vous m'avez conseillé de me confesser, puis de communier tous les jours; j'ai suivi votre conseil; depuis lors je n'ai plus commis de péché mortel; je suis heureux et je voudrais être missionnaire chez les lépreux. » Je reçus presqu'en même temps la lettre d'un de ses camarades; c'était tout le contraire: « Mon Père, je suis aussi malade que je l'étais à votre passage, il y a trois mois. J'accumule péché sur péché, je suis triste et honteux; donnez-moi un bon conseil, car je commence à désespérer. » J'ai répondu à tous les deux la même chose: « Je vous l'avais prédit, ça ne m'étonne pas. » Au premier j'ai ajouté: « Vous en aviez besoin, vous l'avez fait, constatez les bons résultats. » — A l'autre j'ai dit: « Vous en aviez besoin, vous n'avez pas pris le remède intégralement, rien d'étonnant que vous soyez encore malade. Quand on prend un remède chez le pharmacien, on ne met pas d'eau dedans. » Je n'ai rien

inventé depuis; je ne connais pas de meilleur remède que la communion; si j'en avais connu un meilleur, je l'aurais indiqué.

Donc, insister sur ce fait: Communier d'une façon régulière, sans intermittence, surtout dans les débuts, et le communiant est tout transformé; sinon on n'avance pas, on piétine sur place.

Un mot du P. Cros: «Je suis le médecin d'un seul remède: si quelqu'un très .... crotté se présente à moi, je lui dis: communiez tous les jours; s'il revient, même réponse. Chaque jour il y a de grands progrès et au bout de 15 jours il sera décrotté; au bout de 3 mois il parle de prendre la soutane. »

C. *Minimum de dispositions requises.*

C'est le décret lui-même qui le fixe: 1° état de grâce; 2° intention droite et pieuse. Avec ces dispositions, allez de l'avant, communiez.

La meilleure préparation à la communion est la communion précédente, disait S. Jean-Baptiste de la Salle. Certains auteurs (v. P. Gillet, O. P. dans «la Virilité du caractère, chap. Communion et communions) parlent de communion *nulle;* c'est là une absurdité: il *n'y a pas* de communions nulles; toute communion est ou bonne ou mauvaise. S. Thomas le dit expressément. *L'état de péché mortel seul* rend la communion mauvaise; le péché véniel, même in actu communionis, ne rend pas la communion mauvaise; il la rend « informe », infructueuse, i. e. le fruit en serait suspendu. Ceci est un minimum et il est bien entendu que nous devons indiquer aux fidèles les moyens de tirer le plus de fruit possible de leurs communions.

Le Père de Franciosi dit dans «l'Esprit de S. Ignace»: A quelqu'un d'affamé il faut d'abord donner le pain, puis le miel; le laisserait-on mourir de faim parce qu'on n'aurait pas de miel à mettre sur le pain? De même pour nous, il y a des conseils à donner pour *mieux* communier, mais commençons par *donner l'essentiel.*

D. *Réponses aux objections.*

Cf. P. Cros «Enfants à la Ste Table. »

Une bonne méthode à suivre avec les enfants est de les inviter à soumettre eux-mêmes leurs objections.

Dans une conférence je réfute une objection: Je suis sûr que dans la ½ heure qui suivra, des élèves viendront me présenter la même difficulté mais sous une autre forme. Donc mieux vaut savoir la forme sous laquelle l'objection se présente à eux, et y répondre. De plus, cela nous permet les entretiens privés qui sont de souveraine importance, car les sermons, qui sont écoutés, sont oubliés au sortir de l'église. Dans ces entretiens nous obtiendrons la précision, et nous pourrons écarter les résolutions vagues.

1re Objection. La communion ne doit pas être une affaire d'emballement, mais de persuasion; or, avec le *respect humain* il y aura de l'entraînement.

Réponse. Pour éviter l'entraînement par respect humain, il faut: 1° bien instruire les enfants; et 2° faire appel à leur conscience. Du reste souvent le respect humain agira plutôt en sens contraire; quoi qu'il en soit, pour le combattre, j'établis l'œuvre des « locomotives ». Voici son histoire. Je donnais la retraite au collège de Ath (Belgique), où le respect humain habitait comme chez lui, et on m'avait prévenu que ce serait un gros obstacle à l'établissement de la communion fréquente. Voulant leur donner cette habitude pendant la retraite, je vois le premier jour plusieurs grands élèves et j'en décide 20 à faire la communion le lendemain. Le lendemain, au moment de la communion, personne ne s'avance; j'étais intrigué. A la fin de la messe je m'avance vers le banc de communion et je leur dis: « Il se passe un fait étrange; plusieurs m'ont dit hier qu'ils communiraient ce matin, et personne n'a communié. Le respect humain aurait-il prise ici? Que ceux qui voulaient communier restent ici, je vais leur distribuer la Ste Communion, les autres peuvent partir. » 14 restèrent et je leur donnai la communion. Mais que s'était-il donc passé? La chose était simple, les jeunes gens attendaient pour s'approcher que le servant récite le Confiteor; de son côté le servant attendait pour dire le Confiteor qu'on vienne à la table de communion. A l'instruction suivante, je fis une glose d'une ½ heure sur le respect humain et je leur dis: « Vous avez déjà vu dans les grandes gares ces belles locomotives qui remorquent une multitude de wagons; la locomotive part la première et les wagons la suivent; la locomotive s'arrête et les wagons s'arrêtent. Vous ne devez pas être des wagons, vous devez être des locomotives; il faut qu'il y ait de la vapeur en vous, comme la locomotive; quand vous êtes sous pression, partez, marchez même si personne ne bouge; mais si vous n'êtes pas sous pression, restez à votre place, même si tous bougent. »

Il faut aux enfants une bonne liberté, de l'indépendance, mais aussi il faut secouer leur apathie, car bien souvent il y aura surtout manque d'initiative.

2e Objection. Il y aura des inconvénients; on aura des misères (communions sacrilèges).

Réponse. Les inconvénients viendront non de la communion, mais des mesures qui devraient compléter le régime des communions et qui ne sont pas prises, v. g. dans des collèges on pousse à la communion quotidienne et on *fixe* 2 jours par semaine pour les con-

fessions; erreur déplorable. Il faut faciliter le *plus possible* l'accès du confesseur.

3e Objection. Mais il faudra alors se confesser à chaque instant.

Réponse. Communier davantage ne veut pas dire du tout qu'on soit obligé de se confesser davantage. La confession n'est exigée que pour les péchés mortels. Il n'est donc pas nécessaire de se confesser chaque fois qu'on va communier. Les chrétiens ordinaires ne le peuvent pas; ils ne sauraient que dire. Du reste dans les premiers siècles on ne se confessait pas si souvent, et même on ne confessait pas les péchés véniels; les chrétiens se servaient des sacramentaux. C'est depuis le Jansénisme qu'on les néglige pour n'employer que la confession. Du reste la communion fréquente se généralisant il sera impossible pour les prêtres de suffire aux confessions sans négliger les autres devoirs de leur ministère. Pratiquement pour les chrétiens ordinaires la confession de la quinzaine suffit.

NÉCESSITÉ D'AGIR SUR LE CLERGÉ.

Pour beaucoup de prêtres le décret de Pie X est lettre morte: « Oh! chez nous les décrets sont déjà bien oubliés. »

Nous qui donnons des retraites ecclésiastiques avons-nous assez fait pour les convaincre et les décider à suivre la direction du Pape? C'est pour répondre à cette nécessité d'action sur les prêtres qu'a été fondé le bulletin « L'Action Eucharistique ». Grâce à une jeune bienfaitrice (qui depuis s'est faite religieuse), les fonds pour les sept premiers numéros ont été assurés; reste la question des fonds pour les autres numéros. Un comité sous la présidence de la duchesse d'Alençon va nous aider à recruter les fonds et à répandre cette revue.

Les premières publications ont été distribuées à 6500 prêtres de France et de Belgique (5500 en France).

Avant de terminer, un mot seulement sur la COMMUNION HATIVE DES ENFANTS.

Il y a 15 jours, je donnais à Bruxelles la retraite aux enfants du collège des chers Frères; un enfant de 12 ans revenant un soir avec moi me dit que Notre-Seigneur lui avait demandé de prier pour moi « pour qu'il fasse communier les petits enfants » et que depuis le mois de Novembre il avait prié tous les jours pour moi.

Oh oui! favorisons de tout notre pouvoir la communion hâtive des petits enfants, c'est le dernier espoir des générations futures. Du reste Notre-Seigneur ne répétait-il pas ce qu'il avait dit à ses

apôtres: *Nolite prohibere.* Laissez venir à moi les petits enfants, et malgré cela cette mentalité qu'avaient alors les apôtres, est celle de bien des prêtres d'aujourd'hui. A Strasbourg une petite fille de 9 ans voyait Notre-Seigneur quand elle faisait ses prières; le mois dernier elle demanda à faire sa 1re communion. On la conduisit au curé, qui fit d'abord beaucoup de difficultés, mais l'enfant ayant passé un excellent examen de catéchisme, put enfin faire sa 1re communion; au début elle communia tous les 8 jours, et chaque fois qu'elle communiait elle voyait Notre-Seigneur, sa mère lui permit de communier tous les jours. Trois semaines après le curé s'y opposait absolument.

Combattons cette mentalité, qui faisait dire à S. Vincent de Paul en parlant de son temps: « Il n'y a plus que dans l'église des Jésuites où l'on communie encore. Bientôt il faudra fermer les églises, devenues inutiles. »

Un prêtre français disait: « Mon Père, nous n'avons plus que le ciboire ». Eh bien! ouvrons largement le ciboire, puisque nous n'avons plus que cela.

(D'après des notes prises au corus de la conférence du R. P. J. Lintelo, au scolasticat de Jersey, le 28 Février 1912.)

FRANCE.

La Mission de Camaret sur Mer.

(Janvier 1912.)

Cameret-sur-mer est un gros bourg sur le bord d'une baie, à la sortie de la rade de Brest. Site superbe. Du haut de la colline qui domine le bourg on voit la rade, le goulet, la pointe S. Mathieu, les Roches noires, le cap de la Chèvre, etc... J'ai vu cela par une mer démontée. C'était vraiment grandiose. A Camaret 3000 habitants environ, des paysans et surtout des pêcheurs (des langoustiers). Ils vont prendre leurs langoustes sur les côtes du Portugal, de l'Espagne, du Maroc, les rapportent à Camaret dans leurs bateaux-viviers, et de là les expédient de temps en temps à Paris. Ils les vendent bien. Une langouste de moyenne taille vaut de 8 à 10 fr. Ils partent tous pour la pêche vers la fin de janvier ou dans le

courant de février. Aussi le Recteur avait obtenu, l'année dernière, de Monseigneur, la permission pour les hommes de faire leurs Pâques avant le départ et pour les préparer le P. de Maupeou leur avait donné un triduum. Hélas! le succès n'avait pas répondu au zèle! On décida alors de donner plus tard une mission. Le P. de Maupeou régla la chose bien vite et déclara à Monsieur le Recteur que la mission serait donnée en 1912.

Le Recteur fut un peu étonné. Il ne s'attendait pas à marcher si vite. La mission fut donc annoncée et le Recteur et les vicaires la préparèrent avec un zèle admirable. Ils ont fait toutes les visites à ceux de langue bretonne dans la campagne avant l'arrivée des missionnaires et (détail important pour une mission) ils avaient appris les cantiques aux fidèles.

En arrivant à Camaret, le 6 janvier, on parlait déjà beaucoup de la mission; aussi, à la première réunion, le dimanche soir, église remplie: des hommes dans tous les coins, même dans le chœur... Il faut dire à la louange des femmes de Camaret qu'elles nous ont beaucoup aidés; elles se privaient d'aller à la mission pour y envoyer les hommes. Le lundi nous commençons les visites à domicile, le P. le Bayon avec M. le Recteur d'un côté, un vicaire et moi de l'autre. Nous sommes allés chez tous et avons été très bien reçus par tous. Nous avons visité aussi les chantiers... là nous trouvons des ouvriers apôtres... l'un d'eux disait: « Il y en a deux autres que j'amènerai demain... » Le programme de la mission avait été affiché dans les maisons, les magasins... Cela s'annonçait très bien. Et en effet, le soir église comble. Des hommes partout jusque sur les marches de l'autel, au point de gêner pour donner la bénédiction du Saint-Sacrement. Et avec cela un entrain dans les cantiques, un esprit surnaturel dont on n'a pas idée si on ne l'a pas vu. Cet entrain, cet esprit surnaturel seront permanents pendant trois semaines... c'est ce qu'il y a eu de plus frappant pendant cette mission. Devant tant d'affluence, le P. le Bayon décida qu'on réunirait un soir les hommes, un autre soir les femmes. Quant aux enfants ils sont exclus des exercices jusqu'à leur mission à eux.

A la réunion des hommes, église comble. On faisait d'eux ce qu'on voulait. Ils chantaient de tout leur cœur, c'était magnifique. « Assis tous! » Et ils s'asseyaient tous. « Debout tous! » Et ils se levaient... Jamais de désordre pour la sortie. Les hommes (comme les femmes aussi d'ailleurs) sortaient rang par rang en chantant les cantiques. Les réunions avaient lieu à 7 h. ½. Dès 7 h. l'église était pleine, et en attendant on priait, on apprenait des cantiques... Pendant ce temps il y avait la mission bretonne dans la journée. Cinq exercices

par jour d'une heure environ chacun. Ils avaient suspendu les travaux et ils restaient toute la journée à l'église, causant entre eux aux alentours de l'église, entre deux réunions. Bien plus, les Bretons restaient même pour le soir, pour les réunions des hommes, ce qui fait qu'à ces réunions du soir, pendant la mission bretonne, il y avait dans l'église peut-être plus de 1000 hommes, c'est-à-dire moralement tous les hommes de Camaret.

A la fin de cette retraite des Bretons on a compté 400 communions d'hommes, et 700 de femmes.

Le Chemin de croix en projections les a beaucoup touchés. Un marin disait en sortant: « Sûrement les femmes pleureront demain, car on sentait les larmes aux yeux ce soir. » Pendant ce temps, nous continuions nos visites, et de plus en plus les paroissiens s'attachaient à leurs missionnaires. M. le Recteur disait: « Les figures de mes Cameretois sont changées. »

Le 1er dimanche, procession au cimetière. Les hommes de Camaret n'allaient pas aux processions, paraît-il. Ils sont venus très nombreux au cimetière et chantaient à pleine poitrine sur la route.

Pendant la 2e semaine, retraite de 300 jeunes filles à l'église, de 400 enfants au patronage. Après la retraite des jeunes filles, on a fondé une congrégation d'Enfants de Marie. A la visite, l'institutrice, qui m'avait reçu fort aimablement, m'avait dit: « Je faciliterai la mission pour les enfants, » et de fait on avait décidé de ne pas les garder après l'heure... Les petits Camaretois ont simplifié la chose: ils ne sont pas allés en classe pendant leur mission. 250 ont communié le dimanche.

Un soir le P. le Bayon dit aux hommes: « Ce sera dimanche la fête de vos enfants, il faut qu'elle soit belle; si vous mettiez vos pavillons à vos bateaux, puisque nous irons en procession à N.-D. de Rocamadour (sur le bord de la mer). » Et les hommes de se mettre à l'œuvre, de nettoyer leurs bateaux, de les repeindre au chant des cantiques de la mission, de les pavoiser.

On dit aux femmes: « Il faudrait faire des oriflammes pour vos enfants. » Et aussitôt les magasins de Camaret sont dévastés; on télégraphie à Paris pour avoir de la tarlatane... On installe des lys, on fait un beau bateau, on doit habiller les petits garçons en marins... etc... Pendant les exercices on prie pour avoir beau temps le dimanche. Les hommes sont invités à venir à la procession de leurs enfants; ils n'y manqueront pas.

Le dimanche, fête splendide. Une immense procession; les enfants, les jeunes filles, les femmes, et derrière le clergé une foule aussi considérable d'hommes chantant et priant. Il y avait dans

leur voix quelque chose du mugissement de la mer. Le P. le Bayon les dirigeait dans leurs cantiques. Il était monté tantôt sur un tertre, tantôt sur une borne, tantôt sur une barque renversée qui oscillait. Quand la procession déboucha sur le quai c'était féerique. Mer haute, temps superbe, tous les bateaux ornés et leurs drapeaux claquant au vent. N.-D. de Rocamadour est une langue de terre appelée « le sillon » entre la pleine mer et le port. Là, en plein air, on avait dressé une estrade (les ouvriers avaient fait cela) et les enfants ont offert leurs couronnes à la Sainte Vierge.

Les Camaretois ont une grande dévotion à la Sainte Vierge. Ils ont réparé de leurs deniers (7.000 fr., je crois) cette vieille église de Rocamadour qui avait brûlé!

Ensuite on revient processionnellement à l'église. Les hommes étaient en queue de la procession; il n'y a plus de place pour eux dans l'église (l'église de Camaret est trop petite) et ils assistent à la bénédiction sur la place en chantant les motets et en s'inclinant. Ils n'avaient jamais vu pareille fête, disaient-ils.

Des marins avaient dit: « Nous voudrions faire bénir notre bateau par les missionnaires. » Quand nous sommes allés sur le quai, après la cérémonie des enfants, ils nous attendaient, chantant des cantiques. Un détail qui dénote l'esprit de foi: les marins ont fait attention pour qu'on n'oublie pas de bénir l'endroit où ils couchaient. Le dimanche suivant deux nouveaux bateaux ont été bénits par les missionnaires.

J'ai oublié de dire que le dimanche des morts, des cabarets ont été fermés.

On avait demandé des bougies: ils en ont donné tant et plus. Les illuminations étaient superbes. Les hommes n'y faisaient guère attention: ce n'était pas pour cela qu'ils venaient. Un dimanche, le Recteur n'a pas voulu faire la quête pour les frais de la mission; ils ont protesté.

Quelques rares équipages sont partis avant la fin de la mission (elle était un peu trop tard), mais ils ont fait leurs Pâques avant de partir, et on les trouvait venant porter leur paquet de bougies avant de s'embarquer. Beaucoup sont partis dans les jours qui ont suivi la mission. Tous sont à la pêche à présent. Priez la Sainte Vierge pour eux. Ils lui chantent ce cantique qu'ils nous ont appris:

Douce patronne du marir,
Divine étoile,
Guide ma voile ;
Vierge Marie,

Mère chérie,
Sur tes enfants étends les mains !

Ils alternent ce refrain avec le *Magnificat*.

Pendant la 3e semaine, retraite des femmes pendant la journée; retraite des hommes le soir. Foule à l'église pendant tout le jour. Le P. le Bayon, monté sur une chaise, dirigeait les cantiques. J'étais à l'harmonium. Le samedi les chantiers ont chômé, au moins pendant une partie de la journée, pour permettre aux hommes de se confesser, aussi on a pu leur donner des instructions dans la journée. Il y en avait au confessionnal qui sentaient un peu l'eau-de-vie; les femmes avaient dû leur donner un petit verre pour leur donner du cœur.

Avant de passer au dimanche il faut rappeler que c'est au commencement de cette 3e semaine qu'on a confessé et communié les malades. J'ai eu le bonheur de m'occuper de cela pour ceux qui étaient dans le bourg. En leur portant le Saint Sacrement je leur ai dit un petit mot à tous. J'étais bien ému. Ici un pauvre marin de 19 ans qui mourait d'une maladie de poitrine; là un vieillard revenu à Dieu; là encore, dans la même chambre, le mari et la femme...

Le dimanche, communion d'hommes. C'était admirable. L'année dernière on comptait 350 communions d'hommes. M. le Recteur avait dit: « S'il y en a 500, ce sera bien; 600, très bien; 700, superbe. » Il y a eu plus de 900 communions d'hommes. Pratiquement, sauf des exceptions, tout le monde a fait sa mission à Camaret.

A la grand'messe... église comble malgré la cérémonie du matin... des hommes partout où on avait pu les installer.

L'après-midi, à 1 h. ½, église réservée aux hommes; il s'agissait d'organiser la procession pour la plantation de la nouvelle croix de pierre du cimetière, et de transporter la vieille croix de bois à l'autre bout de la paroisse, dans la chapelle de Rocamadour. A tous les hommes on donne une petite croix d'étoffe rouge; ils se l'épinglent et vont chercher la croix dans le jardin du presbytère pour la porter tour à tour. Toute la paroisse était venue baiser cette croix dans la matinée. Procession magnifique! Temps superbe! C'était bien touchant de voir ces hommes porter Notre-Seigneur en l'acclamant. A l'érection de la croix il y en avait qui pleuraient, et là le P. Gauthier leur a fait acclamer Notre-Seigneur. Ensuite ils prennent sur leurs épaules leur vieille croix, plantée en 1891, qui avait abrité leurs morts, et ils font une manifestation

vraiment triomphale. Les maisons sont décorées de guirlandes... les ateliers décorés aussi... et une procession immense se déroule, car tous y étaient; et comme le faisaient remarquer les gens des environs venus pour cela, il n'y avait pas de curieux. Maisons pavoisées, mais portes et fenêtres closes. On était à la procession.

En arrivant à Rocamadour c'était grandiose, et les hommes ont porté eux-mêmes dans leur chère chapelle leur vieille croix. On avait dressé en plein air une estrade devant la chapelle, et c'est du haut de cette estrade qu'on a chanté le salut du Saint Sacrement.

Toute cette foule a acclamé Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, le Pape, la France... et avec un enthousiasme! Le bon Dieu les a bénis.

Nous retournerons l'an prochain pour un retour de mission.

Un petit détail caractéristique: En revenant de Rocamadour, nous trouvons deux marins: « Mon Père, nous n'avons pas eu de croix rouge; il n'y en avait plus parce que nous sommes allés pavoiser nos bateaux (ils les avaient pavoisés comme pour le dimanche précédent) et nous sommes arrivés trop tard. » Il a fallu leur promettre qu'on leur en ferait donner.

On a fait beaucoup prier pour cette mission. La grâce et un amour de prédilection de Dieu pour ce peuple peuvent seuls expliquer un tel entrain surnaturel, si spontané et si durable. Il est vrai qu'il y avait une base très solide: une très grande foi. C'était admis qu'il y a un Maître qu'on doit servir. Et cela était joint à une véritable dévotion à la Sainte Vierge. Et puis ce sont des hommes qui voient le danger de près, qui ont une vie dure, et qui n'ont pas le cœur attaché aux biens d'ici-bas. Beaucoup de poésie dans leur vie: cela élève.

Le Bon Dieu a permis aussi que leurs missionnaires leur soient très sympathiques; aussi on disait en breton: « Ils sont fous avec leurs missionnaires. » L'entrain du P. le Bayon y a été pour beaucoup; aussi les habitants de Crozon (paroisse voisine où on fait une mission actuellement) sont allés se plaindre à leur curé parce qu'ils n'auraient pas des religieux comme à Camaret, et ils se sont offerts à les payer eux-mêmes. Il paraît que nous passions pour être des religieux.

Veuillez prier et faire prier afin que le bien soit durable. Il continue de fait. M. le Recteur a 300 personnes de plus tous les dimanches à la messe et cependant tous les marins sont partis à la pêche.

La mission de Vitré.

(Mars 1912).

Extraits de la « Semaine religieuse » de Rennes.

VITRÉ: OUVERTURE DE LA MISSION.

Monseigneur l'Archevêque de Rennes est venu, dimanche dernier, 10 mars, par une journée radieuse, ouvrir solennellement à Vitré, les exercices de la Mission dans les trois paroisses de la ville: messe pontificale à Notre-Dame, vêpres et salut à Saint-Martin, cérémonie finale à Sainte-Croix.

Dans chacune des trois églises, toutes trois décorées, illuminées avec splendeur, il y eut affluence considérable de fidèles, remplissant nefs, bas-côtés, chapelles latérales et débordant jusque sur les places et les rues avoisinantes. Monseigneur Dubourg traverse lentement cette foule compacte, respectueuse, recueillie; adressant à chaque groupe des paroles d'encouragement et de sollicitude paternelle ; bénissant avec prédilection les enfants qu'on lui présentait. Les cérémonies liturgiques, notamment les rites imposants de la messe pontificale, s'accomplirent dans un ordre parfaitement réglé. Les chants de la maîtrise, les fanfares de la musique paroissiale rehaussèrent la solennité. Ce fut vraiment pour la Mission, une ouverture triomphante.

Avant la messe pontificale, Monseigneur Dubourg expliqua éloquemment au peuple de Vitré la signification d'une telle fête. De même que Notre Seigneur Jésus-Christ envoya ses apôtres et ses disciples prêcher l'Evangile à travers le monde, celui qui exerce aujourd'hui la succession pastorale des apôtres dans l'archidiocèse de Rennes envoie un groupe de missionnaires prêcher l'Evangile dans les diverses paroisses de l'une des villes les plus remarquables et les plus intéressantes de la catholique Bretagne. Ces missionnaires, « aucune persécution n'a pu en éteindre la race — immortelle comme la race des vieux chênes de notre Armorique ». L'archevêque va donc confier aux missionnaires la charge d'annoncer la vérité chrétienne et de convertir, de sanctifier les âmes dans cette portion du troupeau de Jésus-Christ. Les vœux, les prières, les bénédictions du premier Pasteur de ce diocèse les accompagneront dans leur œuvre apostolique. Monseigneur descend de chaire et va prendre place sur son trône dans le chœur de l'église. Les dix missionnaires s'agenouillent devant le prélat,

baisent son anneau et reçoivent de lui les pouvoirs relatifs à la confession. Cette cérémonie d'investiture causa parmi les fidèles une particulière émotion.

Répondant à Monseigneur l'Archevêque, les trois chefs de la mission, M. l'abbé Durouchoux, à Notre-Dame, M. l'abbé Dominique de Maistre, à Saint-Martin, M. l'abbé Pinel, à Sainte-Croix, ont exposé les intentions et les espérances des missionnaires de Vitré. Sur l'appel du clergé paroissial, les missionnaires viennent apporter au peuple de cette ville un message de salut: pour que les pécheurs retournent à Dieu, pour que les tièdes deviennent fervents, pour que les meilleurs grandissent toujours en mérites et, s'il plaît à Dieu parviennent à la sainteté. La mission est la *visite du Seigneur*, non pas la visite suprême qui sera celle de la définitive justice, mais une visite de grâces, de miséricorde et de pardon. Les missionnaires veulent donc s'adresser *à tous*, sans aucune distinction d'origines et de partis, faire entendre à tous les vérités indispensables à tous, les vérités qui consolent et qui sauvent. Une seule préférence est permise aux envoyés de l'Evangile: préférence pour les pécheurs, sollicitude aimante pour ceux qui, retenus loin du bercail, ont plus grand besoin des pardons de Dieu.

A Sainte-Croix, Monseigneur Dubourg eut un souvenir délicat pour la mémoire d'un éminent paroissien de cette église, M. le comte Olivier le Gonidec de Traissan, rappelé à Dieu voilà bientôt deux mois. Juste hommage à celui qui fut, comme officier dans les Zouaves pontificaux, à Rome, et dans les Volontaires de l'Ouest, sur la Loire, le défenseur armé du Pape et de la France, avant d'être, par ses votes au Palais-Bourbon, comme député de Vitré, le serviteur obstiné de la religion et du droit.

La journée de dimanche à Vitré confirma d'une manière singulièrement frappante la réflexion que M. le chanoine Durocher, curé-doyen de Notre-Dame, adressait à Monseigneur l'Archevêque en le recevant sous son toit, entre les cérémonies du matin et celles de l'après-midi. Nos adversaires ont cru que, grâce à la loi de Séparation, les Evêques français perdraient, aux yeux des populations, la meilleure part de leur prestige en perdant leur caractère officiel et l'alliance du pouvoir civil. C'était bien mal connaître les populations catholiques, notamment celles de l'archidiocèse de Rennes. L'alliance purement légale de l'Eglise avec un gouvernement devenu hostile et persécuteur était si peu la vraie cause du prestige de l'Episcopat que, précisément depuis la rupture — opérée par le gouvernement lui-même — la confiance, la vénération des fidèles envers les pasteurs légitimes se manifestent avec un éclat, un enthou-

siasme que la période précédente n'avait pas connus. C'est vraiment comme successeur des apôtres, comme représentant de Jésus-Christ que l'archevêque de Rennes trouve un accueil toujours plus filial, toujours plus chaleureux — comme dimanche à Vitré — dans le peuple de la fidèle Bretagne.

LA MISSION GÉNÉRALE DE VITRÉ.

Nous avons raconté ici même que, le dimanche 10 mars, Monseigneur l'Archevêque de Rennes était venu en personne ouvrir les exercices de la Mission générale de Vitré. Les Missionnaires ont tenu, le jour de Pâques, à exprimer leur reconnaissance envers Monseigneur Dubourg. L'impulsion communiquée par la visite du premier Pasteur de ce diocèse a été vraiment décisive: car, dès le commencement de la Mission, l'affluence des fidèles de toute catégorie fut considérable, imposante même, à Notre-Dame, à Saint-Martin et à Sainte-Croix. Les auditoires allèrent toujours grandissant par la suite, et, dans les derniers jours de la Mission, chacune des trois églises paroissiales était devenue trop étroite pour la foule qui s'empressait aux réunions du soir. Nous espérons que les exercices de la Mission générale de Vitré laisseront à la population tout entière un souvenir et surtout un bienfait durables. Nous pouvons affirmer, du moins, que l'esprit de foi de la population vitréenne laisse au cœur des missionnaires une impression émue; de même que l'accueil trouvé dans presque toutes les maisons, riches ou pauvres, leur inspire une gratitude profonde.

Les réunions générales de chaque soir ne furent pas les seuls exercices de la Mission. Il y eut en outre, des exercices particuliers pour les enfants, durant la première semaine; pour les jeunes filles, durant la seconde semaine; pour les femmes mariées durant la troisième semaine. Chacune de ces trois retraites fut terminée, le dimanche, par une messe de communion solennelle et, dans l'après-midi, par une cérémonie spéciale de clôture, où l'on distribua les *souvenirs* de Mission: une petite croix pour les enfants, une médaille armoriée de la Bienheureuse Jeanne d'Arc pour les jeunes filles, une image artistique de Notre-Dame du Bon-Conseil pour les mères de famille.

La clôture de la retraite des enfants donna lieu à une cérémonie particulièrement gracieuse: alternance des chœurs chantés par les petits garçons et les petites filles; dialogues entre le prédicateur et le jeune auditoire qui, tout d'une voix, répondait aux questions du missionnaire, et, par acclamation, jurait fidélité au

Dieu de l'Eucharistie; enfin, rite de l'offrande des couronnes à la Sainte Vierge: les couronnes s'élevant ensemble, portées par des centaines de petits bras, décrivant ensemble une même courbe et s'abaissant ensemble, tandis que les voix d'enfants chantaient avec entrain:

Prends ma couronne
Je te la donne!

Parmi les réunions du soir, il faut mentionner la cérémonie funèbre pour tous les défunts des trois paroisses, notamment pour les enfants de Vitré morts au service de la France. C'était le mercredi 20 mars. Le lendemain matin, communions très nombreuses à la messe solennelle de *Requiem* qui fut célébrée aux mêmes intentions. Il y a donc eu la *Mission des morts.*

D'un tout autre caractère fut, le vendredi 22 mars, la *Fête du Travail.* Ce soir-là, tous les métiers qui s'exercent dans la ville et la campagne de Vitré se trouvaient représentés autour du maître-autel des trois églises, par des instruments de travail, par des échantillons rassemblés avec goût sur des panoplies. A Saint-Martin, l'exposition était constituée par de gracieuses miniatures. A Notre-Dame, les *spécimens* de chaque industrie apparaissaient dans leurs dimensions ordinaires. De part et d'autre, la leçon était la même: offrande à Dieu de tous les fruits de la terre et de toutes les formes du travail humain, pour attirer la bénédiction du ciel sur tous les travaux et tous les travailleurs. Dans une charmante procession, petits garçons et petites filles des trois paroisses défilèrent en bel ordre et portèrent jusque devant l'autel quelque emblème caractéristique de la profession de leurs parents. Cérémonie d'une signification touchante et d'un coup d'œil plein de pittoresque.

Le vendredi 29 mars, *Fête de l'Amende honorable.* Les églises sont splendidement décorées. A Saint-Martin, à Notre-Dame, illuminations étincelantes. Les fidèles des diverses rues, des divers quartiers se succèdent d'heure en heure pour l'Adoration du Saint-Sacrement. Le soir, cérémonie émouvante de Réparation au Sacré-Cœur de Jésus.

Nous n'avons encore rien dit des exercices exclusivement réservés aux hommes. Tous les dimanches, à six heures du soir, conférence dialoguée, portant sur nos raisons de croire avec réfutation de certaines objections de nos adversaires incrédules. Puis, durant la Semaine Sainte, réunion chaque matin et chaque soir, avec sermon sur les devoirs de la vie chrétienne et sur les grandes

vérités de la religion. Le Mercredi-Saint, chaque homme vient recevoir un Crucifix, en souvenir de la Mission, et, avant de le recevoir, le baise avec respect. Environ 850 crucifix ont été distribués à Notre-Dame et autant à Saint-Martin.

La messe de communion des hommes, dans les trois paroisses, le matin du dimanche de Pâques, a été une manifestation de foi réellement grandiose. On pouvait ce jour-là, mesurer les fruits obtenus par la Mission chez beaucoup d'hommes réfractaires depuis de longues années à la pratique chrétienne. Grâce à Dieu la prédication évangélique est tombée en des cœurs dociles et généreux qui sauront être fidèles. Au son des cloches de Pâques, nous avons assisté à la sainte rencontre du Christ ressuscité avec les âmes que son amour avait pareillement ressuscitées.

Le Mercredi-Saint avait eu lieu, à domicile, la communion pascale des malades. Les enfants des écoles libres, portant de petits étendards, chantant des cantiques, précédaient le Saint-Sacrement à travers les rues. Un cortège compact de fidèles suivait le dais. Tous les passants, dans tous les quartiers, se découvraient; la plupart se mettaient à genoux.

A Saint-Martin, la procession qui termina les fêtes de chacun des quatre dimanches de la Mission eut lieu au dedans de l'église. La distribution des trois belles et larges nefs romanes permettait plus facilement au cortège de se déployer avec ampleur.

Dans la paroisse Notre-Dame, les quatre processions du dimanche eurent lieu dehors. Pour la fête des enfants, dans la rue Notre-Dame, la rue Poterie et la rue Garangeot; pour la fête des jeunes filles, dans la rue de Paris, jusqu'à l'Hospice général; pour la fête des Mères de famille, dans la promenade du Val, au pied des terrasses de la sous-préfecture et de la mairie; pour la cérémonie de clôture, enfin, sur la place. Notre-Dame. Ce jour-là, quand M. l'abbé Durouchoux donna, du haut des marches du perron, la bénédiction concédée par le Souverain Pontife, toute la foule réunie sur la place, au nombre de plus de deux mille personnes, hommes et femmes, reçut à genoux cette bénédiction papale. C'était un spectacle que, de longtemps, croyons-nous, Vitré n'oubliera pas.

Peut-être, comme l'a noté délicatement M. le Curé-Doyen de Notre-Dame, les missionnaires n'ont-ils pas encore réussi à mettre Jésus dans *tous* les cœurs: mais, chez tous, ils ont ainsi déposé des impressions qui lui en préparent l'entrée.

Celui qui écrit à la hâte ces quelques notes a eu particulièrement l'occasion de constater (lui permettra-t-on ce mot *personnel*

de reconnaissance profondément sincère?) qu'à Vitré les cœurs sont fidèles et que l'on y garde avec une pieuse ténacité la religion du souvenir. Que cette observation soit donc d'heureux augure pour la durée, pour la persistance des fruits apostoliques de la Mission de 1912!

En nous éloignant de Vitré, nous avouons que nos sentiments sont identiques à ceux d'un publiciste catholique qui avait rempli dans cette ville une fonction administrative et qui en fut brusquement écarté par la politique au cours de l'année 1877. Il écrivait aux premières pages d'un livre intitulé *Madame de Sévigné en Bretagne :* « Cette belle, fière et chrétienne contrée exerce une attraction sympathique dont le passant lui-même ne saurait se défendre. On ne quitte pas ce vieux sol de granit sans y laisser — nous l'éprouvons — une partie de son cœur. »

Les lecteurs excuseront, je pense, un fils de répéter, pour les faire siennes, les paroles de son père.

Yves DE LA BRIÈRE.

Le Nouveau Collège Notre-Dame de Sainte-Croix.

Au mois d'octobre 1911, le collège Notre-Dame de Ste-Croix, au Mans, expulsé de ses anciens locaux par le liquidateur, est allé s'établir dans les bâtiments du couvent des Pères Capucins, eux aussi victimes de la persécution.

Il a été nécessaire de construire un nouveau bâtiment. *Le Nouvelliste de la Sarthe*, dans son numéro du 5 décembre 1911, raconte ainsi l'inauguration.

L'INAUGURATION DE DIMANCHE A SAINTE-CROIX.

Dimanche avait lieu au nouveau collège de Sainte-Croix, rue Prémartine, l'inauguration du bâtiment neuf qui complète l'installation du pensionnat avec tous ses services, et qui comble l'attente des parents, des professeurs et des élèves.

Mgr de Bonfils, assisté de ses deux vicaires généraux, MM. les chanoines Geslin et Lefebvre, arrive à huit heures et demie à la porte de la chapelle, où le conseil d'administration, réuni, lui souhaite la bienvenue.

Sa Grandeur célèbre la sainte messe, pendant laquelle les élèves chantent avec entrain leur cantique préféré *Notre-Dame de Sainte-*

Croix, et proclament hautement leur foi dans un *Credo* au rythme majestueux et impressionnant.

Après la messe, Monseigneur se rend devant le nouveau bâtiment, suivi de la foule recueillie des élèves et de leurs parents, et procède à la bénédiction solennelle de toutes les salles, qu'il parcourt rapidement.

Entre temps, un *Magnificat* de reconnaissance est chanté par toute l'assistance, en l'honneur de Notre-Dame de Sainte-Croix.

Les entrepreneurs qui ont si activement mené à bonne fin cette construction et l'aménagement du nouveau collège, avaient tenu à être représentés à cette fête d'inauguration, aux côtés de leur dévoué architecte, M. Leroux.

Ensuite, maîtres, élèves et parents se massent dans l'ancienne salle de chœur des capucins, pour présenter leurs hommages à Sa Grandeur et lui témoigner leur respectueuse gratitude.

M. le vicomte de Vannoise, président du Conseil d'administration, prononce alors l'allocution suivante :

Monseigneur,

Je relisais il y a quelques jours l'*Histoire de Sainte-Croix*, par le R. P. de Rochemonteix, et je voyais quel rôle admirable avait joué dans la fondation du collège, un de vos vénérés prédécesseurs, Mgr Fillion.

C'est à son zèle infatigable, à sa haute sagesse, à sa ferme volonté que notre Ecole a dû de naître et de vivre.

Aussi, dès la première heure, Sainte-Croix s'est trouvé sous la protection de l'évêque du Mans.

Vous êtes le successeur de cet évêque, Monseigneur, comme les professeurs et les élèves ici présents sont les successeurs des premiers professeurs et des premiers élèves de Sainte-Croix.

Bien des choses ont changé, mais il est des traditions que rien n'atteint. Les mêmes sentiments subsistent entre le collège et le pasteur suprême de ce diocèse. Sentiments de paternelle bienveillance d'une part, de respect et de reconnaissance de l'autre.

Aujourd'hui, Monseigneur, vous venez à nous, et c'est une joie pour tous. Nous sommes heureux de cette occasion de remercier Votre Grandeur de tout ce qu'Elle a fait pour nous, de l'aide si efficace qu'Elle nous a apportée aux heures pénibles que nous venons de traverser.

Veuillez bénir tous ceux qui sont ici. Demandez au Seigneur de récompenser par le succès le dévouement des maîtres et le travail

des élèves. Priez Dieu de protéger toujours cette maison, afin qu'il n'en sorte jamais que des hommes d'honneur et de devoir, de véritables chrétiens et de bons Français.

Ensuite un élève de première division se fait, dans les termes qu'on va lire, l'interprète de tous ses camarades auprès de Sa Grandeur:

Monseigneur,

Dans notre livre d'apologétique, nous lisons que l'Eglise est une « éternelle recommenceuse ». Que Votre Grandeur m'excuse d'oser prendre un texte, comme un prédicateur; mais je sens le besoin d'appuyer mes considérations sur une autorité plus haute que celle de mes dix-sept ans...

Donc, l'Eglise, ici-bas, n'a pas peur de « recommencer » toujours, de relever le bien qui tombe, et de se faire sans cesse, même en face des ruines, de nouvelles espérances.

Lorsque, il y a quelques mois, Votre Grandeur nous répétait avec tant de bonté, dans la grande salle du Collège: « Sainte-Croix ne périra pas..., Sainte-Croix ne peut pas périr... », nous ajoutions foi à ses paroles; mais, comme les jours étaient comptés, et que par des procès multipliés on nous poursuivait comme des malfaiteurs, nous gardions quelque anxiété. Votre Grandeur, Elle, voyait en prophète, ou plutôt en père, qui n'admet pas que ses enfants puissent disparaître, et qui est décidé à tout faire pour les maintenir en vie.

Et puis, des épreuves semblables n'étaient-elles pas venues, déjà, frapper plusieurs fois autour de Votre Grandeur et sur Elle-Même? Et la Providence ne les avait-elle pas vaincues les unes après les autres? Le Petit Séminaire, le Grand Séminaire, l'Evêché, n'avaient-ils pas été volés, et tous trois, heureusement, n'ont-ils pas « recommencé »? Dieu se fait sensible, auprès de nous, en certaines âmes généreuses qui accomplissent ses desseins, et nous nous unissons ici, Monseigneur, au deuil de tout le Diocèse, qui pleure depuis quatre jours celui qui a été, au Mans, un des instruments les plus efficaces de Dieu pour le bien général. Sainte-Croix aussi, Monseigneur, a son chanoine Chanson; mais c'est tout un Chapitre!

Nos camarades d'autrefois, auxquels se sont unis les pères de quelques-uns d'entre nous, ont trouvé, rien que dans leurs vieux souvenirs d'anciens élèves, assez de reconnaissance et d'estime, assez de générosité et de dévouement, pour que, de ces trésors qu'on croit rouillés dans la mémoire, il ait pu surgir tout neuf un second collège Sainte-Croix.

Nous autres, jeunes, n'ayant pas la parole, nous n'avons rien dit: mais nous en pensions long sur nos aînés. Le spectacle de leur dévouement nous a paru le plus bel éloge de l'éducation donnée par nos maîtres, puisque, lorsqu'on a grandi, on l'estime tant, qu'on fait de pareilles choses pour la conserver.

Devant Votre Grandeur, j'ai voulu aujourd'hui, au nom de tous, payer le tribut de nos mercis, à ceux qui nous donnent de si grands biens. Nous promettons de leur marquer notre reconnaissance de la façon qui leur plaira davantage: après eux, nous ne dégénérerons pas.

Et c'est ainsi, Monseigneur, que, dans cette maison comme dans les autres établissements du diocèse, le bien « recommence. »

Au vieux collège de là-bas, il y avait, dans le corridor voûté de la chapelle, une pierre qui nous disait au passage qu'elle avait été posée là par Mgr Bouvier, évêque du Mans. C'était une joie pour nous, de savoir que, parmi nos ouvriers fondateurs, il y avait eu l'Evêque!

Ce nouveau collège, Monseigneur, est bâti sur vos désirs et sur vos prières: la cérémonie de bénédiction qui a eu lieu ce matin en est le symbole. Je ne sais si on écrira cela quelque part, mais le souvenir en sera gardé dans nos cœurs, et nous verrons toujours, dominant le bien qui se fait ici, la main bénissante de l'Evêque. C'est tout à fait l'habitude dans l'Eglise, et en cela encore, ici comme partout, et pour notre plus grande joie, cela « recommence »!

A son tour, Mgr de Bonfils prend la parole, et c'est pour prononcer la forte et pénétrante allocution que voici:

Messieurs, mes chers enfants,

Sur le berceau d'un prince dont le père venait d'être lâchement assassiné, d'un prince qui fut longtemps notre espoir et qui restera du moins devant l'histoire l'incarnation de notre honneur national, Monseigneur le Comte de Chambord, Lamartine chantait naguère les beaux vers suivants:

« Versez du sang, frappez encore,
« Plus vous retranchez ses rameaux,
« Plus le tronc sacré voit éclore
« Ses rejetons toujours nouveaux. »

Eh bien! ces vers, je veux les rappeler aujourd'hui que j'inaugure solennellement avec vous notre nouveau et cher collège de Sainte-Croix.

Et, m'adressant à ceux qui se donnent la triste mission d'accumuler autour de nous les ruines, je me sens pressé de leur dire aussi, moi :

Frappez donc, frappez, puisque tel est votre bon plaisir.

Fermez nos églises, nos collèges, nos écoles, nos cercles et nos patronages.

Enlevez-nous nos domaines, notre argent, nos maisons.

Jetez bas nos calvaires.

Chassez nos religieux et nos religieuses.

Arrachez aux pauvres et aux ouvriers les Petites-Sœurs de l'Assomption.

Vous ferez du mal, mais vous n'atteindrez jamais votre but... A côté des œuvres que vous abattez, d'autres renaîtront.

Nous sommes les fils de l'Eglise, de l'éternelle recommenceuse comme on disait si bien tout à l'heure.

Avec elle, nous recommencerons toujours, et à chaque fois qu'il en sera besoin, ce qui doit rester pour le bien des âmes et pour l'honneur du pays...

*
**

Evidemment vous pensez comme moi, vous avez repris ces paroles à votre compte, vous, messieurs les membres du Comité des anciens élèves et amis de Sainte-Croix, et nous pouvons admirer ce qu'elles vous ont suggéré de faire.

Votre chère et déjà ancienne maison de la rue Notre Dame, si précieuse par son origine et par ses souvenirs, par son beau parc et par sa magnifique chapelle, votre bien, votre légitime et incontestable propriété, vous est ravie ; un jugement qui soulève l'indignation publique, mais devant lequel le sectarisme ne recule pas, la ferme et vous l'enlève.

Aussitôt vous avez dit : « On veut que Sainte-Croix disparaisse ; Sainte-Croix ne disparaîtra pas ».

Et vous vous êtes mis à l'œuvre.

Il fallait trouver *de l'argent*. L'argent est malheureusement nécessaire pour toutes ces entreprises ; ne nous en plaignons pas trop cependant, puisque c'est le seul moyen d'en sanctifier l'usage. Vous l'avez trouvé, cet argent, dans votre bourse et dans celle de vos amis. Les plus généreux ont refusé de se faire connaître.

Il fallait *un local :* vous l'avez découvert, non sans peine, mais heureux pourtant de vous installer sur un sol sanctifié par la pré-

sence et les vertus de saints religieux qui, comme vous, ont mérité les fureurs de l'impiété et les honneurs de la persécution.

Il fallait *aménager* l'humble et étroit monastère, bâtir auprès de lui, disposer tous les services, et tout cela en quelques semaines.

Vous y êtes arrivés, grâce à l'activité du constructeur et de ses ouvriers, grâce surtout au zèle vraiment touchant avec lequel vous avez suivi, dirigé, précipité les travaux, entrant dans les moindres détails, pensant aux moindres besoins, comme s'il se fût agi d'une demeure préparée pour ceux que vous aimez le plus au monde.

Honneur, honneur à vous, messieurs! A vous notre vive, notre très vive reconnaissance! De récompense je ne parle pas. Vous ne l'avez pas cherchée... et voici, du reste, qu'elle vous arrive, la plus glorieuse qui se puisse concevoir ici-bas, en attendant celle de Dieu.

N'entendez-vous pas les mercis émus qui s'élèvent du cœur de ces enfants, de leurs maîtres, de leurs parents, devenus vos obligés au premier chef?

Ne voyez-vous pas que tous les honnêtes gens de la contrée, ceux qui en sont l'honneur et la force, vous exaltent dans leur estime, vous saluent comme des vainqueurs, et que moi, votre chef spirituel, votre évêque, j'ai la légitime fierté de pouvoir dire: « Dans notre Sarthe, il en est ainsi. Avec des chrétiens comme ceux que je possède, je relève tous les défis; j'ai de quoi répondre à toutes les attaques ». Rien, je le répète, n'est au-dessus d'un pareil honneur.

Pour vous, mes chers enfants, songez toujours désormais à l'honneur qui s'attache à la nouvelle maison que vous habitez.

Ce n'est plus seulement l'ancienne demeure de la vie religieuse, de la prière et de la pénitence rédemptrices, comme nous le disions tout à l'heure.

Ce n'est plus seulement le local qui va devenir la ruche industrieuse du travail des écoliers et de l'inlassable dévouement de leurs maîtres.

C'est l'arche sainte acquise, bâtie, aménagée au prix de grands sacrifices, pour sauver la fortune de tout un peuple.

Que cette pensée vous dicte la conduite que vous devez y tenir.

C'est bien le moins que les habitants soient dignes des murs qui les abritent, et que la pierre précieuse vaille l'or dans lequel elle est enchâssée.

On raconte que le connétable de Bourbon, passant à l'ennemi, parce qu'il s'était vu refuser ce que son ambition convoitait, alla se remettre aux mains de Charles-Quint; celui-ci, s'adressant au

marquis de Villena, seigneur espagnol de sa suite et propriétaire d'un château voisin, lui dit: « Logez-le chez vous cette nuit; demain nous verrons ce qu'on en devra faire. » Mais cet homme de cœur répondit: « Sire, j'obéirai puisque vous me commandez; mais, demain, dès que ce transfuge aura franchi le seuil de ma demeure, je brûlerai cette demeure, parce qu'un homme loyal ne saurait respirer, dormir sous un toit souillé par la présence d'un traître. »

Dans les murs du nouveau Sainte-Croix, mes chers amis, plus que partout ailleurs, vous le sentez vous-mêmes, il n'y a pas de place pour quiconque trahirait son Dieu, sa conscience, son devoir, sa famille et son honneur de chrétien.

Des enfants, des jeunes gens laborieux, purs, généreux, disciplinés, chrétiens, tels sont les hôtes seuls qu'il peut recevoir et qu'il exige.

Soyez ces hôtes-là, et faites en sorte que tous ceux qui vous visiteront dans cette nouvelle demeure répètent la parole que disait, à son compagnon de route, un célèbre écrivain, en quittant un des collèges des Pères de la Compagnie de Jésus du Nord de l'Italie : « Mon ami, je vous l'affirme, ce collège est un des cœurs de l'humanité. »

Monseigneur dit ensuite que, pour témoigner de son paternel attachement au collège, et pour remercier autant qu'il le peut ceux qui viennent de le relever, il crée chanoine honoraire M. l'abbé Boudet, curé de Saint-Martin de Pontlieue, le distingué et dévoué vice-président de l'Association des Amis de Sainte-Croix. Et Sa Grandeur ajoute qu'elle souhaite que Sainte-Croix lui fournisse beaucoup de curés zélés comme celui-là.

L'assemblée acclame avec transport la décision de Monseigneur, car tout le monde se trouve honoré et récompensé par cette marque de haute bienveillance: le conseil d'administration applaudit à la distinction si justement méritée d'un de ses vice-présidents; le personnel enseignant de l'école, recruté en grande partie dans le clergé sarthois, se sent tout fier de l'honneur accordé à un collègue si sympathique; enfin, les élèves sont heureux de voir figurer un de leurs anciens dans le chapitre de l'insigne cathédrale du Mans.

Monseigneur ne pouvait laisser un témoignage plus sensible de son attachement à un établissement d'instruction secondaire qui lui est cher à tant de titres. Sa Grandeur a pu voir, par les applaudissements répétés de toute l'assistance, avec quelle reconnaissance était accueillie cette nouvelle faveur.

Tous sauront mériter la confiance qu'Elle veut bien leur accorder en maintenant le nouvel établissement à la hauteur de l'ancien.

Les efforts prodigieux suscités dans ces derniers mois, dans des circonstances si difficiles, n'en sont-ils pas le plus sûr garant ? Labeur incessant des administrateurs, inlassable dévouement et généreuse abnégation de la direction et du personnel, obligeant concours des familles, attachement et docilité des élèves.

Voilà qui présage au nouveau collège de Sainte-Croix d'heureuses et fécondes années, pour le grand profit de la jeunesse chrétienne de ce diocèse et la consolation de son pasteur vénéré.

Un ami de Sainte-Croix.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

AU JOUR LE JOUR.

Extraits des « Nouvelles de Chine »

A Zi-ka-wei, on a fêté le 5 août les 50 ans de Compagnie du P. Sédille, — le 22 août, les 25 ans de Chine du P. Kennelly, et les 25 ans d'apostolat à Ts'ong ming du P. Le Chevallier.

Le 8 septembre, pour les derniers vœux du Frère Foucret, Zi-ka-wei était encore en fête.

Il y a 5 novices coadjuteurs chinois. Le R. P. Recteur de Zi-ka-wei est leur Père Maître, et le Frère Leray, leur manuducteur.

Le premier numéro de la *Revue catholique* a paru le mois dernier (septembre 1911), imprimerie de T'ou-sè-wè. Le Père Pé est chargé de la rédaction. « Haec Ephemeris : *a)* Ea tantum modo referet quae ad res catholicas pertinent, doctrinas scilicet, nuntia atque varia negotia. — *b)* Erit autem menstrua et constabit 16 paginis, saltem ad tempus. Vulgabitur una cum *Cheng-sin-pao*. — *c)* Eodem pretio ac *Cheng-sin-pao*.

Dimanche 15 octobre, bénédiction solennelle, par Monseigneur Pâris, de la nouvelle église de Lo-ka-pang.

Le 25 octobre, inauguration solennelle de la grande et belle église de Tchao-hien.

Vers la fin d'octobre, le P. Bornand a réuni à Zo-sé des jeunes gens de Chang-hai pour leur donner pendant trois jours les Exercices de S. Ignace.

La nouvelle *Revue catholique* chinoise paraîtra régulièrement à partir du mois de janvier 1912. — Monseigneur Clemente (Amoy) écrit: « Je viens de recevoir quelques numéros de la nouvelle publication *Revue catholique*, qui me fait beaucoup de plaisir, et je crois qu'elle sera de grande utilité pour les catholiques chinois. Je serai très reconnaissant au Père Directeur de la *Revue* s'il a la bonté d'envoyer à Amoy et Formose autant de numéros qu'autrefois pour le *Hoei-pao*. Permettez-moi, mon Père, de bénir la nouvelle publication; je lui souhaite longue vie, et que « percurret totam Chinam benefaciendo cum sua lectura. »

Population chrétienne en Chine d'après l'Annuaire (communication du P. de Moidrey):

	CHINE	KIANG-NAN
1903	783000	134500
	20000	4300
1904	803000	138800
	77000	6400
1905	880000	145200
	70000	7673
1906	950058	152873
	64208	11215
1907	1014265	164088
	127445	10025
1908	1141711	174113
	68343	10251
1909	1210054	184364
	82233	9134
1910	1292287	193498
		9970
1911	?	203468

Le double de 1903 serait pour la mission: 269.000, non encore atteint, et pour la Chine entière: 1.566.000, très vraisemblablement sera dépassé en 1913 ou 1914.

La population chrétienne de la Chine aurait alors doublé en une dizaine d'années.

Le P. Wieger vient de faire paraître son nouveau livre sur *Le Taoïsme*. T. I. Bibliographie générale: 1°) Le Canon (Patrologie); — 2°) Les Index officiels et privés. (Ho-kien-fou, imprimerie de la mission catholique, 1911, 1 vol. in-8°, 337 pp.)

L'Annuaire de 1912 a paru: 172 plus 71 pages, 30 planches, comme précédemment, pour les Missionnaires:

A paru un nouveau *Petit Dictionnaire chinois-français* (dialecte de Chang-haï, avec la prononciation mandarine entre parenthèses): 1re Partie: Caractères par classifiques et par nombre de traits (environ 8.000 caractères), par le P. J. de Lapparent, et le Fr. W. Doherty. (Imprimerie de T'ou-sè-wè). — Petit format, reliure souple, très portatif et surtout d'un choix très heureux, paraît-il, pour le sens donné à chaque caractère.

Le P. Pé prépare un « Dictionnaire des mots nouveaux » introduits dans la langue chinoise.

Le Père Célestin Frin vient de mourir à Yang-king-pang (29 nov.). Nous sommes encore sous le coup de l'émotion. Mercredi matin la nouvelle nous arrivait: on vient de trouver le Père Frin inanimé sur son lit, 7 heures du matin; asphyxie occasionnée par le gaz d'éclairage. Il avait dans sa chambre un poêle à gaz; l'avait-il allumé, et se serait-il éteint?... Toujours est-il que le matin, quand on pénétra dans sa chambre, l'air était saturé de gaz. Le médecin fut appelé en toute hâte; mais il ne put que constater le décès, qui datait, dit-il, d'au moins six heures.

Progrès du Catholicisme en Chine. — Le nombre des Chrétiens a beaucoup augmenté en Chine depuis 10 ans. Mais celui des prêtres ayant aussi augmenté, on peut se demander si c'est un progrès réel: car si le second nombre est proportionnellement le plus fort, il y a perte de force: c'est un mauvais progrès. Or le total actuel du clergé, environ 2150, est égal au total de 1902-3 multiplié par 1,4. La population catholique, au moins 1.362.000, dépasse la population de 1902-3 multipliée par 1,7. La population catholique augmente donc sensiblement plus vite. En fait, la population des fidèles au clergé a suivi une progression saine. De 514 chrétiens pour un prêtre, nombre de 1902-3, sans aucun mouvement de recul, on en est arrivé à 633 chrétiens; c'est-à-dire un cinquième en plus. — Puisse le nouveau régime nous laisser les mêmes libertés. Yuen-che-kai aurait déjà promis qu'il laisserait pleine liberté religieuse.

Un *Cercle d'Etudes* vient d'être fondé à Chang-haï par le P. Bornand. Pour en faire partie il faut être catholique pratiquant ; il compte déjà 21 membres, on se réunit toutes les 2 ou 3 semaines dans les salons d'un des membres. Chaque membre a le droit de faire des invitations avec l'agrément du comité; les invités peuvent être non catholiques.

Conférence de trois quarts d'heure; objections pendant un quart d'heure; puis une demi-heure de causerie.

La première réunion a déjà eu lieu; la conférence, faite par M. Marcel Chapeaux, en français, avait pour sujet: « Conséquences néfastes d'une morale sans législateur ni fondement. » La prochaine conférence sera en anglais sur « la condamnation de Galilée ».

(*Nouvelles de Chine*, 2 janvier 1912).

Ont prononcé leurs derniers vœux, le 2 février:

Au Kiang-nan, les Pères Barmaverain, Bonay, Frenken, Gast, de Geloës, Noury, Piet, Hermand, Roberfroid. Tosten, L. Tsang.

Au Tché-li Sud-Est, les Pères d'Herbigny, Liou, Fou.

ARRIVÉE DES NOUVEAUX MISSIONNAIRES.

Malgré le « léger » accident du Transsibérien, les nouveaux Missionnaires ont pu arriver à Chang-haï le 26 septembre, jour fixé. Ils auraient dû attendre à Dalny le départ du bateau; au contraire

ils sont arrivés juste pour le prendre, le bateau les a même un peu attendus. Léger accident, disons plutôt que ce fut un déraillement en règle, mais sans accident de personnes. Il eut lieu dans la nuit du 20 au 21 septembre vers 1 h. Le train se composait de 7 voitures, plus 2 locomotives; la 1re voiture (c'est-à-dire le fourgon) sortit des rails (comment?...) et dut endommager la voie, car on a constaté que sur une distance de près d'un kilomètre que venait de parcourir le train, les boulons des rails avaient été arrachés, ou coupés, écrasés. La 5e voiture (1re classe), assez lourde, sortit ensuite, s'inclina, entraînant la 6e et l'arrière de la 4e hors des rails; la 6e voiture à son tour entraîna l'avant de la 7e. — Alors heureusement une rupture se produisit entre le fourgon (1re voiture) et le reste du train, qui s'arrêta non sans secousse. Les voyageurs en furent quittes pour l'émotion. Nos Pères étaient partie dans la 4e, partie dans la 6e voiture. On se trouvait alors entre Tschita et Nertchinsk, soit à environ 800 kilomètres, après avoir contourné le Baïkal. Si l'accident s'était produit quelques instants plus tôt ou plus tard, il paraît que le train aurait pu culbuter dans le ravin. — Une des locomotives partit pour la station suivante, en ramena deux voitures pour remplacer les nos 5 et 6. On remit le no 1 sur rails, ainsi que le no 4 et le no 7; on laissa sur la voie les nos 5 et 6 trop compromis, et pour faire passer le no 7 à l'avant, on construisit une voie parallèle. Ainsi au bout de quelques heures, le train put se remettre en marche. — Nos Pères sont arrivés ici bien portants. Quatre sont à Zi-ka-wei (PP. Barmaverain, Macé, Fournier, F. Mac Cartney). Le P. de Jenlis est professeur de mathématiques supérieures à l'Aurore. Le F. Maussier, comme l'indique le Status, est à Yang-king-Pang. « Le nouvel itinéraire, dit le P. Fournier, paraît incontestablement supérieur à l'ancien: il économise, 1) le temps: 15 ou 17 jours de Paris à Shanghai, au lieu de 30 et quelquefois plus par les Messageries; 2) l'argent: on peut évaluer, tout compris, la dépense, à 1000 francs par personne, en 2e classe (donc moins que par les Messageries depuis la suppression des réquisitions); 3) la fatigue, car depuis Berlin jusqu'à Dalny, nous n'avons jamais eu plus de 15° au-dessus de 0, au lieu des chaleurs pénibles de la Mer Rouge, du détroit de Malacca, et de l'Indo-Chine; par ailleurs, je crois qu'on dort moins bien à bord d'un bâtiment qui roule, même quand on n'a pas le mal de mer, que dans un train marchant à petite vitesse, comme le Transsibérien. — La composition de la société avec laquelle on voyage est évidemment variable; cependant il est certain qu'on n'est pas exposé à trouver sur le Transsibérien, certaines catégories de voyageurs

dont le voisinage a quelquefois si fort gêné les nôtres. Ajoutez qu'il est plus facile de s'enfermer dans son compartiment que de s'isoler sur le pont d'un navire. — Etant seul dans son compartiment, on peut y dire la Ste Messe. Le voyage par Transsibérien présente cet inconvénient: il est moins facile à organiser, du moins jusqu'à Moscou. Il y a un certain nombre de billets à prendre, de correspondances à ne pas manquer; il faut changer de trains en traversant plusieurs villes, où l'on a quelque difficulté à se faire comprendre; on se sert de quatres monnaies différentes (francs, marks, roubles, yens). C'est en somme moins simple que de s'embarquer à Marseille sur le bateau, qui doit vous débarquer à Shanghai. »

RECHERCHES SUR LES SUPERSTITIONS EN CHINE.

Ouvrage du Père Doré.

Les *Recherches sur les Superstitions en Chine,* comprendront trois parties: la 1re traite des pratiques superstitieuses; la 2e traitera des personnages réels ou mystiques, honorés d'un culte; la 3e comprendra les notices illustrées de Confucius, Lao-tseu et Bouddha.

De la première partie, M. H. Cordier, de l'Institut, fait un bel éloge: « Elle nous fait bien augurer du reste de l'ouvrage, fruit de vingt années de travail et qui a le très grand mérite de la nouveauté. Chacun des chapitres traite des superstitions relatives à la naissance, à l'enfance, aux fiançailles, au mariage, à la mort, aux funérailles, etc. Il est accompagné d'une planche en couleurs, en sorte qu'avec une excellente série de faits, intéressant le folk-lore de la Chine, nous avons un curieux manuel d'imagerie populaire, le premier à notre connaissance qui ait été publié par les Européens en Chine. Il est certain que l'ouvrage du P. Doré est assuré d'avoir un grand succès, non seulement auprès des sinologues, mais aussi auprès des amateurs d'art.

Extraits de lettres reçues par le R. P. Recteur de Zi-ka-wei.

De M. Pelliot, Paris, 22 sept. 1911.

« Je viens de recevoir la 1re partie en 2 volumes des « Recherches... » permettez-moi, avant tout, de vous adresser mes très vifs remerciements pour cette nouvelle générosité. Quant au fond, je suis d'avis qu'il est scientifiquement très utile d'avoir le plus de

renseignements possible sur les croyances populaires des diverses parties de l'Empire; elles ne concordent pas partout. — L'image d'autre part, quand elle n'est pas faite pour les besoins de la cause, c'est-à-dire pour le livre même qui l'utilise, mais est au contraire recueille sur les marchés et dans les échoppes, vient puissamment éclairer et expliquer les textes. — C'est pourquoi je me réjouis de l'apparition de l'ouvrage du P. Doré; je l'attendais avec quelque impatience.... D'autres de nos confrères ont été séduits depuis par le même sujet que le P. Doré, et en particulier notre confrère russe Alexiev a déjà publié ses premières recherches sur l'imagerie populaire chinoise. — Le plan des 2e et 3e parties me paraît non moins intéressant. Je suis surtout heureux de voir que le P. Doré, en parlant des trois grandes religions chinoises, veut s'attacher « surtout à montrer comment elles ont été popularisées en Chine par l'image, le tract, la comédie et même le roman. » C'est vraiment là une tâche à laquelle il est préparé, et c'est une de celles qu'il faut maintenant accomplir. Il est vain de prendre toujours les systèmes à leurs origines, en les interprétant souvent selon nos idées; l'essentiel à mon sens est de savoir non plus ce qu'ils auraient pu ou auraient dû être, mais ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont vraiment dans la réalité quotidienne.

Me permettrez-vous d'exprimer pour l'avenir un souhait? C'est que dans la bibliographie, il soit fait une distinction entre les ouvrages consultés directement et ceux qui n'ont été connus que par des indications de seconde main; il est important aussi de dater les ouvrages, d'indiquer les éditions et de donner les pages de référence. La seule indication du titre est une habitude chinoise qui fait perdre beaucoup de temps aux travailleurs futurs; nous n'avons aucune raison de nous y tenir... »

Du R. Père Arens, Valkenburg, le 29 septembre 1911.

« Nous venons de recevoir les superbes volumes du P. Doré. Nos chaleureux remerciements. Nous recommanderons toute la série des « Variétés sinologiques. »

Château de la Croix St-Alban-Lesse (Savoie), le 30 sept 1911.

« C'est une tranche de vie chinoise que les deux volumes du P. Doré: figures et textes me ramènent en Chine et me reportent à bien des années en arrière. Je vous remercie vivement de l'envoi. Je vous ai adressé il y a quelques semaines deux fascicules de

catalogue; mais quand pourrai-je vous envoyer ma musique et ma grammaire? L'une s'imprime depuis cinq ans, l'autre depuis deux: voilà les imprimeurs de France...

Maurice COURANT.

QUELQUES ÉPISODES DE LA RÉVOLUTION CHINOISE DANS LE KIANG-NAN.

A *Chang-hai*, depuis plusieurs jours, on s'attendait à quelque chose. Le coup de main a été fait les 3 et 4 novembre. Le drapeau républicain (le même qu'à Han-k'eou) flotte sur les portes de la cité chinoise.

5 Novembre. A Tsing-kiang-pou (nord du Kiang-Sou) attaque par les révolutionnaires, incendies. Les troupes se mutinent; quelques morts.

5 novembre. Confirmation de la prise de Tchen-kiang (Kiang-sou) par les révolutionnaires.

Song-koang et Ngan-king (Kiang-sou), Ou-hou est aussi passé à la révolution.

12 novembre. La cour nomme des délégués chargés d'aller dans les Provinces calmer le peuple.

Pendant ce temps, à Chang-hai, puis à Ou tchang les républicains convoquent des délégués pour s'entendre sur le nouveau régime; et à Nankin, le général Tchang refuse obstinément de livrer la ville aux républicains. Une bataille est imminente si elle n'a pas déjà eu lieu.

A *Ngan-king*, des bandes de soldats ont quitté la ville pour aller brigander dans les environs. En ville la dissension s'était mise entre les révolutionnaires; on annonçait le 24 novembre qu'un millier d'hommes arrivés de Kieou-kiang avait rétabli l'ordre.

Chang-hai. — Rien de bien saillant ces derniers temps. On a craint un moment des brigandages au Pou-tong, du côté de Nan-wei; des soldats républicains ont été envoyés pour maintenir l'ordre. Sur les Concessions Internationales, l'arrestation de deux étudiants armés a mis en garde les membres du gouvernement provisoire contre tout attentat. Des perquisitions ont été opérées sur la concession française par la police: quantité de fusils et de révolvers ont été saisis. — Au commencement du mois (7 nov.) une bombe avait éclaté dans une maison située rue Song-Chang, 97; un chinois a été tué, deux autres blessés; ils étaient, paraît-il, en train de la fabriquer; on croit qu'elle était destinée à Nankin.

Nankin. — En effet, c'est vers Nankin que se concentre depuis

quelque temps tout l'effort des républicains de cette région. Le général Tchang refusant de se rendre, il a fallu préparer le siège de Nankin. On a donné avis à tous les étrangers de quitter la ville...

25 nov. 10.000 hommes de troupes républicaines se sont avancés jusqu'à 5 kilomètres de la ville. Les forts de la colline du Tigre se sont rendus; les républicains se préparent à attaquer la ville par le sud.

26 nov. — Nankin est sur le point d'être pris, les impérialistes ont abandonné leurs positions en dehors des murs et se sont retirés à l'intérieur de la ville. Un armistice de 24 heures a été conclu, ce qui a permis aux pontons ancrés dans le port et menacés, de se déplacer. Sept navires de guerre républicains ont jeté l'ancre en face de la ville. Les républicains ont demandé à Chang-hai l'envoi de 2 gros canons de siège.

On dit que Sun-ya-tsen doit arriver à Chang-hai, le 17 ou le 22 décembre. Plusieurs blessés ont été baptisés dans les hôpitaux de Han-k'eou. Le P. Haouisée fait des visites dans les hôpitaux de Chang-hai, où des blessés ont été amenés de Nankin. De même, le P. Gain visite ceux de Nankin.

Kiang-sou et *Ngan-hoei.* — Nankin s'est rendue aux républicains le 2 décembre au matin. Le général Tchang a pu s'enfuir; on le disait arrivé le 5 à Tch'ou-tcheou (ligne Pou-keou Tien-tsin), avec 4000 hommes. Les révolutionnaires auraient coupé la ligne de chemin de fer. A Nankin, l'assaut le plus terrible eut lieu dans la nuit du 28 au 29. De 3 h. à 6 h. du matin, canonnade et fusillade bien nourries, terribles entre 4 et 6 h...; dans la matinée du 29 silence;... dans la soirée et pendant la nuit quelques rares coups de canon;... le 30 dans la matinée silence complet... enfin le samedi matin (2) la reddition de la ville eut lieu presque sans combat; le dimanche, le Ya-men du Gouverneur a brûlé. Aucun dégât à notre résidence; du reste très peu en ville, sauf dans la partie Tartare où tout est brûlé. Le P. Gain a sauvé la vie à plusieurs. Le service a été rétabli sur la ligne Chang-hai, Nankin. Puisse le calme renaître complètement, et toute dissension entre les chefs révolutionnaires être écartée.

A *Ngan-king*, les choses ne vont pas, c'est l'anarchie entre les chefs du parti révolutionnaire. Tchou-kia-pao, le gouverneur du Ngan-hoei, ayant disparu, et des bandes de brigands terrorisant le nord, le Gouvernement de Pékin vient de charger le Gouverneur du Ho-nan, de l'administration du nord du Ngan-hoei.

Dans le *Siou-tcheou-fou oriental*, depuis la révolte des soldats de Ts'ing-kiang-p'ou, c'est-à-dire, depuis plus d'un mois, ce ne sont

que brigandages, batailles à coups de fusils et même à coups de canons, assassinats et exécutions; jusqu'ici nos missionnaires et nos biens ont été respectés: les bons Anges nous protègent. Après le sac de Ts'ing-kiang-p'ou par les troupes, les unes se sont dirigées vers Siu-tcheou-fou, les autres vers le Chan-tong... Sac de Si-pa (Yen-tien), Tchong-hing, Yang-ho, Koan-keou (Su-tsien), etc., etc A Soei-ning, où les pillards sont restés 4 ou 5 jours, on a vidé les prisons, enrôlé un millier de personnes; à Yao-wan, ils sont passés au nombre de 6 à 700 se dirigeant sur Tai-eul-tchoang, frontière du Kiang-sou et du Chan-tong. Là, les troupes du Chan-tong les ont attaqués et dispersés.

De Kao-lieou, le P. Leboisselier écrit (27 nov.): « Les brigands entourent Kao-lieou par groupes de 100, 200... Pour comble de malheur, la poignée de soldats qui reste ici se mutine aussi. Il y a deux jours, il s'en est fallu de bien peu qu'elle ne brigandât dans le bourg. Il y a trois jours, vers 2 h. de l'après-midi, on se battait à trois lis de Kao-lieou. Les coups de canon n'ont pas cessé pendant 3 ou 4 heures. La semaine dernière deux de mes sien-cheng (catéchistes) ont été brigandés. » Le Frère Festus, du Chan-tong, qui revenait de Tchen-kiang avec tout un chargement pour Mgr Henninghaus et sa Mission, a été dévalisé, au sortir du lac Hong-tche. Ses caisses ont été éventrées... Le Frère dit qu'il a perdu pour environ 2000 piastres.

Siu-tcheou-fou occidental. — Le 8 décembre, le P. Noury, ministre de la Section, télégraphiait au R. P. Supérieur: Les PP. Bondon et Ferrand sont volés par les brigands, situation grave. C'est évidemment comme dans le Siu-tcheou-fou oriental. Depuis, pas de nouvelles reçues à Chang-hai, il faut espérer que là aussi la Providence nous protégera.

On disait, le général Tchang, échappé de Nankin, arrivé à Siu-tcheou-fou. La ligne Pou-k'eou Tien-tsin, est coupée entre Pou-k'eou et Siu-tcheou-fou.

Tch'e-tcheou-fou mérid. — On a sans doute déjà appris qu'à Niang-kia-kiao, résidence du Père Ledru, une partie des bâtiments, c'est-à-dire, l'école, toute la rangée de maisons qui est à l'ouest, y compris la cuisine, et de plus, au sud, les deux chambres les plus rapprochées de l'école, avaient brûlé, dans la nuit du 4 au 5 novembre. En une demi-heure, vers 3 heures du matin, tout fut consumé. Le Père croit que le feu a été jeté du dehors par une petite lucarne qui éclaire l'étage de l'école, où il y avait de la paille... Par qui a-t-il été mis? — On l'ignore. Est-ce une ven-

geance, est-ce l'effet des Yao-yen (bruits) qui, venant de Tsing-chan-kiao, couraient à Niang-kia-kiao? On l'ignore de même.

17 décembre, arrivée à Chang-hai de Tang-chao-yi: il a été reçu au débarcadère par M. Fraser, consul d'Angleterre, et M. Little, qui l'ont emmené aussitôt en automobile au domicile de M. Little. Le lendemain, 18 décembre, les conférences commençaient avec M. Ou-ting-fang, réprésentant du parti républicain. — Le 20, le corps consulaire a présenté aux deux plénipotentiaires une note officieuse, au nom de leurs Gouvernements respectifs, ayant pour but d'appeler leur attention sur la nécessité d'arriver le plus tôt possible à une entente, vu que la lutte présente en Chine expose non seulement le pays lui-même, mais encore les intérêts matériels et la sécurité des Etrangers. — L'armistice a été prolongé de nouveau jusqu'au 31 décembre. — 25 décembre dans la matinée, arrivée à Chang-hai de Sun-ya-tsen (Seng-veng), par le Devanha. Il est accompagné d'un américain, M. Homer Lea, et de nombreux secrétaires, la plupart japonais. Il habite avenue Paul Brunat, nº 408. A sa porte la police française monte la garde. Ce M. Lea n'a aucune fonction diplomatique; il a toujours agi «proprio motu» depuis qu'il s'est mis au service de la cause républicaine chinoise; il se donne lui-même comme chef d'Etat-major de l'armée républicaine.

29 décembre. Election à Nankin d'un Président provisoire de la République Chinoise. 17 provinces étaient représentées, 16 voix sont allées à Sun-ya-tsen, et 1 au généralissime Hoang-hien. On a télégraphié aussitôt le résultat à Chang-hai; Sun-ya-tsen accepte la Présidence pour 6 mois. Il est parti pour Nankin, y installer le gouvernement provisoire, puis reviendra à Chang-hai.

Un nouveau télégramme reçu de Siu-tcheou-fou annonçait une situation un peu meilleure. Le Père Ferrand a écrit des détails sur le brigandage dont il a été victime. Ce sont les soldats qui étaient là soi-disant pour le protéger qui, poussés par d'autres pillards et avec leur concours ont fait le coup. C'est du moins ce qu'on m'a raconté. Une première bande s'est fait ouvrir les portes et s'est contentée de faire une première inspection; une seconde bande est venue ensuite, qui emmena les mules. Ils revinrent une troisième fois en l'absence du Père, et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance.

Nan-siu-tcheou, 3 décembre. Depuis le 12 novembre, Nan-siu-tcheou est en république, c'est-à-dire en anarchie; les mandarins n'osent plus rien, ils sont débordés; les soldats menacent à chaque instant de piller la ville, et de fait il y a eu un commencement

d'exécution les 20 et 30 novembre. A la campagne c'est la terreur, les brigands règnent à peu près en maîtres. Les œuvres marchent tout de même; le Père Le Biboul a plus de 150 élèves dans ses deux écoles; depuis la Toussaint, 50 et quelques baptêmes d'adultes.

5 décembre. On annonce l'arrivée à Nan-siu-tcheou des fuyards de Nan-kin... A trois heures après-midi arrive en effet un long train de ballast bondé de soldats et de chevaux; deux drapeaux rouges avec caractères blancs et par derrière un grand drapeau impérial jaune. Quelques secondes après, un autre train, de ballast aussi; il y a pourtant un wagon de voyageurs. Quelques dizaines d'hommes descendent et se dirigent vers la ville. Les autres vont-ils descendre aussi? — Non, les premiers sont des soldats du pays qui ne veulent pas suivre les fuyards plus loin. Vers 3 h. 30, le premier train s'ébranle lentement dans la direction de Siu-tcheou-fou. Dans le deuxième train se trouve le général Tchang-hiun; les hommes semblent exténués; beaucoup de blessés; plusieurs n'ont plus d'armes, quelques-uns pas de souliers, leurs vêtements sont couverts de boue. Le chef de la police de la voie a assisté à l'entrevue du général avec M. Lei, ancien généralissime du Kiang-si: « Oui, dit le général Tchang, j'ai été battu et je vais à Pékin rendre compte de ma défaite; que l'empereur me donne de nouvelles troupes et je reviendrai reprendre Nankin. » Il s'est enfui de la ville par le Han-si-men, rue de la résidence, a traversé le Kiang sur de petites barques; il avoue avoir perdu énormément de monde; il semblait avoir encore 2 milliers d'hommes, prétend être arrivé sans encombre à Pong-pou, ne voulant pas livrer bataille; là une poignée de Komingtang l'a harcelé; à bout de patience, il leur aurait livré bataille et les aurait vaincus.

7 décembre. Tchang-hiun reste à Siu-tcheou-fou... N'est-ce pas pour y reformer son armée et revenir au Sud?

17 janvier 1912. La conférence tenue à Chang-hai entre Ou-ting-fang et Tang-chao-i a été interrompue. Les hostilités n'ont cependant pas encore recommencé, l'armistice ayant été prolongé jusqu'au 17 janvier; il le sera peut-être encore. Néanmoins les mouvements de troupes continuent de part et d'autre: les troupes impériales se sont retirées de Han-kéou et de Han-yang vers le nord; des troupes républicaines se concentrent à Nankin pour marcher sur Pékin; le général Li-yuen-hong a été désigné pour les commander. Une lettre de Siu-tcheou-fou, datée du 3 janvier, disait déjà que les troupes impérialistes commandées par Tchang-hiun, étaient sur le qui-vive, prêtes à reprendre les hostilités.

Le gouvernement provisoire de la république s'est établi à Nankin,

avec son président Sun-ya-tsen (Suen-wem). Li-yuen-hong est nommé vice-président. Les documents du nouveau gouvernement sont datés du premier mois de la première année de la république chinoise. On a fêté le 15 janvier la nouvelle année républicaine.

T'ou-chan, 27 nov. 1911 (Siu-tcheou-fou Oriental). — « Depuis trois jours surtout les bons anges ont manifesté leur puissance en nous protégeant. Le 24 novembre après-midi, on annonçait qu'une centaine de brigands, suivis par un grand nombre de faméliques, attaquaient et pillaient successivement deux ou trois villages situés au sud-est, à 5 ou 6 lis seulement d'ici; alors une partie de nos gardiens, accompagnés d'une troupe de cavaliers du bourg et d'un grand nombre de jeunes gens de la société des « grands couteaux » d'autrefois, tous plus ou moins armés, les uns d'une lance, d'autres d'un grand couteau, d'autres d'un fusil, ou de quelque instrument en fer, sont partis pour les combattre: ils ont remporté une grande victoire; les ennemis repoussés sont retournés chez eux, dans un village appelé Lieou-tsin, trou de brigands à 4 lis seulement au sud-ouest de T'ou-chan. Nos soldats les ont poursuivis, en ont tué une trentaine et pris comme captifs 13 d'entre eux ; finalement ils ont brûlé leurs maisons. Ces 13 captifs ont été amenés chez les cavaliers mes voisins. A 8 heures, dans les ténèbres de la nuit, 2 d'entre eux se sont sauvés; on a remarqué qu'ils avaient sauté un mur et étaient entrés dans mon enclos; quelques soldats alors sont venus avec des lanternes, ils ont fouillé dans tous les coins et n'ont rien trouvé : c'est qu'ils ont eu la chance ou de sortir dans l'obscurité par la grande porte, ou de sauter un des murs en terre peu élevés. Ce matin, environ 70 cavaliers de Siu-tcheou-fou sont arrivés ici; le sous-préfet de Pi-tcheou est arrivé aussi avec une soixantaine de cavaliers et 50 fantassins. Il a visité sur son passage plusieurs rendez-vous de brigands, et fait brûler par ses soldats leurs maisons, fait prendre un tong-ché (notable) leur chef. Le mandarin cette fois est en costume de guerrier. On a affiché des proclamations conçues en ces termes: « Qu'on retranche, sans aucune forme de procès, la tête de ceux qui oseraient piller. » De fait, parmi les captifs, 5 ont eu la tête coupée, les autres ont été relâchés, ayant été reconnus comme simples affamés. »

Ho-kieou (section de Lou-ngan), 29 novembre 1911. — « Ici nous sommes en démocratie depuis le 8 courant... les chefs de la situation ne s'entendent pas pour établir un gouvernement... ce sera de plus en plus la démagogie. Actuellement, en ville il y a un peu d'accalmie, après les différentes phases de frayeur, d'affolement par où ont passé les habitants. La ville s'est vidée au deux tiers; tout le

monde un peu riche ou influent s'est éclipsé. Des désordres ont suivi. Maintenant il en est qui reviennent, car la vie devient encore plus pénible à la campagne qu'en ville. Les prisons vidées, la levée en grand et par fortes bandes de tous les vauriens et forbans du pays cause un désarroi indescriptible et une frayeur indicible. Les vols, brigandages, etc., sont à l'ordre du jour. Les Kouo-ming-kiun réclament des contributions considérables; mais pis encore sont les prétendus Ko-ming, qui par bandes armées vont extorquer de nouvelles et énormes sommes d'argent. Les brigands sont encore plus à redouter; partout se répète cette phrase: « On ne craint pas les Ko-ming ni les réguliers, mais les t'ou-fei (voleurs). » Ing-tcheou-fou s'est rendu le 24 courant aux Ko-ming. Ing-chang a commencé par résister, mais ensuite les Ko-ming sont venus en nombre, ont bombardé la ville ; alors le sous-préfet a fui, et les notables se sont rendus pour éviter de plus grands malheurs. Depuis ce sont de lourdes impositions. Notre apostolat est bien entravé; j'ai gardé cependant des élèves dans mes écoles de garçons et de filles: ils ne sont pas nombreux; au moins ainsi on ne se montre pas peureux. Les chefs des Ko-ming arrivés à Ho-kieou m'ont fait visite pour m'assurer de leur ferme protection. Grâce à Dieu, nous n'avons pas eu à souffrir jusqu'ici matériellement. » — Il paraît que depuis, des courriers du Père ont été sur la route, soulagés de plus de 100 piastres. Mais les voleurs ayant appris dans la suite que c'étaient des hommes de Tien-tchou-t'ang, pris de peur, on fait rendre la plus grande partie. Malgré cela cinq d'entre eux ont, dit-on, payé de leur tête ce méfait, bien que le Père n'ait pas fait agir.

Se-tcheou, 5 décembre 1911. — « Pas de nouvelles, car la poste ne marche plus. Il y a partout des troubles, et les ch mins ne sont pas sûrs. Dernièrement un wai-yuen venait de Ling-pi à Se-tcheou, accompagné d'une dizaine de soldats; à 30 lis de Se-tcheou il est tombé dans une bande de brigands, qui voulurent les fusils des soldats; comme ceux-ci refusaient, ils tuèrent le mandarin et plusieurs soldats. Deux se sont sauvés et ont annoncé la chose à Ling-pi. Le sous-préfet et le mandarin militaire sont partis avec leurs soldats et ont brûlé le grand bourg de Tchang-ki-keou, à 30 lis à l'ouest de Se-tcheou, avec un autre bourg, Yu-mao. On dit que les soldats ont tué plus de 300 personnes, parmi lesquelles des innocents, car les brigands avaient déguerpi. — Le 24 novembre, les Ko-ming sont entrés dans la ville de Se-tcheou. Les notables sont allés à leur rencontre; sur toutes les maisons on voyait des drapeaux blancs. Sur la route les Ko-ming avaient enlevé les fusils et chevaux qu'ils avaient pu trouver. Ici ils ont publié un bon Kao-che

(décret), et le 25 novembre au soir ils sont retournés à Ou-ho, car le bruit se répandait que les soldats impérialistes de Nankin étaient venus à Ling-hoai-koan pour se battre avec eux. Il n'est resté ici que quelques individus. A 30 lis au nord-ouest de la ville il s'est formé une autre bande de brigands: on les dit plus de 1000; ce sont des gens de Siu-tcheou-fou, Ling-pi, etc. Le 29 novembre, notre mandarin militaire et tous ses soldats sont sortis pour les chasser; à leur arrivée les brigands étaient partis. — Dans la ville, les mandarins, les notables, les gens riches ont grand'peur. Le préfet se cache et ne couche plus au tribunal. Le pou-ting (mandarin chargé de la police) vient de temps à autre coucher chez moi; d'autres mandarins ont demandé de pouvoir venir se réfugier chez moi en cas de besoin. Les richards ont quitté la ville et se cachent dans la campagne. Il y a encore 200 à 300 soldats dans la ville, mais qui sont aussi bien à craindre que les brigands: ils entrent dans les boutiques, prennent des objets sans payer, et si l'on dit un mot ils cassent tout.

Il y a quelques jours un de ces soldats est entré dans notre cour, et voulait pénétrer à l'intérieur. Nos gens l'ont empêché, on s'est disputé. Il est sorti et est allé chercher d'autres soldats, qui sont venus en nombre, jusque dans ma chambre, en gesticulant et criant. Je suis sorti avec eux pour les calmer, mais comme ils n'entendaient pas raison, je suis allé voir leur chef, le mandarin militaire. Ils m'ont suivi et même devancé, et quand je suis arrivé au tribunal, ils m'ont barré le chemin et m'ont empêché d'entrer. J'ai donc dû retourner; mais par ce moyen nous étions débarrassés d'eux dans notre maison, où ils auraient sans doute brisé quelque chose. Un peu plus tard le mandarin a envoyé les notables faire des excuses, puis il est venu lui-même, et ainsi l'affaire a été finie. Le mandarin avoue lui-même, qu'il n'est plus maître de ses soldats. On a renvoyé tous les prisonniers, et on a donné aux notables dans la campagne le pouvoir de tuer les voleurs. Ces jours-ci notre préfet voulait partir en secret; il avait déjà transporté ses caisses sur des barques; on a averti les Ko-ming-tang, qui sont venus et ont enlevé tous les objets. Vous voyez qu'il ne faudrait pas grand' chose pour mettre tout le pays en feu. — Malgré cela j'ai une quarantaine d'élèves à mon école. Je vais attendre pour ouvrir l'école des filles que la tranquillité soit un peu rétablie. — P. S. — Les Ko-ming se sont battus avec les impériaux à Ling-hoai-koan... ils doivent revenir ici dans quelques jours »

Ma-tsing. 23 décembre 1911. — « Vous savez déjà mes malheurs (du P. Ferrand). Le 30 novembre, à 7 h. ½ du soir, les soldats qui sont à Ma-tsing pour me protéger se révoltaient. Il faut dire qu'ils

y étaient poussés par 100 autres soldats venus du sud, et qui dirent aux miens : si vous ne vous révoltez pas avec nous, nous allons nous battre. De plus, aux cent soldats venus du sud s'étaient joints plus de 100 brigands. Cela faisait donc environ 250 hommes armés qui hurlaient sur la place de Ma-tsing, et qui « en signe de réjouissance » tiraient des coups de fusils. Les Présentandines, entendant ces coups de fusils et ces hurlements, prirent peur, et se sauvèrent avec les enfants de l'école, une trentaine; les élèves se cachèrent dans un village voisin, et les Présentandines à Ma-tsing même chez un chrétien. Le Tchang-tchoang de Ma-tsing fit si bien qu'il emmena tous les brigands et soldats révoltés à Kiu-li-pou, bourg à 4 lis au Sud. Je croyais tout fini, et je me remis à entendre les confessions de mes garçons pour le 1er vendredi du mois. Vers 9 heures, des chrétiens de Kiu-li-pou vinrent me prévenir que les soldats étaient tous passés brigands avec mon Tchang-tchoang comme chef, et que n'ayant pas de bêtes ni de char à offrir à leur nouveau chef, ils venaient m'« emprunter » le mien avec mes mules... De fait on entendait la cohue qui se rapprochait. « Père, me dirent les chrétiens, partez vite, car ils veulent tout briser. » Je dis au Siang-kong (Frère), de faire lever les élèves, pendant que j'irais consommer les Saintes Espèces. Par bonheur, des chrétiens qui se trouvaient parmi les soldats leur dirent : « Allons-y doucement, que deux ou trois aillent demander au Père de nous « prêter » son char et ses bêtes; s'il refuse, on pourra après les prendre de force. » De fait, le tumulte cessa... je restai donc; les élèves retournèrent se coucher et l'on veilla. A minuit, une délégation (3 ou 4 brigands) vint frapper à la porte et demanda le char et les mules. On parlementa pendant une demi-heure et enfin, il fallut s'exécuter. J'avais grande envie de tirer... Mais après? — Après ils nous seraient tous tombés dessus avec leurs fusils à tir rapide... et nous qui n'avions que quelques fusils à capsule. — A 2 heures, nouvelle alerte : huit à dix brigands revinrent et dirent au Siang-kong qui était à la porte : « Nous sommes des soldats, nous avons oublié de prendre nos affaires de nos chambres, ouvre-nous un moment... » C'étaient bel et bien des brigands, qui dirent aux Siang-kong : n'ayez pas peur, montrez-nous les chambres des soldats... et ils pillèrent ce que les soldats avaient laissé, mais ne touchèrent à rien de ce qui appartenait au Père, puis ils s'en allèrent.

1er décembre, 1er Vendredi du mois. Je dis la messe à 6 heures. Les enfants de l'école des filles reviennent... pour manger. Je leur dis ensuite de retourner chez elles jusqu'à nouvel ordre. A 8 heures je rentre chez moi; on vient me dire : « Père, ils sont encore à Kiu-

li-pou, les brigands veulent de l'argent, ils disent que le Père a des lingots d'argent, qu'ils les trouveront bien... » Après ce qui s'était passé la nuit, j'étais payé pour y croire. Je dis donc aux Siang-kong : « donnez à manger aux élèves, qu'ils partent chez eux, et le mieux ce sera de partir nous aussi. — Oui, Père, me dit le Tcheng-siang-kong, (Frère Tcheng), partez, mais inutile d'aller ensemble ; d'ailleurs, si je puis rester, je resterai, c'est peut-être mieux. » Je partis donc pour le Fou : ce même jour le Père Le Bayon devait venir chez moi, je voulais l'empêcher de venir à Ma-tsing ; je le rencontrai à mi-chemin et nous retournâmes ensemble au Fou. — A 10 heures le pillage commença par le siao-t'ang (petite salle), où tout fut enlevé, et dans mon jardin... Ils voulurent ensuite entrer au ta-t'ang (grande salle) ; le Siang-kong ouvrit les portes et la cohue entra... Ils prirent peu de chose ; ils enfoncèrent une porte au 1er étage ; par bonheur, il n'y avait rien dans cette chambre, ce qui les calma. Ils emmenèrent la mule qui me restait et mon âne. — Les Présentandines arrivèrent au Fou le lendemain. Les autorités du Fou promirent de nous aider, d'ailleurs 500 soldats étaient déjà partis pour Siao-hien. Le Père Ministre voulait aller à Ma-tsing avec quelques soldats, mais en route ceux-ci prirent peur et tournèrent bride... Peu après arrivait une lettre du Siang-kong, disant que les soldats du Fou étaient arrivés à Ma-tsing, et que les brigands étaient partis vers le sud pour piller. Les soldats de Siao-hien les battirent et en tuèrent une trentaine. Alors mes soldats révoltés firent leur soumission. Les gens de Ma-tsing apprenant que les « lou-kiun » vainqueurs allaient venir à Ma-tsing, prirent peur, et rapportèrent une bonne partie de ce qu'ils avaient pillé chez les Présentandines, puis on me rendit une mule et l'âne ; enfin le 11 décembre, je me rendis à Ma-tsing, où deux jours après, on me restituait mes deux autres mules ; le char est brisé, on me le rendra quand il sera réparé. Depuis ce temps-là les brigands en ont fait d'autres : ils ont pris la ville de Fong-hien, après avoir échoué devant T'ang-chan-hien. Des soldats en grand nombre ont été les déloger de Fong-hien, et maintenant ils se rabattent sur nous ; aussi, depuis mon retour ici, je suis sur le qui-vive. Les élèves reviennent petit à petit ; le Père Ministre a préféré garder les Présentandines au Fou. J'ai 20 soldats dans ma maison ; ils ont l'air de vouloir se battre, mais que feront-ils au moment de l'action ? Ce n'est pas en eux que je me confie dans cette anarchie, c'est au bon Dieu. Quelle pauvre année ! impossible de faire du ministère. Le Père Lecointre s'est vu enlever une mule, pendant qu'il était en tournée

dans les chrétientés. Quant au Père Bondon, tout a été pillé chez lui. »

Siu-tcheou-fou, 29 décembre 1911. — « Au Fou, Tchang-hiun a reçu de Pékin d'excellents fusils; il complète ses effectifs; les frontières du Chan-tong se garnissent; extérieurement au moins, rien ne fait présager une retraite. Fong-hien a été repris le dimanche 17 sur les brigands. Pang-san avait évacué le matin dès l'aube, emportant évidemment tout le butin; la retraite s'est opérée par Heou-tchoang. Le Père Marivint était sur ses tours, il a estimé à 800 le nombre des brigands. Cette fois encore la maison du Père a été respectée. Aurions-nous clos la série des pillages? Les soldats envoyés du Fou ont eu quelques engagements heureux avec plusieurs bandes. Exterminer les brigands sera difficile, car après une déroute ils savent se cacher et se disperser; — mais leur audace pourrait diminuer. — Dans les campagnes le calme est loin d'être revenu. La veille de Noël il y avait encore pillage et incendie dans le village de Ma-tsing. Beaucoup d'alertes partout, aussi les Pères se fatiguent-ils un peu. Notre bourse est très plate. Par ces temps troublés nos œuvres (écoles) ne portent à peu près aucun fruit: les enfants mangent et ont peur.

A Ou-toan les brigands sont maîtres du bourg, les soldats ont fui. Le Père Jacques Tch'en passe un mauvais moment. Dans le Siao-hien les brigandages sont de plus en plus fréquents. En somme, pas de gros malheurs à déplorer; le bon Dieu nous protège visiblement. »

Lin-hoan-tsi (résidence du P. Allain), 7 janvier 1912. — « J'ai donc perdu mes deux bêtes, mes habits, des couvertures, serviettes, mouchoirs, etc., ma montre, celles des Présentandines, trois réveils-matin, les rideaux des fenêtres, etc., cent tiao (ligature de 1000 sapèques) environ de tong-ko-tse (monnaie de cuivre) et 20 dollars en argent; mes gens ont aussi perdu trois pei-wo (couvertures chinoises) presque neufs et un certain nombre de vêtements; j'estime les pertes environ 450 taëls (environ 1450 fr.). — Voici comment cela est arrivé: Dans la nuit du 4 au 5 janvier, vers minuit, le fen-tcheou (mandarin adjoint) me fait prévenir qu'une bande venait de Tcheng-lao-kia (18 lis au nord), pour piller Lin-hoan, et qu'il fallait se tenir prêts. Tout le monde se lève, et nous attendons. Vers 5 heures ne voyant rien venir, je me décide à dire la messe. A peine à l'autel, la fusillade commence au nord. Je continue avec autant de calme que je puis, communie tout le monde, 80 personnes, achève et mets les vases sacrés et mon fusil Gras en sûreté. Les brigands étaient déjà sur notre rue. La porte du bourg

avait été ouverte à la première sommation. Les cavaliers venus la veille de K'eou-tse essayaient d'arrêter la marche des brigands au nord-est, et nos gardes à nous se retirent par la porte du sud; ils sont allés, m'a-t-on dit, attendre la fin des opérations dans un village à 7 ou 8 lis de Lin-hoan. Il n'y a donc pas la moindre défense à l'intérieur, et le mandarin fuyait lui-même à la wei-tse de Tcheou (village fortifié de la famille Tcheou); il n'est rentré que le soir. Je vais et viens, exigeant de tous qu'ils restent à l'intérieur des chambres. Les balles sifflaient, et souvent assez bas sur nous; plus de dix ont passé tout à côté de moi. C'était plutôt, je crois, pour effrayer, car personne ne ripostait à l'intérieur. Pendant ce temps, les portes des maisons s'effondraient de toutes parts. De l'étage, où je surveillais l'école des filles, je voyais les brigands passer d'une cour dans l'autre, franchir les murs d'enclos et les maisons. Kou Sien-cheng vient me dire: « Père, il n'y a rien à craindre; quelques-uns ont frappé à la porte de l'ouest, et d'autres ont dit: c'est le T'ien-tchou-t'ang, n'y allons pas. » C'était peut-être la consigne. (D'après le P. Marivint, Pang-san (ex catéchumène) aurait donné cette consigne à ceux de sa bande; or à Lin-hoan, il y avait des gens de Pang-san...) Mais pillant par groupes de dix ou douze, à la débandade, il ne fallait pas être absolument rassuré. Vers 8 heures j'entends des voix: « Chen-fou! Chen-fou tsai na-li? » (Le Père, lePère, où est-il?) et 8 ou 9 brigands, la main sur la gachette, au pas gymnastique, arrivaient à la porte ouest de l'étage. La porte sur la rue avait cédé au premier effort. Je me présente. « K'oai-pao! » (fusils à tir rapide). — « Je n'en ai pas. » — « Tu en as, je sais. » Je crois qu'il m'a dit: « Tu en as treize. » De fait, le bruit avait couru que j'avais acheté 13 fusils rapides. Et les frères du bourg, qui peut-être les ont décidés au dernier moment à venir ici, avaient pu le leur dire. Ils m'ont mis deux ou trois fois en joue à propos de ces fusils, menaçant de me tuer. Etait-ce sérieux? Moi, je faisais tous mes efforts pour garder mon sang-froid. Alors ils ont fouillé partout. J'étais avec eux; j'ai au moins évité qu'ils ne brisent portes ni fenêtres. Ils ont aussi cherché un moyen de monter au grenier, où j'avais mis mes vases sacrés et le fusil Gras. La trappe heureusement était parfaitement ajustée. Je leur ai dit: « On peut monter par l'extérieur, la fenêtre de l'ouest est ouverte...; mais il faudrait une échelle assez longue et je n'en ai pas. Ils ont regardé longtemps dans le plancher. Les bons Anges leur ont fermé les yeux. Tout a été bouleversé; la sacristie seule, où étaient encore les ornements, et l'église ont été respectées, ainsi que l'aile du nord-est, dont la porte ne donne pas sur le corridor,

où j'avais 10 bidons de pétrole. Le pétrole pouvait donner l'idée de l'incendie. Il est en terre maintenant, au moins pour quelque temps. Mon horloge, qu'ils ont dérangée, marque 9 h. ¼. C'était presque fini. Les bêtes ont été emmenées au dernier moment. En tout ils sont venus 11. — Au départ, ils nous dirent: « Wang-kin-eul! » C'est le nom du chef de la bande de T'ang-chan, qui ayant pillé Fong-hien, a coopéré au brigandage de Lin-hoan. Car il y avait 4 bandes: Liu-san-tou-tse, du Nan-siu-tcheou sur la frontière du Ho-nan; Hoang ta-cheng, du Ho-nan; un Lieou, du Nan-siu-tcheou, et Wang-kin-eul, du T'ang-chan.

Parmi eux on en distinguait qui connaissaient parfaitement les usages du T'en-tchou-t'ang... Ici la bande est allée voir les catéchumènes: « Oh! nous savons bien ce que vous faites ici. » Les quatre bandes réunies formaient une troupe de 6 à 700 hommes et de fameux hommes, au moins ceux que j'ai vus. Une autre bande du T'ang-chan est toujours à Che-kong-chan, et menacerait depuis près d'une semaine de venir à Ling-hoan. Che-kong-chan n'est qu'à 25 lis vers l'ouest, sur le Kouo-yang. Ils seraient une centaine. Cela porterait à 800 hommes environ le chiffre de ces cinq bandes: ils ont peut-être 200 cavaliers, 300 fusils rapides. Ont-ils beaucoup de munitions? Je ne crois pas... On me dit qu'ils se réunissent à Long-chan (50 lis d'ici). Il faudrait une entente avec Nan-siu-tcheou, Po-tcheou et Siu-tcheou-fou pour les anéantir. Après cela, on pourrait espérer de se défendre contre les petits brigands du pays, qui pullulent. Si on ne le fait, toute cette immense région va devenir inhabitable. Yuen-ta-hoa (ex-gouverneur de Mandchourie) fait organiser une milice: elle comprend 1000 paysans des environs, et a deux chefs. L'un d'eux est venu aujourd'hui: « Si le Père a besoin de secours, il n'a qu'à nous appeler. »

8 janvier. L'idée des brigands est d'attaquer, quand ils seront groupés, K'eou-tse et Nan-siu-tcheou, et d'aller saccager d'autres pays; ici il n'y a plus rien, ou presque rien à piller. Vous pouvez dire cela à vos Grands hommes de Nan-siu-tcheou. (Le P. Le Biboul a prié le général de venir; pendant qu'il lui traduisait la lettre du P. Allain, le mandarin lui a envoyé une lettre le priant de partir de suite avec 300 hommes, les brigands suivant l'itinéraire indiqué par le Père, et marchant sur K'eou-tse. Il a dû partir vers minuit.) Le t'ong-ling (général) de Po-tcheou se serait aussi mis en campagne contre les brigands.

Kouo-yang, 6 janvier 1912 (nord du Ing-tcheou-fou, P. Dannic). — « J'arrive moi-même d'au milieu des brigands qui infestent tout le nord du Kouo-yang... Le village où je disais la messe ce matin, a dû verser

15 tiao et 60 livres de farine. Un néophyte à l'aise a dû cracher près de 100 tiao; à d'autres, on vole leurs chevaux. Tous les villages ont dû casquer au prorata de leurs ressources... A mon catéchiste, qui plaidait la cause de mon église et de mes chrétiens, ces bandits ont répondu cyniquement: « Nous autres, nous sommes des parias traqués par tous les régimes. Nos familles ont été exterminées. Nous vivons comme nous pouvons, en attendant plus forts que nous. Nous ne nous occupons ni de la République ni de l'Empire. Nous nous étonnons même que le Père n'ait pas encore envoyé parlementer avec nous. » Actuellement, tous ces gredins sont campés à Long-chan et dans les environs. On dit que les notables de la ville de Kouo-yang leur prêtent (quel euphémisme!) 600 tiao pour aller ailleurs... Le grand genre de ces coquins c'est de saisir un vieux père, et de le garder jusqu'à ce que les héritiers, par piété filiale, aient craché lingots ou opium. Naturellement les vauriens du pays se joignent à eux et signalent ceux qui ont du quibus. »

Lin-hoan-tsi, 9 janvier (P. Allain). — « On ne dort pas la nuit et l'on rêve le jour. Dans la matinée six notables sont venus me faire leurs condoléances. Vers 4 heures de l'après midi, quelqu'un vient nous avertir qu'une bande de brigands était à 7 lis d'ici, et se préparait à nous saccager de nouveau. Elle n'avait qu'*un* fusil rapide et presque pas d'armes. Je fais aussitôt prévenir les notables. On demande secours à la grande Wei-tse (forteresse), qui répond qu'elle-même s'attend à une attaque des brigands de Che-kong-chan. — Nous nous préparons: je fais appel aux chrétiens du voisinage; ils viennent une vingtaine. Nous consolidons les portes extérieures... La grande Wei-tse fait faire des rondes de 9 heures à 11 heures. Puis silence de mort. — Vers minuit les coups de fusils éclataient à l'ouest, parmi des criailleries formidables. Chacun prend son poste. La rue de l'ouest pillée, les coups de feu et les cris se font entendre sur notre rue; mais cette fois les portes résistent mieux; certaines même n'ont pas cédé. La nôtre, sur la rue, a été ébranlée dix fois; et dix fois nous avons riposté par une décharge de quelques fusils — qui ne devaient atteindre personne — et par une grêle de briques cassées en deux, lancées du toit, qui atteignaient ceux qui étaient dessous. Et chaque fois la bande, une vingtaine de brigands peut-être, par groupe avec une foule de petits voleurs, s'en allait piller autre part. J'attendais le jour avec impatience... il est venu enfin, et a amené la délivrance. Nous étions dans la fumée des incendies allumés par les brigands. Le ya-men a été complètement brûlé,

et aussi quelques grandes boutiques. On me dit qu'ils sont partis vers le nord-ouest; ils sont bien 2 à 3000 du même genre dans cette région. Comme il n'y avait presque personne sur le bourg, en dehors des voleurs, il n'y a pas eu, je crois, de victimes. Ç'a été une chaude alerte.

Autre épisode. — « Le 9 au soir, Li-ming-tchou, le mandarin du Tcheou, arrivait avec une centaine de soldats, fort heureusement: à la même heure une bande de plusieurs centaines attendait à 3 lis d'ici, prête à envahir Lin-hoan. Il s'agissait non de piller — piller quoi? — mais de brûler Lin-hoan ou ce qui en reste, et de massacrer les habitants. — Pourquoi? — Les deux chefs, bien connus, voulaient venger la mort de deux de leurs parents exécutés ici par le mandarin. En entendant les trompettes, la bande s'est dispersée. Le mandarin est venu me voir et me faire ses condoléances, bien sincères, je crois, car c'est un homme fidèle à son devoir de pacificateur. Il était décidé, si la paix était conclue entre les Impériaux et les Républicains, à courir sus aux brigands (notez qu'il y court 8 jours sur 10 depuis des mois). Tous les brigands, à part les Chantonais (de Sao), sont du pays. L'on sait maintenant que 9 brigands du bourg ont dirigé dans l'ombre le pillage de Lin-hoan. La paix venue, ce seront de terribles représailles. — Hier arrivait ici la nouvelle du sac de Kouo-yang, lundi 8 janvier, par tous ces brigands réunis et aidés du chef militaire et des notables de Long-chan. J'ai envoyé aussitôt quelqu'un prendre des nouvelles du P. Dannic... Ici nous veillons toujours, en tout 25 hommes, moi compris, tous plus ou moins armés; pour moi, je n'ai qu'un bâton, le bâton du commandement. Malheureusement, je n'ai bientôt plus une sapèque... Je croyais que ces bandits m'avaient laissé du linge de rechange. Ils ont emporté toutes mes flanelles. Expédiez-m'en par aéroplane! Pour le reste, rien ne manque, — ni la confiance, ni même la paix. »

Siao-tsi-tsao (P'ou-tong), 9 janvier 1912. — Cela ne va pas à Né-wei: la semaine dernière, mercredi, il y a eu des troubles. Les Ko-ming-kiun ou leurs partisans ont voulu plus ou moins forcer le peuple à couper la tresse. Il y avait à ce moment très peu de soldats à Né-wei; ils étaient allés à Dou-deu, où on disait qu'il y avait des troubles; et en réalité il n'y avait rien là. Mais les meneurs ont exploité cette occasion et ont excité le peuple, surtout la population de la campagne. Celle-ci a envahi la ville par centaines, et a pillé deux grandes boutiques. Les soldats, en rentrant de Dou-deu, ont trouvé la ville en pleine révolte, et ont fait feu sur la foule: il y eut 7 morts et bon nombre de blessés. Bien en-

tendu c'était un sauve-qui-peut, et bientôt il y eut silence complet dans les rues de Né-wei. Samedi dans la matinée on reçut un grand renfort de soldats de Chang-hai, et aussitôt on se mit en route pour poursuivre les révoltés dans leur quartier, à la campagne, à 8 ou 10 lis de la ville. Ce quartier est connu de longue date comme sauvage, et ici les chinois les appellent « hai-mai-tse ». Les soldats ont trouvé un peu de résistance, car ils y ont laissé trois morts. Mais en revanche les sauvages ont eu une douzaine de morts: on y a capturé trois individus, qui ont été emmenés en ville et fusillés devant chez nous, sur l'ancien champ d'exercices, maintenant abandonné. Puis, avant de partir, les soldats ont mis le feu à toutes les maisons du quartier sauvage. A ce moment il y a bien 600 soldats en ville ou dans les environs... ils viennent même chez nous, ce à quoi j'ai dû mettre ordre.

Le P. de Geloës est venu à Zi-ka-wei pour ses derniers vœux; mais le pauvre Père, à la gare du départ, s'est vu enlever ses deux mules par les soldats. Avant le départ du train, on les prit une première fois, et sur les réclamations du Père, on les rendit; mais au moment où le train partait, il put voir ses deux mules montées de nouveau par des cavaliers en uniforme. Arrivé à Nankin, le Père porta plainte; espérons que ses réclamations auront produit leur effet.

Le Père Allain a encore reçu la visite des brigands.

Ling-hoan-tsi, 1er février 1912. — « A 8 heures ils sont entrés sur le bourg; à 8 h. 20, une bande entrait chez nous avec un chrétien du nord. Le chef, qui n'est que le second de la grande bande à laquelle ces hommes appartenaient, venait me faire des excuses pour le brigandage du 5 janvier, m'assurant qu'il avait été convenu entre eux qu'on ne viendrait pas au T'ien-tchou-t'ang. C'était une partie de la bande chantonaise qui n'avait pas obéi à la consigne. Bref! il me disait qu'on cherchait un moyen de me faire recouvrer mes deux bêtes, et me promettait sa protection pour aujourd'hui. Nous en avions le plus grand besoin. Et il a tenu parole. Il est bien venu dix fois chasser des bandes qui nous avaient envahis, tirant une fois deux coups de fusil sur quelques-uns qui fuyaient et emportaient ce qui me restait de sucre et quelques pruneaux. Trois fois il a couru à l'école des filles, et a passé une balle dans la jambe de l'un des camarades. Ce qui n'a pu empêcher l'école d'être saccagée (elle l'avait été déjà); il y restait, je crois, peu de chose. Les Présentandines sont au Tcheou depuis un mois. Lui (le chef) ne quitte plus guère la maison et, malgré l'ennui que cela me cause, j'ai dit aux sien-cheng de l'inviter à nous

garder cette nuit; sans sa présence efficace nous aurions ce matin tout perdu. Ils ont enlevé les habits de Kou-ien-cheng qu'il portait. Ce « wai-tsoei » (c'est le surnom de ce chef) lui a fait donner une robe... Nous avons aussi perdu 3 fusils mal cachés; le chef m'en a lui-même rendu un. Telle est la situation à 3 heures de l'après-midi. Nous avons deux bandes pour nous, les plus fortes et les mieux armées du pays. J'ignore les dispositions de ceux de Siao-hien. Je suppose aussi que la bande de Tié-fou-se, menée par un Lieou, qui fut catéchumène et n'eut jamais à se plaindre du Père, nous protégerait au besoin. Le chef de bande, nommé Tcheng-tcheng-ming, ancien sien-cheng du P. Gibert, n'a pu faire évacuer l'école des filles ce matin.

Ç'a été pour moi l'occasion de faire, à leur arrivée, l'offrande de ma vie à Notre-Seigneur, s'Il la veut aujourd'hui, pour l'expiation de mes péchés et le salut de ces pauvres gens. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'elle soit menacée. Je suis seulement un peu fatigué et j'ai passé 7 heures par bien des émotions. Tout a été intérieur, et chaque bande qui s'est présentée, je l'ai bravement affrontée, avec un grand calme apparent. Je n'ai senti ma voix trembler qu'une fois au contact d'une autre voix hautaine et comme menaçante. Elle me réclamait des fusils rapides. — « Je n'en ai pas! » leur ai-je répondu.

2 février, vers 2 heures du matin. — Je m'étais couché vers minuit; je me suis levé au bruit de la fusillade au nord tout près de nous. Qui a tiré? Sur qui? Nous le saurons demain. — Les brigands ont attaqué la « wei-tse » des Tcheou hier vers 4 heures de l'après-midi. La fusillade a été bien nourrie jusqu'après 6 heures; les brigands ont épuisé leurs munitions. Il semble qu'ils se retirent en ce moment vers le nord... Je doutais de leur succès à la « wei-tse » et me demandais ce que nous pourrions devenir aux mains des vaincus.

P. S. — Les soldats ont dégagé le bourg dans la nuit : C'étaient eux qui tiraient vers une heure ce matin : ils ont tué, dit-on, dix brigands cachés chez un de nos voisins. Autour de la « wei-tsé » il y a eu de nombreux morts. Ce matin, vers 10 heures, le tong-ling et ses soldats, toute la wei-tsé avec les toan-lien (troupes exercées) du Sud, au moins 5 à 6.000 hommes sont partis vers le Nord à leur poursuite. L'autorité se trouvant sans puissance, l'offensive ne me paraît donc pas injuste, n'étaient les maux qui accompagneront les représailles. — Nos braves sont revenus de leur promenade vers 4 heures. »

Une lettre de Tong-yaeng-fou (10 février) nous apprend que le

P. de Geloës est parti pour Lin-hoan porter au pauvre Père avec les consolations de la charité fraternelle, quelques provisions pour soulager sa détresse.

Nan-siu-tcheou, 3 févr. 1912. — Le 3 février nous avons eu bataille. Vers 9 h. 30 on me dit que les soldats avaient tous quitté la ville en hâte, que les républicains n'étaient qu'à une quinzaine de lis. Je courus aux remparts : les soldats se dispersèrent dans la cgampagne, mais pas de républicains dans le lointain. Je rentre. A 10 h. 15 j'entends un coup de canon, mais très loin; quelques minutes après, deux ou trois autres. Je reviens aux remparts. Deux trains sont en gare; l'un d'eux est tout rempli de soldats de Tchang-hiun; puis je vois une dizaine de pièces traînées à bride abattue venant du Sud; arrivés à l'Est de la gare et de la ville, juste en face de la résidence, les artilleurs s'arrêtent et pointent leurs pièces vers l'Est; en cherchant bien je découvre des groupes épars qui arrivent sur eux; chaque pièce tire un coup, et immédiatement à bride abattue court vers l'un des trains qui s'était éloigné à 1 li au Nord. Pendant ce temps le second train se remplissait de fuyards de Tchang-hiun, et l'autre s'éloignait lentement. Les républicains arrivaient aussi; leurs obus, assez rares d'ailleurs, éclataient assez près de la ville et la fusillade s'entendait parfaitement... A peine rentré, vers 11 h. 30, un obus éclate entre les remparts et nous... deux ou trois autres tombèrent derrière l'école des filles. De 12 heures à 12 h. ½ fusillade tout près; beaucoup de balles tombent dans l'enclos; je défend de sortir. Vers 2 heures fusillade à la porte est, et je vois des soldats se précipiter dans la grande rue... on ferme les portes; après quelques minutes, on frappe à notre porte; nous répondons : « T'ien-tchou-t'ang » et ils s'éloignent. Ce sont les républicains... les soldats arrivent de tous côtés en bon ordre. A 3 heures passe une brigade de Cantonnais; l'officier me demande : « Avez-vous un peu de place? » — « Venez voir. » Je croyais qu'il n'accepterait pas le dortoir des élèves, c'est si pauvre! Il me répond : « C'est parfait » — et tout un monde entre... ils nous protègent contre les maraudeurs. — Ils n'ont perdu que 20 à 30 hommes dans la bataille; 3 autres sont morts la nuit suivante; une soixantaine de blessés pas très gravement. On dit que Tchang-hiun a perdu au moins 100 hommes tués. Un docteur de la Croix-Rouge, venu de Siu-tcheou-fou en trolley me dit que les Pères allaient bien, et que tout était calme quand il est parti (5 fév.) ».

LA CHINE QUI BOUGE.

(Du P. H. Dugout).

Zi-ka-wei, le 2 décembre 1911.

Le mouvement insurrectionnel qui, vers la mi-octobre, prit naissance dans le triple centre Outchang-Hanyang-Hankeou a nettement transformé en rébellion politique des troubles locaux, nés au Se-tchoen et, jusqu'alors, de caractère purement économique : d'un dissentiment, grave il est vrai, au sujet des chemins de fer, on en est venu à poser la question dynastique. Et à l'heure actuelle la question se trouve si tragiquement et si violemment posée, qu'il lui faut à tout prix et quelle qu'elle doive être, une solution.

Il ne m'appartient pas de faire, ici, l'exposé des faits : le retard même que m'impose la distance, m'interdit toute immixtion dans le domaine, si fertile pourtant et si plein d'imprévu, des journaux quotidiens. Je voudrais simplement essayer de répondre à la double demande en laquelle on peut résumer les innombrables lettres de nos correspondants d'Europe : que craignez-vous pour le présent, qu'augurez-vous pour l'avenir ?

Non qu'il soit aisé de se former une synthèse, tant au sein des tendances multiples, des ambitions vagues et des désirs incertains qui se font jour dans la nouvelle mentalité chinoise, qu'au milieu des actes trop souvent contradictoires des gens qui, dans un parti ou dans l'autre, sont censés gouverner les autres. Mais j'ose me dire que, sur place, nous avons, à tout bien prendre, quelques chances d'y voir un peu moins noir qu'à dix mille kilomètres d'ici.

Je ne suis ni le premier, ni le dernier à appliquer au mouvement insurrectionnel actuel, le mot que l'histoire anecdotique prête au duc de Liancourt : « ce n'est pas une révolte, c'est une révolution. » Cette révolution possède, au minimum, deux points de communs avec 89 : elle répond à un besoin réel de réformes ; les hommes qui sont à sa tête paraissent bien intentionnés mais sont incapables de dire jusqu'à quel point ils seront poussés.

Que la Chine, du haut en bas, en gros comme en détail ait besoin de réformes, c'est un thème que je m'abstiendrai de développer. Si on n'a pas tout dit sur cette matière, je n'y connais plus rien, à en juger par les rayons entiers de bibliothèques où formillent bouquins, brochures et articles de compétence... variée (pour être poli), écrits par des gens dont le séjour dans l'Empire du milieu, oscille entre la vie entière et huit jours d'escale dans un port.

Gaspillage éhonté des deniers publics, gabegie atteignant (selon une estimation fort digne de créance) les 3/4 du montant total des impôts, exploitation sans trace de vergogne par le supérieur d'un inférieur dont la seule ressource sera de se rattraper comme il pourra de la même façon sur le malheureux qui vient après lui dans l'échelle sociale, tout tient en ces mots : corruption individuelle, corruption sociale; même si l'on se place uniquement au point de vue civique et politique, sans aucune allusion religieuse.

Un petit fait, pour augmenter la collection : une maison de Changhai recevait il y a environ dix ans la commande de 10.000 fusils au nom du vice-roi du Se-tchoen : elle fait venir de France autant de fusils *Gras* transformés qu'elle facture au prix, largement rémunérateur pour elle, de 7 taëls 50 la pièce (à ce moment un peu plus de 30 francs). Le représentant dudit vice-roi, mandarin du rang de tao-taï, vint en prendre livraison et repartit avec ses armes facturées, cette fois au prix coquet de 30 taëls l'une : admirable emploi de la multiplication par 4! Et le directeur de la maison qui me racontait cela voilà quelques semaines ajoutait: « Je suis bien persuadé que ce n'était pas là la dernière « bedide obérazion » à laquelle donnaient lieu mes fusils; je regrette de n'avoir jamais su combien le Trésor avait fini par les payer, ni à quel total leur nombre a pu être porté : une récente visite en effet au fort de T. H..., m'a permis (car on m'a laissé pénétrer partout), en admirant un très beau Krupp de gros calibre, de constater que dans la casemate destinée à ses munitions, la rangée supérieure contenait de vrais obus, alors que les rangées inférieures ne renfermaient que des imitations d'obus en bois (1): j'ai des raisons de craindre que tous n'aient été facturés au même prix. »

Pour élever un peu la question, il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait entendu parler des inondations terribles qui, périodiquement et parfois d'année en année, ravagent, mais à un point que l'Europe a peine à se figurer, des provinces entières, déchaînant après elles la famine la plus absolue. Or, à ces maux pourtant par trop faciles à prévoir, aucun, aucun remède officiel n'est apporté. On ne s'occupe pas plus de dresser des barrages ou de créer des déversoirs qui épargneraient des dizaines de mille de vies humaines qu'on ne s'est occupé, officiellement j'entends, de relever les milliers de ponts que, dans notre région seule, les Tai-ping ou Tchang-mao ont, il y a cinquante ans, jetés à l'eau.

1. Le fait a été rapporté par tous les journaux, chinois aussi bien qu'étrangers, comme ayant été vérifié ces temps-ci à Han-K'eou et ailleurs.

Je crois qu'on peut, en résumé, émettre sans mentir l'aphorisme suivant : il n'est pas possible de coûter plus cher à un pays et de faire moins en sa faveur, que ne coûte et ne fait le gouvernement impérial chinois. Qu'il se trouve alors des gens de tout âge et de toutes conditions à vouloir faire cesser un régime qui lèse perpétuellement leurs meilleurs intérêts, ce n'est point moi qui leur jetterai la première pierre. Et si parmi eux se trouvent des bonnes volontés mal dirigées, des intelligences insuffisamment éclairées; si à côté d'unités à la formation sérieuse, on aperçoit de multiples non-valeurs auxquelles les sciences politiques et les vues économiques demeurent parfaitement étrangères; si même on rencontre des intrigants aux yeux desquels l'eau trouble présente un certain attrait, n'est-il pas sage de nous rappeler que nous avons affaire à des causes humaines et pouvons-nous, nous surtout Français, nous permettre de jeter les hauts cris?

Il est trop évident que tout ne saurait être parfait dans un mouvement aux chefs duquel (et encore bien plus à la masse) manque la base solide d'une saine philosophie et surtout de l'atavisme chrétien. Et l'absence même de principes sérieux et inébranlables peut être la cause de leur perte: car l'union seule peut les mener au succès et l'union, en particulier dans les temps troublés, ne provient que du sacrifice des vues et intérêts personnels à des principes directeurs, que de l'effacement du bien particulier devant le bien général. Sacrifice, effacement, mots bien peu usités dans le vocabulaire païen; concepts encore bien moins souvent réduits en actes.

En Chine (inutile de rappeler que l'Empire possède à peu près la superfice de toute l'Europe) les intérêts de province à province sont très variés, parfois opposés: et jusqu'ici c'est précisément le manque d'entente et le défaut de transactions qui a conservé au pays entier cette note de faiblesse, dont il rougit si fort alors qu'il se sait si réellement riche, et que nous nous exagérons souventes fois. De la variété des intérêts, il n'y a qu'un pas à la variété des sentiments, partant au manque d'unité dans l'action, et alors? Alors, ce peut être l'insuccès du mouvement actuel et le retour aux anciens errements, non sans représailles sans doute; ce peut être l'échouement partiel et par conséquent la décomposition de l'unité chinoise, bien voisine du démembrement

Les hommes qui comptent à l'heure actuelle parmi les notabilités du parti nouveau paraissent, je le répète, animés des meilleures et des plus raisonnables intentions. Réformer les abus, ren-

dre leur pays fort, même, s'il le faut, avec la collaboration des Mandchous, tel est leur programme, en bonne place duquel on peut lire aussi la formule rassurante: respecter les étrangers. Douter de la réelle valeur d'un certain nombre serait aussi injurieux que de suspecter leur bonne foi: double hypothèse également inadmissible pour nous quand on connaît personnellement, par exemple, tels et tels membres du gouvernement provisoire de Changhai et qu'on possède, pour les juger, en dehors de relations en ce moment parfaitement courtoises, la connaissance de leurs actes depuis de longues années.

Cependant ce serait, semble-t-il, se leurrer que de leur prêter un pouvoir qu'ils n'ont pas. Leur gouvernement n'est pas encore assis sur des bases fort stables et, le fût-il, on ne peut légitimement supposer qu'ils seront, partout et en toutes circonstances, les maîtres absolus d'une population chez qui des réserves immenses de haine superstitieuse et des créances absurdes au sujet des « diables d'Occident » se sont accumulées. Leur sagesse est celle d'une élite: restera-t-elle la sagesse d'un peuple? Le penser, serait voir trop beau et risquerait de ne pas tenir assez compte des exemples que nous lisons dans l'histoire des révolutions européennes. Rappelons-nous 89, encore une fois, et les cascades de partis aboutissant à Robespierre.

Reverrons-nous les étapes qui ont abouti à la Terreur? Je serais bien surpris qu'il n'en allât pas quelque peu ainsi en particulier dans les parties les moins policées de l'Empire, là où les dissensions locales sont plus vives, les haines plus tenaces, l'Européen moins connu et par conséquent plus détesté; et le meurtre, qu'on annonçait avant-hier, de trois Missionnaires français au Yun-nan ne paraît pas devoir me contredire. Un gouvernement nouveau et réellement bien intentionné punira les attentats; saura-t-il, pourra-t-il les prévenir?

Ne verrons-nous pas plutôt, dans les régions au moins où les populations sont moins frustes, où les esprits sont un peu plus frottés à l'élément occidental, et spécialement à Changhai, une sorte de 48 idéaliste, presque chevaleresque mais n'allant point sans pots cassés ni sans épreuves douloureuses; puis finissant par un de ces coups de force dont la date où j'écris (2 décembre) nous rappelle l'anniversaire?

Je souhaite en tout cas à la Chine, où, dans une situation que ses plus grands et plus sincères amis s'accordent eux-mêmes à reconnaître pitoyable, abondent les réserves de forces et de richesses, je lui souhaite de ne pas finir en une de ces Républiques

dont le type n'est point inconnu en ce moment, même sur la surface du globe. Le pays et son peuple, aux qualités naturelles indéniables, les notabilités insurrectionnelles méritent mieux que cela.

On a beaucoup parlé ces temps-ci des Etats-Unis de la Chine: c'est peut-être en effet dans la forme fédérative que se trouve la solution du problème gouvernemental, et le drapeau le plus en usage parmi les insurgés en présente le symbole. J'espère que les dirigeants du mouvement, s'il réussit, ne se laisseront pas trop éblouir par les miroitements de la splendeur américaine, si fertile en clinquant et qui abrite tant de choses peu jolies à voir.

Pour nous, plus ou moins noyés sous des flots quotidiens de nouvelles contradictoires et de tendancieux on dit, nous attendons, sans grande crainte, je le répète, au moins dans nos régions policées et auxquelles le canon des croiseurs européens inspire le commencement de la sagesse, et puis sachant bien que, quoi qu'il advienne, c'est le bon Dieu, qui mène les événements, bien qu'il ne soit pas souvent fait mention de Lui dans les journaux.

Henri DUGOUT, S. J.

INONDATIONS ET FAMINE AU KIANG-NAN.

Extraits des « Nouvelles de Chine ».

Les inondations sur les rives du Yang-tse-kiang, qui avaient commencé au mois de juillet, ne sont pas terminées. L'eau montait encore au commencement de septembre.

« Depuis Ou-hou jusqu'à 20 lis de Tchao-hien, c'est comme un immense lac » (Lettre du Père Frin, 5 août.)

14 sept. — de Nan-Kin. « Les inondations le long du Yang-tse augmentent. La ville de Nankin est une nouvelle Venise: on voyage dans les rues en sampans. A Long-han beaucoup d'indigènes noyés... maisons écroulées... récoltes détruites... le prix du riz est de piastre, 8,50 le picul. La rive nord du fleuve est entièrement recouverte d'eau, et le courant est violent. »

21 sept. Les eaux ont envahi le bureau de la Poste, à Nan-Kin.

Dans la région de Tsing-Kiang-pou (N.-E. du Kiang-sou), toute la contrée est inondée, spécialement au nord du Grand-canal... villages détruits... nombreux noyés (8 sept.).

Sou-cheou (16 septembre). Au sud et à l'est du grand lac les récoltes sont en partie détruites.

Lô-ka-ghio (Section de Tch'ang-tcheou). « Ces jours ci (fin d'août) nous avons eu une grande tempête, telle que je n'en ai jamais vue ici... pluie pendant plusieurs jours... Le 28 j'étais à Zeng-ze: vers 4 h. ¾ du matin l'eau commençait à entrer dans ma chambre; une heure après elle montait à la hauteur de 3 pieds. L'église, la chambre du catéchiste, l'école étaient inondées. J'ai fait transporter le tabernacle renfermant le S. Sacrement dans ma chambre, et j'ai fait simplement la Communion. A 10 h. j'ai loué une petite barque pour aller à Lo-ka-ghio; en route j'ai vu partout des inondations... Arrivé à Lo-ka-ghio, dans les 2 bâtiments, à l'église et à l'école l'eau était à la hauteur de 4 pieds, mes provisions pour les élèves sont perdues. Le soir je suis reparti en barque pour Zeng-ze. Les 29, 30 et 31 j'ai dû dire la messe dans ma barque... je suis inquiet pour mes autres chrétientés. Encore une fois, « *fiat voluntas Dei!* » (du Père Mao au R. P. Baumert).

Koang-tong (6 septembre). — Une inondation telle qu'on n'en a pas vue, depuis 50 ans vient de dévaster toute la région de Tchao-tcheou-fou (à l'E. de la prov. du Koang-tong). L'eau a couvert le pays situé entre Tchao-tcheou-fou et la mer, sur une distance d'environ 36 kilomètres. On parle de 1500 noyés environ.

Comité de secours. — (Changhai 20 sept.). Dans une réunion tenue au Municipal Council, un nouveau comité exécutif pour le « Central China famine relief Fund » a été nommé. Il est composé comme membres étrangers de MM. W. F. Merrill, H. de Graye, E. F. Mackay, Amos P. Wilder, Fraser, Right, Rev. F. R. Graves, Rév. P. Bornand, S. J., B. Rosenbraum, Rév. C. H. Bondfield, Chas, R. Scott, John Seaman. — Membres chinois: S. E. Ou-Ting-Fang, M. Nieh Ynen-Dai, directeur de la banque « Ta Ching », M. Chu Pao-San, M. Chen Soun Fou, près de la Chambre de commerce et M. Pei Chen Sun. (Echo de Chine).

T'ou-chan, 17 sept... Dans ce pays, à la fin d'août inondation deux fois plus terrible que celle de l'année dernière. L'an dernier, l'eau est venue jusqu'au mur d'enclos de la résidence de Yao-wan à la hauteur d'un pied... cette fois elle s'est élevée à la hauteur de 3 pieds. Tout le monde affirme qu'on n'a jamais vu une inondation aussi grande. En allant de Su-ts'ien à Yao-wan j'ai remarqué les digues des deux côtés du canal Impérial, dans plusieurs endroits, crevées. Ainsi les districts de Yao-wan, P'i-tcheou, de T'ou-chan, et d'autres probablement sont devenus un immense lac... (24 sept.): Jusqu'au 4 septembre les eaux ont monté, puis elles sont restées stationnaires, à la hauteur d'un ou deux mètres pendant 4 ou 5 jours. Les récoltes ont pourri; l'eau est devenue

très sale et pendant plusieurs jours on n'en a pas trouvé d'autre pour l'alimentation. Voilà pourquoi actuellement c'est la fièvre et toutes sortes de plaies qui augmentent le malheur. Maintenant le terrain plus élevé est sec, mais il y a encore de l'eau dans les terres basses. L'année dernière ces pauvres gens ont dû manger des feuilles d'arbres, des herbes; que dire de cette année qui s'annonce plus terrible! On commence déjà à émigrer vers le sud. Que le Bon Dieu aie pitié de nous et de ces pauvres gens. » (Du P. J. Tchang).

6 octobre. De Yang-tcheou: « Dans la région la famine est plus violente que l'an dernier... des milliers d'indigènes sont sans ressources... beaucoup émigrent vers le sud du Yang-tse.

De Yun-tsao, le Père Loh écrit que dans son district, qui a été en grande partie, on pourrait dire en totalité inondé, la misère est à son comble. — Le Père F. Sen (Section de Sou-tseu) signale des pillages de riz... la cause est l'inondation. Le peuple réclamait du riz.

Le « *Famine Committee* » de Chang-hai s'occupe activement de former des sous-comités régionaux, chargés de transmettre les demandes de secours et de répartir ceux-ci suivant les besoins A Ou-hou le P. Rouxel fait partie du sous-comité. — Le Comité central examine actuellement les différents travaux à exécuter dans les pays qui ont eu le plus à souffrir des inondations, afin de prévenir le retour de pareilles calamités..

Extrait d'une lettre du P. Allain. — Lin-hoan-tsi, le 27 octobre 1911. — « La moisson n'a été nulle part très bonne; les hautes terres comme les basses ont donné un blé médiocre, mais elles ont une bonne récolte d'automne, tandis que les marécages sont plus misérables que l'an dernier. De mes chrétiens, environ 1/6 mangera son content; 3/6 mangeront sans dépérir; 1/6 aura la moitié du nécessaire; 1/6 n'aura rien du tout. Ce dernier, je pense, émigrera en grande partie, c'est la loi ordinaire du pays, et l'année serait presque ordinaire, si elle ne venait pas après tant de misères. On laboure, pour les blés, à force de bras et la sécheresse est telle que la terre se refuse à la pioche comme à la charrue en bien des endroits. Conclusion, on sèmera avec beaucoup de peine, et on ne sèmera pas tous les champs si le Bon Dieu ne nous envoie pas une journée de pluie, quel curieux pays! »

COMMUNIONS AU KIANG-NAN.

Depuis 5 ans surtout, les communions se sont multipliées au

Kiang-nan. De 1906 à 1911, leur nombre total a doublé. En 1906, on en comptait 569,539; cette année (1911) il y en a eu 1,115,645. — Il ne s'agit ici que des communions de dévotion, non des communions Pascales. — Le mouvement vers la Communion fréquente et même quotidienne s'est sensiblement accentué depuis le décret sur la Communion, de Décembre 1905. Il vient de prendre un nouvel accroissement depuis le Décret du mois d'août 1910 sur la Sainte Communion. De plus, les communions offertes cette année au Souverain Pontife ont été nombreuses, de sorte que probablement, en 1912, nous atteindrons 1,300,000. Notre-Seigneur attire de plus en plus les cœurs de nos chrétiens vers la Sainte Eucharistie. La voix du Pape a été entendue et suivie. L'effet naturel de ces communions plus nombreuses a été d'augmenter la piété et la ferveur de nos Chinois. Quelques détails précis intéresseront sans doute.

Naturellement, c'est surtout dans les grands centres de la Mission que le mouvement est sensible, là où les chrétiens sont plus nombreux, plus groupés, et ont plus de facilité d'approcher des Sacrements. C'est vrai surtout pour les chrétientés de Changhai et des environs, où il y a des prêtres à poste fixe et accès facile à l'église, à cause de la proximité relative des distances.

Voici quelques chiffres qui en diront plus que beaucoup de paroles. Prenons deux points de comparaison: l'année 1906 et l'année 1911 et comparons les chiffres, à 5 ans d'intervalle.

Kiang-nan. Total général des 2 provinces du Kiang-sou et du Nganhoei.

Année *1906*	569,539	Communions de dévotion.
Année *1911*	1,115,645	*presque le double.*

	Kiang-sou		*Ngan-hoei.*	
Année *1906*	492,150		77,389	
Année *1911*	952,605	*un peu moins du double*	163,040	*plus du double.*

Dans le *Kiang-sou*, donnons une mention spéciale à Chang hai et à Zi-ka-wei.

Chang-hai et Zi-ka-wei réunis.

Année *1906*	182,333	
Année *1911*	471,850	*plus du double.*

Une mention d'honneur est due à *Tong-ka-dou* (90.000 communions), la paroisse de Changhai qui l'emporte sur toutes les autres pour la ferveur; c'est une paroisse de 3000 âmes.

Mentionnons aussi le *Seng-mou-yeu* (Enclos de la Ste Mère), à Zi-ka-wei, établissement des religieuses Auxiliatrices, avec ses 90.000 communions également. Il y a là, outre le noviciat des Auxiliatrices et de la Présentation, pensionnat, orphelinat, etc. *On y distribue en moyenne 250 communions par jour.* Il y a là environ *500* personnes en état de communier. En *Octobre* dernier, il y a eu 9970 communions; donc une moyenne de 315 par jour pour ce mois-là.

Le Seng-mou-yeu est une maison unique en Chine, où N. S. est tout particulièrement honoré et aimé.

Il va de soi que distribuer la Communion au Seng-mou-yeu n'est pas une sinécure; c'est vraiment une charge, *onus diei*, mais charge bien douce, *onus leve*, pour celui qui y va dire la messe chaque matin. L'heureux missionnaire dont il s'agit n'est autre que le *R. P. Al. Froc*, directeur de l'Observatoire météorologique de Zi-ka-wei. C'est dans cette oasis qu'il va se reposer des soucis que lui donnent les chiffres de ses observations. C'est là qu'il trouve le calme après la tempête de ses typhons qui agitent si souvent nos mers de Chine. Qui ne serait fier et heureux de distribuer comme lui 90.000 communions en une seule année!

Au collège de Zi-ka-wei, d'après une note récente du P. Eug. Beaucé, préfet du collège, il y a chaque jour une moyenne de 100 communions sur 200 élèves capables de communier. Il y en a de 130 à 150 les Mercredi, Vendredi et Samedi; le Dimanche, tous communient.

COMMUNIONS POUR LE SAINT-PÈRE.

La dévotion croissante de nos chrétiens vient de se manifester dans une récente occasion. Il s'agit des communions qu'ils ont offertes pour Pie X. *La Ligue patriotique des Françaises* nous écrivit de Paris pour demander ici, comme ailleurs, le plus de communions possible. Les noms des communiants seraient inscrits dans un *Livre d'or* qui serait plus tard offert au St-Père, pour le consoler en cette année 1911, année de douloureux anniversaire et de particulière tristesse. Des listes d'engagements furent donc envoyées au R. P. Supérieur de la mission qui les fit distribuer aux missionnaires du Kiang-nan. Ces listes devaient contenir les signatures des communiants; on demandait qu'elles fus-

sent en caractères chinois, ce qui devait avoir plus de valeur et montrerait au St-Père qu'il est aimé et vénéré dans les missions les plus lointaines. On exprimait le désir qu'en regard des mots chinois, on mît la prononciation française. Ces engagements de commmunions seraient proposés à tous, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles et tout spécialement aux petits enfants, les bien-aimés de Pie X, qui promettaient de communier au moins une fois à ses intentions, dans le courant de l'année 1911.

Malheureusement, à cause des distances, ou pour d'autres raisons, la chose ne put être notifiée dans beaucoup de districts que dans le courant de septembre dernier. D'autre part, toutes les listes devaient être réunies à Zi-ka-wei et expédiées à Paris au plus tard à la mi-octobre. Il fallait donc se hâter.

Ceux de nos chrétiens à qui la chose fut proposée montrèrent beaucoup de générosité et d'empressement à consoler le Saint-Père. Beaucoup s'engagèrent à communier à ses intentions non pas seulement une fois, mais dix, vingt, trente fois et plus, d'ici le 31 décembre 1911. Il y avait environ un intervalle de 100 jours entre la mi-septembre et le 31 décembre. Un assez grand nombre, 163, promirent 100 communions, c'est-à-dire qu'ils s'engagèrent à communier tous les jours. Ils ne pouvaient faire davantage, puisqu'il n'y avait plus que 100 jours à remplir. Quelques-uns qui comprirent mal la chose et crurent que les communions pouvaient être prolongées jusque dans le courant de l'année 1912, s'engagèrent à 200 communions et plus. Parmi ces 163, notez qu'il y a des personnes mariées, des chrétiens à l'aise de Chang-hai, Tong-ka-dou, par ex. M. Nicolas Tsu-Lo-pa-hong, secrétaire de la Congrégation de la Sainte Vierge au même lieu; il y a 41 élèves du collège de Zi-ka-wei, il y a 62 élèves du pensionnat du Seng-mou-yeu. 600 autres promirent entre 40 et 60 communions. Sur *7613* personnes qui donnèrent leurs noms, il y en eu *1483* (plus d'un cinquième) qui promirent au moins *30* communions. Beaucoup de grandes personnes, beaucoup de petits enfants promirent au moins 2 communions par semaine, ce qui faisait 30 communions environ, vu qu'il y avait à peu près 15 semaines à les séparer de la fin de l'année. Citons, entre autres, une toute petite fille de Yang-kin-pang, nommée Thérèse Wang, âgée de 5 ans et demi, qui venait de faire sa 1re communion. Elle promit très sérieusement au Père missionnaire, qu'elle demanda à voir au parloir, de faire, s'il l'autorisait, 30 communions pour le Pape. Vous pensez bien que le Père l'autorisa volontiers à faire une si riche offrande; cette petite est vraiment pieuse pour son âge et d'une intelligence précoce.

Il y eut en tout *7613* noms avec un total de *116,665* communions, dans le *Kiang-nan* (1).

Au Kiang-sou 6179 noms et *113,745* communions.
Au Ngnan-hoei 1434 noms et *2,920* communions.

Détail de la province de Kiang-sou

Sections du Kiang-sou: 3296 noms et 17,212 communions. Chang-hai et Zi-ka-wei ont donné le reste, i. e. 2.883 noms et 96.533 communions.

PREMIÈRES COMMUNIONS DES ENFANTS.

Le décret de Pie X, août 1910, sur la 1re Communion des enfants, a déjà porté ses fruits ici, surtout dans les centres où l'instruction est plus facile à donner et où les enfants sont à portée de l'église. Il n'est pas rare de trouver ici des petits de 7 et même 6 ans, qui sont à même de profiter de ce décret, leur intelligence étant capable de comprendre les principales vérités et leur cœur facilement ouvert aux choses de Dieu. Il est ravissant d'entendre ces tout petits et toutes petites dire au missionnaire qu'ils ont grande envie de recevoir eux aussi le petit Jésus qui les aime tant. Un jour une petite de 6 ans, qui a fait récemment sa 1re Communion, revenait de l'église après la classe. « D'où viens-tu, » lui dit le Père. « J'ai visité le Saint-Sacrement. » — « Et que lui as-tu dit? » — « O Jésus! Combien je désire vous recevoir dans mon cœur! » Elle disait cela avec une candeur charmante qui ravit sans doute le Cœur du Divin Maître.

La 1re Communion de nos petits enfants a de plus une heureuse influence sur leurs parents. Ces derniers sont très flattés de ce qu'on fait pour leurs enfants, ils regardent comme fait à eux-mêmes ce qu'on fait à ces petits. De plus l'air d'innocence qui brille sur leur front au moment de la communion, l'empressement de leurs enfants à s'approcher de la sainte Table, les stimulent eux-mêmes. Ils ont honte de voir leurs enfants aller seuls à Jésus, ils sentent qu'ils doivent y aller au moins autant que ces chers petits.

---

1. Ces jours derniers j'ai encore reçu du district de Se kieng près Zo-sé communication de nouvelles communions offertes par nos chrétiens à Pie X.
1,138 noms et 10,167 communions à ajouter aux chiffres précédénts ; ce qui fait pour le Kiang-nan un total de 8,751 noms et 126,832 communions. (Note du P. E. Moreau, 4 janvier 1912).

Les assistants quels qu'ils soient, sont touchés de voir communier des enfants, si petits de taille qu'on est obligé quelquefois de leur dire de se tenir debout à la table de communion, leur petite tête disparaissant bien loin, si loin que le bras du célébrant ne pourrait les atteindre autrement. Ils sont ébahis : ils n'avaient jamais vu chose pareille de leur vie. Le spectacle de ces groupes d'enfants allant à la Sainte Table et récitant en chœur les prières d'action de grâces après la communion en dit plus à nos chrétiens simples et pleins de foi pour la plupart, que de longs sermons sur l'Eucharistie. C'est comme un tableau vivant qu'ils ont sous les yeux de Notre-Seigneur aimant les petits et étant aimé par eux.

Voici, pour finir, la traduction d'une lettre écrite à Pie X par les petites premières communiantes du pensionnat du Seng-mou-yeu, il y a quelques mois, le jour de leur 1re communion, pour le remercier de la grâce qu'il leur avait faite de communier si jeunes. Elles-mêmes firent leur brouillon en chinois, et la plus intelligente d'entre elles, Mlle Françoise Zeng-gno-tseu, 9 ans, de Han-kéou (Hou-pé), condensa le tout dans une lettre collective écrite au nom de toutes. La traduction a été composée par une religieuse auxiliatrice, qui l'a faite aussi exacte que possible. La voici :

LETTRE DES 1es COMMUNIANTES DU SENG-MOU-YEU AU SAINT PÈRE, EN JUIN 1911.

« Grand Roi de l'Eglise, Saint Père, Grand Seigneur, nous, pau-
» vres petites enfants de Chine, notre corps ne peut pas aller
» vous voir; mais nos cœurs viennent de loin, très loin, pour
» remercier le Saint Père, Roi de l'Eglise, d'avoir daigné donner à
» nous, petites enfants, petites à mourir (1), la faveur de pouvoir
» recevoir le Saint Corps de Notre-Seigneur. Nous sommes con-
» tentes sans limites! Nous toutes, enfants, prions Dieu avec un
» « cœur chaud » de récompenser pour nous le Saint Père, Grand
» Roi, d'un tel bon cœur! Nous prions encore Dieu de daigner vous
» accorder, Saint Père, une longue vie, et de pouvoir longtemps,
» longtemps, gouverner l'Eglise. Nous, pauvres enfants chinois, nous
» n'avons pas le bonheur de voir de nos propres yeux le Saint
» Père, Grand Roi. Mais nous vous prions de nous bénir, nous
» enfants de la 1re Communion, pour que toute la vie nous soyons
» des âmes glorifiant Dieu. Nous vous prions aussi, Saint Père,

1. Petites à mourir, superlatif très usité en Chine, pour dire « petites à l'excès. »

» de bénir nos parents, frères et sœurs, de bénir notre pensionnat.
» *Nous espérons que la grande moitié d'entre nous se fera religieuse*
» et s'offrira à Dieu pour aider le Saint Père à sauver des âmes.
» Nous prions encore le Saint Père de bénir la Mission du Kiang-
» nan, la paroisse de Zi-ka-wei, les Missionnaires et nos Mères
» Auxiliatrices. Avec grand respect nous écrivons cette minuscule
» adresse pour vous souhaiter, Saint Père, Grand Roi, avec res-
» pect, la paix de vos vertus. Nous, Enfants... Suivent les signa-
» tures... »

A travers le Kiang-sou.

LE SIÈGE DE NAN-KIN.

(Novembre 1911.)

RELATION DU P. GAIN AU R. P. VERDIER, MINISTRE DE LA SECTION.

Nan-king, 9 novembre 1911.

Mon Révérend Père Ministre,

P. C.

Je rentre par la porte entrebâillée de Choei-si-men (1). La ville était fermée depuis 60 heures. Les Tartares et les Lao-ping (soldats réguliers) avec le général Tchang refusent de la livrer. Les Lao-ping ont ouvert toutes les prisons, mis en fuite tous les Mandarins, brûlé plusieurs Kong-koan, dévalisé tous les postes de police (2). Actuellement (2 heures après midi), calme dans les rues.

Les deux sous-préfets avaient arboré le drapeau blanc. Tous les nouveaux soldats sont revenus, brassard blanc au bras, et ne peuvent entrer; ils ont canonné le nan-men (porte du Sud) toute la nuit. J'étais à ¼ li de là dans une famille chrétienne. Les campagnards sont ahuris et veulent fuir. Où?

1. Le Père était à la campagne, à visiter les chrétientés.
2. Les Prisons auraient été ouvertes par les révoltés eux-mêmes. Ils étaient sûrs de la police. Avec ces prisonniers et la police, qui attendaient un signal, ils devaient rejoindre la jeune armée campée au dehors et qui arrivait.
La jeune armée arrive trop tard ; le complot était découvert, on les reçut à coups de canon. Comme chaque soldat avait 6 balles, le combat ne pouvait durer longtemps.

Ce n'est pas fini. On me dit que tous les consuls sont partis. J'en doute. La croix rouge flotte sur les 3 hôpitaux protestants. J'ai préparé aussi mon drapeau.

A la garde de Dieu!

13 novembre.

Depuis 3 jours, statu quo, les portes de la ville restent closes. On entr'ouvre 1 ou 2 heures chaque jour celles de Hia-koan et de Choei-si-men.

Hier Tchangtche-tai, Tiéksing-kiun et Tchangkiun-men ont lancé un commun *Kao-che* (Proclamation), vantant leurs victoires, disant aux marchands d'ouvrir leurs boutiques. Il y en a à peine 1 sur 10 qui ouvre. On ne peut rien acheter. Le soir en cachette j'ai acheté 2 tan de riz et du bœuf chez les Mahométants. Plus de pain depuis 8 jours.

Mr Rousse fait passer les lettres dans des sacs par-dessus les murs et les reçoit de même.

On dit Tchang-kien (président de l'Assemblée provinciale) Hias-koan, avec les 2 gros notables Koang et Kieou de la ville. Ils parlementent pour la reddition...

Depuis 3 jours je n'ai pas entendu un coup de feu. L'autre jour, pendant mon absence une balle a percé la fenêtre du Nord et est tombée devant la porte de ma chambre en bas... Je vous la montrerai.

Je n'irai chez vous le 15 ou le 16 que si tout est calme et libre par ici.

Ici les Tartares restent en armes chez eux; hier ils ont jeté la casquette et pris le turban comme les 15.000 lao-kiun (vieux soldats) et la garde municipale : ils n'ont pas été attaqués et n'ont pas encore tiré un coup de feu.

Les sin-ping, ko-min-kiun (révolutionnaires) retournés dans le sud, se sont fortifiés sur le Fang-chan, à 50 lis d'ici.

On dit que les vôtres sont à Lone Tree Hill.

14 novembre.

C'est, dit-on, le 26 de la lune, que doit se livrer une grande bataille hors les murs, contre les Ko-min-king.

On entr'ouvre chaque jour 2 ou 3 portes pour faire des provisions, mais les marchands s'obstinent à tenir leurs boutiques

fermées, malgré l'édit des 3 grands hommes invitant à ne rien craindre.

Non seulement les écoles militaires, mais les casernes, qui ont servi aux soldats « nouveau style » sont rasées par le généralissime Tchang. Ses soldats ne parlent de rien moins que de faire une sortie et d'aller reprendre Tchen-kiang!

Hia-koan est en mauvaise posture, et plus exposé que nous autres en ville. Personne n'est venu me dire ce qui se passe au Sud, où sont retournés nos soldats. Le Tchang s. c. y est resté.

15 novembre. — Crainte encore plus forte ce matin. — Plusieurs de nos familles chrétiennes fuient au plus vite, qui à Chang-haï qui à Wu-hu, c'est demain la bataille!

Hia-koa-fou est partie avec son fils...

Je viens de voir le Dr Wallace Boyd Russel, successeur de Beebe — charmant jeune homme. — Il m'a appris que hier le fameux Dr Reid venu de Shang-hai est allé avec les Drs Macklin et Braudt voir notre dictateur Tchang-hiun. Celui-ci ne veut rien entendre, en fait de reddition: je veux me battre! j'ai plus de 10 mille soldats en ville, autant à Pukow, je ne crains personne, et les attends!...

Il paraît que les Consuls, qui n'ont plus leurs coudées franches, quittent la ville. En tout dans Nankin restent: 12 américains, dont 3 docteurs, et 2 anglais dont Macklin, canadien, et un français!

Tchang-hiun garantit la vie et les immeubles des Etrangers en ville. Il veut bien de la croix rouge, mais pas sur fond blanc!!!

Le général Tchang a dit à Reid, qu'il veut reprendre Tchen-kiang.

11 h. ½, voici votre lettre de dimanche: merci. Oui, mettez en ordre les papiers de nos jeunes gens. Je suppose qu'aucun n'a été tué: ils étaient dix. Je les attends ici. Leurs casernes sont rasées, mais ils auront celles des Lao-kung...

Mais s'il leur faut enlever Nankin à la pointe de l'épée, il faudra du temps!

Priez pour nous!

16 novembre.

Il paraît bien que la pluie seule qui ne cesse guère de tomber depuis 48 heures a empêché nos troupes de sortir, et de marcher sur Tchen-kiang. J'ai vu le Consul anglais et les Docteurs

américains, j'ai vu les soldats arrivés du Siu-tcheou-fou, tous m'ont confirmé que la bataille est imminente.

Les amiraux ne répondent de rien, et ont invité les consuls à se retirer. Hier soir l'Américain était déjà parti. Si l'Anglais n'est pas parti, c'est qu'il en a référé à son ministre, auquel il a télégraphié hier à Pékin via Chang-hai. L'Allemand fera ce que fera l'Anglais. Le Japonais est décidé à rester coûte que coûte, avec une trentaine de ses compatriotes. En dehors d'eux, je vous ai écrit hier qu'il ne restait plus dans Nankin, y compris les Consuls, que 12 américains, 2 anglais et 1 français.

Aujourd'hui on me dit que les trains sur Tchen-kiang ne circulent plus, et que tous les bureaux de la poste impériale sont fermés. Comment vous ferai-je passer mes lettres? J'essaierai par les Consuls, dussé-je aller trouver mon voisin le Japonais.

Les navires de guerre étrangers ont tous quitté Hia-koan, pour aller jeter l'ancre quelque li plus bas, sans doute hors la portée des canons des forts de Hia-koan.

C'est le Dr Macklin, arrivé à Nankin il y a 24 ans, un an après le Dr Beebe, qui introduisit le 14 nov. auprès de Tchang-hiun, Gilbert Reid. Il m'a raconté la séance. « Je ne crois rien à ce que vous dites. J'ai 20 mille soldats, avec eux je reprendrai Chu-kiang, Soochow, Shang-hai, et je marcherai sur Pékin! rien ne m'en détournera. »

Il a assuré que les étrangers et leurs établissements n'ont rien à craindre. Les Américains ayant hissé un grand drapeau blanc à la croix rouge, même sur leurs écoles, je m'en fais faire un aussi, que je hisserai demain sur mon église. Ils ont aussi accepté des soldats pour garder leur porte. J'hésite à en prendre, et j'attends.

J'ai visité l'ancienne exposition, dont les nombreux bâtiments déserts, sont maintenant remplis des recrues du Nord, où j'ai rencontré des chrétiens et connaissances du Siu-tcheou-fou.

Les marchands refusant d'ouvrir leurs boutiques, malgré la proclamation de T'chang-hiun, celui-ci les a menacés de faire enfoncer par ses soldats, les portes, qui ne s'ouvriraient pas... Et on a ouvert quelques heures aujourd'hui. Mais les portes de la ville sont de plus en plus strictement gardées.

Combien durera ce siège?

Et quand nous reverrons-nous? Soyons unis tous les matins, au saint Autel, dans le très doux Cœur du bon Maître, avec sa Mère.

Le 19 novembre, soir.

Il n'est pas facile de faire passer les lettres. Il faut un exprès qui aille à Hia-koan, et je n'ai pu en trouver, hier ni ce matin. — A 11 h. un billet de Mr Rousse m'annonçait qu'il était pour 2 h. à Ta-che-kiao. Je suis allé l'y voir, et lui ai remis mon courrier. Désormais il me conseille de faire porter mes lettres au Consul anglais, « qui a chaque jour un échange de correspondances à 3 h. par Y-fong-men. » Demain j'irai m'entendre sur ce sujet avec le Consul anglais, partisan de « l'entente cordiale. »

Ce soir je reçois votre missive du mercredi 14 nov. — Elle a pris son temps, mais elle est arrivée. On ignore ici le massacre de vos Mandchous et ce n'est pas ce qui apaisera Tchang-hiun.

J'ai fait erreur, en vous disant que les steamers ne circulaient plus : ils continuent à monter et à descendre. Mais il est trop certain qu'aucune de nos trois lignes de chemins de fer ne marche. Sur la ligne de Pu-kow il y aurait eu de gros troubles, qui auraient obligé tous les ingénieurs à s'en aller. Je n'ai rien reçu depuis 8 jours du Siu-tcheou-fou. Le général Hou venu de là avec 1000 ou 1500 vieux soldats, était parti d'ici il y a 3 jours attaquer et arrêter les Ko-min (révolutionnaires) de Chinkiang. On est de lui sans nouvelles, et on le croit passé de l'autre côté. — On dit qu'il y a eu de gros désordres avec pillage à Tsing-kiang-pou. Avez-vous su quelque chose par le P. La Rivière ?

Deux soldats sont venus se confesser ce matin, et m'ont dit qu'il y en a d'autres parmi les 5.000 recrues descendues du nord. C'est à cause d'eux, et pour arrêter ce fleuve humain, que les Ko-min-kiun auraient coupé le chemin de fer, du côté de Ling-hoai-koang.

Auxilium Christianorum, ora pro nobis.

21 novembre.

Hier je suis descendu à mule jusqu'à Hia-koan. J'ai passé comme tout le monde à 11 h. et à 3 h. je suis rentré sous le fanion jaune du Consul anglais, tout à fait aimable. J'ai trouvé à la poste un tas de lettres et de journaux à mon adresse, vos deux dernières du 17 et 19.

P. Siu de Lishin m'annonce qu'un de mes soldats canonniers, Wei-cheou-ling, s'est réfugié chez lui, ce brave a depuis repris le service, d'où il refuse de partir... J'ai vu MMrs de Luca et O'Kelly, qui couchent et mangent sur le ponton Butterfield et Swire. Le

vice-roi a envoyé hier un tao-t'ai demander à de Luca de livrer sa caisse... et à M. Rousse de rouvrir ses bureaux de la ville, afin qu'on puisse y tirer les mandats... Réponses évasives... demande de garanties, etc.

Jusqu'ici pas de bataille, et je crois qu'il faut attendre encore quelques jours.

Mes écoles? mais elles vont très bien, ce sont les 2 uniques de la ville, et j'y tiens. J'ai permis à tous les parents qui ont fui à Shang-hai ou Wu-hu d'emmener avec eux leurs enfants. Mais mon énergie pour avoir et garder tous les autres, y compris les grandes filles, a relevé le moral de tout le monde. Et je crois tout le monde plus en sûreté chez nous qu'ailleurs.

Le riz? On m'en doit encore 10 tans qui viendront... « à Pâques ou à la Trinité. » J'en ai acheté d'autre à 6,30 piastres et j'ai des vivres pour un mois.

Mes Présentandines, dont j'ai solennellement ce matin célébré la fête, sont très occupées : 3 métiers à tisser, d'autres à dévider, etc... tout le monde est content. Les voisins païens me demandent asile pour leurs demoiselles.

J'ai reçu les suffrages du P. Brasille et de mon cher infirmier...

A la première éclaircie, au premier train, c'est vous que j'attends. Les pan-koan sont fermés, plus de pain, etc... En ville j'ai du bœuf mahométan à 300 sapèques la livre et des œufs et des pains chinois...

Mais, ô ruse! j'ai biffé la viande du menu des élèves, par ce temps de siège, remplacée par teou-fou.

P. S. — En vertu de « l'entente cordiale », j'enverrai mes lettres par le Consulat anglais.

23 novembre.

Pas de changement. On s'y habitue. Les boutiques s'ouvrent, il y a un peu de commerce. Il faut bien qu'on vive. Les rues sont très calmes.

J'ai environ deux cents dollars dans mon coffre-fort. J'espère que je pourrai avec cela atteindre la fin du siège. Dois-je encore compter sur les 200 taels de Hia-koan?

Le Mont Saint-Michel (Purple-Hill) depuis hier se couvre de tentes militaires en toile blanche, à mi-côte dans les anfractuosités. Tchang-hiun se défend sérieusement, et ses forts avancés de Mo-fou-chan et

de Lao-hou-chan, à 30 li de Long-tan ne sont pas faciles à enlever avec leurs grosses pièces.

On dit qu'il a 30 mille tan de riz pour ses troupes, à mille tan par jour, calculez.

L'ancienne porte du chemin de fer, Kin-tch'an-men est murée solidement, ainsi que Chen-tché-men et T'ai-p-ing-men.

Le nan-men, 2 ou 3 heures par jour, ouvert en grand pour faire entrer riz, chauffage, etc.

On voit aussi des tentes blanches sur Yu-hoa-t'ai.

In manus tuas, Domine.

Le 25 novembre.

Les portes de la ville ne s'ouvrent pas aujourd'hui. Ainsi l'a décrété Tchang-hiun.

Tout le monde s'attend à voir arriver les pavillons blancs.

Le Dr Macklin a été appelé ce soir, pour soigner un général blessé, chez le vice-roi. Il a dit qu'hier il y eut un combat sérieux du côté de Long-tan. C'est demain que la ville sera attaquée par les Républicains.

Dimanche 26 novembre, 11 h. matin.

Le canon gronde au Nord et à l'Est. Le Pékiko vient d'y répondre par un coup, sa crête est couverte de soldats noirs.

Temps splendide, soleil d'Austerlitz!

A quand l'entrée?

Presque plus de soldats en ville.

A Dieu!

Vive la paix du Seigneur! Le facteur attend pour faire passer par dessus les remparts.

Le 26 novembre.

La lettre que je vous ai expédiée à midi, vous arrivera-t-elle? — Le facteur m'a dit qu'il la ferait passer à Hia-koan, avec une corde, par dessus les remparts.

J'ai fait une erreur, en vous disant que Pékiko avait tiré le canon. C'est bien mieux que cela. Nos 3 seigneurs : vice-roi, maréchal et dictateur étaient depuis ce matin réunis sur cette colline, avec une garde de 2 à 300 soldats. A 10 h. le coup que j'ai entendu, et la fumée que j'ai vue, c'était ni plus ni moins qu'un obus, qui venait d'éclater au côté Est. D'où venait cet obus? Les américains qui l'ont vu comme moi, affirment qu'il venait de

Mo-fou-chay. Il a été suivi de 2 autres, dont un est tombé tout près de la maison Rousse, dans la cour du chrétien Seng, son interprète : la maison était vide.

Ce que j'admirais c'est la dégringolade des soldats courbant le dos, après l'éclat de Pékiko; parmi eux les 3 mandarins, qui se sont réfugiés chez le Consul japonais, où ils cuisinent je ne sais quoi, qui sent le roussi, et dont l'odeur ne plaît pas aux Américains.

Lundi soir 27. — Dans la journée, quelques rares coups de canon dans le lointain. Rien en ville, où tout le monde écoute, regarde, attend. Et les pavillons blancs n'en finissent pas d'arriver.

Un gars du Siu-tcheou-fou, qui est venu me voir ce matin, a passé les journées de samedi et dimanche et la nuit d'entre deux, sur le champ de bataille. Les impérialistes y ont laissé un millier de morts et blessés. La fusillade est terrible et ne s'arrête point. On ne voit point les républicains cachés ou masqués, mais bien leurs drapeaux blancs innombrables; et ils gagnent toujours du terrain graduellemment. Hier soir ils étaient à 30 li.

Da pacem, Domine, in diebus nostris.

Le 29 novembre.

J'ai fait passer ma dernière lettre, avec ma réponse au P. Boucher, par le Consulat japonais, où l'on m'a dit qu'il y a tous les jours un départ à 9 h. matin. M. Rousse a fait téléphoner de Hia-koan à ses gens de Ta-che-kiao de se terrer, en creusant une fosse dans le jardin.

Il est dans une grande jonque comme les autres employés de la douane, qui ont suivi les navires de guerre étrangers, à une vingtaine de li en amont de Hia-koan, en pays républicain.

Notre général Tchang est de plus en plus fou, et force les chinois à s'entretuer pour son plaisir. On raconte que ce matin les Ko-min-kiun croyaient entrer en ville. Ils avaient déjà envahi un des fortins de Yu-hoa-t'ai, quand une mine en a fait périr des centaines, et fait fuir les autres, d'où le profond silence qui a suivi jusqu'à midi. Dans l'après-dînée il y a eu quelques rares coups au Sud et au Nord du Mont Saint-Michel. (Purple-Hill).

Le grand pont en pierres hors le nan-men, vient de sauter à la dynamite, par ordre du Tchang.

Après dîner, 5 individus armés de grappins escaladaient les remparts, près de Tsing-liang-chan. Des soldats les ont saisis avec

les bombes qu'ils portaient, et conduits à Tchang-hiun; 2 sur les 5 seraient japonais.

Les soldats du Dictateur reçoivent en abondance vivres, munitions, argent, afin que les Républicaines ne trouvent plus rien à leur entrée.

Je suis allé à l'hôpital de Macklin, où se trouvent plus de 100 blessés, tous impériaux, et n'ai pas trouvé une seule connaissance parmi eux.

Jeudi, 30 novembre. — Cette nuit, quelques rares coups de canon. Depuis ce matin, de nouveau silence sur toute la ligne.

On obstrue, avec de la terre, des pierres et des briques, la porte de Han-si-men, comme on a fait pour toutes celles de l'Est et du Nord.

Il est 11 h. ½ du matin, je ferme ma lettre, qui vous arrivera je ne sais par où ni quand.

1er décembre.

J'espère que c'est ma dernière lettre du siège, qui aura duré 23 jours! Les Républicains ne sont point encore en ville, et aucun drapeau blanc ne flotte sur nos murs. Mais tous les forts extérieurs sont pris, les Impériaux ont évacué les remparts et cessé tout combat. Ces dernières vingt-quatre heures ont été terribles. La nuit dernière, impossible de dormir. Les obus sifflaient tout près de chez nous. Ce soir entre 5 et 6 heures, Pékiko a dû en recevoir plusieurs de Lao-hou-chan (Tiger-hill), qui en a aussi envoyé quelques douzaines à Che-tse-chan (Lion-hill), et qui faisaient trembler la maison d'ici, à 20 li du fort.

Le vice-consul des Etats-Unis et M. Bowden, recteur de l'université, sont allés seuls à cheval, par le Nan-men, précédés du drapeau de Genève et du drapeau américain, voir le général Siu, dont le quartier est à 25 li d'ici; c'est le Dictateur Tchang-hiun (1), qui les prie de demander pour lui un armistice ou la vie sauve! Le Siu, maître de Nan-kin, a la partie belle. Le Docteur Macklin ne sait où loger les blessés; et il y en a des centaines abandonnés dehors.

Tchang-hiun a fait répandre hier le bruit que Yuen-che-kai lui envoyait 20.000 soldats et que Chin-kiang était bloqué comme nous, mais par les impériaux! Et les soldats l'ont cru.

1. Tchang-hiun avait demandé un laisser-passer avec toutes ses troupes. On lui a accordé pour 200 hommes. Il avait fait prisonnier un des généraux révolutionnaires, un myope que son cheval avait emporté en mains amies ! Ce fut un bon atout dans le jeu de Tchang.

Samedi soir. — Les Ko-min-kiun ne sont entrés en ville que vers 10 h. du matin, par petits paquets, et la masse seulement l'après-midi.

S. E. Lin (1), votre ancien colonel de Chink, devenu notre généralissime, a pris possession du tribunal du vice-roi à midi. Je suis allé l'y saluer à 2 heures, en ricsha et mes habits de tous les jours, casque portant la croix rouge! Et j'ai été reçu fort aimablement, au milieu du brouhaha indiscriptible de soldats qui remplissaient les cours.

A peine avais-je échangé quelques phrases avec lui, pendant qu'il faisait écrire sous ses yeux l'ordre à un capitaine de nous protéger, on lui annonce la visite d'officiers européens. Sans doute pris au dépourvu, il me prend par le bras et me prie de lui servir d'interprète, car lui ne sait ni anglais, ni français. Cinq officiers en petite tenue dont les 3 commandants des croiseurs allemand, anglais et américain. En français, ils ont demandé quand ils pourraient reprendre leur mouillage de Hia-koan? — Dès ce soir, pourvu que les forts de Poukeou soient pris. — Quand pourront rentrer nos consuls? — Demain 1 h. après midi j'enverrai garde d'honneur les recevoir au ponton, et les conduire chez eux. — Et puis j'ai sauvé la vie à 16 pauvres soldats « Kao-tse », qui allaient sans moi y passer, comme ceux que j'ai vu fusiller au Koulan. Je vous raconterai cela et le reste. Quand? Je vous attends par le premier train. A bientôt! Vive Dieu!

QUELQUES NOTES SUR DEUX CONGRÉGATIONS D'HOMMES AU HOSO, ILE DE TSONG-MIN.

Relation du P. J. Le Chevallier.

Notre Seigneur et sa Très Sainte Mère m'ont inspiré il y a quelque dix ans, d'établir dans mon district une œuvre, en soi fort modeste, mais qu'ils ont visiblement bénie, et qui a produit des fruits de salut très consolants. A eux en soient tout l'honneur et toute la gloire! à eux aussi mon éternelle reconnaissance!

Peut-être quelques détails sur cette œuvre et ses résultats inspireront-ils à quelqu'un de les en bénir avec moi; peut-être inspireront-ils à d'autres le désir d'établir quelqu'œuvre analogue pour

1. Ce monsieur est devenu depuis « a crucial point » pour les révoltés. Débarqué de Nanking avec mission de commander l'Armée du Nord, il s'est fait prier pour partir pendant plusieurs jours. On s'est demandé où il était. Un de ses lieutenants, le général Tao, a été iugé et fusillé à Shang-hai.

venir en aide aux âmes qui leur sont si chères : c'est ce qui me décide à les écrire.

Sans auxiliaires zélés qui le secondent, le missionnaire ne saurait se tirer convenablement d'affaire tout seul quand il s'agit d'administrer des milliers de fidèles dispersés dans des régions parfois fort étendues; et s'il veut, avec cela, s'adonner sérieusement à l'évangélisation des pauvres païens, il est absolument débordé.

C'était le cas du Hoso. Plus de 3.000 fidèles, néophytes pour la plupart, répartis en 14 chrétientés. Avec cela, de nombreux catéchumènes et des païens en masse. Suppliant Notre-Seigneur et Notre-Dame de me venir en aide, la pensée me vint tout à coup d'établir une congrégation d'hommes qui réunirait une élite et dont le but serait d'honorer la Très Sainte Vierge en se dévouant au salut des âmes, plus spécialement des moribonds.

Dans les débuts il y eut des tâtonnements, et encore maintenant elle n'est pas organisée comme en vieux pays chrétien, si bien que le R. P. Supérieur de la mission ne crut pas d'abord devoir m'accorder l'institution canonique, obtenue depuis, du reste. Il fallait s'accommoder aux circonstances tout en gardant les grandes lignes des congrégations. Telle quelle, elle m'est un motif de remercier sans cesse le ciel de me l'avoir inspirée; car, outre que mes congréganistes y ont trouvé de nombreux moyens de se sanctifier, qui dira toutes les âmes qui lui doivent leur salut!

Mes congréganistes sont, en grande majorité, des cultivateurs, nouveaux convertis, souvent fort pauvres des biens de ce monde, très ignorants pour la plupart et ne sachant même pas lire, à quelques exceptions près. Aussi, le petit office de la Très Sainte Vierge et d'autres prières en usage dans les congrégations sont-ils remplacés par la récitation quotidienne du chapelet et de quelques prières usuelles matin et soir. Vivant au jour le jour du travail de leurs mains, il ne leur est pas loisible de disposer à leur guise de leur temps; c'est pourquoi les réunions de congrégation ne peuvent avoir lieu que le dimanche, et encore, une seule fois par mois, le missionnaire ne pouvant s'astreindre à se trouver plus souvent dans la même chrétienté. Du reste, ces braves gens appartenant à diverses chrétientés doivent parfois faire des courses assez longues pour y assister, et c'est déjà bien beau qu'ils veuillent les faire, à jeun, une fois chaque mois. Pour faciliter ces réunions et grouper un plus grand nombre de bonnes volontés, j'ai installé deux congrégations distinctes dans les deux églises centrales du district : la Maternité et Saint-Barthélémy.

Que sont nos réunions? Oh! quelque chose de très simple. On

commence par la récitation en commun du chapelet avant la sainte messe pendant laquelle ils doivent tous communier; puis, après l'action de grâces, exhortation spéciale adaptée au but de l'œuvre. Ensuite chacun est interrogé et doit répondre simplement sur les bonnes œuvres spéciales accomplies depuis la dernière réunion. Avant de terminer, je demande si dans leurs quartiers respectifs il y a quelque scandale public, quelque abus à corriger, et indique une œuvre spéciale plus opportune à l'époque et qu'ils devront s'efforcer de pratiquer jusqu'à la réunion suivante.

Ce sont ces réunions de famille qui vont me fournir une bonne partie des faits que je vais citer. Ils montreront ce que peut la grâce sur une âme simple et bien disposée, et aussi comment Dieu aime à se servir de ces âmes de bonne volonté comme instruments de ses divines miséricordes pour en convertir d'autres, parfois de façon inespérée.

En dix ans, plus de 500 adultes baptisés en danger de mort, en grande partie par mes congréganistes, sans compter les enfants; de nombreux païens convertis, chrétiens tièdes ramenés au devoir, catéchumènes instruits et préparés au baptême, etc., etc. C'est là un résultat appréciable et qui console. Je les ai vus à l'œuvre, lors d'une épidémie de choléra et de diphtérie qui m'enleva près du dixième de mes chrétiens, d'abord près d'un païen qu'ils avaient été assez heureux de gagner à Dieu et qu'ils m'invitaient à baptiser; puis, près d'un autre qui résista à toutes leurs exhortations : j'avoue humblement que je n'aurais su faire aussi bien. J'en vois encore un à peine convalescent, lors de cette épidémie, envoyer son frère et son fils, de nuit et assez loin, baptiser un individu qu'il savait en danger. Cette épidémie me valut d'ailleurs, grâce surtout à eux, 102 baptêmes d'adultes in extremis pour l'année.

J'ai donné ailleurs des détails sur Lieu-gnin-pao assistant du groupe de la Maternité, appelé tout jeune à la récompense. Je vous présente maintenant Yaon-tseu-pin, fondateur de la plus récente de mes chrétientés, le T. S. Rédempteur. De famille très pauvre, il gagnait sa vie en allant à travers la campagne vendre des sucreries aux enfants. Ayant entendu parler de notre sainte religion, il se convertit et devint apôtre. Il gagna d'abord son père et son frère; puis, tout en vendant son sucre, il se mit à exhorter les gens et, Dieu bénissant ses efforts, une nouvelle chrétienté ne tarda pas à surgir. Deux cabanes en roseaux furent construites près de la sienne et sur son terrain, l'une servant de chapelle, l'autre d'école. — Pour les âmes il n'épargnait ni son temps, ni sa peine, ni même son argent. Lors des catéchuménats il contraignait à s'y

rendre, ceux des catéchumènes qui, sous divers prétextes, différaient d'y aller. L'un n'avait pas de couverture, il lui en prêtait une; d'autres ne pouvaient fournir la modique rétribution exigée (65 centimes!), il la leur donnait, etc. La chrétienté compte maintenant 370 baptisés; la cabane a fait place à une chapelle convenable, et l'école est tenue par le propre fils de Yaon-tseu-pin formé chez nous.

Un beau trait à son avoir que je m'en voudrais de ne pas raconter. Une veuve venait de se déclarer catéchumène avec ses deux enfants. L'ayant appris, ses beaux-parents furieux résolurent de la remarier à un païen. Mais, ils avaient à compter avec Yaon-tseu-pin et ils le savaient; aussi lui firent-ils offrir secrètement 10 piastres (près de 25 francs), puis même 30 piastres, une vraie fortune pour le pays, s'il consentait à les laisser faire sans me prévenir. Bien que ces gens lui fussent apparentés, ce brave homme refusa avec indignation, et encore tout ému vint me conter le cas: « comment, Père, me proposer une telle abomination! Mais, c'est le crime de Judas! Comme lui, pour 30 pièces d'argent, vendre les âmes de cette femme et de toute la descendance qu'elle peut avoir dans un mariage chrétien! Jamais... » Et de fait, les païens ayant voulu malgré tout arriver à leur fin par la ruse et la force, mon homme prévenu agit si bien qu'il réussit à arracher cette femme des mains de ceux qui l'avaient déjà enlevée.

Près de chez lui, un *tong-ze* (maire) d'une bourgade voisine s'étant avisé de vouloir construire une pagode, Yaon-steu-pin s'en fut placer une médaille de saint Benoît sur le terrain choisi, et fut assez heureux pour dissuader le propriétaire de le vendre, alors qu'au contraire il négociait avec succès l'acquisition d'un beau terrain pour notre chapelle, et cela, détail piquant, avec ce même *tong-ze*.

Depuis l'origine de sa chrétienté, il a toujours tenu à nourrir le missionnaire et ses catéchistes toutes les fois qu'ils ont eu à s'y rendre, et n'a jamais voulu rien accepter à titre d'indemnité. Le bon Dieu l'a visiblement béni; actuellement il est à l'aise et a grande influence dans son quartier.

Au Sud-Est de la Maternité se trouve un groupe récent de nouveaux convertis qui augmente sans cesse et est déjà assez considérable pour m'avoir obligé à y construire une école et un local pour les réunions du dimanche. Si la progression continue, nous aurons là prochainement une nouvelle chrétienté. Kou-zen-fo, autrefois ivrogne fieffé qui ne s'est converti que longtemps après ses parents et son frère aîné, ne boit plus maintenant. Devenu congréganiste, très fervent et zélé, il a gagné beaucoup d'âmes à Dieu,

et est devenu le chef incontesté de ce groupe intéressant. En voilà un qui, pour le bon Dieu et les âmes, ne ménage pas non plus sa peine et son temps, avec un désintéressement rare. Lui aussi répond à ceux qui veulent remercier ses bons offices : « si j'acceptais vos cadeaux, je perdrais tout mérite devant Dieu; je m'en garderai bien. » Hélas! une très grave maladie vient de le conduire aux portes de la tombe, et j'ai dû l'administrer. Plaise à la divine bonté de le conserver encore longtemps à ce quartier où il fait tant de bien!

Au mois de mai dernier, il a fallu remplacer le préfet du groupe de Saint-Barthélémy, enlevé par la mort. Or, la majorité des suffrages s'est portée sur l'un des congréganistes les plus jeunes, et le choix ne pouvait être plus heureux. Que de moribonds dans sa région lui doivent leur salut! Un jour, il apprend que dans une famille païenne un jeune enfant se meurt. Comment l'aborder? Il prend un remède anodin et se présente hardiment à ses parents : « j'ai entendu dire que votre enfant est gravement malade; si vous voulez me permettre de l'examiner, j'ai un remède qui ne peut que lui faire du bien ». Trop heureux de cette lueur d'espérance, ceux-ci l'introduisent près du petit moribond auquel il administre le meilleur des remèdes, remède qui lui ouvrit les portes du ciel où il ne tarda guère à s'envoler.

Tao-mao-lang, c'est le nom du nouveau préfet, m'a raconté un jour bien simplement l'histoire de sa conversion. — « Quand j'étais tout jeune, me dit-il, un jour que mon père allait à la pagode faire ses dévotions, il voulut m'y emmener avec lui. La vue des poussahs m'effraya tellement que je refusai désormais d'y retourner. Ayant plus tard eu l'occasion de visiter une chapelle, ce que j'y vis m'alla droit au cœur, et je déclarai à mon père vouloir être chrétien. — « Plus tard », se contenta-t-il de me répondre. Mais, plus tard mes idées ne se modifièrent pas comme il l'avait supposé. J'insistai, et comme il m'aimait beaucoup (c'est un fils unique), il se mit à prendre des informations sur la religion. Ce qu'il en apprit le convainquit lui-même, et un beau jour toute la famille se déclara catéchumène, y compris un oncle et des cousins, en tout 13 personnes. — Puis on se mit à faire de l'apostolat dans le voisinage, si bien qu'il s'y trouve maintenant environ 150 nouveaux convertis, avec une école ouverte dans la maison que Tao-mao-lang a gracieusement mise à ma disposition.

Il a été l'objet d'une grande faveur de la part de Notre-Dame de Lourdes. Lors de l'épidémie de diphtérie mentionnée plus haut, il en fut lui-même très gravement atteint. Appelé pour les derniers

sacrements, de fait, je le trouvai fort mal. Plein de confiance en la bonté de notre bonne Mère du ciel, son père le laissa ne pouvant plus rien avaler, et s'en fut en pèlerinage à la Très Sainte Trinité où se trouve la statue de Notre-Dame de Lourdes si vénérée de nos insulaires. Avec toute sa ferveur, il implora la guérison de son cher enfant. Ce ne fut pas en vain. Quelle surprise au retour! Que voit-il? son fils à table, prenant son repas avec sa mère, comme s'il n'eût jamais été atteint du terrible mal.

En voici un autre, chrétien de vieille roche, lui, dont Dieu s'est servi, avec sa mère et un frère, pour donner naissance à deux chrétientés aujourd'hui florissantes, Notre-Dame du Bon Conseil et Mère Admirable. Tsang-tsai-ping ne possède ici-bas ni un pouce de terrain, ni même une cabane, depuis le terrible typhon de 1905 qui lui a tout enlevé, même sa femme. Eh! bien, cet homme si pauvre a pris à sa charge un mendiant atteint d'une affreuse maladie. Il l'a soigné jusqu'à sa mort avec un dévouement admirable, le nourrissant, le lavant, pansant ses plaies, lui rendant en un mot tous les services, même les plus répugnants, s'étudiant encore à satisfaire autant qu'il le pouvait ses caprices de malade. Ce pauvre infirme, touché de tant de charité, ne l'appelait plus que « mon oncle ». — C'est lui qui l'instruisit et le prépara au baptême, lui qui l'ensevelit à la mort.

Ce même congréganiste a, pendant plusieurs mois, pris si grand soin de deux enfants païens que je lui confiai et dont le plus jeune n'avait pas quatre ans, que, malgré l'extrême pauvreté du brave homme, ces enfants ne voulaient plus le quitter, ni s'en retourner chez leurs parents. Tous deux sont devenus chrétiens.

Dans la cabane que j'ai mise à sa disposition et où il vit avec son fils, il a encore trouvé le moyen de recueillir un jeune prodigue pour l'aider à se corriger de la funeste passion de l'opium. Malgré la disette qui sévissait alors et la cherté des vivres, il a réussi à le nourrir et, qui mieux est, à le corriger complètement.

Ces beaux actes de charité ont d'ailleurs été répétés par plusieurs congréganistes, tel ce bon vieil octogénaire que j'appelle, à sa grande joie, le « grand-père de la Maternité » parce qu'il est le plus ancien converti de cette belle chrétienté. Lui aussi a recueilli chez lui un vieux mendiant malade qu'il convertit et soigna jusqu'à la mort. — Tel encore Lieu-gnin-pao, si édifiant en tout : il recueillit chez lui et nourrit une vieille païenne qu'un vaurien du voisinage molestait au suprême degré. Inutile d'ajouter qu'il en fit une chrétienne.

Un autre, Li-kia-hou, lui aussi vieux chrétien, exerçant la profession de teinturier ambulant, ayant appris qu'un teinturier païen de ses amis était gravement malade, s'en fut le visiter et, sous prétexte de le soigner, s'installa à son chevet, parvint à le convertir, le baptisa, et ne le quitta, trois jours plus tard, qu'après qu'il eut rendu le dernier soupir.

Un autre réussit à convertir son propre père mourant, malgré l'opposition très vive de sa mère et de son frère. Bien mieux, plus tard, il a réussi encore à gagner à Dieu ces deux derniers; puis a racheté sa fille, fiancée à un paysan alors qu'il l'était lui-même.

Connaissez-vous l'homme aux crapauds? Près de S. Barthélemy, un vieillard de la secte des jeûneurs qui croient à la métempsycose tirait sur sa fin. Un congréganiste du voisinage le sachant s'en fut le visiter et l'exhorter. Ce fut en vain; voici la réponse qu'il en eut : « qu'ai-je à craindre après ma mort, étant donné que non seulement je n'ai jamais fait le mal, mais me suis encore appliqué à faire des bonnes œuvres. J'ai mis un soin tout spécial à sauver la vie aux crapauds qui se noyaient dans les « know kangs » (bassines à engrais que l'on trouve partout dans l'île). Mes mérites ne sauraient demeurer sans récompense. » — On redoubla de prières en sa faveur, puis on retourna à la charge, lui démontrant que ses crapauds ne lui serviraient pas de grand'chose près du vrai et unique Maître du ciel et de l'enfer. On lui expliqua les grandes vérités et il se convertit. Puis aussi sa femme qui, séance tenante, abattit l'idole du foyer qu'elle vint m'apporter.

Celui qui l'avait gagné à Dieu m'invita, dans une autre circonstance, à aller baptiser une moribonde convertie malgré l'opposition très grande de la famille. Pour se venger des avanies reçues de ces païens, nos fidèles se cotisèrent pour faire à cette femme un enterrement convenable.

Ailleurs, ce ne sont pas seulement des avanies en paroles que reçoivent nos confrères. Parfois ils trouvent une opposition contre laquelle se brisent tous leurs efforts; parfois, la ruse et des moyens détournés leur permettent seuls d'arriver à leur but.

Une jeune femme, touchée de la grâce, fit appeler un congréganiste pour recevoir le baptême; car elle se sentait mourir. Mais sa mère ne tenant aucun compte de ses supplications, de ses larmes, des prières de voisins païens qui eux-mêmes l'exhortaient à donner cette consolation à sa fille, puisqu'elle voulait mourir chrétienne, sa mère, dis-je, empêcha tout chrétien de l'ap-

procher, et comme on voulait forcer l'entrée de l'appartement pour répondre aux cris lamentables de la mourante, elle s'enferma à l'intérieur et tint la porte barricadée jusqu'à ce que la mort eût fait son œuvre. Il y a heureusement bon espoir que la pauvre malheureuse a du moins reçu le baptême de désir.

Le préfet du groupe de la Maternité fut plus heureux, lui, dans un cas analogue. Sachant une vieille gravement malade, non loin de chez lui, il prit un panier et une serpette et s'en fut à travers champs comme pour cueillir de l'herbe pour ses chèvres, ce que tous font ici et n'attire pas l'attention. Il arriva ainsi jusqu'au taudis où la moribonde avait été reléguée par sa famille. Il l'exhorta si bien qu'elle demanda le baptême. Mais des parents étant survenus s'y opposèrent, disant que personne dans leur famille n'était chrétien et ne voulait le devenir. Voyant l'impossibilité de la baptiser, notre homme s'en fut à notre orphelinat prier une des vierges qui visitent les malades de venir à la rescousse sous prétexte de soulager la vieille. Ils s'en retournèrent donc tous deux. Mais on montait la garde; impossible d'entrer. Le préfet crie à la malade : « n'as-tu pas soif? — Oui, certes, j'ai bien soif. — Je t'apporte du thé. — Pas besoin de votre thé, répondent les parents, il y en a chez nous. — Ne sens-tu pas comme un feu intérieur dans tes entrailles? dit alors la vierge. — Ah! si, je brûle. — Justement j'ai une orange qui va te soulager. » — Et usant d'audace, elle se précipite dans le taudis, pendant que le préfet retient les gens à la porte — Peu après, la bonne vieille partait pour le ciel à l'insu de la famille.

Un autre, sachant sa sœur gravement malade, sœur mariée à un païen, fut assez heureux pour la baptiser et la voir mourir dans d'excellentes dispositions. Il réussit encore à gagner son beau-frère à Dieu.

Ce même jeune homme, lui aussi miraculé de N. D. de Lourdes, entreprit de convertir un autre parent qui ne tarderait pas à mourir. Ce fut sans succès, à cause de l'entourage. Alors il agit d'audace. Il vint me prier d'aller moi-même visiter ce malade, et me servit de brouettier. J'avais un prétexte; car, la femme était catéchumène avant d'épouser ce païen. Arrivé, je trouvai l'appartement plein de païens, et le malade très bas. Je l'exhortai de mon mieux et, Dieu le prenant en pitié, il se rendit à la grâce. J'administrai solennellement le baptême devant ces païens ahuris; personne n'osa nous troubler « propter timorem domini ». Puis j'invitai mon excellent brouettier avec d'autres jeunes gens à assister le moribond jusqu'au dernier soupir, de crainte que parents ou

amis ne vinssent gâter les choses, ce qu'ils firent généreusement. Et grâce à ce coup d'audace, la veuve et ses quatre enfants sont, eux aussi, devenus de fort bons chrétiens.

Ailleurs, deux congréganistes réussissent à baptiser un moribond malgré l'opposition de la famille et, qui plus est, à empêcher les superstitions qu'on voulait faire. A N.-D. de Bon Conseil, ils gagnent à Dieu, à force de prières et de charité, une enragée païenne dont la conversion paraissait improbable. J'ai eu la consolation de baptiser son enfant près de son lit de mort après l'avoir administrée elle-même.

Le jour de l'ouverture de leur retraite annuelle, en février dernier, l'un de ceux qui venaient la faire m'invita à aller sans délai baptiser une septuagénaire qu'il venait de convertir et qui était en danger. Pour cet acte de charité il dut faire six fois la route, deux fois comme brouettier, lui qui est à l'aise et nullement brouettier. — « Sachant la gravité de l'état de cette femme, me conte-t-il, je suis allé plusieurs fois l'exhorter à se convertir. Elle a toujours refusé de se faire chrétienne. Ce matin, à la sainte communion, j'ai supplié Notre-Seigneur de la prendre en pitié; après quoi je suis encore allé tenter une démarche. Chose étonnante; la grâce a tellement changé son cœur, qu'elle demande le baptême. Mais, elle veut que ce soit le Père qui le lui administre. » — Trop heureux, je me rendis aux désirs et du brave homme et de l'infirme qui fut baptisée le jour même. Malgré ses 76 ans, elle a échappé à la mort; d'où nouvelle difficulté: comment vivre? Elle habite un abri, je n'ose écrire cabane, dont vous ne voudriez pas pour vos chiens. Je l'ai baptisée en m'agenouillant sur les roseaux qui lui servent de couchette sur le sol humide, et à son âge elle ne peut plus gagner sa vie. Qu'à cela ne tienne? Celui qui lui a procuré la connaissance du vrai Dieu et la vie de l'âme a organisé en sa faveur une souscription mensuelle, et à chaque réunion de la congrégation, vous verriez les associés apporter leur cotisation pour l'entretien de la pauvre vieille et de son fils aveugle, aussi converti et baptisé. Le groupe de S. Barthélemy fait, du reste, la même bonne œuvre en faveur d'un autre infirme.

Tout récemment je leur ai fait connaître les terribles inondations qui éprouvent le Ngan-Hoei et le Siu-tcheou-fou. Séance tenante, un congréganiste vraiment pauvre me remettait deux piastres; puis ils ont organisé des souscriptions qui m'ont déjà rapporté 90 piastres.

Dans une réunion, je leur recommandai de ne pas négliger les

petits enfants païens moribonds; à la réunion suivante, ils m'accusaient six ou sept baptêmes d'enfants.

Une autre fois, je leur recommandai l'instruction des catéchumènes. Plusieurs prirent la chose à cœur. L'un d'eux réussit à réunir 18 hommes chaque soir, allant avec son fils chercher ceux qui se montraient paresseux. Et afin qu'ils prissent goût à ces réunions, il faisait la dépense, assez considérable pour sa bourse, de leur servir du vin à chaque fois. Résultat : ces 18 hommes furent tous admis au baptême dans l'année après le catéchuménat. — Un autre, ne réussissant pas à les faire venir chez lui, organisa l'instruction à domicile, ce qui suppose une forte dose d'abnégation.

Un trait d'un autre genre : appelé pour une extrême-onction j'eus, un jour, pour brouettier un brave congréganiste. Chemin faisant, nous rencontrons un païen qui suivait la même direction. Aussitôt mon brouettier entame avec lui une conversation que je suivis avec le plus vif intérêt. Après les politesses d'usage, il lui demanda s'il était chrétien, et, sur sa réponse négative, se mit à l'exhorter, lui prouvant la nécessité de la foi pour se sauver, lui expliquant les grandes vérités, cela avec une telle conviction qu'à peine arrivions-nous au terme de notre voyage, ce païen venait me déclarer vouloir être chrétien et me priait de l'inscrire au nombre des catéchumènes.

Je crois pouvoir compter comme appartenant à la congrégation un excellent octogénaire qui, de fait, n'était qu'aspirant quand la mort l'a frappé.

Converti depuis peu par une nièce qui s'était elle-même faite chrétienne malgré sa famille, il eut à subir pour sa foi une rude persécution domestique. Les siens allèrent jusqu'à le lier, pour l'empêcher d'aller à l'église. Soutenu par sa nièce, il tint ferme jusqu'à ce que, prévenu de ce qui se passait, j'eusse réussi à le délivrer. Depuis lors il a pu librement pratiquer sa religion, malgré les tracasseries de son fils et surtout de sa bru. Solidement instruit au catéchuménat, il devint très fervent. Tous les premiers dimanches du mois, quoique distant de trois à quatre kilomètres et malgré son grand âge, il arrivait toujours l'un des premiers et à jeun à la Maternité où il communiait avec ferveur. Le R. P. Supérieur étant venu bénir la nouvelle église, il assista à la fête; puis, après la messe, vint me demander un chapelet. — « J'ai perdu le mien, Père, et comme je suis vieux, je m'embrouille à compter les *Ave* sur mes doigts. J'ai bien fait un chapelet pour suppléer à celui que j'ai perdu, mais il est trop fragile. » — Sur ce, il tirait de sa poche le chapelet en question : des grains de maïs enfilés sur

une cordelette, des jaunes pour les *Ave*, des rouges pour les *Pater*. Très volontiers je fis un échange et il partit content. Quelques mois plus tard, étant venu comme de coutume pour communier le premier dimanche, et étant arrivé de très bonne heure, il s'étendit sur une planche, car il se sentait fatigué. Après avoir fait ses dévotions et avant de rentrer chez lui, il alla visiter un néophyte de ses voisins et lui dit dans la conversation qu'il mourrait le lendemain. — Comment le savez-vous? reprit celui-ci. — La Sainte Mère (ainsi appelle-t-on Notre-Dame ici) me l'a fait savoir en songe. » — Le lendemain dans la matinée, il pria un neveu de venir me chercher pour les derniers sacrements. Celui-ci refusa, objectant que l'Extrême-Onction étant pour les moribonds et lui n'étant pas malade, c'est en vain qu'il irait me chercher. — Or, dans la soirée, il fut soudain très gravement pris. Il dit alors à ce même neveu : « désormais il est trop tard pour les derniers sacrements; je vais mourir. » — Vite on appela quelques fidèles pour les prières des agonisants. Pendant qu'on les récitait il s'écria soudain : « Ah! la belle dame et les beaux jeunes gens qui l'accompagnent; jamais je n'en ai vu de si beaux! Je crois bien que c'est la Sainte Mère et les Saints Anges qui viennent me chercher. » Peu après ces paroles il expirait paisiblement dans sa 83e année. Il avait mis de côté l'argent nécessaire pour les brouettiers qui viendraient me chercher pour son enterrement, tellement il se croyait sûr de mourir.

Mes congréganistes mettent leur zèle non seulement à convertir les païens, mais encore à empêcher les nouveaux convertis de retourner à leurs superstitions, ce qui n'est pas toujours facile, étant donnés le milieu païen et l'éducation païenne. C'est surtout en cas de maladie que nos néophytes, encore faibles dans la foi, sont exposés à céder aux sollicitations des parents, des voisins qui leur promettent une guérison infaillible s'ils recourent à tel ou tel moyen idolâtrique. Malheur à celui qui est surpris en flagrant délit! Un seul exemple entre plusieurs. — Sen-tsao-lang, du groupe de Saint-Barthélemy, ayant entendu dire qu'un néophyte dont le frère et la sœur étaient païens avait cru pouvoir offrir un repas aux mânes de ses ancêtres, s'en fut, lui aussi, à travers champs cueillir de l'herbe pour ses chèvres, et, sous prétexte qu'il pleuvait, entra chez mon individu qui ne le connaissait pas. On causa d'abord de choses indifférentes; puis : « ah! vous cuisez le « Kaon-va » (repas funèbre), aujourd'hui, à ce que je vois. — Oui, c'est pour mes parents défunts. — Tiens! je vous croyais chrétien! — Je le suis, en effet; mais, du moment que le missionnaire n'en

sait rien, il n'y a pas de mal à le faire. — Ah! c'est comme on dit vulgairement: « mé koé, mé koé, » n'est-ce pas? (le secret excuse tout). — Oui, c'est cela. » — Notre compère attendit ainsi que les mets fussent cuits; puis il prit poliment congé du néophyte. C'était pour aller donner à des jeunes gens postés dans les environs un signal convenu. En un clin d'œil la maison fut envahie. Le repas était servi. Ils emportèrent tous les mets avec les tables et les bancs, la vaisselle, l'encens, le papier-monnaie, tout ce qui, en un mot, sert en pareille circonstance, et portèrent le tout en triomphe à la chrétienté où je me trouvais. Le coupable les suivait tout penaud pour implorer son pardon. On exigea qu'il payât un pot de vin pour aider, non plus les défunts, mais nos bons vivants à digérer le repas réchauffé à point, auquel ils firent honneur comme bien on pense. Quant au papier-monnaie et aux bâtonnets d'encens, on en fit un feu de joie devant la porte de la chapelle. Et le coupable en fut quitte, outre ses frais de « *Kaon-va* », pour une pénitence publique qu'il fit à la messe le lendemain.

Enfin, encore un fait tout récent qui prouve comment quelques-uns de ces vrais serviteurs de Marie sont toujours à l'affût d'une âme à sauver. Une veuve païenne se remariait à un païen. Or, elle avait un fils unique âgé de sept ans à peine qui du coup, tombait sous la tutelle d'un oncle païen, ou d'un oncle chrétien. Tirant parti de cette dernière circonstance, que font les congréganistes du quartier? En gens qui ne doutent de rien « il faut sauver cet enfant, » se dirent-ils. Ils combinent leur plan et viennent me prier, à plusieurs reprises et avec insistance, d'inscrire cet enfant comme catéchumène. Je ne pus que leur donner de bonnes paroles; mais eux s'en furent déclarer aux deux oncles que c'était fait, qu'on était allé inscrire l'enfant. Stupéfaction de ceux-ci qui cherchent à connaître l'auteur d'un coup si incroyable. — « Allez le demander au missionnaire », leur répondent nos compères qui ne tiennent pas à se compromettre inutilement. — Puis, ils agissent si bien que, malgré les difficultés qui pouvaient surgir de la part de l'oncle païen et de la mère, l'oncle chrétien, en compagnie de mes braves qui ne le lâchent pas, m'amène l'enfant et me prie de le baptiser. Ayant pris mes précautions et fait faire une pièce que signèrent même l'oncle païen et d'autres parents, je le baptisai et lui donnai une belle médaille. — Le baptême venait à peine d'être conféré que voilà la mère qui nous arrive, disant vouloir emmener son enfant pour l'élever chez son nouveau mari. Gentiment et sans l'offenser, on lui fait entendre que ce n'est pas faisable, rien n'ayant été conclu à ce sujet dans le contrat de

mariage; l'enfant, bouche inutile à nourrir, risque fort d'être maltraité par le nouveau mari qui n'a voulu que la femme et non l'enfant; ses oncles, tuteurs naturels, en prendront un plus grand soin; de plus, l'enfant étant devenu chrétien par le baptême a un protecteur de plus dans le missionnaire... Comme on lui parlait avec courtoisie, et lui donnait de bonnes raisons, elle accepta le fait accompli et s'en retourna sans manifester de mécontentement.

Comme mes congréganistes jubilaient en me quittant avec leur conquête! Et moi donc!...

Il faut savoir se borner. En voilà du reste assez pour faire connaître mon œuvre et ceux qui en font partie. Puisse le zèle de ces derniers ne pas se ralentir et leur nombre aller toujours croissant, à l'honneur de Notre-Seigneur et de sa Très Sainte Mère, et au plus grand bien des âmes! Je m'estimerai alors trop bien payé de mes faibles efforts.

L. D. et B. V. I.

LES ÉVÉNEMENTS DE T'ONG-T'CHENG.

7-19 novembre 1911.

RELATION DU P. COURTOIS.

(Extraits de l' « Echo de Chine) »(1).

7 novembre 1911.

A 3 h. ½ après-midi nous sommes à T'ong-tch'eng, à la porte de l'Ouest. Elle est fermée et barricadée : du reste, il n'y a ni un poste de soldats, ni un guetteur, ni un chat, rien. Une femme qui habite là, en dehors de la ville, nous dit qu'on n'entre que par le Nan-men. C'est bien long. On pourrait, peut-être, voir au Pémen (porte du Nord). Allons voir au Pémen. Et nous grimpons autour

1. Pendant une exploration scientifique dans les montagnes au Nord de Ngan-king, le Père F. Courtois, le distingué directeur du Musée de Zi-ka-wei, fut pris, à T'ong-tch'eng, dans un des remous que la révolution actuelle produit en beaucoup d'endroits. Ce sont les faits qui ont eu lieu à T'ongt-ch'eng que le P. Courtois a bien voulu nous communiquer en tirant des extraits de son Journal. Sans être très importants dans une histoire générale, ils n'en sont pas moins assez significatifs pour être communiqués à nos lecteurs.

de l'enceinte Nord. Heureusement, le siao Pémen (petite porté du Nord), est ouvert, depuis aujourd'hui, et avant 4 heures nous sommes au T'ien-tchout-ang. Je cause avec le P. Desnos. Il me donne des nouvelles de Hank'eou (peu de détails), et de Ngank'ing.

A Ngank'ing, les casernes se sont déclarées kemingtang dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre. Mais le Gouverneur, Tchoukiapao, les a battues successivement et mises en déroute à l'aide de sa garde et de 500 hommes que T'iéliang lui avait envoyés de Nan-king.

Ces soldats fugitifs, ces « t'ao ping » (réguliers), gens du Nord pour la plupart, se dirigent naturellement vers les lieux de leur naissance; sur leur route, ils pillent, ils tuent, ils violent les femmes.

Un groupe de 200 d'entre eux arrive le 1er novembre au soir à T'ong-tch'eng, au faubourg de l'Est. Ils donnent les nouvelles : « Ngank'ing est au pouvoir des kemingtang (révolutionnaires); le Gouverneur a été tué; nous n'avons plus de chefs; nous, voulant rester fidèles à nos serments, nous retournons tranquillement dans nos foyers ». C'est presque idyllique. On leur donne 7 carolus par tête. Le lendemain, ils s'en vont; mais, le soir, il en arrive 200 autres; il faut bien leur accorder autant qu'aux premiers. Le surlendemain, même visite, et en même nombre, et aussi digne d'intérêt que les deux autres. Alors quatre de ces t'ao-ping disent aux habitants : « Mais ne soyez pas trop généreux; gardez quelque chose; il y a encore des camarades à venir. Et, en effet, il s'en présente une quatrième bande, le soir, toujours de 200. — Ce chiffre a-t-il été bien vérifié? Cette fois, il n'y a plus de carolus dans la ville; on offre donc aux t'ao-ping ce qu'il y a : 1000 tiao. » Ah! mais non! C'est trop lourd! » Et ils rejettent l'offre avec colère; ils exigent les 7 carolus d'usage; ils menacent, en cas de refus, d'enfoncer les portes et de piller. Piller, c'est mettre tout à feu et à sang. Une panique sans nom s'empare de la ville. Le mandarin disait aux notables : « Je ne puis pas, tout de même, à moi tout seul, mettre en fuite ces troupes-là, vous ne me donnez ni soldats ni argent. Il y a bien, à T'ong-tch'eng, un conseil municipal, un tsetche-hoei, et qui avait juré, en séance, de rester fidèle au poste, avec femmes et enfants, enfin de mourir tous sur leurs chaises curules. Hélas! immédiatement après ce serment, les femmes partaient pour les montagnes; quelques-unes de ces hégires avaient lieu en plein jour, avec chaises, convois de bagages, escortes; puis le président même du conseil municipal s'enfuit, et beaucoup de membres l'imitent; et naturellement,

précédés ou accompagnés de leurs richesses les plus mobilisables. Que pouvaient faire les autres?

Les trois principaux d'entre eux arrivent au T'ien-tchout'ang, mission catholique, aussi morts que vifs, et demandent un « fatse » au Père. Celui-ci fait d'abord remarquer que le récit des soldats lui paraît bien suspect et même peu vraisemblable. D'ailleurs, sur ce point secondaire, le Père attend incessamment des nouvelles de Ngank'ing par un de ses domestiques. Et, de part et d'autre, on promet de se communiquer ce qu'on apprendra. Quant à la question capitale, « eh bien! voici : ils veulent vous faire peur : faites-leur peur. Vous avez une police, prenez ces hommes; ajoutez-y un certain nombre d'autres qui puissent tenir un fusil, au moins de bois; déguisez tout cela en soldats avec des habits du tangpou ou d'ailleurs; et, ce soir, faites tirer des pétards et des coups de fusil. Cela vous permettra de dire aux t'ao-ping. « Soyez raisonnables... ou vous voyez que vous y perdrez ». « Bon fatse » (moyen), dirent les notables, qui, probablement, en désiraient un autre, c'est cela. Et, de fait, vers 9 heures, des détonations variées éclatent; des balles sifflent au-dessus de la ville. Le Père va rassurer tout le voisinage, l'école des filles, etc. Ne craignez rien, c'est mon « fatse », mon moyen.

C'était autre chose, comme il l'apprit le lendemain matin. Un chef militaire, un Koantai, colonel ou autre chose, s'était présenté sous les murs en disant : « Ouvrez-moi; je suis resté du parti de l'ordre; je vous défendrai; je n'ai plus que 40 hommes avec moi; mais cela suffira ». On le fait filer jusqu'au Siao-Pémen, le long des remparts, et on lui ouvre. Il dit alors : « Ces hommes-là, c'étaient mes soldats; je vais leur causer ». Il monte donc au-dessus de la porte de l'Est, et adresse aux t'ao-ping une harangue qu'aucun Tite-Live, je crois, n'a enregistrée, mais qu'on pourra, cependant reconstituer à l'aide du Conciones ou de l'Iliade : « Ils sont toujours ses hommes; qu'ils ne ternissent pas leur ancienne gloire; qu'ils reprennent leurs rangs; amnistie pour le passé, tranquillité pour le présent, bonheur pour l'avenir. S'ils refusent, ce sont des balles à l'instant, et on verra plus tard ». Les autres, furieux d'être pincés, s'enfuient en déchargeant leurs armes sur la ville, mais de loin, de l'autre côté du torrent.

A ce propos, les vieux de T'ong-tch'eng se rappellent les Tchang-mao. Leur chef avait envoyé, en avant-garde, 200 hommes, avec l'ordre de tuer Yu et Yao « cha Yu Yao ». Yu et Yao étaient deux magistrats de T'ong-tch'eng. Les soldats, par suite d'un défaut dans la prononciation, comprirent : « cha niu, yao » : tuer les

femmes, piller. Ils rassemblèrent donc toutes les femmes qu'ils purent et les égorgèrent, puis ils volèrent et incendièrent.

Les t'aoping, après avoir quitté T'ong-tch'eng, avec ou sans les 7 carolus, se dirigèrent vers Chou-tch'eng où les mêmes scènes eurent lieu. Sur leur chemin, tout est pillé; ils ont violé les femmes, leur ont arraché boucles d'oreilles et bracelets; ils ont avancé au milieu d'un troupeau de bœufs et d'ânes toujours plus nombreux, chargés de butin. Comme il y a des vauriens partout, il s'en est trouvé pour dire à certains groupes de soldats: « C'est dans les montagnes au Nord de T'ong-tch'eng que sont réunies les femmes et les richesses des habitants de la ville; venez-y donc; nous vous mènerons; nous connaissons le chemin, ayant fait nous-mêmes ces déménagements ». Les soldats ne se sont pas fait prier, et ils ont commis par là des atrocités sans nom, toujours les mêmes : vols, viols, meurtres, incendies. Mais les montagnards sont moins couards que les lettraillons. Furieux de ces horreurs, et de voir leurs bœufs s'en aller pour être abattus ou vendus plus loin, ils se sont réunis, armés de fusils de chasse et d'instruments de fer, ont cerné et pris des t'ao-ping, et les ont occis sans miséricorde ni douceur; il y en a eu d'enterrés vifs; d'autres ont été crucifiés aux arbres, et achevés à coups de fusil dans le ventre, etc.

Quant au Tientchout'ang, ces événements l'ont, tout d'un coup, dressé au milieu des défaillances et des peurs environnantes; il est apparu en pleine lumière, comme un refuge et le suprême appui. Des notables qui avaient toujours voulu l'ignorer, sont venus y chercher conseil ou protection. D'autres, déjà mieux disposés, lui ont confié leurs trésors, leur personnel féminin, quelques-uns leurs personnes, au moment où ils se sont crus en danger. Cela prouve toujours qu'on fait fonds sur notre vertu et notre loyauté. On est reconnaissant au Père d'avoir rassuré et retenu ici beaucoup de personnes par ses paroles et par sa seule présence.

Une conséquence des brigandages, c'est qu'il s'est formé, sur les routes importantes, à Takoan, à Tangkiawan, par exemple, des postes armés qui arrêtent les voyageurs suspects; ceux-ci gens du Nord, peuvent bien déguiser leur costume, mais non leur langage; on les reconnaît à leur parler : c'est l'équivalent du Schibboleth de la Bible. Quelques innocents, parce qu'ils avaient ce langage compromettant, ont été massacrés. Un domestique de notre maison envoyé porteur d'une lettre pour le missionnaire de Chou-tch'eng a été arrêté deux fois en chemin; la seconde fois, surtout, on voulait absolument le fusiller, et il a dû se faire accom-

pagner par un indigène pour arriver d'un seul morceau à Chou-tch'eng.

Mais immédiatement, des particuliers se sont donné l'emploi de détrousser, à leur profit, comme t'aoping, tous les voyageurs ayant une bourse assez garnie. Les 4 soldats dont j'ai parlé plus haut, qui s'étaient montrés plus honnêtes à T'ong-tch'eng avaient été accueillis à l'intérieur de la ville; après le départ des autres, on les a renvoyés chez eux, chacun avec 30 carolus. Un nommé Tchang les a arrêtés, les a dévalisés, et même a blessé l'un d'eux. Celui-ci est venu se plaindre au mandarin qui a fait empoigner le Tchang; pour diminuer sa punition, le Tchang rejette une partie de la faute sur trois complices, lesquels, au fait, avaient eu part au produit du larcin. Il a été condamné à avoir les jarrets énervés; il va peut-être mourir de l'opération; aux autres on a appliqué le bambou, 2.000 coups, puis mis les fers, la cangue. Il y en a un qui est maquignon-vétérinaire, et, justement aujourd'hui même, dans la matinée, la mule du P. Desnos, a été prise d'un coup de sang très violent. Le Père ne voit que cet homme-là qui puisse la soigner. Il était à la cangue pour un mois chez lui, après avoir été gratifié de 2.000 coups sur l'endroit à ce destiné. Le Père a fini par faire lever le sous-préfet, et obtenir l'élargissement momentané du pauvre diable, qui, en ce moment, soigne la mule avec tout son zèle, toute sa science, tout son savoir faire. Hélas! il est douteux qu'il la guérisse.

Mais pourquoi le sous-préfet, à 10 heures du matin, était-il encore au lit? Voici : Hier, dans la journée, le bruit est répandu qu'une troupe nombreuse, 1.000 ou 2.000 hommes, bien armée, infanterie et cavalerie, arrivait de T'sien-chan pour faire le siège de T'ong-tch'eng. La ville a été dans les alarmes; toute la nuit, le mandarin et les notables ont veillé et fait la ronde sur les remparts. Il n'est pas étonnant qu'ils fussent encore endormis à 10 heures. D'ailleurs, l'armée assiégeante n'a pas paru. Lorsque je suis arrivé chez le Père, il a tout de suite compris la cause, l'origine de ce bruit. Et il a immédiatement envoyé son catéchiste annoncer à qui de droit : « Je les tiens, les soldats qui vous ont fait passer une nuit blanche; n'ayez pas peur; ils sont au T'ien-tchout'ang; ils vous laisseront bien tranquilles maintenant. » C'étaient le Père Courtois et son domestique Siu-Tiwei.

Les notables ont dit au Père le comique de leur position entre les t'aoping et leurs propres hommes, qui, armés de fusils dont ils avaient peur, les déchargeaient sur les bourgeois, et qui, ayant reçu des couvertures du tang-pou pour passer la nuit sur les rem-

parts, se sont immédiatement écriés : « Moi, je dors »; et ils ont fait comme ils ont dit.

Les pertes subies par la ville et par la campagne dans le T'ontch'eng-hien sont évaluées à trois ou quatre wan (trois ou quatre fois 10.000 taëls); mais là-dedans ne sont pas comprises les pertes du commerce. On ne peut actuellement réellement réclamer les dettes; il faut les considérer comme réglées. Les billets de banque n'ont plus cours, etc.

8 novembre 1911.

A T'ongtch'eng. Très beau temps. Le matin, repos, causeries, mise en ordre des collections faites depuis un mois, etc. La pauvre mule, qui semblait un peu moins mal hier soir, est pire, beaucoup pire; elle est toute paralysée, se tient sur ses pattes comme sur quatre piquets, à les dents si serrées qu'on ne peut lui ouvrir la bouche. Le malheureux vétérinaire n'en peut plus; il n'est guère moins malade qu'elle. Le soir, je chasse un peu : treize culs blancs, un cincle et deux tourterelles, cela fera un pâté convenable. Tiwei a tué quelques bruants. En même temps nous nous montrons, et avec nos fusils; nous causons avec les bonnes gens; l'effet m'a paru bon. Sortis par le Sud, nous rentrons par l'Est, de façon à rassurer presque toute la ville et la campagne. La mule continue à être la grosse préoccupation domestique. Un second vétérinaire, un vétéran de la profession, a été appelé; il n'est pas encore arrivé, car il habite assez loin; mais son aide est ici, et il a exigé pour commencer, que le premier vétérinaire s'en aille. Les médications semblent se ressembler fort.

9 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Très beau temps. Le grand vétérinaire est arrivé à 3 heures de la nuit; à 9 heures, la mule est crevée. Petite sortie au Nord, le matin, d'où je rapporte un Lanius bucephalus et un Emberiza pusilla, plus un certain nombre de plantes pas mauvaises.

On va vendre la viande de la mule; ce n'est pourtant guère ragoûtant : la trachée est pleine d'un liquide blanchâtre, presque purulent; la poitrine est toute engorgée de granulations. Nos domestiques sont contents; ils vont manger, pour leur part, quelques livres de cette viande violacée et dure.

Après-midi, au moment où j'allais sortir, on nous dit que les

portes de la ville sont fermées, et que 500 soldats vont arriver. Ngank'ing serait au pouvoir des kemingtang, et ce serait leur avant-garde qui nous atteint ce soir, en route pour Choutcheou et Fong-yang-fou. Comment cela s'est-il fait?... Le soir nous arrive, à son habitude, lui; pas de troupes du tout. Dans les rues, les uns disent qu'elles sont à Lientan, les autres, plus près. Tout cela n'est que rumeurs, « yao yen ».

10 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Très beau temps. Après minuit, je commence à entendre toutes sortes de bruits dans la rue, des piétinements, des interpellations, des cahotements de brouettes sur les pavés. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose pendant la nuit? Je regarde : c'est l'exode de la population par la porte du Nord, au moins par le Siao-Pémen, qui est tout à côté de chez nous. Les notables sont à peu près tous partis. De grand matin, on reçoit 20 soldats au faubourg de l'Est; 300 autres vont arriver dans la matinée. D'après leur récit, une vingtaine de Kemingtang seraient venus à Ngank'ing, chargés de bombes. Le conseil municipal aurait alors demandé au Gouverneur : « Prenez-vous l'engagement de préserver nos biens et nos vies! » Celui-ci aurait répondu : « Si vous m'abandonnez, je ne puis rien tout seul, bien sûr; j'en ai assez du métier de mandarin; je vous remets les sceaux; les voici ». Il se serait retiré sur une canonnière. En ce moment ce serait je ne sais qui, le foutai peut-être, qui se retirerait, avec les soldats que Tié-liang avait envoyés de Nanking.

A la Messe, nombreuse assistance; beaucoup de femmes se sont réfugiées au « niu-hio », des païennes et des chrétiennes. Ce soir il va y avoir, probablement, des hommes à venir coucher au T'ientchout'ang. Les soldats demandent qu'on leur verse 7.000 carolus, 15.000 carolus; ils semblent n'avoir pas de magistrats avec eux, et à peine des chefs. Le sous-préfet ne sait comment se tirer seul de ces exigences, les notables étant au dehors, à prendre l'air.

Vers 1 h. ½, grand émoi. Les bandits ont tiré à travers la porte de l'Est, tué un enfant et blessé un homme. Ces deux ne sont, en fait, qu'une même personne, un tout jeune homme, qui a eu l'épaule traversée. Le Père donne du coton hydrophile et de l'arnica. Nous recevons beaucoup de visites. Le fils du sous-préfet vient se mettre sous la protection du T'ientchout'ang; sa mère et sa femme, déguisées en pauvresses, sont réfugiées dans des maisons de pauvres; lui viendra coucher ici ce soir, s'il n'a pas trouvé jusque-là

d'autre expédient. Il n'est pas démoralisé ni éperdu; il parle très posément et de bon sens, bien qu'un peu ému, évidemment. Il n'avait pas mangé; le Père essaie de le faire se restaurer, mais l'appétit fait défaut. Son père a eu le courage de sortir de la ville pour parlementer avec les t'aoping; on l'a saisi aux habits et bousculé; mais il a gardé son sang-froid, et leur en a imposé par sa possession de lui-même. La population est atterrée: on s'attend à tout. Bon nombre de ceux qui étaient restés s'enfuient, soit en se faisant descendre à l'aide d'une corde, soit par le siao Pémen qu'on ouvre de temps à autre pour cela.

Les nouvelles sont actuellement que le Gouverneur de Ngank'ing se serait fait kemingtang et qu'on lui aurait imposé le renvoi de sa garde, sorte de gendarmerie brutale.

Le fils du sous-préfet nous revient dans l'après-midi; il faut qu'il parte pour les montagnes où sa mère s'est sauvée enfin; il a bien essayé de se faire ouvrir le siao Pémen; il n'a pu l'obtenir. Le Père lui donne quelques provisions et le renvoie avec trois domestiques du T'ientchout'ang, forts gaillards, qui à l'aide d'un câble et d'un seau lui feront franchir les murailles. Mais quand ils arrivent à la porte, elle est ouverte; l'opération en a été simplifiée.. Seulement un policier qui surveille cette porte s'est pris de bec avec nos hommes; l'un de ceux-ci, peu endurant, ayant été touché au front avec le fer d'un fusil et à l'épaule avec celui d'un sabre, a empoigné le policier, l'a désarmé, et nos trois domestiques ont rapporté le fusil au T'ientchout'ang, où ils sont arrivés fort échauffés contre la police.

Vers 4 heures, l'affaire avec les t'ao ping est enfin conclue; la fermeté du mandarin est récompensée. On va verser 1.000 carolus aux fugitifs, qui, hélas! bien probablement, iront ensuite brigander par les montagnes. On réserve encore 800 carolus à l'intention d'une autre bande qui s'annonce pour bientôt. C'est un grand soulagement; c'est aussi, pour le sous-préfet, un gros succès, un vrai triomphe.

Sur les 9 heures du soir, Ti-Wei et moi, du haut de notre belvédère, nous déchargeons en l'air une trentaine de cartouches qui retentissent au loin, s'étendant sur toute la ville et se répercutant sur les collines. On saura qu'il y a des munitions dans nos murs.

11 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Très beau temps. La nuit a été très tranquille. Les t'ao-ping sont partis à onze heures en déchargeant leurs armes

vers la ville, de loin. On dit que nos feux de mousqueterie d'hier soir les ont effrayés; d'ailleurs ils n'étaient pas 300, mais 70.

L'effet de nos coups de fusil a été considérable. Ils étaient à plomb, à tout petit plomb, mais enfin à plomb qui, malgré qu'il fût lancé très en l'air, finissait par retomber. Quelques grains seraient tombés sur le toit d'un voisin à 100 ou 150 mètres; c'est déjà bien loin, je pense. Un autre, à 1.500 mètres d'ici prétend avoir reçu du plomb sur ses tuiles. Le bon homme entendant cela, s'est caché sous sa table : « au moins, si la toiture est défoncée, je serai protégé par le bois de cette table »! Les décharges de notre artillerie s'entendaient à 20 lis!, etc. C'est une admiration universelle, un peu craintive. Mais nous avons produit deux autres effets plus consolants. Une bande de t'ao-ping était à piller au faubourg du Sud, une autre vers le Nord. Au bruit de notre fusillade elles se sont crues attaquées, et, séparées comme elles l'étaient du gros de l'armée, presque perdues. Chacun a laissé sur place son butin; plusieurs fumeurs ont abandonné à elles-mêmes leurs boulettes d'opium, et tous ont pris leurs jambes à leurs cous pour rejoindre le cantonnement, à la satisfaction des indigènes. Même au faubourg de l'Est, le pillage a cessé alors, et il pourrait se faire que le départ à onze heures fût, en partie, causé par nous. On nous en est reconnaissant.

Nous recueillons ces faits surtout pendant une promenade militaire, que nous faisons, le Père Desnos, Tiwei et moi, autour des remparts. A notre vue, les faces s'éclaircissent; on vient causer; un peu de confiance renaît. Les policiers, postés çà et là nous montrent leurs fusils, et regardent les nôtres avec respect. Plusieurs d'entre eux sont armés de lances, ce qui m'afflige, au point de vue de l'effet produit sur les t'aoping. Le siao Pémen s'ouvre d'heure en heure pour laisser rentrer pas mal de monde. Au Nanmen, on fait le marché d'une façon originale, acheteurs et vendeurs se passant les légumes, la viande et les sapèques dans des paniers qui descendent des murailles. Nous allons prendre des nouvelles du blessé d'hier; il va mieux, mais il a tellement peur d'un fusil que son père l'a fait transporter au Sud. Puis visites au tsong-yé, au chef de la police, aux femmes réfugiées au niu-hio! Tout le monde s'est ressaisi.

Chez un M. Kiang nous trouvons les jeunes gens, élèves des écoles, fils de notables, qui, encouragés par notre exemple et nôtre sympathie, se sont réunis, et ont décidé de fonder une ligue pour la défense de T'ong-tch'eng, puisque les policiers sont trop nuls. Ils viennent nous trouver; ils voudraient que le Père Desnos fût

leur chef. Tiwei, avec qui ils délibèrent, leur conseille le P. Courtois. Ces deux Pères, tout en comprenant très bien les avantages de cette combinaison, ne s'y prêtent point. L'armement de notre garde civique manque beaucoup d'uniformité, ce qui sera une grosse gêne, s'il faut se ravitailler en munitions.

Enfin on nous donne des nouvelles, quelques-unes un peu fantaisistes. L'Empereur serait à Jéhol, en fuite vers Moukden, il n'aurait plus pour lui que le Chantong et le Tcheli. Le grand agitateur Sun aurait volé en aéroplane jusqu'à Pékin, puis seulement jusqu'à Hankéou; on peut dire qu'il n'a pas plus volé à l'un qu'à l'autre. Choutcheou est au pouvoir des kemingtang qui, croyant encore Ngank'ing dans l'autre parti, sont en route pour réduire Ngank'ing; on espère qu'ils apprendront assez tôt la vérité et qu'ils rebrousseront chemin avant d'avoir atteint T'ong-tch'eng. Les Tartares, au Houpé, auraient été victorieux jusqu'à un de ces actes de dévouement désespéré comme on en lit dans l'Histoire romaine... ou chinoise. Quatre-vintgs kemingtang s'étant voués à la mort se sont entouré le corps de bombes (à renversement?), sont montés à cheval, et ont chargé à fond de train sur l'armée des kijen; ils ont tous été tués; mais en tombant les bombes ont fait explosion, et tué 7.000!? Tartares.

Nos coups de fusil vont, bientôt, sans doute, devenir une grande bataille. Le Père soigne un blessé qui a reçu un coup de baïonnette au-dessous du cœur, à une faible profondeur, heureusement. Tout compte fait, c'est une bonne matinée.

10 novembre 1911.

Vers midi et demi, il nous arrive 400 t'ao-ping avec deux gros canons. Les t'ao-ping se réduisent bientôt à une modeste avant-garde de 24 hommes; mais alors combien traînent-ils de canons de gros calibre? Ceux-ci deviennent tout de suite deux petites mitrailleuses qui tireraient 5 balles à chaque coup (des ki-kan-pao); finalement les mitrailleuses se montreront demain, avec une forte arrière-garde qui se monte, d'après un avis donné au sous-préfet, à une centaine de soldats. Les 24 semblent causer plus raisonnablement.

Nous avions dessein de renouveler ce soir les pétarades qui ont si bien réussi hier. Le tse-tche-hoei nous prie de ne le faire que sur sa demande, pour ne pas effrayer les femmes et les enfants et on ne nous demande rien. C'est vraiment bien drôle, une ville

de 40.000 âmes, peut-être, entourée de fortes murailles, à peu près imprenable sans artillerie, et terrorisée en somme par 24 vauriens.

12 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Très beau temps. Dimanche. Saint René, patron du P. Desnos. Pendant la nuit, il y a eu une alerte. Nos domestiques étant allés très tard aux provisions, ont aperçu cinq ou six soldats, une gourde à la ceinture, la tête ceinte d'un mouchoir; à la vue de la lanterne ornée de l'inscription T'ien-tchout'ang, ces t'ao-ping explorateurs se sont dissimulés. Revenus, nos gens ont réveillé le Père qui, après réflexion, les a envoyés en instruire les notables; ceux-ci en avaient déjà été avisés; cela les confirme dans leur supposition, et pendant toute la nuit, des patrouilles ont fouillé la ville pour dénicher ces oiseaux, sans y parvenir. Il était plaisant de voir des lettrés, des « chao-yé, » fils de mandarins, des notables majestueux, costumés en militaires, parcourir les rues, un fusil dans une main, une lanterne dans l'autre. C'est le renversement de la Chine.

Des visites nous sont faites : on nous prie de ne plus faire tonner notre artillerie, pour ne pas effrayer les femmes et les enfants; encore! C'est probablement une faute; car les 24 d'hier seraïent peut-être partis et justement ils sont bien armés, et ceux qui sont arrivés dans la matinée, une centaine, peu armés et voyant les autres décampés, auraient sans doute filé plus doux.

Quoi qu'il en soit, voici maintenant 120 ou 130 t'ao-ping traînant une ou deux mitrailleuses dans le faubourg de l'Est, en face de la porte. Ce pauvre faubourg! il est maintenant saccagé à fond, les visiteurs précédents n'y ont pas laissé grand' chose: « Les souliers, les bas, tout leur est bon » disait-on hier dans la rue. C'est, sans doute, la raison pour laquelle les t'ao-ping d'aujourd'hui exigent que la ville leur verse 5.000 carolus, et ils maintiennent trop longtemps cette exigence, si bien que le sous-préfet monte sur la muraille et leur dit : « C'est moi le mandarin de T'ong-tch'eng, voulez-vous, oui ou non, vous retirer avec 400 carolus? » — « Non! non!... » — « C'est notre dernier mot; est-ce aussi le vôtre? » — « Oui »! — « Eh bien! la parole est maintenant à la poudre ». C'est que, comme appui, il a, à ses côtés, une centaine de jeunes gens, rangés en bataille derrière les remparts, et décidés à se bien défendre; le T'ien-tchout'ang leur a rendu du cœur.

On vient nous prévenir qu'il va y avoir combat, et on nous demande, cette fois, de tirer nos grands jeux, canons et fusils. Le

Père répond : 1° C'est hier soir que cela aurait été utile, et pas maintenant, et hier soir vous n'avez pas voulu; 2° nous ne pouvons pas, nous, étrangers, venus uniquement pour faire des bonnes œuvres, prendre parti dans vos luttes politiques, ni part dans vos combats. Finalement nous avons consenti à confier nos deux fusils à Tiwei et à Laosiu (prononcé Laotsi), un domestique du Père, en leur ordonnant de s'établir entre le siao Pémen et le Simen, porte de l'Ouest, très loin du champ du carnage par conséquent. Ils feront du bruit, et empêcheront de s'aventurer par là les t'aoping qui en auraient la tentation. Les t'aoping, mal armés, dans l'ensemble, mal pourvus de cartouches, n'ont pas eu cette tentation, et ne pouvaient pas l'avoir.

Et la poudre a parlé. A midi et demi les crépitements de la fusillade commencent; on ne m'a pas dit si les femmes et les enfants ont eu peur. Le Père Desnos a, en plus, prêté un clairon, dont un musicien de bonne volonté et de talent tolérable a extrait la casquette, la diane, le rata, pendant plusieurs heures de suite, de façon à soutenir l'ardeur des recrues. A droite et à gauche du Tongmen, porte de l'Est, les remparts sont couverts de spectateurs. Aussi nos deux gaillards, Tiwei et Laotsi, se morfondant dans leur isolement, se sont rapprochés du théâtre de la lutte. Ils ont fait alors de leur mieux pour prendre leur part de l'action. Le plomb de leurs fusils et la distance rendent absolument improbable une efficacité quelconque de leur tir; pourtant Tiwei prétend avoir salé un t'aoping à la tête; cela l'a fait se gratter et se retirer. Faut-il qu'il soit modeste, pour ne pas conter d'autres prouesses! Il nous dit que les défenseurs de T'ong-tch'eng tiraient très mal, en l'air! « Oh! si j'avais eu leurs fusils, j'en aurais abattu plusieurs, de ces brigands. » Il est un peu grisé. D'ailleurs, il paraît qu'il a aidé à un coup d'éclat. On a enlevé aux t'ao-ping leur drapeau, voici comment. En gens avisés, ils l'avaient planté peu en avant du bourg, dans le torrent, avec deux ou trois hommes seulement dans le voisinage, le reste s'était reculé très en arrière, à l'abri des balles que les défenseurs perdaient en quantité sur cette cible. Un de nos chrétiens, menuisier de son état, Hou-mou-tsiang, voyant cela, leur fait signe, puis il saisit le drapeau et se met en devoir de l'apporter, malgré la menace de brûler la maison de quiconque y toucherait. Un homme du bourg le saisit par la queue, un t'aoping veut le tuer à bout portant. Hou-mou-tsiang, sans se déconcerter, lui dit : « Ne fais pas cette bêtise-là; je veux simplement m'approcher des remparts en négociateur, et vous aider à obtenir qu'on vous donne quelques carolus, et qu'on vous laisse aller. »

« Comme cela, c'est bien; nous ne demandons que de quoi vivre ». Hou-mou-tsiang arrive ainsi au pied de la muraille; il fait d'abord hisser le drapeau, puis il veut se faire hisser lui-même. Mais alors deux hommes l'empoignent; ils vont le livrer aux t'ao-ping; c'en sera fait de lui, quand Tiwei et Laotsi, rôdant où il y avait quelque chose à voir, se montrent en dehors des créneaux, bravement, et mettant en joue : « Le premier qui touche à cet homme est mort ». Les deux individus se sont vivement rejetés en arrière, et Hou-mou-tsiang a été monté dans la ville; il a reçu les félicitations du mandarin; il va coucher ici.

Pendant ce temps, on se lançait des balles. Pour donner du cœur aux jeunes, le sous-préfet et des notables se sont mis à genoux dans la poussière et ont tiré quelques coups de fusil. L'avantage semble se déclarer de ce côté-ci; on dit qu'on a tué deux t'aoping, six t'aoping, dix-sept t'aoping. Au milieu de ce bruit et de ce carnage, salué par des salves d'arquebuse et par des sonneries de clairon, le drapeau des kemingtang est monté sur les portes: nous sommes kemingtang. Il est un peu plus de 2 heures. Et ce trapeau est vainqueur: à 2 heures et demie, la retraite des t'ao-ping commençait. Qu'avaient donc fait leurs canons? Ils avaient bien deux ou une mitrailleuse mais ou bien ils avaient perdu une pièce importante, ou bien ils n'avaient pas de munitions. Ils ont dit : « Nous allons défoncer la porte » et ils ont simulé la manœuvre de l'engin; mais rien n'est parti. A la lorgnette, on vit des fuyards s'aligner sur les sentiers, vers Kong-tch'ensg, vingt, trente. Les autres t'ao-ping se sont retranchés dans une pagode, près de la fabrique des cristaux d'ammoniaque; ils jurent qu'ils resteront à T'ong-tch'eng, morts ou vivants; ils menacent de mettre le feu au faubourg, de monter cette nuit à l'assaut avec des échelles et des cordes, et de saccager la ville. Ce sont des « ta hoa ». Ils ont diminué de nombre; il faudrait qu'on les laisse faire; il y a de la distance à parcourir; les habitants veillent, et leur courage est à la hauteur de la situation... et, quand on veut faire de ces coups-là, on n'en donne pas avis aux intéressés. Les coups de feu s'espacent, se raréfient. Un bon vieux, de 80 et quelques années, caché chez nous pendant le combat, rentre à son foyer. Nous recevons quelques visites.

Après souper, quand l'obscurité est revenue, nous déchargeons une vingtaine de coups et nous envoyons Tiwei et Laotsi faire du bruit sur les remparts. Ils reviendront au lever de la lune. Pendant leur tournée, pas mal de visites; on félicite; nous sommes remerciés; il est vrai que nous avons donné un appui moral considérable. Vers

10 heures, le sous-préfet lui-même se présente, assez ému : les t'ao-ping, à un moment où il voulait les haranguer, ont fait sur lui un feu de peloton; il s'est abaissé vivement au-dessous des parapets. Mais, chez nous, il est tranquille « Tcheti-fang-sin ». L'affaire est arrangée; les t'ao-ping quittent T'ong-cheng; on va les escorter jusque vers Liu-tingi, où on leur versera 400 carolus. Les gens d'ici voulaient ne rien leur donner; le sous-préfet a été plus avisé, probablement. « Ce sont de bons soldats, dit-il, il faut qu'ils vivent; si on les pousse à bout, ils brûleront le faubourg, ils ravageront la campagne; moi, je suis le mandarin de la campagne aussi bien que de la ville. » Enfin, *Deo gratias!* Il est content; nous le félicitons; il nous remercie du secours discret que nous avons donné; il nous donne des nouvelles; il nous répète que de T'ientchoukiao est très bon; il demande du café. Nous passons donc au réfectoire; je mouds le café; le Père Desnos fait chauffer l'eau, car tout notre domestique est aux remparts; nous produisons un café de première classe. Le sous-préfet est très simple, très à l'aise; sa figure est franche, énergique, crâne. Au moment où les t'aoping le mettaient en joue, il leur a dit : Vous pouvez me tuer; je n'ai pas peur; en haut, il y a le Ciel qui me protège « kaot'eou T'ien-pao-yeou ». Cette parole n'est-elle pas remarquable dans la bouche d'un vieux lettré? N'est-ce pas le témoignage d'une âme naturellement chrétienne? Il était beau en nous racontant cela : il s'était mis debout, il faisait le geste large qu'il avait eu pour la circonstance; il s'y croyait encore. A 11 heures et demie, onze heures trois quarts il nous a quittés. Comme il sortait de la maison, Tiwei et Laotsi rentraient; il les a reconnus, les ayant distingués tantôt sans trop le faire remarquer; il rappelle l'acte de Hou-moutsang, un chrétien; il fait un dernier éloge du T'ien-tchou-kiao (religion chrétienne).

Tiwei est un peu échauffé; il a vu des t'ao-ping se glisser, se faufiler vers le Nord; ils vont opérer un retour offensif vers les portes du Nord et de l'Ouest, un coup de main nocturne. Cela me paraît bien improbable. Le Père va tout de même veiller; moi je me couche; il est minuit et demi.

13 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Peu de sommeil la nuit, rapport au café, aux détonations intermittentes, aux sonneries du clairon, aux cris de garde des sentinelles. Vers 3 heures et demie, quelques gouttes de

pluie éteignent ces feux et ces bruits. Le retour offensif n'a pas eu lieu; les t'ao-ping sont partis définitivement.

13 novembre 1911.

Au petit jour, cependant, on a vu l'un d'eux se dissimulant près de la porte de l'Ouest. « Que fais-tu là? » « Je me promène » comme disait le cuirassier surpris dans une boîte d'horloge. On l'a cueilli et mené au mandarin; il avait un carolus et deux piastres, pas une fortune; il dit que plusieurs de ses camarades rôdent dans les environs du Simen; ce doit être faux; il s'est peut-être égaré, tout simplement. Voilà tout ce qu'il y a en fait d'événements aujourd'hui. Tout le monde dort; on se retrouve cependant à table. Les exilés recommencent à rentrer.

Puis il pleut, une pluie sérieuse et pas chaude.

14 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Pluie la nuit, pluie toute la matinée, pluie après-midi, pluie à torrents le soir. Pendant la nuit, il y a eu plusieurs coups de tonnerre. A midi, on annonce de nouveaux soldats, 800; au bout d'un quart d'heure, ils ont déjà diminué de 600. Ce n'est jusqu'ici qu'une rumeur, un « yao yen ». Un notable, M. Yé, vient nous apporter le texte de la convention entre les jeunes gens de T'ong-tch'eng pour la défense commune, et il demande au Père de leur prêter un wan de taëls. Il a fait cette demande avec l'air qu'il était sûr de recevoir cela immédiatement dans la main. C'est qu'ici le trésor est vide; l'impôt n'est pas rentré, et ce n'est guère le moment de lui faire appel. On nous demande aussi nos deux gros canons. Et certainement nous n'avons pas été crus quand nous avons déclaré n'avoir ni canons ni taëls. Le Père a pourtant bien expliqué notre situation financière. Et puis, il a dit : « Mais, et M. Tchang? » Ce M. Tchang est le président du Conseil municipal, le chef d'une famille puissante où il y a toujours eu des mandarins depuis deux cents ans, jusqu'à l'année dernière. Et l'on a dit : c'est signe de la fin de la dynastie. Il lui faut soixante « siencheng » pour recueillir ses fermages. Il est allé se réfugier à la campagne, laissant les autres dans l'embarras. M. Yé nous dit : « C'est un pressureur du peuple; mais il ne sait pas donner. » Il paiera cela; on le rattrapera sans courir, il peut en être sûr. Il va y avoir des impôts à établir, des contributions de guerre, etc. Or, dans la ville, près du mur de l'Ouest, les bâ-

timents de la famille Tchang forment une vraie cité; cela ne se cache pas comme un sac de carolus. Nous ne voyons aucun des 200 soldats annoncés; il est vrai que sous l'averse acharnée, ils ne peuvent guère avancer.

15 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Pendant la nuit, il a fait des coups de vent terribles, à faire croire que les toitures allaient s'envoler. Le matin il fait assez beau, il y a même du soleil. A partir de midi, le temps se gâte; il bruine, puis à partir de 4 heures il pleut avec rage. Toujours pas de t'ao-ping. On continue à rentrer. Lettres de Ngan'king, du 8. On nous dit que les soldats chassés d'ici avant-hier ont été reçus à Liu-tingi à coups de fusil, et apprenant qu'à Takoan on s'apprêtait à les écharper, comme on a mis en hachis les fugitifs précédents (?), ils ont filé sur Liu-kiang. On dit ensuite presque le contraire: qu'ils sont restés hier à Liu-tingi et qu'ils se sont divisés au delà les uns allant vers Liu-kiang, les autres vers Ta-koan. Ta-koan, à 30 lis d'ici, commande un défilé de 20 lis de long, dont l'autre extrémité est Siao-koan.

Des proclamations ont été lancées par le sous-préfet, autorisant de tuer les brigands dans l'acte du brigandage, et quand on en a saisi un, de le juger et exécuter sans recourir aux tribunaux. C'est un remède bien dangereux, qu'il n'était pas nécessaire de prescrire, et qui dénote une civilisation arriérée, un état mal policé. On n'aperçoit aucun vestige des troupes attendues hier.

Notre contribution à la victoire d'avant-hier est bien plus considérable que nous ne pensions. Vers 2 h. ½, pendant le combat fini, vu la rareté des coups de feu, nous eûmes l'idée de photographier les remparts du côté Nord-Est, où l'on se battait, avec les drapeaux kemingtang et la foule des spectateurs. Précisément un notable voisin était chez nous; on lui explique la chose; il va aller sur la muraille; on l'attendra, et, au moment d'opérer, le Père lui fera signe avec son mouchoir. J'installe donc mon appareil sur son pied : il y avait encore quelques balles à voltiger dans l'air; le Père fait entrer vivement à la chapelle l'école des filles qui arrivait pour le chemin de croix; je me disais : « ils ne vont, tout de même, pas mettre un pruneau dans mon objectif ». Au moment où le Père faisait les signes de mouchoir, voilà les spectateurs des remparts qui crient : « Le T'ientchout'ang tire le canon! » Et de s'envoler comme une bande de canards sauvages, y compris nos chrétiens et nos gens qui, eux, pourtant, savaient.

Les habitants du faubourg de l'Est, entendant cela, répètent avec terreur « T'ien-tchou t'ang-fang-pao, T'ien-tchou t'ang-ta-pao ». Et ils s'enfuient à toutes jambes, les civils entraînant les t'ao-ping. Ce fut la fin de la lutte. Les t'ao-ping se retirèrent à la pagode et ils écoutèrent les propositions. Plus tard, tout au soir, lorsque le mandarin les engageait à partir, ils le saluèrent donc de dix balles, qui, heureusement, ne l'atteignirent pas. Le brave homme, qui n'a pas pour fonction d'être un homme brave, s'affaissa au-dessous du parapet. Juste à cet instant, voilà notre artillerie à nous qui se mit à tonner, et, de fait, grâce à notre position, elle faisait un bruit épouvantable. Le mandarin se disait : « Est-ce que je vais en sortir vivant? me voilà pris entre deux feux ». Quant aux t'ao-ping, ils se dirent : « Le T'ientchout'ang se fâche; il vaut mieux nous en aller en douceur ». Et ils partirent. Mais, après cela allez donc faire croire aux gens que nous n'avons pas des canons et des mitrailleuses!

16 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Temps assez vilain, humide, pleurnicheur. Il se sèche un peu dans la journée, mais se remet à larmoyer le soir. Encore un détail sur la bataille. Après le feu de peloton essuyé, le sous-préfet décontenancé et effrayé, voulut s'enfuir par le siao-Pé-men. C'était perdre la tête. Il ne nous avait pas dit cela. Mais l'homme qui a la clef de cette porte lui dit: « Que le grand homme ne fasse pas cela... qu'il aille plutôt au T'ientchout'ang ». Cet incident explique très bien tous les détails de la visite du sous-préfet : Agitation à l'arrivée, assurance vite reprise au contact de notre confiance et de notre belle humeur, l'hésitation à s'asseoir, les « chen-fou-pou-p'a », l'escorte qui semblait s'attendre à seulement traverser notre maison, les recommandations faites à ses gens de proclamer qu'il n'est pas parti, mais qu'il est au T'ientchout'ang, la longueur de la visite.

Au faubourg de l'Est, il paraît qu'on taquine Hou-moutsiang : on le livrera aux futurs t'ao-ping; on le vole. Probablement plusieurs vauriens avaient espéré l'ouverture des portes, le pillage, et quelques petits profits; ils attribuent leur déconvenue à Hou-moutsiang... pas tout seul, je suppose.

Les gens du Tong-men se plaignent d'y passer à toutes les fois, alors que la ville ne veut pas recevoir de troupes. Ils ont embrouillé leurs revendications en se volant les uns les autres, ceux-ci ayant acheté aux t'aoping, à bon compte, le mobilier de ceux-là.

Le sous-préfet a été, ce soir, faire restituer une partie de ces objets à leurs propriétaires respectifs; ce n'est pas aisé. La conscience, à laquelle il a fait appel, est très dure d'oreille.

17 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Assez beau temps.

Le matin, nous faisons une tournée, visitons le télégraphiste; il a été le premier dévalisé; mais il avait caché ses instruments; il n'a plus sur lui que des vêtements d'emprunt, même sa chemise. Puis nous allons dans les hameaux qui font ceinture à l'Est, voir quelques chrétiens, quelques malades. Après-midi, une petite sortie nous fait voir que les faisans n'ont pas tous émigré. Les habitants sont contents de me revoir. Tout le monde nous accorde un bon point. D'ailleurs le profit scientifique de ces deux promenades est à peu près nul. Comme je venais de rentrer, avant 4 heures, la nouvelle tombe comme la foudre que 600 soldats sont à Kin-tcheng-teng, à 35 lis d'ici; bientôt ils ne dépassent pas 200. Qui sont-ils? On dit que les kemingtang ont eu un échec à Nanking. La fuite recommence vers la montagne. On descend le drapeau des kemingtang.

Beaucoup d'hommes qui s'étaient coupé la queue vont-ils la recoller? Le Père Desnos s'inquiète de l'effet que va produire sur le sexe faible la disparition de cet ornement. A 9 heures du soir, visite du sous-préfet et de plusieurs autres gros personnages; je les entends converser avec le Père jusqu'après 10 heures.

18 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Très beau temps. La nuit a été pleine des bruits divers qui accompagnent l'émigration et la guerre.

Hier soir le sous-préfet venait amener au Père deux des Tchang sur lesquels il a mis le grappin; c'est une bonne caution, bien qu'ils ne soient, ni l'un ni l'autre le chef de la tribu; il y avait aussi d'autres gros notables. Tous se montrent très effrayés. Le Père les rassure de son mieux. Il paraît que ces nouveaux t'ao-ping sont, comme les précédents, non des « unfang, » mais des «dao-siun,» qui auraient eu des démêlés avec la jeune garde, « sin-siun, » venue du Kiangsi; ils ont saccagé, puis incendié les plus riches rues de Ngank'ing, dévalisé les tangpou, etc. Les Kiangsi-jen en auraient démoli pas mal. Une troupe du même numéro est, dit-on, allée vers Ts'ien-chan, et l'on s'attend, avec terreur, à une

attaque par l'Ouest. Ces données approximatives sont un peu troublantes; mais il ne faut pas s'effrayer avant de savoir. L'assaut du Simen, par exemple, est peu probable; l'espace, en dehors de cette porte, est trop découvert. Les objets précieux des voisins reviennent se blottir chez nous.

A 9 heures du matin, les renseignements sont que les t'ao-ping, 200 environ, se sont partagé les points cardinaux; une cinquantaine ont filé sur Ts'ien-chan; les autres, arrivés à Kin-tcheng-teng, ont bifurqué, les uns ayant Kong-tch'eng comme objectif, le reste nous faisant l'honneur de leur visite. Ils ont campé à 20 lis d'ici, avec une avant-garde de 25 ou 30 hommes à 15 lis, à Kiang-kia-chan.

Après-midi ils arrivent, drapeau blanc parlementaire en tête, chargés d'un butin encombrant et qui leur prescrit la plus grande circonspection; on dit qu'il est porté par 300 t'iao-fou (porteurs). On les harangue, au milieu d'un grand appareil militaire : « La ville n'a plus de carolus; l'impôt n'étant pas rentré, le trésor est vide; — vous voyez en quel état est le faubourg de l'Est — que voulez-vous? » — « Nous ne voulons que la nourriture ». C'est rassurant; tous les cœurs sont plus à l'aise. Les citadins se promènent autour des remparts; on y voit même des dames. Que font-elles-là, à moins d'acheter les bijoux d'argent et de jade que les brigands possèdent en grande quantité? Tout va bien.

Vers 5 heures du soir une fusillade éclate vers le siao Tongmen, courte d'ailleurs, et dont on ne vient pas nous expliquer le sens : ce n'est peut-être qu'un tir pour inspirer le respect. Mais vers 5 heures ¼ des feux de peloton bien nourris se font entendre au Tongmen; le tsetchehœi nous demande de faire parler notre poudre. Nous montons, nous tonnons; les détonations des t'aoping s'éloignent très rapidement; toute l'action n'a pas duré 10 minutes. De notre belvédère, on voit, au delà du tang-pou, monter de la fumée : « Mais, est-ce qu'ils n'ont pas mis le feu »? — Ils avaient mis le feu, les bandits; pourtant ils ont déguerpi vite; on prétend même qu'ils ont laissé là leurs porteurs, leur butin, leurs couvertures, leurs cartouches...

Les lueurs de l'incendie montent dans un ciel d'une pureté idéale, pendant une heure et demie, approximativement, ou deux heures, et semblent s'élancer de deux foyers un peu éloignés. Il y aurait 18 maisons de brûlées.

Maintenant comment s'est produit l'incident? Les récits sont imprécis. Il y a eu un coup de feu parti par hasard, je ne sais de quel côté, qui a été la cause de tout; on a riposté... et la suite.

Vers 8 heures, un crieur parcourt les rues : « Les maisons qui ont un fusil ou une lance, aux remparts! » Le T'ien-tchout'ang fait comme tout le monde, et même il avait devancé l'appel dans la personne de Tiwei et de Laotsi. Un peu plus tard, le Père et moi nous faisons aussi une tournée sur les murailles, et nous la terminons par une visite au tsetchehoei où nous rencontrons le sous-préfet. Celui-ci, apprenant que je compte m'en retourner à Changhaï le plus tôt possible, me prie de rester encore quelque temps. Et il confie au Père, qu'au premier moment de calme il ira à Ngank'ing prendre des instructions (ou la poudre d'escampette). Hier soir, après avoir congédié les assistants, il a demandé : « Voyons, entre nous, est-ce vrai que vous avez deux gros canons? » Lui aussi! Quant à Hou-moutsiang, il n'a plus rien à apprendre là-dessus, il les a vus et il les décrit: pas très longs, 4 ou 5 pieds, et guère plus gros qu'un litre européen... mais!

19 novembre 1911.

A T'ong-tch'eng. Temps splendide avec vent froid. La ville se drape dans le calme et la satisfaction. Quelques détails... Les t'ao-ping ont tué, à bout portant, d'une balle dans la tête, un vieillard de 80 ans passés, qui voulait éteindre l'incendie allumé chez lui; ils auraient eu 4 blessés, dont la femme de leur colonel (koan-tai) qui a eu la mâchoire traversée. Is ont pu emporter leurs blessés, leurs estropiés, et la majeure partie de leur butin; car ils gardaient à vue leurs portefaix. Les t'ao-ping qui s'étaient dirigés sur Ts'ing-chan ont été dévaliser le tang-pou de Ts'ing-ts'ao-kiai, puis sont venus jusqu'à Kao-tché-ho et ils ont filé à travers les montagnes. Un de nos voisins, un Ma, qui est directeur d'une école à Péking, est revenu; comme il débarquait à Kin-tch'eng-teng, il a buté dans les t'ao-ping qui l'ont mis à nu comme un petit saint Jean. Nos Présentandines perdent un peu la tête. Nos t'ao-ping d'hier auraient été soulevés à Ngank'ing par un nommé Wang, furieux que la population ne veuille pas de lui pour gouverneur, et lui ait préféré Tchou-kia-pao. Les soldats du Kiangsi qui gardent maintenant Ngank'ing se tiennent à toutes les portes pour dévaliser tous ceux qui portent des objets à leur convenance.

Le soir de cette journée s'est agrémenté d'une alerte folle qui a fait tirer des coups de fusil, des coups de canon, obligé tout le monde à une seconde nuit blanche, au milieu des cris d'alarme... à l'occasion de quelques mendiants arrivant de Kong-tch'eng, qui se précipitaient à genoux devant ces fureurs de la poudre en

criant « Grâce!grâce! ». Le résultat le plus remarqué c'est que le colonel de notre garde-municipale, de nos « toanlien », a logé une balle dans la cuisse de son voisin qui va probablement en mourir, malgré nos soins; tous ces hommes tirent comme des idiots, en fermant les yeux et en détournant la tête!

Le 21 novembre, un notable de Koa-tché-chan est venu s'entendre avec les notables de T'ong-tch'eng, et faire avec eux une alliance défensive contre t'ao-ping et brigands. Kao-tché-chan et Tang-kia-wan se sont déjà organisés, dans la montagne, au nombre d'un millier (?) d'hommes. Ils inspirent, dès à présent, une crainte salutaire; mais de tels expédients sont bien dangereux.

Le 22, je quittais T'ong-tch'eng et j'arrivais le 23 au matin à Ngank'ing. Les populations sont désemparées; la terreur qui les agite, les livre à toutes les entreprises des vauriens. Ngank'ing lui-même, à cette date, était en proie à l'anarchie et au pillage; si je n'ai pas été dépouillé de mes effets par les soldats défenseurs de l'ordre public, c'est que j'ai pu répondre T'ientchout'ang à leurs questions. On dit que, pour la ville, du moins, cet état de choses s'est amélioré depuis. *Amen.*

21 novembre 1911.

Les dernières bandes de t'ao-ping qui de Koa-tché-ho ont voulu filer à travers les montagnes, par Koa-tché-ch'an Tangkiawan... ont demandé poliment le passage, et ont dû signer au préalable l'engagement de ne rien prendre, ne rien abîmer, et payer tout ce qui leur serait nécessaire. On leur a fait des prix de famine, doubles et triples des prix ordinaires. Les tombes fraîches d'un certain nombre de leurs prédécesseurs leur ont éloquemment prêché la sagesse et ils ont été très sages.

D'ailleurs les prix de toutes choses sont devenus exorbitants; chacun fait de son mieux pour voler tout le monde. J'ai du (le 23) payer 3 piastres le passage en barque de Kintcheng-teng à Tsong-yang, qui en temps normal serait revenu à 1 piastre, etc. Dans cette traversée, deux incidents caractéristiques de la panique générale: A mi-chemin, le patron me montre, à tribord, une flottille de 5 ou 6 grosses barques, à l'ancre dans une petite baie : « Ce sont des corsaires, gare à nous! ». Juste à ce moment, deux de ces barques se couvrent de toile et font mine de nous donner la chasse. Tiwei sort mon fusil de son étui, et je me disais : « Dame! si elles accostent, je lâche du plomb, et au meilleur endroit possible ». Elles perdaient de vitesse sur nous, et peut-être ai-je été reconnu,

et peut-être n'avaient-elles aucunement l'intention que nous leur supposions. Plus tard, nous croisons une barque; le patron interroge si la route est libre, comprend mal la réponse, croit qu'on ne peut atteindre Ts'ong-yang, et à mon grand désespoir, vire de bord, et rebrousse chemin, jusqu'à ce que s'étant rapproché de la barque, il s'assure enfin qu'on peut aller à Ts'ong-yang. A Ts'ong-yang mêmes terreurs colportées par toute la population de ce très gros bourg. il y a des corsaires à tous les détours; il y a 500 soldats ici, il y a des vauriens du Hochan là; les soldats du Kiangsi qui gardent Ngank'ing détroussent les entrants et les sortants, et se sont répandus dans la banlieue, etc. J'ai cru dix fois que je n'arriverais pas. Aussi, en débarquant à 5 lis de la ville, tout à côté des casernes de l'Est, nous nous sommes formés en colonne serrée, moi en tête, et nous nous sommes avancés, l'oreille au guet, l'œil en éveil, comme des Hurons en territoire Iroquois. Rien. Enfin nous passons devant le poste de soldats qui se tenait à la porte de l'Est. On nous a demandé ce que c'était que cette caravane : « T'ientchout'ang ». Et nous sommes entrés en triomphateurs. Nul doute d'ailleurs, que, à ce dernier endroit, tout autre qu'un Européen aurait été fouillé, et, s'il en valait la peine, volé. Un signe de cela, c'est que tout le monde en ville, même les plus gros richards étaient habillés pauvrement, misérablement, et qu'on n'a recommencé à se mettre bien que 2 jours après, lorsque les hommes du Kiangsi, gorgés de pilleries, se sont rembarqués et ont laissé la place à d'autres.

Un épilogue des luttes de T'ong-tch'eng.

Le jeune homme, blessé dans la nuit du 19 au 20, avait reçu une balle par ricochet; elle était entrée dans la cuisse, un peu au-dessus du genou, mais sans traverser : on la sentait sous la peau de l'autre côté du trou d'entrée; celui-ci était grand, et il y avait eu des hémorrhagies très considérables qui nous avaient déconseillé de tenter l'extraction de la balle, et de la laisser faire sous notre patronage par un « chirurgien » chinois. Après avoir arrêté, à peu près, le sang, nous conseillons, le 21, de transporter le jeune homme à Ngank'ing; le P. Lémour donnera sa carte pour l'admission à l'hôpital protestant, et trouvera une famille qui logera la pauvre mère; car celle-ci veut soigner son fils unique. Le malade arriverait-il vivant à Ngank'ing? J'en doutais : affaiblissement par perte de sang, fièvre allant le soir jusqu'au délire, douleurs aiguës, malpropreté. En tout cas, il fallait se hâter, partir le 22 au matin pour arriver le 23 au soir. Au lieu de cela, il paraît que le malheureux n'est arrivé que le 26, 7 jours après l'accident.

SUR LE 2 NOVEMBRE AU KOUO-YANG.

(*Du P. Dannic*).

Nous voilà encore au mois de novembre. Comme en France, la campagne est bien triste. Presque toutes les feuilles sont tombées. Presque tout le blé est semé, mais n'étant pas encore sorti, nos immenses plaines du Nord sont toutes nues et mélancoliques. Encore le blé noir à couper et les pommes de terre à tirer et toutes les récoltes de l'année seront finies. Les enfants pourront venir à l'école et les grandes personnes au catéchuménat si Monsieur le curé a de quoi les défrayer. Les jours deviennent courts: en moyenne, le soleil se lève à 6 heures et demie du matin pour se coucher à 6 heures du soir. Tou-fou (714-774 ap. J.-C.), le plus grand poète de Chine après Ly-tai-pé (702-763 ap. J.-C.), célébrait à peu près ainsi le mois de novembre de sa patrie. « Le vent est vif, les nuages sont hauts. Aux bords argentés de l'eau transparente, plus limpide que le cristal, des oiseaux rasent le sable. De tout côté, je n'entends que le bruissement des feuilles qui tombent, je ne vois que l'aspect désolé de la campagne. Les feuilles se détachent sous les cristaux de la gelée blanche. Aujourd'hui, s'épanouissent encore les chrysanthèmes, demain, les dernières fleurs ne seront plus. De tout côté, je vois tailler des habits chauds pour l'hiver qui approche. Les hirondelles et les oies sauvages voltigent par troupes : elles sont heureuses, elles vont partir pour des climats moins rigoureux. Le fruit du nénuphar se montre dépouillé de sa brillante parure. Et moi, usé par les maladies et les ans, je monte seul aux lieux élevés. O mon pays, ô souvenir des jours paisibles, ô mes chers amis disparus, quels loisirs pour penser à vous!... »

Faisons comme le poète et, en ce jour du 2 novembre, puisque c'est leur Fête, pensons un peu plus longuement aux défunts de l'année. Aussi bien, parmi tous les Pères de la Province, c'est certainement moi qui détiens le macabre record des... Trépassés. 168 Néophytes adultes sont décédés, à ma connaissance, depuis le dernier 2 novembre. C'est beaucoup, c'est même trop et je commence à trouver que la main du Tout-Puissant s'appesantit durement sur mes pauvres chrétiens que j'aime malgré leurs nombreux défauts.

Les 2 causes principales de tant de décès sont : la famine et le typhus. Sans doute, même en temps ordinaires, j'aurais eu de 40

à 50 décès. Mais, les 100 autres, comment sont-ils morts?... Aussi tristement que possible, humainement parlant.

Une vingtaine sont littéralement morts de faim soit chez eux, soit en mendiant sur les grands chemins. Sans doute, je les ai aidés de mon mieux, mais outre que les secours ne sont pas arrivés à temps, je ne pouvais non plus les entretenir entièrement à longueur d'année. Eux-mêmes mettaient une certaine face à espacer leurs visites, et, pendant l'hiver dernier qui a été très rigoureux, eux ne pouvant venir à moi, ni moi ne pouvant aller à eux à cause de la neige et des grandes distances, beaucoup ont été trouvés morts de faim et de froid dans leurs chaumières, car, ils manquaient autant de vêtements que de nourriture. Soit qu'on les ait ensevelis dans une mauvaise natte, soit qu'on se soit contenté de les traîner dans un terrain vague, cloaques immondes pompeusement décorés du nom de Cimetière, les affreux chiens-loups, plus faméliques encore que les hommes, avaient vite fait de ne plus laisser un seul ossement de ceux que j'avais eu tant de peines à préparer au baptême. Pas plus question d'Extrêmes-Onctions que de cercueils. O pauvres entre les pauvres, que le Seigneur leur accorde au moins le repos éternel!... *Requiem æternam, dona eis, Domine!...*

Une dizaine de jeunes femmes ne pouvant résister aux tortures de la famine et craignant d'être vendues on ne sait à qui et pourquoi, 3 ou 4 mères de familles ne pouvant se résoudre à voir leurs enfants crever de faim sous leurs yeux, se sont malheureusement suicidées. A toutes ces pauvres créatures, bien irresponsables en leur cas d'extrême nécessité et anémie, j'espère qu'après une seconde de contrition, le Seigneur tout miséricordieux aura aussi accordé le repos éternel. Qu'aurions-nous fait à leur place?... *Requiem æternam, dona eis, Domine. Ne intres in judicio!...*

Un jeune chrétien intelligent, pratiquant et bien élevé dans mon école, poussé par la misère et les circonstances, s'était fait brigand. Comme il n'était encore que novice dans le métier, il s'est laissé prendre et le mandarin l'a décapité. Comme il a tenu à mourir avec le Scapulaire, *Requiem æternam*, aussi au jeune brigand en compagnie de son patron céleste, le bon Larron.

Deux de mes plus riches chrétiens ont été assassinés : le vol et la famine en étaient la cause. — *Requiem æternam, dona eis, Domine!...*

Le meilleur de mes élèves, 14 ans, fils unique d'une excellente veuve chrétienne, avait économisé quelques boisseaux de grains

en venant pendant trois mois à mon école. Le soir du plus beau jour pour les chinois, le soir de leur premier de l'an, un oncle brutal dit à mon meilleur élève : « Donne-moi ton grain sans quoi je te tue... » L'enfant refusa et l'oncle tua le neveu. Je vous laisse à penser le désespoir de la pauvre mère quand on lui apporta dans sa robe neuve du jour de l'an le cadavre ensanglanté de son fils unique... A l'âme de mon cher Thomas Kiang, « *Requiem æternam, dona ei, Domine!...* » Paix et consolation aussi au cœur de sa mère inconsolable en attendant qu'elle le rejoigne au ciel.

Repos éternel également à deux idiots. L'un, comme le fou de Folgoat, ne savait que ces cinq syllabes : « *Ya-ou-Ma-hy-ya* »: Je vous salue, Marie, et les répétait plus de 100 fois par jour. L'autre, la femme de mon catéchiste Boniface, après 23 ans de stérile et ridicule mariage, a permis à son joyeux mari de convoler en secondes et justes noces, plus gaies que les premières. *Requiem æternam, dona eis, Domine!...*

Plus de 200 de mes Néophytes, pressés par la famine, avaient émigré et ne sont pas encore rentrés. Sont-ils morts?... Ont-ils trouvé mieux que le Kouo-yang?... S'ils sont morts, *Requiem æternam, dona eis, Domine*, et, s'ils sont vivants : Seigneur, faites-les revenir, car j'ai bien envie de les revoir.

Mais, comment oublier de souhaiter aussi le repos éternel, après tant de travaux et de dévoûment au Père en chef de l'Ing-tchéou-fou, à l'infatigable et bon Père Perrin, décédé le 11 mai dernier, martyr de sa charité, en voulant sauver de la famine, le plus de familles possible de sa Section?... *Requiem æternam, dona ei, Domine.*

Enfin, voici le gros groupe des défunts. Après une année de famine et de privations inouïes, le typhus a trouvé des victimes toutes prêtes chez des faméliques qui n'avaient plus que les os, la peau et un estomac délabré par les choses les plus indigestes, herbes sauvages, racines, écorces d'arbres, etc. De 70 à 80 sont morts du typhus, et, se comportant un peu comme les hommes, le bon Dieu a pris les meilleurs de mon troupeau. An moins, ces typhiques ont-ils eu presque tous le temps de se reconnaître et de recevoir les derniers Sacrements de sorte que je les crois tous au ciel ou en purgatoire. *Requiem æternam, dona eis, Domine.* Seigneur, s'il vous plaît, donnez-nous aussi la paix sur la terre en faisant cesser ce vilain typhus!... Assez, assez de victimes comme cela!... Pitié, mon Dieu!...

Proportions gardées, la mortalité infantile est encore la plus forte.

Rien d'extraordinaire à ce que des enfants nés ou conçus dans une année de famine ne soient pas viables. Mais, comme leurs âmes ne vont pas en purgatoire, félicitons-les plutôt d'aller en paradis que de végéter en un si triste pays que le Kouo-yang.

Jadis, quand j'avais peu de chrétiens, j'allais dans le courant de novembre faire des répons avec chape, croix, encens et enfants de chœur sur les tombeaux des chrétiens, éparpillés dans la campagne. Ici, pas de cimetières communs comme en Françe : il me répugne d'appeler cimetières les ci-devant cloaques pour les mendiants et les vagabonds. Maintenant, qu'en 10 ans, j'ai de 6 à 700 baptisés passés de vie à trépas dans une paroisse grande comme l'arrondissement de Guingamp, je ne puis plus évidemment aller sur chaque tertre ou tombeau, mais je pousse beaucoup les chrétiens à venir dans le mois de novembre et je fais mes Répons dans l'église, à la porte de laquelle se trouvent imprimés sur une grande pancarte les noms des défunts, avec leur âge et leurs villages, ce qui fait le plus grand plaisir aux familles.

J'avouerai cependant, que le culte des morts si vanté des chinois, ne me paraît guères florissant au Kouo-yang. Une fois l'enterrement passé, on ne fait plus rien pour les défunts. A peine, le 5 avril, le jour de la Fête des Morts pour les païens, répare-t-on un peu les tombeaux des ancêtres. Comparés à ceux d'autres pays, les païens d'ici brûlent peu de papier-monnaie. Malheureusement, les chrétiens participant à l'indifférence générale, ne savent non plus encore ni prier à part ni demander des Messes pour les âmes du purgatoire. Je prêche beaucoup là-dessus, mais, sans grand succès. Le sans-souci des générations supérieures pour les générations inférieures est déconcertant. Un père rougirait de pleurer publiquement un fils unique dont la mort fait son désespoir et le mari doit paraître impassible devant le cercuil de la meilleure des femmes laissant même une nichée d'enfants en bas-âge. Par contre, on poussera de faux hurlements de douleur, quand un vieux gaga de 90 ans vient à rendre le dernier soupir. Il est vrai que dans ce cas, on passe facilement d'une extrémité à l'autre et de Jean qui pleure à Jean qui rit : mentalité toute faite de face et de vieux rites, pures chinoiseries contraires à la mentalité chrétienne où tout doit être naturel et sincère. Espérons qu'avec les siècles, leur amour pour les morts, ressemblera au nôtre, et, en attendant n'en prions que davantage pour ces pauvres chinois qui tombent en purgatoire et n'en ont que plus besoin de nos prières et Saints Sacrifices. C'est surtout le devoir du Père qui a converti et baptisé ces pauvres gens.

Il y a 12 ans que je parcours la campagne du Kouo-yang. Dans les premières années, mon conducteur me disait : « Père, voici des maisons de catéchumènes. » — Plus tard, il m'a dit : « Père, voici des maisons de néophytes... » Et, cette année, il me répète surtout: « Père, voici les tombeaux de nos chrétiens!... » Tant il est vrai, comme dit Lamartine dans sa *Pensée des Morts* que

En avançant dans notre obscur voyage
Du doux passé l'horizon est plus beau.
En deux moitiés notre âme se partage
Et la meilleure appartient au tombeau.

Pie Jesu, Domine, dona eis requiem sempiternam.

Tche-li Sud-Est.

PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DE ZO-SÉ.

(Lettre du P.Olivier.)

En arrivant pour la première fois en Chine, et en faisant un premier arrêt à Chang-hai, nous tenions à mettre notre apostolat sous la protection de la Sainte Vierge, et nous ne pouvions, malgré une température de 35° à l'ombre, nous dispenser de faire le pèlerinage de Notre-Dame de Zo-sé.

En route donc! avec trois compagnons. L'un d'eux compte plus de vingt-cinq ans de séjour dans la Mission du Kiang-nan; le second y arrivait il y a dix ans; le troisième est un jeune Père Chinois, dont le père et la mère avec un de ses frères furent martyrisés en 1900 par les Boxeurs au Tche-ly. Nos provisions et nos petits sacs se placent sur une brouette qui ne ressemble guère à ses homonymes de France. La roue, de grand diamètre, est au milieu d'un cadre de bois horizontal qui se termine par deux timons; elle est protégée par des ridelles qui peuvent servir d'appui au voyageur. Celui-ci, en s'asseyant, s'arc-boute avec une jambe contre la barre d'avant, et de l'autre côté appuie le pied sur une corde en guise d'étrier. Le « broutteux », qui met son honneur à charger sa machine jusqu'à ce qu'elle grince sous le poids, parce que cela montre sa vigueur musculaire, nous prie de nous installer chacun d'un côté; malgré ses instances, nous déclinons ses offres et partons à pied.

Au sortir de Zi-ka-wei, on s'engage à travers la campagne, les champs d'arachides, les haies touffues, puis les canaux et les rivières. C'est le moment d'ouvrir notre parapluie! La bonne personne qui m'en fit cadeau se doutait-elle que le premier usage que j'aurais à en faire serait de le transformer en ombrelle, par 40° de chaleur? Malgré nos vastes et volumineux chapeaux, le soleil est cuisant.

Un pont à traverser: son tablier est un tronc d'arbre étroit, muni d'un parapet de branchage. Le passage de la brouette sur ce mince ruban est un angoissant problème; mais notre voiturier multiplie si bien les prodiges de souplesse, d'équilibre et de vigueur, que, sans perte ni avaries, nous arrivons à temps à la gare, car nous allons prendre le train pour Song-kang. Le vétéran de notre bande va pour la première fois depuis un quart de siècle monter en wagon. Sur la route, nous longeons une caserne, où deux fonctionnaires chinois, à la vue du groupe d'Européens, perdent la tête et nous regardent bouche bée avec la curiosité propre à leur race. Quand nous approchons, ils se ressaisissent, se redressent, et s'essaient à prendre des poses de soldat, mais leur œil garde son étincelle naïve.

Nous voici à la gare, petit chalet coquet, tout frais encore, à peine achevé. A l'entrée, un Monsieur, fier d'être Chef de station, et surtout de porter une casquette galonnée à l'européenne, qui dépare le gracieux costume chinois: longue robe bleu-ciel, chaussettes blanches, et pantoufles de velours noir.

Gare neuve, chef nouveau, règlement nouveau aussi, hélas! Le train que nous venions chercher à la sueur de notre front, à partir d'aujourd'hui ne s'arrête plus ici. Nous parlementons. Soudain le sifflet d'une locomotive se fait entendre, la machine apparaît, s'approche, ralentit... et le train passe. Nous aurions pu sans peine y monter à la marche. Le train suivant ne passera que trois heures plus tard. Nous avons le temps. Par bonheur il y a un banc sous un petit abri. Nous nous y installons. Un groupe d'indigènes de 12 à 18 ans prend intérêt à nous regarder. La conversation les a vite lassés; ils préfèrent s'installer derrière les Pères qui lisent, pour mieux voir et de plus près le livre européen.

Enfin le train annoncé apparaît et s'arrête. Notre costume ecclésiastique, notre qualité d'Européens, nous obligent à monter au moins en seconde. Les wagons, couleur café au lait, sont neufs, traversés au centre par un petit couloir sur lequel s'ouvrent à droite et à gauche des compartiments, où quatre voyageurs peuvent s'asseoir, séparés par une jolie table. Les banquettes sont sans cous-

sins. Nous nous installons, et en route! Bientôt des employés se présentent : l'un nous offre une tasse de thé, l'autre une serviette trempée dans l'eau bouillante. Voilà un confortable encore inconnu chez les Occidentaux. Cette serviette est pourtant bien pratique. L'homme du Nord ne soupçonne pas le soulagement qu'on éprouve à s'échauder le visage et les mains quand il règne une température de 35° à 40°.

Après un assez long trajet, nous descendons à Song-kang. La gare est bâtie en pleine campagne. Il faut gagner la ville entourée de murailles à travers des sentiers verts et tièdes. On entend des gémissements, du tapage, et bientôt nous longeons une maison où des pleureuses entourent un cadavre. Notre vue a le don de sécher les larmes et de couper les sanglots, qui reprennent après notre passage, quand on a pris le temps de nous bien dévisager.

Nous arrivons enfin à la petite résidence, près de l'église. Le missionnaire du district est absent. Le catéchiste gardien est tout surpris de nous voir. « Comment, tu ne savais pas que les Pères arrivaient? Le maréchal-ferrant parti ce matin de Zi-ka-wei ne t'a pas prévenu? As-tu retenu une barque? — Ah! Père, le maréchal est allé vous attendre à la gare à 2 h. ½, et ne vous ayant pas trouvés, on a décommandé la barque! » Bénédiction!

Asseyons-nous et prenons le thé, en attendant qu'on ait pu trouver un batelier. Quand nos aïeux jadis allaient en pèlerinage, ils n'avaient pas à craindre les conséquences d'un changement imprévu dans l'horaire des trains de chemin de fer. Ce sont les conséquences du progrès, chez un peuple qui s'ouvre à la civilisation. L'affaire s'arrange pourtant et nous allons vers la rivière où nous attend une jolie barque chinoise qu'on manœuvre par derrière à la godille; elle est en partie couverte d'une voûte de bois cintrée sous laquelle il y a deux petites chambres carrées. Le soir tombe. Il fait terriblement chaud sur l'eau. Le soleil couchant hache de vigoureux rayons d'or le ciel bleu. Tout est calme et bientôt l'ombre a tout envahi. Nous croisons des barques chargées de Chinoises qui sont allées en pèlerinage à quelque pagode. Le petit toit nous protège contre leurs regards inquisiteurs. On n'avance pas vite. Nous avons, pour nous occuper, « la prière et le chant du soir ». Là-bas sur la hauteur, dans la nuit, brille une lumière. Serait-ce un des Pères de l'Observatoire qui travaille et nous attend? La lune disparaît pour se montrer plus tard encore. Tout à coup, *stop!* nous voilà sous un petit pont assez bas, et l'eau est haute. Pas moyen d'avancer! Au secours! Ce sont nos bateliers qui de l'arrière hurlent vigoureusement. De

fait, grâce au poids des six voyageurs, l'avant de la barque avàit pu s'engager sous le tablier du pont; puis arrêt forcé! Nous passons tous à l'arrière et faisons le plus possible pression, tant et si bien que nous finissons par dégager la barque. La navigation continue, un peu lente. Bientôt, nouvelle alerte, nouveau pont! Notre manœuvre réussit; nous nous faisons la main. A la quatrième fois, un de nos compagnons nous dit : « Vous allez voir que ces gaillards-là vont vouloir nous faire débarquer près du dernier pont, à plus d'un quart d'heure du terme et nous forceront à faire le reste du chemin dans l'obscurité. Il est pourtant convenu qu'ils doivent aller jusqu'au bout, mais ils comptent sur les ponts. » De fait, au 6e ou 7e pont, nos bateliers déclarent qu'il est impossible d'aller plus loin. Le pont est trop bas, etc., etc. Mais, à force de peser sur la barque et de nous montrer résolus à aller jusqu'au bout, nous l'emportons, le dernier obstacle est franchi, et nous voici à destination. Scène violente et invectives des bateliers qui veulent être payés sur-le-champ. Mais il faut prévoir l'avenir. Une fois payés, s'il leur prenait fantaisie de ne plus revenir, et de nous laisser à la côte!... aussi, avec sagesse, leur promettons-nous de les payer le lendemain quand ils nous auront ramenés à Song-kang.

Zo-sé est élevé, bien défendu. Une grille haute armée de pointes défend l'entrée de la propriété. Il est plus de 10 h. du soir. Le gardien plongé dans le plus épais des sommeils ne répond point à nos appels. Comment l'appeler d'ailleurs? son nom nous est inconnu, nous avons beau le décorer du beau prénom de François, il ne se laisse guère attendrir. Enfin, de derrière le mur sort un « *hein* » significatif. Sous toutes les latitudes, c'est le cri spontané de l'homme qui, éveillé en sursaut, ponctue un rêve. Enfin, il arrive, ouvre la grille et nous nous engageons dans l'allée montante qui mène à l'habitation du missionnaire. Là, nouveaux appels! Le Père croit qu'on vient le chercher pour administrer un moribond, et ouvre ses volets. Apprenant à qui il a affaire, il descend en hâte, nous introduit et nous reçoit avec la plus exquise charité. En un tour de main, il nous sert un souper impromptu auquel ne manque certes pas la gaîté... Voici que sonne 11 h. ½. Il est temps de se reposer. La nuit fut courte et chaude. A 5 h. ½ nous montions au sanctuaire pour y faire nos dévotions.

Cette colline, sise à une trentaine de kilomètres de Shanghai, avait été jadis choisie pour y ménager un petit coin, où, loin de l'atmosphère peu salubre de la grande ville, les missionnaires fatigués pourraient venir respirer un air plus pur et reprendre des

forces. Le Père chargé de ce district y avait élevé un fort modeste sanctuaire que les agitations des *Longs-cheveux* allaient mettre en évidence. En juin 1870, le sang des martyrs avait coulé à Pékin; la Chine du Sud se voyait menacée, la tourmente grossissait toujours. Le 4 juillet, le R. P. Della Corte, Supérieur de la Mission, voulut trouver une « Auxiliaire ». Dans la petite chapelle, il fait vœu, si la Mission est épargnée, de bâtir en cet endroit même un grand sanctuaire en l'honneur de la Très Sainte Vierge. La semaine suivante, la paix était assurée. Aussi ne tarda-t-on pas à élever l'église en l'honneur de *Notre-Dame Auxiliatrice.*

Rendez-vous des chrétiens d'alentour, on y voit à certaines époques de magnifiques pèlerinages. Au moment où nous faisons le nôtre, il n'y a personne. Nous célébrons la sainte Messe aux pieds de la Vierge vénérée, et nous lui consacrons notre apostolat en Chine. Nous aurons une bonne « Auxiliatrice » dans une œuvre dont le bon Dieu seul connaît les difficultés, les épreuves, la durée et les fruits.

Nos prières terminées, nous jetons un coup d'œil sur l'Observatoire, que nous visiterons plus à loisir après le déjeuner. La complaisance et la charité des Pères qui y travaillent, nous confondent. De vulgaires profanes se font scrupule de prendre à ces infatigables travailleurs un peu de leur temps précieux. Mais le Père tient à nous montrer les phénomènes perçus à la périphérie du disque solaire. Assis au bout de la gigantesque lunette, je regarde et j'attends. L'appareil est au point; mais il prend aux nuages la fantaisie de me cacher le point à observer. Enfin je puis voir se dégager du soleil une sorte de chevelure flottante, fluorescente et gazeuse.

Laissant ces sublimités et ces hauteurs, nous descendons visiter l'Ecole Apostolique. Sur les flancs de la colline s'étage un Chemin de Croix, dont les stations bordent les allées qui montent en serpentant de la résidence au sanctuaire.

A 2 h. il nous faut déjà quitter nos hôtes; ravis de leur accueil et de ce petit séjour à Zo-sé, nous regagnons la barque qui nous ramène vers 5 h. à Song-kiang.

Là, alerte d'un nouveau genre. Les catéchistes ne s'entendent pas sur l'horaire des trains. Il en est même un qui prétend que pour ce train du soir, il faut prendre les billets à une gare, et aller à une autre, située à quelques kilomètres, de là prendre le train. Prévenus que ce brave homme n'a pas plus le génie pratique, que l'expérience des chemins de fer, nous nous décidons pour ce

qui nous paraît le plus vraisemblable. Nous partons donc à travers la ville chinoise. Les rues ont environ 4 mètres de large; nous marchons l'un derrière l'autre, croisant des Chinois de tout costume, à la lueur d'un éclairage plutôt sobre. Le catéchiste en tête porte une lanterne vénitienne. Ce n'est pas inutile; en passant sur un petit pont, voici que sort quasi de terre un cri de bête écrasée : c'est un grand chien qui dormait là en plein passage, et sur lequel l'un de nous venait de marcher bien innocemment. L'animal doit être habitué, car après ce premier cri de la nature, il se recouche au même endroit. Nous croisons une litière, dont les porteurs disent quelques mots à notre guide. « Qu'ont-ils dit? demandai-je. — Que le train serait en gare! Il faut nous hâter! » Nous précipitons une allure déjà rapide, et, sortis des ruelles, nous parvenons à un terrain vague d'où nous voyons à un kilomètre les feux de la voie ferrée. Tout à coup l'on distingue une lumière qui se déplace assez vite et va vers la gare. « C'est le train! » et nous piquons dans l'obscurité un pas de course des plus accélérés. Nous arrivons à la gare. De train,, point! de train, pas encore! il faut attendre 20 minutes, car il a du retard. C'était bien la peine de courir!

En wagon, l'atmosphère est terriblement chaude. Le temps est lourd, à l'orage. Il est plus de 9 heures du soir quand nous descendons à Shanghai. Le seul moyen qui s'offre à nous ce sont les pousse-pousse, appelés ici *rickshas*.

Au sortir de la gare, c'est un véritable assaut à subir de la part des « rickshistes », qui veulent nous hisser de vive force sur leur véhicule. « *Yang-king-pang!* » leur dit le Père. C'est le nom de la résidence en ville, le seul mot de chinois que je sache. Il faut au moins savoir où l'on va. Après quelques minutes de trajet pénible au milieu de la cohue des voitures, nos hommes se dégagent et prennent le pas de course. Tout allait bien, quand vint à passer un attelage de maître, élégant, éclairé à l'électricité, et traîné par deux beaux chevaux. Mon « rikchiste », et tous ceux de sa profession, croient l'honneur du corps engagé à ne pas se laisser dépasser par des animaux, et les voilà qui prennent un galop effréné, se poursuivent, se dépassent, se croisent avec autant d'habileté que les omnibus et les fiacres de Paris aux passages les plus animés, et l'équipage ne veut pas se laisser vaincre. Par bonheur, celui-ci finit par s'engager dans une autre direction, et je ne vois plus qu'un chassé-croisé de pousse-pousse à la lueur des lampes fumeuses qui éclairent les maisons de la ville chinoise. A cette heure, elle offre un curieux spectacle : la quasi-

obscurité, l'atmosphère étouffante, les relents de friture à l'huile de sésame, le va-et-vient de formes humaines sans autre vêtement que celui que leur départit la nature, au corps bronzé par le soleil d'Orient, tout cela fait rêver aux Titans, ou aux fournaises de Tubalcaïn. Je finis pourtant par m'apercevoir que sur les *rickshaws* qui m'entourent, il n'y a plus de visages connus! Où suis-je? Mes guides courent à perdre haleine, sans hésiter; ils doivent savoir où ils vont; je ne pourrais d'ailleurs que leur dire: « *Yang-king-pang!* » Je me recommande à mon bon ange, et continue patiemment à prier pour ces pauvres païens vivant « *in umbra mortis* ». Bientôt les rues s'élargissent. Voici les quartiers européens, un boulevard, un pont; mes guides décrivent un gracieux arc de cercle, abaissent les brancards et m'invitent à descendre : « *Yang-king-pang!* »

« *Yang-king-pang!* » La berge d'une rivière? Mais non! Stupéfait, je les regarde et fais des signes de négation; je leur répète, à plusieurs reprises, craignant de mal prononcer : « *Yang-king-pang!* » et ils me répondent : « *Yang-king-pang!* » avec le ton rassuré, et fort peu rassurant, d'un cocher arrivé à destination. Que faire? Descendre? Je n'ai d'ailleurs pas une sapèque à leur donner. J'essaye de leur dire qu'ils devaient suivre mes compagnons... je leur montre ma soutane par gestes en disant : « *Yang-king-pang!* » dans l'espoir que la vue de mon costume amènerait leur esprit à une association d'idées heureuse. Ils ont l'air de me trouver maigre, et c'est tout. Décidément, je suis sur le pousse-pousse, et j'y reste. La scène se renouvelle devant un policier chinois avec le même succès. Mon bon ange m'inspire : « *Consulat français!* » A ces mots, l'œil de l'agent s'éclaire d'intelligence, il donne des explications aux rikchistes... et nous recommençons à rouler. Le Consulat, me disais-je, est dans le voisinage de la Résidence. Je trouverai bien là un portier qui me comprendra. Nous tournons, et à la lueur des reverbères, je distingue l'écriteau : « *Rue du Consulat de France.* » Rassuré, je regarde à droite, à gauche: des magasins, des cafés-concerts. Pas de Résidence! et mes gens se retournent avec des airs de dire : « Ici? » Bientôt ils s'engagent à gauche dans une rue moins éclairée; de fait, *Yang-king-pang* est dans une rue perpendiculaire à la rue du Consulat... mais ce n'est pas celle qu'ils prennent. Patience! ils arrivent... mais pas du tout! je me retrouve dans le plus noir des quartiers, près de la porte chinoise. Je les arrête net, et leur montre qu'ils ont à rebrousser chemin. Ils sont désespérés! et je suis navré de voir la mine de ces pauvres gens : qu'y faire? On regagne les

quartiers lumineux et bruyants... J'aperçois un monsieur vêtu de coutil blanc, et coiffé d'un chapeau de paille : « Pardon, Monsieu... » Il me répond en français. Je suis sauvé! J'étais à deux pas de l'église Saint-Joseph, où ce monsieur me conduit. J'y retrouve mes compagnons qui avaient fait l'impossible pour me rejoindre. Il était 11 h. ½ du soir. Il s'était passé pour nous ce qui aurait lieu avec un cocher de Paris à qui l'on aurait dit : Vaugirard! Ce nom, qui pour nous est celui d'un collège, est pour lui celui de tout un quartier. *Yang-king-pang* est aussi, je l'ignorais, le nom du quartier où se trouve la Résidence, et les rikchistes chinois n'ont pas le droit, sans patente spéciale, de pénétrer dans le terrain des Concessions,et d'aller au-delà du pont où ils m'avaient mené. C'est là d'ailleurs que mes compagnons étaient descendus pour gagner à pied la maison.

Est-il besoin de dire que dans ce pèlerinage un peu mouvementé nous avons éprouvé le secours de Notre-Dame de Zo-sé?

Gervais OLIVIER, S. J.

TRAITS DE MŒURS.

Un enlèvement pour le bon motif.

Pas plus en mission qu'ailleurs, les chrétiens ne sont toujours parfaits. Il y a des fautes, et dont les conséquences sont parfois funestes. C'est en quoi elles peuvent servir de leçon, comme en témoigne l'histoire suivante, à la vérité peu édifiante, mais en somme instructive.

Il y avait une catéchistesse (nommons-la *Philomène*) qui réussissait à merveille et s'était acquis la sympathie de toutes les païennes de son village.

Une femme chrétienne étant tombée malade, elle alla l'assister dans ses derniers moments. Le mari se dit : « Tiens, j'en perds une, mais voici une remplaçante et mieux que l'autre, encore! » Qu'y eut-il? Résistance et lutte, ou entente commune? On ne le saura jamais sans doute. Toujours est-il que les gens du village prétendirent que de concert avec le mari elle avait aidé la malade à mourir. L'enterrement fut aussi vite expédié que la mourante, et au retour du cimetière l'homme invita Philomène à venir s'installer chez lui, ce qu'elle fit sans plus de formalités.

Ce fut un énorme scandale. Il y avait de quoi. En Chine il n'y a jamais, — théoriquement du moins, — de filles qui se conduisent mal. Trop grand serait le déshonneur. Quand on parle

dans les livres de « concubines », à propos de tel ou tel grand personnage, au point de vue chinois, ce sont là des épouses du second ordre, les « petites épouses », par rapport à la « grande épouse du premier degré ». Leur situation est officiellement reconnue. Mais d'union irrégulière, il n'en est point qui se laisse connaître. Il n'y a pas davantage d'enfants illégitimes, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en naisse pas, mais on les supprime, voilà tout. Telle est l'hypocrisie du paganisme.

Quoi qu'il en soit, le scandale public déshonorait et désolait nos chrétiens. Les Chinois ont mille manières d'insulter les gens sans en avoir l'air, de « maudire le coq en montrant le chien », et les païens ne s'en privaient pas. « O cher ami! tu ne trouves pas de fiancée? Patience! au printemps prochain, il viendra une maîtresse d'école : ça pourra peut-être faire ton affaire. » Et bien d'autres. Aussi les chrétiens auraient-ils voulu casser les jambes au séducteur et enterrer la femme toute vive. On eut toutes les peines du monde à les en empêcher.

On leur permit toutefois de procéder à un enlèvement. Deux solides gaillards, hommes de confiance, montèrent en char, et tandis que l'homme était occupé aux travaux des champs, se saisirent de Philomène et la ramenèrent à sa famille. Là, il est vrai, sa vie ne fut pas rose. Ses frères, pour se venger du déshonneur qui rejaillissait sur eux, la rouaient de coups.

Cependant, on cherchait à la marier dans une province voisine, et en quelques jours on eut trouvé preneur. Seulement, au dernier moment, les entremetteurs firent une fausse manœuvre, les pourparlers traînèrent un peu en longueur, la recluse trouva moyen de s'échapper et d'aller retrouver son séducteur. Tout était à recommencer.

Cette fois, on n'hésita pas à faire intervenir un mandarin. Le service à lui demander était délicat, mais les bons rapports qu'on entretient avec lui autorisaient cette confiance. Il s'agissait d'arrêter le couple par autorité de justice. La femme serait confiée, non plus à sa famille, mais à une vieille duègne sur qui on pouvait compter; l'homme, gardé sous clef jusqu'après le mariage. Ce qui fut fait.

Restait à trouver un parti. « Trouvera-t-on quelqu'un qui voudra de Philomène après cet esclandre.? » disait un missionnaire légèrement incrédule. « Si on trouvera? répondaient les chrétiens; dix plutôt qu'un. »

Avouons pourtant qu'ils avaient un peu préjugé. Les premières négociations échouèrent. Une seconde tentative ne réussit pas mieux,

lorsqu'un brave chrétien me dit : « Pourquoi chercher bien loin ce que nous avons tout près? Un tel avait donné sa fille en mariage à T..., elle est morte; il ne serait pas fâché d'avoir une *sukoei-niu* (mot-à-mot *fille rajoutée*, celle qui remplace la défunte comme belle-fille). — Et le gendre, qu'en dit-il? — Oh! il accepte. — Vous l'avez vu? — Non, mais je vais le faire venir. »

Et le même jour, on venait dire : « Ils veulent bien des deux côtés : à quand le mariage? Le fiancé est déjà confessé et tout prêt. » Voilà ce qui s'appelle être expéditif. La cérémonie fut fixée au soir même, après la prière des femmes. On pensait qu'ainsi la chose passerait inaperçue, mais quelques petites filles, ayant rencontré Philomène qui se rendait à l'église, remarquèrent qu'elle s'était faite belle : deux ou trois galons de couleur cousus sur ses habits de grosse toile. C'en fut assez : les fillettes devinèrent le motif de cette toilette et allèrent au plus vite en porter partout la nouvelle, si bien que l'église eût été envahie si le sacristain n'avait aussitôt fermé les portes.

Le consentement fut donc reçu par le prêtre, mais à la sortie, les nouveaux mariés n'échappèrent point à un charivari. Il est vrai que ce ne fut pas long : un char les attendait, et fouette cocher! les voilà partis pour un autre pays.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que la pauvre femme fait là ce qu'on peut appeler un mariage superbe, en tout cas beaucoup mieux que... l'autre. Elle entre dans une famille qui a une belle situation. Mais vous voyez par là comment se traitent en Chine les questions matrimoniales, et qu'on n'y est pas difficile.

Lettre du P. Jean Debeauvais.

Ma situation de cette année[1] m'a fourni l'occasion de retrouver dans la race chinoise, sous la pellicule jaune, l'universelle et éternelle nature humaine, et plus spécialement l'âme de l'adolescent, avec ses faiblesses, mais aussi avec ses qualités, y compris la franchise.

Je ne puis résister au plaisir de vous citer les deux traits suivants, bien authentiques et pas uniques.

Au commencement de la Semaine Sainte, j'avais sermonné deux élèves coupables... de la légèreté propre à leur âge (16 ans environ). A chacun d'eux je n'avais imposé d'autre pénitence que celle-ci : « Cette semaine, par respect pour la Passion de N.-S.,

1. Préfet du Collège et Petit Séminaire de *Sien-hsien*.

vous vous efforcerez d'éviter toute légèreté, toute parole inutile, tout acte de paresse; et à la fin de la semaine, sans que j'aie à vous appeler, vous viendrez me dire comment vous avez tenu votre résolution. »

Le jour de Pâques, l'un d'eux arrive au moment où j'y pensais le moins : « Père, je viens vous dire que cette semaine a été à peu près bien, mais pas tout à fait. J'ai encore bavardé quelquefois en classe et je me suis empoigné avec un tel. »

Peu après, je traversais une cour, lorsque l'autre court à moi : « Père, cette semaine-ci a été meilleure que les précédentes. — Tout à fait bonne? — Non, pas tout à fait. »

Quelle différence essentielle voyez-vous entre la conduite de ces deux enfants et celle de n'importe quels autres enfants Européens? Pour moi, je n'en vois pas.

Certains prétendent, il est vrai, que la mentalité de ces enfants change au moment de la puberté. Il y a là un phénomène psycho-physiologique qui est peut-être vrai, mais demande un supplément d'information.

Jean DEBEAUVAIS, S. J.

Lettres du P. E. Hopsomer, missionnaire à Ou-i.

« Père, je m'appelle *Tchao-fong-ming;* j'ai loué pour sept ans une petite maison avec cour au prix de 4 ligatures (6 francs); j'ai encore un an de bail. Il y a trois ou quatre ans, deux arbres ont poussé dans la cour; je les ai transplantés dans une terre à moi. Le propriétaire prétend que ces arbres sont à lui et veut me frapper d'une amende de 60 ligatures. Je prie le Père de me protéger. — Oui, mais est-il bien sûr qu'au moment de louer cette maison ces arbres n'étaient pas dans la cour? — Le propriétaire prétend qu'ils y étaient, moi j'assure qu'ils n'y étaient pas. D'ailleurs voici le contrat, il n'est pas question d'arbres. Et puis, quiconque a un peu d'expérience, rien qu'en voyant les arbres, constatera qu'ils n'ont pas plus de trois ou quatre ans. Le propriétaire me persécute parce que je veux être chrétien. »

Je fais écrire aux chefs du village chrétien de ce catéchumène de prendre des informations pour savoir si ce brave homme m'a dit la vérité, et je les charge d'arranger l'affaire.

— Un bon vieillard m'arrive : « Père, j'ai un scrupule. — Ah! explique-toi. — Mon fils était allé au marché; il conduisait la mule. En passant dans la foule, il demanda qu'on fît place, disant que la mule ruait. On refusa de le laisser passer et on le

battit. Cependant, sachant que mon fils était chrétien, les païens prirent peur, craignant que le Père n'intervînt et qu'ils n'eussent une affaire. Ils voulurent donc faire des réparations, et on vint chez moi me faire la prostration. Mon fils et moi, nous nous déclarâmes satisfaits, disant que l'affaire n'aurait pas de suites. Mais voici que mon garçon, probablement par suite des coups reçus, eut, quelques jours après, des clous et des ulcères. Sans rien me dire, il alla trouver le principal coupable, lui fit voir clous et ulcères, et lui déclara que s'il ne lui remettait pas immédiatement 50 ligatures, il le dénoncerait au mandarin. Les 50 ligatures furent déboursées. Comme je suis vieux, je me suis acheté un cercueil et des vêtements dont on m'habillera après ma mort. Ce qui fait que je puis voir venir la mort avec calme. Cependant je ne suis pas tranquille au sujet de l'accueil que me fera le bon Dieu quand je paraîtrai devant lui dans ces beaux habits et dans ce magnifique cercueil. Je me demande si cet argent a été acquis justement. Qu'en pense le Père? Je suis prêt à faire ce qu'il me dira. — Je regrette que ton fils ait agi ainsi; ce n'est pas beau à voir. Les païens n'auront pas une haute idée des chrétiens. Cependant je n'oserais pas dire qu'il ait commis une injustice. Donc reste en possession de tes habits et de ton cercueil; mais si ton corps est pourvu du nécessaire, n'oublie pas ton âme : c'est autrement important. »

— Voici un homme tout en larmes. « Père, on a frappé mon petit garçon et on a presque assommé ma femme. — Qui? où? — *Liou-king-ling*, un païen qui déteste les chrétiens. — Et pourquoi a-t-il frappé? — Il n'y a aucune raison. Ma femme et mon garçon marchaient bien pacifiquement, lorsque cet individu, qu'ils rencontrèrent, frappa le petit. Ma femme fit une observation; alors le brutal la frappa sur la tête et frappa aussi deux de mes parentes accourues au secours. — Il est bien étrange que tout cela se soit passé sans raison aucune. — Père, ce païen a été obligé, il y a deux ans, de réparer ses violences envers les chrétiens. Il a dans le cœur la haine du chrétien; cette haine a débordé, c'est pour cela qu'il a frappé. — Si tout cela est bien vrai et si vous ne dites pas de mensonges, il y a des mandarins : accusez, mais non comme chrétien. Je verrai ensuite s'il y a lieu que j'intervienne. »

Voilà le bilan d'une journée. Encore est-il incomplet. Des affaires de ce genre, il y en a tous les jours et il faut traiter tout cela au milieu d'un grand nombre d'autres occupations.

Dans la chrétienté où j'ai célébré la fête de Noël, l'église ne rappelait que trop l'étable de Bethléem : la pauvreté, la foi, la bonne

simplicité de ces braves gens, leurs flûtes, leurs fifres faisaient songer aux bergers de la Crèche. Je fus vraiment ému en distribuant pendant la messe de minuit le Dieu des petits et des humbles à ces chrétiens chinois. Comme ensuite je les félicitais de leurs chants et de leur musique : « Père, me dirent-ils, comment célèbre-t-on Noël en France? »

La France! Oui, la France, après la Chine, c'est pour nos chrétiens le premier pays, pour ainsi dire le seul pays. N'est-ce pas de là que leur viennent leurs missionnaires et les ressources?... Un de ces chrétiens à qui je parlais du ciel, me dit naïvement : « Quand je serai au ciel, je pourrai voir Pékin et la France! » D'abord Pékin, c'est tout naturel, et ensuite la France... Aussi, quelle tristesse et quel étonnement lorsqu'ils apprennent par quelques rares journaux ce qui se passe dans notre pays! « Est-ce vrai, Père, qu'en France on chasse les prêtres et les Sœurs? » Et navrés, nous sommes obligés de dire la vérité et de leur faire comprendre qu'en France ce sont « les Boxeurs » qui sont au pouvoir. Ils n'en reviennent pas.

Mais je reviens à la question : « Comment en France célèbre-t-on Noël? » Je dus répondre que dans chaque église il y a une crèche représentant l'étable de Bethléem. Couché sur la paille, on voit l'Enfant-Jésus; la Sainte Vierge et Saint Joseph agenouillés l'adorent; puis ce sont les Bergers, les Rois Mages et jusqu'au bœuf et l'âne. Au-dessus de l'étable, l'étoile miraculeuse. « Père, me dirent-ils, comme ce doit être beau! comme il doit faire bon à prier devant cette Crèche! Si le Père voulait écrire en France, il trouverait bien quelque personne qui lui enverrait pour nous les personnages de Bethléem. » J'essayai de détourner la conversation, mais avec une ténacité tout orientale, ils revinrent plusieurs fois à la charge. Je réfléchis et me dis que la Crèche qui produit sur tous les esprits une si vive impression, n'en produirait nulle part de plus forte que sur ces âmes simples, et je leur ai promis une Crèche, mais à la condition qu'ils me convertiraient cinq païens. Ils acceptèrent avec joie. Ils se sont mis à l'œuvre, et ont réussi. A mon tour de m'exécuter.

Lettres du P. Ph. Leurent.

Yang-tien, 10 juin 1911.

La fête du Saint-Sacrement s'est passée à *Yang-tien :* procession dans la cour de l'église; reposoir bien modeste, mais qui

parut fort beau à N.-S. et à mes chrétiens; petit dais fait à la hâte avec du calicot et recouvert de guipure, cadeau récemment reçu d'Europe. Les quatre coins du dais étaient portés par quatre vieillards de plus de 70 ans; deux fleuristes envoyaient gravement à N.-S. leurs baisers et leurs fleurs en papier, — point de fleurs naturelles à cause de la sécheresse; — enfants de chœur tout fiers dans leurs soutanes rouges. La fanfare rejouait ses vieux airs, aussi peu variés que jadis ceux de la fanfare du collège de T***. Les gens ont bien prié, malgré la chaleur de 38° qui faisait tordre tous les cierges.

17 juin.

C'est le moment de la moisson du blé; ce travail dure ordinairement huit jours. Ce sont huit jours d'affairement; on ne dort plus; on se met à l'ouvrage dès 4 heures du matin, et jusqu'à 9 heures du soir. Le rendement de la récolte a été passable. Le *mou* chinois (6 ares 66) rapporte de 20 à 40 litres de grain (1). Plus au Nord où les terres sont excellentes, le *mou* produit 50 litres et plus, mais on ne fait qu'une récolte, tandis que dans ce pays-ci, on sème du maïs, ou des fèves ou des pois aussitôt après la moisson, et l'on a ainsi deux récoltes par an, ce qui compense le faible rendement. Il faut dire que ce faible rendement est dû aussi aux nombreux vols de gerbes de blé qui se commettent, et aux dégâts causés par les gens qui vont à travers champs couper de l'herbe, usage toléré. C'est la liberté avec ses abus.

La vie du paysan chinois est très dure en été : il doit biner et sarcler ses champs trois ou quatre fois, suivant l'abondance des pluies, fumer les pieds de sorgho ou de millet avec une sorte de terreau, tout cela en plein soleil par une chaleur qui dépasse parfois 40 degrés.

29 juin.

Retour à la Résidence. J'étais parti de Tchang-hing-tsoun à 4 h. du matin. Malgré l'heure matinale, j'avais encore eu 40 communions à la messe. Sur la route, je traverse le grand marché aux fruits : chaque matin on y apporte des environs abricots et pêches; à l'automne, c'est le marché aux poires et aux pommes. Car c'est ici la région des arbres fruitiers. Durant près de 10 ki-

1. De 4 à 5 hectolitres à l'hectare.

lomètres je ne fais que longer des vergers; parfois dans les chemins creux, les abricotiers, forment une voûte de feuillage et de fruits au-dessus de la route : il suffirait d'étendre la main pour cueillir; mais de fait on vole peu; d'ailleurs les vergers sont gardés jour et nuit : point d'enclos, point de haie de séparation; entre les rangées d'arbres, on sème généralement des céréales. Cette année, bonne récolte de fruits : les abricots peuvent revenir à dix ou douze pour un sou. Les abricotiers greffés donnent des espèces nouvelles, dont le fruit blanc ou rougeâtre ressemble un peu au brugnon.

2 janvier 1912.

Il y a dans la ville de Sien-hsien une pagode dédiée à la *déesse Nai-nai* (ou *Grand'Maman*) que l'on invoque pour obtenir des enfants. A côté de sa statue se trouve celle d'un personnage qui porte sur l'épaule une besace remplie de petits enfants en plâtre. Les gens qui viennent à la pagode y brûlent de l'encens et marquent d'un signe l'un de ces bébés. Il y a aussi, aux côtés de la déesse, une foule de petites figurines en plâtre qu'on délaie dans de l'eau et qu'on absorbe. Les mamans qui ont été exaucées viennent ensuite offrir en *ex-voto* des bébés en plâtre. Souvent l'enfant est voué à la déesse, surtout si c'est un garçon.

Beaucoup de garçons portent à leur cou, jusqu'à leur mariage, un cercle en forme de boudin, qui est censé les attacher à la vie; ce boudin est en toile rouge et bleue, garnie à l'intérieur de papier qui a servi aux enterrements païens : ce sont des *franges* de papier, en nombre égal au nombre d'années vécues par le défunt. On tâche de se procurer les franges d'un octogénaire ou d'un nonagénaire. C'est incroyable ce qu'il y a de superstitions dans la vie païenne.

12 février.

A la naissance du premier enfant d'une famille, les parents de la jeune mère doivent, *le 12e jour*, lui rendre visite et lui offrir des présents. Ces présents consistent en toile, vermicelle, riz. Un autre usage veut que *le 100e jour*, la grand'mère, ayant fait une petite culotte pour le bébé, on jette par les trous des jambes une centaine de boulettes farcies qui tombent ainsi dans la marmite. Ce rite doit obtenir à l'enfant *cent années* de vie. C'est un usage superstitieux dont s'abstiennent les chrétiens.

20 mars.

Un accident a failli gâter la fête de saint Joseph. Un muet se mit à faire de l'escrime dans la cour, à gesticuler comme un forcené; peu à peu l'accès devint une sorte de folie. M'apercevant, il voulait m'attaquer. Ses frères durent le garrotter; mais la nuit, échappant à la surveillance de ses gardiens, il sauta pardessus les toits très bas des maisons et arriva dans ma cour en hurlant; il ramassa un morceau de brique et le lança contre la fenêtre de ma chambre. Ses frères arrivèrent à temps et s'en rendirent maîtres.

26 mars.

Ici on connaît les phonographes. Trois chrétiens de Wo-foutang se sont cotisés pour en acheter deux. Sauf quelques airs de cafés-concerts anglais ou allemands, ce ne sont qu'airs de comédies chinoises, le tout très peu varié et qu'on n'aime pas à écouter deux fois. Ils allaient donc donner des séances sur les foires et dans les maisons, mais les bénéfices ont été médiocres; aujourd'hui ils cherchent à revendre au rabais leurs appareils. Je leur avais prédit un insuccès : ils n'ont pas voulu me croire.

Plusieurs chrétiens de Liou-piao partiront dans quelques jours pour aller cultiver la terre en Mongolie; là-bas la population est clairsemée, la terre très bon marché; ils essaient de faire fortune au loin. Le Chinois de plus en plus s'habitue à quitter son pays: la distance ne l'effraie plus, dès qu'il y a espoir de gain; on l'a vu au Transvaal.

Le désir de gagner de l'argent a provoqué le départ de plusieurs de mes catéchistes : c'est une épidémie de démissions; les uns vont dans les Vicariats voisins où les salaires sont plus élevés et où on les reçoit à bras ouverts; tel autre a trouvé une place de commis dans les bureaux du chemin de fer; alors, adieu le service du Père!...

Ces travaux du chemin de fer attirent des ouvriers de régions très éloignées : *auri sacra fames*. Nous assistons à un mouvement de transformation du pays, transformation par l'éducation, par l'introduction des produits et articles européens; augmentation du bien-être, de désirs et probablement du même coup diminution de foi et de vie religieuse.

Lettre du P. Viot.

Tai-ming-fou, juillet 1911.

Comme but de promenade, nous allons le plus souvent, en guise de campagne, à notre four à briques peu éloigné du collège. Cela nous expose à savourer, selon le vent, tout autre chose que des senteurs printanières. Cela nous donne aussi l'occasion de voir parfois quelques scènes « bien chinoises » comme le tableau suivant :

Au milieu d'un carrefour, une charrette arrêtée, et sur cette charrette une vieille paysanne. Un peu en arrière, un homme à genoux par terre les mains liées derrière le dos, et maintenues par une brique. Vis-à-vis de lui, accroupi comme pour entendre ses explications, un homme paraissant aussi exalté que la femme avait l'air résigné, et le coupable impassible. Enfin, allant de l'un à l'autre, à la façon des entremetteurs, un jeune homme plein d'animation, et un vieillard grave et réservé. On eût presque cru voir Job en présence de sa femme et de ses trois amis, ou un de ces jugements comme il s'en faisait dans l'antiquité aux portes des villes.

Nous cherchions l'explication de cette scène, quand passa un de nos élèves de français, un païen, qui s'empressa de nous renseigner. L'homme à genoux, — un homme d'environ 50 ans — était un « fils dénaturé » qui avait frappé sa mère, une veuve. Le père de celle-ci voulait livrer le coupable au mandarin. Le cas est grave dans un pays où le conseil de famille peut, sans être inquiété, aller jusqu'à enterrer vivant celui qui a manqué de la sorte à la piété filiale. On se rendait donc au tribunal, mais avant de franchir les fossés de la ville, on faisait un essai public de réconciliation, et les hommes qui allaient du fils à la mère n'étaient autres que les inévitables entremetteurs.

Cette vieille paysanne n'était-elle pas une image de la « vieille Chine », veuve depuis des siècles déjà des saines traditions religieuses et familiales qui avaient fait longtemps sa force et obligée de subir les outrages de ses fils, qui bouleversent tout au nom du progrès et de la liberté ?

Lettre du P. Pierre Perard.

Voici pour ceux qui s'intéressent aux menus faits qui font le tissu de notre vie au district.

Il me faut construire un petit bâtiment qui servira de chapelle et de presbytère. Depuis trois mois, j'ai acheté les bois et les briques. J'ai passé contrat avec un de mes chrétiens qui est maçon. J'ai envoyé un catéchiste pour surveiller et payer les ouvriers. Je croyais faire plaisir et être bien reçu. Il y a là un semeur de zizanie. On m'apprend qu'il n'y a point d'eau dans le puits, pas de terre pour gâcher le pisé des murs, etc. Je comprends qu'on va m'extorquer de l'argent, et qu'il va falloir rompre le contrat et attendre. J'explique à mes gens qu'ils agissent comme s'ils faisaient asseoir la mule sur le char, et invitaient le Père à s'atteler dans les brancards et leur déclare que je renonce à bâtir.

Dans le village voisin, fort éprouvé par la mauvaise récolte, le chrétien qui loge la vierge catéchiste me vient dire qu'il a besoin de la chambre qu'il lui prête. Pourquoi? Pour en faire l'étable de ses bœufs. Il aurait voulu sans doute une aumône pour reconstruire son ancienne étable, et il est vrai qu'il est dans le besoin, mais je n'ai plus rien.

LES VIERGES CATÉCHISTES.

Lettre du P. Jung.

Kai-tchéou, juillet 1911.

Quel bien peut faire en Chine une vierge catéchiste? Ecoutez.

J'avais à Lin-heue-tchai une chrétienté nouvelle qui ne marchait guère. Les hommes étaient nombreux sans doute, ils voyaient le Père quand celui-ci passait, mais on n'apprenait ni catéchisme, ni prières. Quand je les exhortais à renoncer à leurs images superstitieuses, ils me répondaient que cela ne dépendait pas d'eux. Tantôt c'était leur mère qui leur faisait des scènes, et tantôt leur femme qui conduisait les enfants à la pagode. Bref, les femmes étaient contre nous et je prévoyais le moment où tous allaient retourner en bloc au paganisme.

J'allai proposer à la vierge Marie *Tchang* d'accepter ce poste de dévoûment. C'en était un, et elle le savait. Pour y habiter, une maison comme on n'en trouve qu'en Chine, menaçant ruine et coulant de tous côtés à la moindre pluie. Et surtout, souffrance morale; elle, qui venait là avec tout son cœur et par pur dévoûment, on la fuyait, on ne voulait pas d'elle. Je n'ajoute pas toutes les choses désagréables qui se disaient sur son compte. Elle avait pris le parti d'en rire.

Un jour quelques fillettes osèrent aller jouer chez elle. Les remèdes pour enfants attirèrent aussi l'une ou l'autre femme. Enfin, au bout de deux ans la partie était gagnée. *Lin-heue-tchai* était décidément chrétien, parce que les femmes avaient été conquises, et elles l'avaient été par la catéchistesse. Nous possédons maintenant un terrain dans le village, et bientôt nous y bâtirons.

Cet exemple est choisi entre quarante ou cinquante identiques. Il n'y a qu'à changer les noms, et cela peut se raconter de bien d'autres vierges et de bien d'autres villages. C'est vous dire quels immenses services rendent à la propagation de la foi nos vierges catéchistes.

PAR L'EAU ET PAR LE FEU POUR ARRIVER AU LIEU DU RAFRAICHISSEMENT.

(*Lettre du P Davrout.*)

Tai-ming-fou, septembre 1911.

Vous connaissez ce martyr qui « passa par le feu sans en recevoir aucun mal, puis fut jeté à l'eau d'où il sortit pour entrer dans le lieu du rafraîchissement. » Ce texte ne me convient pas, hélas! tout à fait. Je ne suis pas martyr et je ne suis pas entré au lieu du rafraîchissement; mais il est vrai que j'ai passé par l'eau, par le feu et *à côté* de la peste sans en recevoir aucun mal. Suivez-moi dans ces trois « passages ».

Et d'abord dans l'eau. C'était au mois d'août. J'étais allé, selon l'usage, passer à Sien-hsien le temps des vacances et je quittais Sien-hsien pour Tai-ming-fou, distant d'environ 300 kilomètres. Parmi mes bagages, j'emportais pour l'infirmerie de Tai-ming-fou une jolie cage contenant quatre canaris, don du Fr. Winsback. Leurs ébats et leurs chants devaient égayer la route et m'accompagner quand je récitais le *benedicite omnes volucres cœli Domino*.

Le troisième jour, j'étais à Kitcheou, chez le P. Gasperment. Là devait m'arriver un char envoyé par le P. Lécroart. Au lieu de char, ce fut un billet : « Nous sommes inondés. Impossible de sortir. » Le Wei-hsien avait reçu des pluies torrentielles. La route ordinaire étant condamnée, je pris celle de l'Est, par Fan-kia-tchai, résidence du P. J. Rollin. Pendant une heure ou deux, tout alla bien, mais bientôt les choses se gâtèrent. Une pluie fine d'abord, puis abondante, puis diluvienne s'abattit sur nous, avec accompagnement de vent, d'éclairs et de tonnerre. C'était le pre-

mier orage. Il avait transformé les routes en rivières et rempli les étangs qui entourent les villages. Pour me protéger dans le fond de ma niche, je me couvris de mon mieux; le catéchiste prit une toile; quant au cocher, il se débarrassa de ses savates et prit, gratis, une cure Kneipp.

Soudain nous enfonçons dans une ornière. Les mules font un effort héroïque. Un trait casse. Il faut le réparer. Après plusieurs essais, nous nous dégageons; nous arrivons dans un village et nous demandons une place à l'auberge. Elle était pleine de monde et la cour encombrée de voitures. Impossible de pénétrer. Je compris alors ce qui est dit de Bethléem : *in diversorio non erat locus*. Nous n'avions qu'à continuer notre route. Le cocher s'engage sur un chemin à peine tracé et le char aboutit à un champ de sorgho de quatre à cinq mètres de haut. Le ruisseau qu'est le vrai chemin, est là dans un creux, à deux mètres plus bas. Il faut bien y descendre. Je quitte la voiture, et le cocher fait dévaler char et mules. Je crus que tout allait se briser; mais non, tout se retrouva d'aplomb. Je vous fais grâce d'autres menues aventures : route perdue, mule glissant dans un étang, arrêt dans une auberge, éclaircies, puis nouveaux orages, etc...

J'étais descendu avec mon catéchiste et nous marchions dans l'eau. Le cocher m'avait bien invité à remonter, mais mon bon ange m'inspira de ne pas le faire. Je m'éloignai un instant, et quand je revins, le cocher et les bêtes étaient dans l'eau, le char renversé. Pour le tirer du trou, il fallut faire appel aux gens du village. Ils se firent d'abord prier, mais les sapèques promises les décidèrent. Ils se jetèrent à l'eau jusqu'au cou et s'attelèrent à la roue enfoncée, pendant que le cocher hurlait en frappant ses pauvres mules. Un violent et suprême effort parvint enfin à dégager le char, qui sortit de là dans un piteux état. Mes objets dans l'intérieur du char étaient naturellement trempés. Il n'y avait plus à songer à remonter en char. Je le précédai à pied. Le laissant faire un long détour à travers champs, je coupai au plus court. Tout alla bien d'abord; mais bientôt je trouvai des flaques d'eau, des étangs, des rivières improvisées. Je ne pouvais m'aventurer seul. Je priai un brave païen de me servir de guide; sans lui, j'eusse certainement passé la nuit dans les champs. L'eau étant plus abondante à mesure qu'on s'approchait du village, le guide eut alors une idée lumineuse que je n'eusse osé proposer. Il n'avait pas lu l'Enéide, le brave homme, et cependant il me dit comme Enée au père Anchise :

Ergo age, care pater, cervici imponere nostræ;
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit.

Il est vrai — et heureux — que je ne pèse pas 100 kilos! J'essayai donc de ce nouveau moyen de transport, non sans me dire comme le pieux Enée :

Quo res cumque cadent, unum et commune periclum,
Una salus ambobus erit.

Trois fois il me fallut recourir aux épaules de mon brave païen. D'une main j'avais mon bréviaire, de l'autre mon parapluie; des yeux je regardais le village qui était devant moi et l'eau qui était sous moi, et je me demandais : « Est-ce dans celle-ci ou dans celui-là que nous irons? » Enfin après bien des tâtonnements, nous abordons sans encombre au bienheureux rivage de *Fan-kia-tchai.*

Si quelqu'un fut surpris, ce fut le P. Rollin. Vous connaissez trop sa charité pour que je vous décrive comment je fus reçu, fêté, choyé. Quant à mon char, devenu une embarcation, il me suivait, amenant le catéchiste trempé jusqu'aux os. Livres, habits, papiers, ornements, images, tout avait été touché par l'eau. Les canaris seuls étaient restés indemnes!

Après quatre jours passés sous le toit hospitalier du P. Rollin, je pus continuer mon voyage, voyage dans lequel j'ai battu le record de la lenteur, car j'ai mis vingt jours pour faire mes 300 kilomètres!...

Voilà pour mes aventures aquatiques. Je n'en ai du reste pas le monopole. Nombre de missionnaires pourraient vous en raconter d'aussi drôles.

C'est en été que je passai ainsi par l'épreuve de l'eau; je devais avoir l'épreuve du feu en hiver.

Pour les vacances du nouvel an, « le Corps Professoral » de Taiming-fou fut gracieusement invité à se rendre à Sien-hsien. Comme il était impossible à ce moment de se procurer un char, je recourus aux « chars à feu », comme les Chinois appellent les trains de chemin de fer. C'est à Ling-ming-koan, à 5 kilomètres de Tsao-tchoang, qu'est la gare où nous devions prendre le train.

Le chef de gare est un ancien élève de l'école des Pères Lazaristes de Pao-ting-fou. Il sait bien le français. Il s'est fait couper la queue, ce qui en fait un chinois original (1). Il nous dit que la

1. Ceci était écrit avant la Révolution.

ligne va très bien. Chaque mois, en moyenne, dans sa petite gare de Ling-ming-koan, il fait pour 30.000 francs d'affaires : 25.000 pour les marchandises, 5.000 pour les voyageurs. A chaque gare du reste il y avait de nombreux voyageurs. De Ling-ming-koan à Tcheng-ting-fou (près de 100 kilomètres), le voyage coûte 4 piastres en seconde (10 francs).

A 9 h. 1/2, nous montions dans le train. Comme de bons Chinois, nous emportions avec nous notre literie et un peu de bagages. Nous longions le couloir qui donne sur les wagons et cherchions à nous caser, quand un jeune homme qui était seul dans un wagon de première, nous dit en français, mais avec un léger accent que je ne pouvais « localiser » : « Entrez ici, Messieurs, il y a de la place pour vous. » Nous remerçiâmes ce gentil voyageur, et cherchâmes une place en seconde. Le compartiment était occupé par deux Chinois qui, en nous voyant habillés à la chinoise, furent ravis. Nous engageâmes conversation. Au bout de quelques minutes, le jeune homme ouvrit un paquet de cigarettes et avec un bon sourire nous dit en français : « Monsieur, voulez-vous une cigarette? » Nous remerciâmes et lui fîmes compliment de son français. Son père, tout rayonnant, nous expliqua comme quoi ce cher fils, très occupé au magasin, employait ses temps libres à apprendre notre langue. Nous l'engageâmes à continuer.

Mais notre Européen des premières vint nous retrouver; c'était un Danois, directeur d'une exploitation minière au Honan. Bien que tout jeune, il a déjà passé dix ans en Chine. Il voit de fort mauvais œil la prédominance que prend l'Allemagne au Chantong. La ligne Pékin-Hankeou, que nous suivons, est une œuvre française et nous pouvons en être fiers. Il en est de même de celle du Chan-si que nous croisons et qui était particulièrement difficile. Il fallait creuser des tunnels, jeter des ponts, etc. On avait crié à l'impossible. L'impossible s'est fait sous la direction d'un ingénieur français de grand mérite, M. Millorat. Cette ligne est appelée à un grand développement; elle traverse des régions minières d'une richesse inépuisable. On estime que les districts houilliers du Chan-si et du Ho-nan « seraient en état de suffire à l'approvisionnement du monde entier, au taux actuel de consommation, pendant 2.000 ans. »

De notre train, nous admirions la petite cité industrielle qu'est Cheu-kia-tchoang, avec ses bâtiments et ses maisons à l'européenne, ses jardins, ses cheminées et ses vastes ateliers : tout cela porte le cachet du goût français. Nous n'avons pas le temps d'aller la voir. Vers 1 h. 40, nous étions à Tcheng-ting-fou.

Deux chars nous y attendaient. Ce fut alors pour moi une surprise agréable d'entendre, dans le couloir du wagon, deux dames Françaises qui, sans doute, ont suivi leurs maris en terre de Chine, et qui se demandaient où elles trouveraient des places. Je voulus les tirer d'embarras et leur offris les nôtres, que nous quittions. « Seulement, les avertis-je, ce ne sont que des secondes. » — « Merci bien », me fut-il répondu. Et j'entendis une voix qui disait, en s'éloignant : « Ils sont bien aimables, ces prêtres ! » Merci, madame, pensai-je à part moi, c'est un compliment que je n'ai pas payé cher !

Bientôt nos deux chars nous emportaient vers l'Est. Nous avions 45 kilomètres à faire pour arriver à une grande chrétienté. Nous passons, sans pouvoir nous y arrêter, devant la ville de Tcheng-ting-fou où se trouve M. l'abbé Corset, qui a un frère missionnaire en Chine, et l'autre à la maison de retraites de Mouvaux.

Après une nuit passée à l'auberge, nous arrivons à Touo-tounn, où nous devions dire la messe. Tous les chrétiens viennent saluer les Pères et pendant l'office chantent avec ensemble. Hommes, femmes, enfants, font leur partie : c'est ravissant.

Encore une journée de cahots, et à la nuit noire, dans un village que nous traversons, on nous avertit charitablement qu'il y a à craindre des voleurs sur la route. Néanmoins nous poussons jusqu'à Sinn-tchoang, chrétienté assez considérable. La chambre qu'on donne là au P. Wonner avait un vieux poêle européen. On voulut l'allumer. En 5 minutes la chambre était remplie de fumée. Quant à moi, je n'avais pas de cheminée, ni de poêle dans ma chambre. On apporte donc triomphalement un réchaud, couvert de charbons de bois tout rutilants. Cela avait l'air si innocent ! Et moi, — comme quoi l'homme est un animal curieux qui ne s'en rapporte pas à l'expérience des autres ! — je fis ce qui avait failli déjà coûter la vie à plusieurs... Je laissai là le réchaud. Je m'endormis bientôt : il s'en fallut de peu que ce ne fût du dernier sommeil.

Le lendemain, je devais dire ma messe après le P. Wonner ; mais je n'étais pas là. Il m'envoie chercher. Les gens pénètrent dans la chambre et ne parviennent pas à me réveiller. Le Père accourt, fait enlever le réchaud, ouvre portes et fenêtres, m'installe de manière à faciliter le respiration, essaie de me desserrer les dents. Un médecin chinois arrive. Il croit à je ne sais quelle paralysie : l'asphyxie par le réchaud lui paraît impossible. Il s'offre donc pour m'acuponcturer sur toutes les coutures. Le P. Wonner lui laisse faire deux piqûres inoffensives aux lèvres, et re-

mercie cet Esculape! On fait de nouveaux essais pour rétablir la respiration. Enfin après trois heures, je reprends connaissance. Je n'avais rien senti, rien entendu. Il ne me resta qu'une grande faiblesse pendant deux jours. Le lundi, sur l'indication du P. Wieger consulté, qui avait répondu : « De l'air, et rien que cela! » je pris un bon bain d'air frais et fis les 60 kilomètres qui me séparaient de Sien-hsien, où des soins dévoués eurent bien vite fait de me remettre sur pied.

Léon DAVROUT, S. J.

P.-S. — Le P. Anciaux raconte qu'il a dû se faire transporter pour passer une nappe d'eau, en *louo-pouo*, grand panier étanche, que dirigeaient d'habiles nageurs, de vrais Tritons, dit-il. Plus loin, il se trouva devant une rivière inconnue jusque-là, de deux ou trois mètres de profondeur. On décomposa ainsi les hommes et les choses : en tête, le Père, se tenant en équilibre dans une petite barque de circonstance et portant avec lui l'essieu et les roues de son char; suivaient les mules, conduites par des professionnels qui, de la voix et du geste, les excitaient gentiment à la nage, ce à quoi elles ne se prêtaient pas beaucoup; en troisième ligne, la caisse du véhicule avec, dedans, le cocher. D'autres Tritons remplaçaient les mules dans les brancards et poussaient ou soutenaient cette embarcation nouveau genre. De vigoureux nageurs fermaient la marche, portant les bagages.

Quand tout fut arrivé en terre ferme, on refit la synthèse et chacun se retrouva dans son élément : le Père souriant et calme dans son char, le cocher à l'avant, les mules dans les brancards et les caisses à l'arrière. Il est dommage que nous n'ayons pas la reproduction photographique, cinématographique, et musicale de cette « *Marche des Tritons* ».

LA JOIE PARFAITE DU MISSIONNAIRE.

(*Lettre du P. Wibaux.*)

Sien-hsien, 17 octobre 1911.

La vocation à la mission de Chine est un don gratuit qu'il faut, comme les autres dons de Dieu, reporter tout entier à l'Auteur de tout bien. Pour moi, j'ai trouvé ici le parfait bonheur, autant qu'on peut le goûter sur la terre.

J'ai eu le bonheur de passer 29 ans de ma vie au milieu des pauvres, de vivre de leur vie, de me faire, par la grâce de Dieu, Chinois pour gagner les Chinois au bon Dieu. Plus je connais les Chinois (je parle de mes chrétiens), plus je les aime, et je puis dire sans exagération que tous les jours passés au milieu d'eux sont pour moi des jours de fête. Ils récitent si bien leur rosaire, ils font si bien tous les dimanches l'exercice du chemin de la croix!... Comme nous ne pouvons aller dans chaque chrétienté que de mois en mois, ou même moins souvent, un bon nombre d'entre eux attendent avec impatience la visite de Jésus-Christ Notre-Seigneur. J'entends la visite du Père, qui pourra leur dire la messe et leur donner la Sainte Communion plusieurs jours de suite. Car, à chacune de nos visites, la plupart de nos chrétiens communient tous les jours... et les petits garçons, les petites filles de 8 ou 10 ans se montrent les plus empressés à la Sainte Table!

LA VIE A SIEN-SHIEN.

(*Lettres du P. Louis Ghestin.*)

Sien-hsien, 12 juillet 1911.

Notre petite église de Fan-kia-tsounn est enfin bâtie. C'est une construction en briques de 18 mètres de long sur 10 de large, avec un minuscule clocher de 15 mètres de haut et de petites clochetons aux quatre coins de l'église.

Comme jusqu'ici il n'y avait pas encore une seule église de ce genre dans les deux sous-préfectures de Fou-tcheng et de Ou-i qui constituent mon district, cette construction pour mes chrétiens a l'air de quelque chose. A l'intérieur se dressent huit colonnes en sapin de 7 mètres de haut, ce qui forme une grande nef et deux bas-côtés. Derrière le maître-autel, il y a, dans un grand cintre en ogive, une niche prête à recevoir la belle statue de Notre-Dame de Lourdes qui m'est annoncée. Notre-Dame du haut de son trône jettera un regard bienveillant sur les généreux donateurs qui se sont cotisés si charitablement pour la faire honorer jusqu'en Chine.

Mais vous attendez les fruits spirituels de mon année apostolique. Les voici : Baptêmes de néophytes, 246; — baptêmes d'enfants chrétiens, 80; — baptêmes d'enfants païens en danger de mort, 598. Le nombre des chrétiens s'est élevé à 2.566.

A côté de l'église j'ai bâti une maison qui servira d'école de

filles; depuis plus de trente ans qu'il y a des chrétiens dans ce village, l'école se faisait pour les filles dans une famille particulière. Il était temps de nous procurer un local pour obvier à plusieurs inconvénients.

En tout je compte 45 chrétientés ou villages, munis d'un local pour la prière, et près de 100 villages ou annexes qui ont une ou plusieurs familles chrétiennes. Heureusement j'ai un compagnon, un excellent prêtre chinois, le P. Fong, qui me donne bien du soulagement. Nous avons à nous deux une cinquantaine de postes à visiter; mais qu'est-ce que cela auprès des centaines de villages païens? Dans cette partie de la Chine, les chrétiens sont dans la proportion de 1/100 habitants; vous voyez qu'il reste beaucoup à faire.

Louis GHESTIN, S. J.

Lettres du P. Louis Ghestin.

Ou-i, octobre 1911.

Il est clair qu'un missionnaire qui a à desservir (comme c'est le cas pour moi et mon vicaire) 45 chrétientés, ne peut aller dans toutes chaque dimanche. Chaque chrétienté a donc généralement un catéchiste pour intruire les enfants et les néophytes, diriger les prières, et tâcher d'entamer la masse des païens. — Le dimanche, que le Père y soit ou non, les chrétiens se réunissent à la chapelle au moins 3 ou 4 fois; le matin ils chantent en commun et sur un ton assez lent, les prières du matin, et les prières propres du dimanche, puis ils vont déjeuner; un peu avant midi, ils récitent une des quatre parties du catéchisme, puis font le chemin de la croix. — Après-midi, récitation du Rosaire, le soir prière du soir.

Voilà nos offices paroissiaux : le catéchiste, en l'absence du Père fait généralement une lecture ou une explication du catéchisme. Ainsi nos Chrétiens, par ces prières communes, ont un bon aliment pour conserver et augmenter leur foi.

Nos amis d'Europe s'imaginent souvent que nous ne mangeons que du riz. C'est une erreur. Le riz est presque l'unique nourriture des provinces méridionales, mais nous qui sommes du Nord, nous ne le voyons presque jamais paraître sur notre table.

La nourriture des paysans consiste essentiellement en plusieurs grands bols de farine de millet ou de sorgho cuite à l'eau, et mangée avec quelques légumes salés qui en tempèrent la fadeur.

— Avec cela ils mangent un pain fait de la même farine de millet, de sorgho ou de maïs. Ce pain est une boule de farine cuite à la vapeur au-dessus du chaudron. Quand on a des hôtes comme le missionnaire, avant de servir le bol de soupe, on sert 2, ou 4, ou 8, ou 16 plats de mets divers : œufs salés, œufs fermentés, viande de bœuf, de porc, de poulet, d'âne, etc., poissons divers et autres curiosités maritimes, qui n'ont de valeur que pour les gourmets. Le légume le plus universel est le chou cuit à l'eau. Après cela il y a différentes espèces de pois ou haricots, carottes, navets, etc. La viande ne vient pas tous les jours, tant s'en faut, car à la campagne il n'est pas facile de s'en procurer. La plus estimée des Chinois est la chair de porc. Les cochons qui sont noirs courent en liberté dans la rue, tout comme les poules; leur chair est, dit-on, meilleure que celle des cochons blancs. La viande de bœuf ou de vache est beaucoup moins estimée et moins chère. Toutes bêtes mortes sont vendues et mangées. — La viande d'âne est confondue avec la viande de bœuf, je ne la trouve pas mauvaise.

Le mets le plus fréquemment offert au missionnaire est l'omelette cuite à l'huile de sésame. Certains missionnaires ne peuvent supporter cette huile odoriférante, ils sont obligés de se rejeter sur le chou, qui est presque toujours à moitié cuit; il y a aussi le *tô-fou* qui est un fromage de haricots fermentés; mais peu de missionnaires peuvent s'y habituer.

Néanmoins, pour ne pas mécontenter ses chrétiens, généralement fort pauvres, le missionnaire est obligé de faire bon visage à tous et doit se contenter de manger peu quand ce qu'on lui sert ne lui va pas. — Ce n'est pas pour bien manger qu'on est venu en Chine.

La langue chinoise est-elle difficile à parler et à comprendre? On peut répondre comme les Normands; « oui et non ». — Oui, si l'on veut connaître à fond la langue littéraire, la langue des vieux livres classiques avec ses 30 à 40.000 lettres ou caractères. — Mais cette langue-là n'est ni parlée, ni comprise du peuple. Les lettrés seuls la savent et affectent seulement d'en introduire quelques expressions dans leurs conversations. La langue populaire a un vocabulaire beaucoup plus restreint, et est aussi facile à apprendre que n'importe quelle langue européenne. — La plupart des missionnaires s'en contentent, et après six mois ou un an peuvent généralement commencer à prêcher, confesser, etc. — On commence à étudier dans des livres où les mots chinois sont figurés par des lettres européennes. — Ces figurations européennes varient beaucoup parce qu'aucune ne répond pleinement au vérita-

ble son. Ainsi ce que les Allemands écrivent *Hien-Hien*, et les Anglais, *Sien-Sien*, devrait être écrit *Chien-Chien* par les Français, car c'est ainsi véritablement qu'on prononce.

On n'apprend les *caractères* chinois que petit à petit, on se perfectionne d'année en année; on lit communément les livres faciles écrits en style simple, à peu près comme le langage parlé. Pour écrire des lettres, on se sert toujours de son catéchiste. En Chine bien rares sont les gens qui savent écrire. Il y a beaucoup de villages où pas un seul homme ne saurait écrire une lettre; un certain nombre sont capables de déchiffrer un écrit facile, mais quant à savoir écrire soi-même, c'est tout autre chose. La plupart des missionnaires en sont là.

Les 4 ou 5 tons différents qui donnent à chaque son un sens varié sont une difficulté, mais la plupart des missionnaires ont renoncé à apprendre ces tons différents, et s'en tirent suffisamment sans cela. — Pratiquement c'est le contexte de la phrase, l'assemblage des mots, qui fait comprendre. Ainsi par exemple, plus de 300 caractères usuels se lisent « *i* », or il n'y a que cinq tons différents. Si l'on *voit* la lettre on ne s'y trompe pas, mais dans la conversation, c'est le contexte qui éclaircit : une lettre *i* veut dire *savon;* une autre signifie, *ma tante;* une autre, *justice;* une autre, *fauteuil;* une autre *profit;* etc. Pourtant, faute de connaître les 5 tons différents, on fait parfois des méprises amusantes. Une fois je priais un enfant de m'apporter une chaise, il m'apporta du savon : chaise se dit *ize*, savon se dit *ize*, mais sur un ton différent.

Tout récemment, un Père chinois me demandait si dans telle chrétienté j'avais vu des *lao-chou*. — « Oui, dis-je, je les ai entendus la nuit faire des sarabandes au-dessus de ma tête. » Mon interlocuteur partit d'un grand éclat de rire : il voulait parler de *vieux livres;* j'avais compris *souris;* tous deux se disent de même, mais sur un ton différent.

HEUREUX MISSIONNAIRE.

Lettre du P. Anatole Ghestin.

Koang-ping-hien, janvier 1912.

Si je suis en Chine, c'est que je l'ai demandé. — Or, vous êtes curieux de savoir, paraît-il, ce que je ferais « si c'était à recommencer ». — La question n'est pas indiscrète, et je n'ai aucune

peine à y répondre : « Si c'était à recommencer, je ferais exactement de même. »

Et je ne suis pas le seul. Le Père B..., à qui je demandais un jour s'il serait heureux de retourner en Europe, me répondit que pour rien au monde il ne le voudrait; et sa mimique soulignait encore sa déclaration si catégorique.

Une autre fois, on parlait d'un missionnaire, qui réussirait fort bien, disait-on, dans tel poste en Europe. Mais se hâtait-on d'ajouter, jamais les Supérieurs n'oseront lui demander un pareil sacrifice.

Tel est l'état d'esprit qui règne communément dans la mission. — Cela prouve que notre genre de vie a ses attraits; attraits surnaturels, c'est le plus important, mais aussi attraits naturels.

Pour la santé, quelle différence entre le ciel constamment brumeux, le climat froid et humide du Nord de la France, et notre hiver chinois, si sec, réjoui tous les jours par un clair soleil, vivifié par un air pur et sain dont l'appétit se ressent! Pour les nerfs, quel calme en comparaison de la vie trépidante et fiévreuse qu'on mène en Europe dans les villes! Pas d'emmurements prolongés pourtant; en un mois, je viens de changer onze fois d'habitation. Le travail abonde, c'est vrai; on a beaucoup d'affaires à traiter; on s'impatiente parfois; mais cela n'arrive-t-il pas aussi aux professeurs dans leurs classes?

Ce qui abonde aussi, ce sont les joies surnaturelles. Les conversions y figurent au premier rang. Pour ma part j'ai environ 100 baptêmes d'adultes chaque année : cela compte. On se dit qu'au dernier jour, quand on se présentera à Dieu avec cette gerbe, elle servira à faire pardonner bien des choses.

Le plus difficile est de s'accoutumer au caractère Chinois. La race est extrêmement intelligente, conserve souvent des mœurs pures, et sait montrer de la constance et de la fermeté : mais à côté de cela il y a l'esprit sournois, rusé, âpre au gain, finassier, qui est fait pour nous agacer ou exaspérer. Aussi la toute première qualité du missionnaire dans ses rapports avec les Chinois est-elle la patience. Il faut savoir se plier à leurs habitudes, ne pas les heurter de front, attendre, délibérer, et par conséquent ne pas céder au premier mouvement.

Les vêtements chinois sont bien plus commodes que ceux d'Europe et parfaitement appropriés au climat. J'écris ces lignes par deux degrés de froid, et dans une chambre non chauffée; pourtant je ne souffre pas du froid. C'est que j'ai une bonne robe ouatée qui vaut un poêle. En été, elle sera remplacée par une robe en

fibres d'orties légère comme une mousseline. On a encore d'autres vêtements pour la demi-saison.

La nourriture exige, il est vrai, une acclimatation à laquelle le palais doit se faire. Il y arrive et finit par trouver les aliments, je ne dis pas savoureux, mais très mangeables et même appétissants. C'est ainsi que je viens d'absorber un vaste bol de millet. Cela tient chaud à l'estomac, sans brûler comme les mets épicés des cuisines occidentales. Nous emportons généralement avec nous quelques conserves, lait en poudre, beurre, fromages, thon, sardines.

Tout cela n'est que la vie matérielle. Que sont les petits sacrifices qu'elle impose? Quand je pense que nos chrétiens sont continuellement tracassés pour leur religion, et que je vois tous les sacrifices qu'ils doivent faire, eux, pour observer les lois de l'Eglise, je me trouve privilégié, et m'attache à eux de plus en plus.

Anatole GHESTIN, S. J.

MORT ÉDIFIANTE D'UNE PÉCHERESSE.

Extrait d'une relation des religieuses Auxiliatrices du Purgatoire, de Shang-hai.

Le 27 juillet, le R. P. M... demandait au parloir la Mère Assistante, et avec une physionomie rayonnante lui annonçait une bonne œuvre : « Ma Mère, vous allez recevoir une malade. C'est une âme à sauver; mais priez, faites prier pour que le Bon Dieu la prenne vite! »

En effet, le soir même nous arrivait, couchée dans un panier, une pauvre vieille chinoise. D'une famille chrétienne et originaire de Zi-ka-wei, elle avait été mariée à un chrétien sans trouver le bonheur... Elle voulut, hélas! le chercher hors du devoir; et quand elle nous arriva, depuis 35 ans notre pauvre Samaritaine avait quitté le foyer conjugal!

Elle demeurait à quelques lis de Zi-ka-wei, et malgré ses égarements, jamais Dieu ne cessa de parler à sa conscience. Ainsi parfois arrivait-elle en cachette, demandant le Père. Mais, hélas! jamais celui-ci ne pouvait la confesser; car après avoir écouté ses misères, excité son âme au repentir, lorsqu'il demandait : « Veux-tu renoncer au péché et revenir? » la pauvre femme tremblait, hésitait et finissait par dire : « Père, pas encore! quand j'aurai plus de courage je reviendrai. » Puis elle partait plus

triste, plus coupable, plus accablée de remords. Cependant en dépit d'un entourage païen, elle restait fidèle aux commandements de l'Eglise, aux pratiques de dévotion. Les mercredis et vendredis, elle se contentait de riz, ne touchant jamais aux plats de viande. Le soir, après son travail, elle récitait son chapelet au pied de son lit. L'ayant vu, un païen voulut le lui arracher; alors elle se cacha, garda son rosaire toujours sur elle, et ne cessa d'invoquer tous les jours la Mère de Jésus, qui fut vraiment pour cette âme la Mère des Miséricordes.

Travailleuse et ne craignant pas la peine, notre pauvre égarée tira de la misère la famille où elle était entrée. Le pauvre ouvrier qui ne comprenait pas sa faute, était heureux, content, et la paix aurait régné dans la maison sans les remords de la chrétienne.

Il y a quatre ans, étant tombée malade, la pauvre femme revint encore voir le Père et lui dit que cette fois elle se rendait à l'appel de la grâce et viendrait après sa guérison au catéchuménat. Tout en effet était arrangé et décidé; mais la force de l'habitude reprit le dessus et notre Madeleine n'arriva pas. Elle n'osa même plus revenir à Zi-ka-wei, excepté pour y assister en cachette à la sainte messe... Elle y pleurait alors, se frappait la poitrine, mais aucune résolution énergique ne suivait sa prière.

Le Bon Dieu cependant devait être vainqueur et envoya à cette femme une maladie pénible. Aussitôt qu'elle en sentit la gravité, elle envoya à la paroisse une voisine chrétienne en la chargeant de dire au Père qu'elle voulait à tout prix se convertir et mourir en chrétienne, et qu'il vînt la voir.

Le missionnaire eut le pressentiment que l'heure de la grâce était arrivée, et se rendit en toute hâte, non chez la malade, mais chez les voisins restés fidèles à l'Eglise. Là, il vit le pauvre ouvrier païen et une de ses parentes, et les persuada d'amener la malade au *Sen-mou-yeu*. En se retirant, il emportait une promesse formelle.

C'est ainsi que notre pauvre pécheresse repentante nous arriva. Le vieillard éclatait en sanglots, lui reprochant affectueusement de quitter sa maison et faisant pitié par sa douleur sincère. Quant à elle, fortifiée par la grâce, elle ne répondait même pas, et si elle ouvrait les yeux, ce n'était que pour regarder les mères qui étaient venues la recevoir. Enfin, il fallut se séparer, et l'on coucha la malade qui, sans beaucoup parler, exprimait cependant la paix dont elle jouissait et ses désirs de recevoir les derniers sacrements. Après une nuit très pénible, le Père la confessa une

première fois, et en retournant rencontra à la porte le pauvre homme qui demandait en pleurant à voir la malade. A la vue de ce chagrin si vrai, il s'efforça de le consoler et lui dit que, si les hommes ne pouvaient voir les malades, d'anciennes voisines ou parentes pouvaient venir et lui donner des nouvelles. Mais ce n'était pas assez, et le pauvre païen réclamait à grands cris celle qu'il appelait sa femme. « Alors, racontait plus tard le Père, pour en finir et calmer ce vieillard, je lui promis qu'on lui rendrait le corps lorsque tout serait fini et qu'il pourrait le garder dans son jardin. C'est tout à fait conforme aux mœurs chinoises. Il y aura des superstitions peut-être sur la tombe, mais qu'importe, nous aurons donné l'âme à Dieu : c'est l'unique nécessaire... »

Le soir même, la malade reçut encore l'absolution et fut administrée. Durant la nuit, l'état s'aggrava et le désir de recevoir la sainte communion fut sans cesse exprimé; aussi quand, dans la matinée, Mère C... annonça que le bon Dieu allait venir, la pauvre femme réunit ses dernières forces pour prier, désirer et surtout implorer le pardon de son bon Sauveur qui allait rentrer dans ce cœur après 35 ans d'infidélité d'autant plus grave que la grâce avait parlé plus fort et plus souvent. Le Père empêché ne vint qu'à 2 heures après-midi. La connaissance avait beaucoup diminué; mais cette longue et pénible attente avait accru les désirs de la malade et à toute parole que lui adressaient ses visiteuses, elle répondait : « Je désire recevoir Notre-Seigneur. » Elle le reçut avec une touchante humilité et entra bientôt après en agonie.

Vers minuit, cette âme parut devant ce Jésus qui avait été son viatique et s'était montré si compatissant pour elle. Le lendemain, pendant que la sainte messe lui assurait des suffrages et que nous remerciions Notre-Seigneur d'avoir accueilli cette âme, la famille païenne arrivait; mais conformément aux instructions reçues, elle s'abstint de toute cérémonie superstitieuse, au moins aux abords du *Sen-mou-yeu*, et emporta sans aucun bruit insolite ce pauvre corps, objet de leur triste culte.

***

Le P. Henri d'Herbigny, à qui nous devons ce récit, ajoutait quelque temps après :

« Dans le district dont je suis chargé, la communion est grandement en honneur. Qu'on en juge. J'ai été invité par les chrétiens de U-tai à passer chez eux la fête de saint Laurent (10 août). Ce

n'est pas que ce soit leur fête patronale, mais le onzième anniversaire d'une victoire qu'ils ont remportée en 1900 sur les Boxeurs, après vingt-quatre heures de combat acharné. C'est leur petite bataille de Lépante et, comme de juste, ils tiennent à en remercier Notre-Seigneur.

Or, U-tai compte 175 chrétiens; j'y ai dit en tout 7 fois la messe et j'ai distribué 875 communions, soit une moyenne de 125 communions par jour. »

*
**

LES ÉCOLES EN CHINE.

Rapport de l'inspecteur des écoles de la province du Tche-li sur l'état des écoles dans la sous-préfecture de Sien-hsien. (1911).

(Traduit par le P. Finck, d'après le Kiao-iu koan-pao, journal officiel des écoles).

I. *Ecole mandarinale* (primaire supérieure). — Cette école est installée à l'angle N.-O. de la ville, sur l'emplacement de l'ancienne école mandarinale. Le terrain est tranquille et spacieux. Il s'y trouve deux salles de classe, l'une est à vaste dimension, bien éclairée et suffisante pour l'usage; il y a 49 chambres bâties selon l'ancien système, sans fenêtres du côté du Nord; trois maîtres, 21 élèves de 4e année, dont 8 du 1er semestre, 23 élèves de 2e et 3e année, en tout 67, répartis en deux cours. Le directeur, M. Tch'eun-pao-tsiüen, est un homme posé qui prend à cœur son office, il est bien vu des élèves; les dépenses de l'année s'élèvent à 2.200 taëls environ et peuvent suffire pour couvrir les frais.

Comité des écoles. — Le local du comité est installé dans un bâtiment de la cour Ouest de l'école sus-mentionnée. Le président est un M. Tchang-p'ing, homme conciliant et respectable. Il a sous lui huit membres; ils se réunissent à des jours fixés. Ils ont sous leur juridiction dix quartiers où se trouvent, d'après eux, plus de 170 écoles primaires inférieures avec plus de 2300 élèves; 109 écoles élémentaires pour apprendre les caractères avec 2400 élèves qui vont aux écoles primaires inférieures où ils ont tous les soirs deux heures de classe. Il ne m'a pas été loisible de contrôler exactement le fait, mais d'après ce que j'ai pu voir par moi-même en différents endroits, en dehors de l'école primaire supérieure, sus-

dite, ce sont d'anciennes écoles auxquelles on a fait quelques modifications, comme on en pourra juger par les indications suivantes.

II. *Ecole primaire inférieure* (annexe de la 1re). — Le maître est M. Tcheou-tsoung-li; il enseigne spécialement la morale; voix claire; sait se faire comprendre. Toutefois sans méthode, ne s'astreint nullement à développer un sujet. Il y a en 1re, 2e et 3e année, 34 élèves, dont 21 suivent les classes; ils sont d'âge à peu près égal; ils apprennent à chanter, à peu près en mesure et d'accord. La salle de classe se compose de deux travées, exposées au midi, mais étroites et obscures, sans fenêtres au Nord. Sur les tables et les murs tout est en désordre et fort sale, par où l'on peut voir qu'il n'y a pas de tenue; les tables et les bancs sont du nouveau modèle.

III. En avant de la grande salle, deux écoles inférieures. — 1° Trois travées de l'école *Jeu-sinn-tchai;* très à l'étroit sans espace pour s'étendre : fenêtres, tables, bancs, tout est de l'ancien système, 25 élèves de 1re et 2e année, dont une dizaine suit régulièrement les classes; la plupart n'ont pas leurs livres de classe; le maître M. Tchang-si-k'i est entre la 50e et la 60me année d'âge, vieux routinier, sans méthode, sans programme, pas d'exactitude pour les heures de classe; — 2° Trois travées tournées à l'Est de l'école *Jeu-sinn-tchai;* c'est comme pour la précédente, tables et bancs ancien système, 27 élèves de 1re et 2e année, dont 18 suivent à peu près les cours. En les interrogeant sur la littérature, la moitié peuvent répondre; le maître Joa-hoan-tchang a 50 et quelques années, vieux routinier, peut s'appeler *frère* du précédent.

IV. Ecole primaire inférieure officielle au *Wan-cheou-koung*, salle où l'on fait les salutations à l'empereur. — 31 élèves dont 19 vont aux classes. Interrogés sur la littérature et les classiques, la plupart ne savent pas répondre; sans doute que le maître n'a pas une bonne méthode. C'est un nommé Kao-si-küinn; environ 40 ans.

D'après ce qui vient d'être dit, ces trois écoles inférieures se valent : salles étroites et obscures sans fenêtres d'un côté, à l'intérieur désordre et malpropreté, odeur de charbon à en être asphyxié. Si on demande en combien de catégories les élèves sont distribués, tous répondent qu'ils sont en 1re ou 2e année. Pour les livres classiques, il y a 3 ou 4 fascicules, pas moyen de s'en

procurer d'autres. Bien qu'il y ait des élèves qui sont à l'école depuis 3 ou 4 ans, ils en sont encore à étudier ces 3 ou 4 fascicules. Cependant chaque année l'école dépense 80 ligatures; sans doute c'est peu, mais c'est encore trop vu le résultat.

V. Ecole élémentaire de filles. — Quinze élèves dont deux sont de la famille du sous-préfet *Ho-cheun-pou*, mises à la tartare (grands pieds). On enseigne de la littérature, de la morale, de l'histoire naturelle, l'écriture, le calcul. Le maître, *Cheu-kia-i*, environ 50 ans, n'a pas eu de formation, pas de méthode; enfin c'est comme une école privée; la dépense annuelle, fournie par le mandarin, est d'environ 200 ligatures.

VI. Deux écoles inférieures communes à *Fang-iou-t'oenn*. — 1° Rue de l'Ouest, maître *Foung-inn-nain*, environ 50 ans; élèves 17, donnent en commun 30 à 40 tiaos pour payer le maître; les autres faux frais sont aussi supportés par les élèves, sans imposer le village. On enseigne littérature, morale, géographie, commentaire des classiques, calcul. Pas de règlement fixe. Quatre heures de classe par jour, le reste du temps chacun étudie pour soi. Deux *kiens* (travées) pour la classe, il y a une chambre pour le maître; chaises à dos en rond, larges tables en mauvais état et d'une malpropreté au delà de toute expression. Le maître explique deux fascicules de littérature et une leçon d'un autre auteur. L'explication, écrite sur le tableau noir, suit la lettre du texte. La voix du maître est trop faible, et la plupart des élèves ne sauraient en rendre compte, comme je m'en suis convaincu par mes interrogations. Le maître n'a aucune idée d'un développement de texte, d'enseignement pédagogique ni d'hygiène. A cette école est annexée une école du soir pour apprendre les caractères, une vingtaine d'élèves la suivent. — 2° Rue de l'Est. Classe, bancs, tables, comme ci-dessus, le maître se nomme Tsiang-foung-tch'eu; 16 élèves. En les interrogeant sur la littérature, la moitié environ a pu répondre.

VII. Ecole primaire inférieure à *Hou-kia-t'oenn*. — Maître, Lou-hi-ien, 50 et quelques années, homme droit, sûr et tout entier à son devoir. En 1re, 2e et 3e année, il y a en tout 21 élèves; parmi ceux de 3e année, la plupart réussissent pour l'écriture et la composition littéraire. Les livres classiques sont presque tous copiés; bien que ce ne soit pas la perfection, c'est mieux que rien. Il y a en plus, en annexe, une école du soir, de 19 élèves

déjà avancés, pour la plupart, pour l'écriture des petites lettres. Le salaire du maître, 30 ligatures, l'éclairage et le chauffage, 20 ligatures, sont fournis en commun par les élèves.

VIII. *Liou-fou-tchoang*, école commune primaire inférieure. — Le maître, Tai-chou-joung, d'environ 50 ans, ancien boucher, assez intelligent, bonne langue. Comme classe, trois *kiens* de chambre exposés au nord, une chambre à l'est est encombrée de grains et de paille, 2 *kiens* à l'ouest avec un lit en terre; c'est noir et sale; l'ameublement est primitif, pas d'ordre; au mur est suspendu de travers un tableau noir qui a peut-être deux à trois pieds carrés. Douze élèves, dont 6 ou 7 assidus aux classes, plusieurs en sont encore à l'étude du Pai-kia-sing (noms des 100 familles). Très peu sont capables de répondre aux questions qu'on leur fait.

En résumé, pour cette sous-préfecture, sans oser dire qu'il n'y a pas, en fait d'écoles inférieures, un peu mieux que celles mentionnées ci-dessus, toutefois, d'après ce que nous avons visité et examiné, sur les 170 à 180 écoles primaires inférieures, le grand nombre est de cette force. — Quand, récemment, je faisais ma tournée dans le *Ou-k'iang-hien* voisin, les gens au courant de la question des écoles étaient unanimes à me dire que dans le *Sien-hsien* il n'y avait pas une seule école de ce degré sérieuse; ce n'était vraiment pas exagéré. Toutefois, le président du comité des écoles, M. Tchang-p'ing, ainsi que ses collègues, ont sérieusement à cœur leur œuvre; voyant toutes les peines qu'ils se donnent, sans toucher aucun émolument, ayant leurs réunions régulières, leurs registres bien tenus, avec des assemblées mensuelles et annuelles, avec des dépenses qui se montent à plus de 1500 ligatures, sans tenir compte de la fatigue et du dérangement, et cela depuis plusieurs années déjà, M. Tchang partout regardé comme un homme considérable, sur le compte duquel il n'y a dans tout le pays pas une parole déplaisante, nous avons beau nous creuser la tête pour découvrir la raison de cette situation nulle; il n'y a qu'un mot qui puisse faire voir le côté réel; c'est que les notables du pays, bien que dévoués, n'ont aucune action sur le public. Il manque là une part d'influence à développer pour le bien.

IX. *Tchang-kia-tchoang*, double école privée (1). — Cette école

1. Collège de la Résidence de la Mission Catholique du Tche-li S. E. à Sien hsien.

est établie dans la partie Sud-Ouest du village, sur la propriété de la Mission catholique. Tous les élèves sont chrétiens. A l'école primaire supérieure, il y a 16 élèves en 1re année, 30 en 2e année, 15 en 3e, 26 en 4e, en tout 87, partagés en deux cours.

A l'école inférieure, trois catégories, 100 élèves pour les trois années. — L'organisation intérieure de l'école est de tous points parfaite. Les maîtres et les élèves étant tous sortis en promenade, je n'ai pu assister aux classes; mais, à l'examen des écritures et des compositions de l'école supérieure, j'ai pu constater qu'il y avait de quoi admirer. Les dépenses annuelles s'élèvent à environ 5.700 taëls fournis, en dehors des 500 et quelques taëls de pension, par la Mission. Il y a quatre administrateurs (Recteur, Préfet, etc.) et neuf maîtres (parmi lesquels 2 Pères.)

LES MARTYRS DE « LA BOXE »

Les PP. Franciscains du Chan-si et du Chen-si ont l'autorisation de Rome de faire le Procès des Martyrs tués par les Boxeurs en 1900, et en même temps des autres Confesseurs et Martyrs morts en prison à d'autres époques, et de les unir dans une cause unique. Il y a déjà 800 noms, et on espère aller à 1500.

Le P. Jean Ricci, O. F. M., qui est notaire du procès, écrit à un de nos Pères, au sujet des martyrs S. J. du Tche-li Sud-Est, la lettre suivante, où il donne la réponse que lui-même a reçue de Rome à une question sur les preuves suffisantes de martyre de la part du tyran :

« ... Ego legi in ephemeride Americana *The Lamp* (april 1911 n. 4) vidique imaginem 5 martyrum Societatis Jesu, qui occisi sunt a Boxers simul cum 1500 et amplius Christianis. Ego puto quod etiam pro ipsis Societas Jesu jam aperuerit processum. Quod si nondum factum est, faveas statim curare apud Superiores ut quam citius aperiatur et compleatur. Forsan jam scit Paternitas Vestra responsum quod habuimus nos pro Nostris Martyribus.

Quum enim timeremus non invenire sufficientes probationes pro Martyrio *ex parte tyranni*, responsum est nobis : Nihil prodest si claris verbis Christiani occisi sunt quia Christiani, vel si *ratione politica* videantur occisi quia sequaces Europæorum; sufficit ut saltem indirecte occisi sint qua sequentes religionem Europæorum. Insuper pro Sacerdotibus, omnes censendi sunt martyres illi missionarii qui occisi sunt in Sinis, *dummodo ipsi non provocaverint mortem* agentes injuste; quod si occisi sunt tumultuarie etiam solo

prætextu quod essent Europæi, quoniam missionarii sunt in Sinis *solo fine Religionis*, morientes occisi sunt veri martyres. Ex quo patet nihil timendum esse pro martyrio ex parte tyranni, præsertim cum habeamus edictum imperiale diei 2 julii 1900, quo missionarii damnantur ad exilium et Christiani impelluntur ad apostasiam... Nos habuimus fortunam, ut ita dicam, quod iniquus ille prorex (le vice-roi du Chan-si) multa edicta contra Religionem et Christianos protulerit ac per universam provinciam evulgaverit, minans mortem nisi apostataverint, unde nostri Christiani qui maluerunt occidi quam apostasiam facere sunt veri Martyres, etiam ex parte tyranni, ac proinde causa est jam *in tuto*, et processus informativus declarabitur statim apostolicus, et infra annos 15 erunt beatificati ex speciali indulto legibus canonicis; ita mihi scriptum est.

Nescio an in locis, ubi occubuere Confratres tui ac tot Christiani, adsint decreta mandarinorum; sed si perquisitiones diligenter perficientur, erit facile etiam pro istis martyribus seu occisis qui *nullum dederunt apostasiæ signum* invenire documenta indirecta, verbi gratia, excitationes et favor mandarinorum Boxeribus ut occidant Christianos omnes; quæ documenta indirecta sufficiunt.

Insuper processus erit facilis, quia multas dispensationes dat Sacra Congregatio pro istis locis, unde possunt duobus annis acta omnia confici, tunc causa istorum martyrum poterit facillius uniri causæ nostræ et uno tempore beatificari. »

Ainsi :

1° Les missionnaires européens *tués* seront béatifiés, pourvu qu'ils n'aient pas été injustes agresseurs.

2° Les chrétiens chinois, tués pour avoir suivi des Européens, seront béatifiés, car c'est pour le motif de la foi.

3° Il n'y aura pas besoin de présenter des miracles.

4° Il suffira de prouver que les chrétiens ont été tués sans avoir apostasié.

5° Il sera inutile de prouver le martyre « *ex parte tyrannidis* ».

Et c'est ce qui fait dire que la cause des Martyrs du Chan-si est déjà *in tuto*, d'autant plus qu'il y a contre les missionnaires et les chrétiens l'édit impérial du 2 juillet 1900, et de nombreux édits de Vice-rois.

Espérons qu'on pourra bientôt en dire autant des martyrs du Tche-li.

BIBLIOGRAPHIE.

La dernière publication du P. Wieger, le *Canon taoïste,* a paru à la fin de 1911 et a été annoncée en son temps (1).

Voici quelques-unes des lettres flatteuses que l'auteur a reçues à cette occasion :

I. De M. Ed. CHAVANNES,
Professeur au Collège de France.

Paris, 28 décembre 1911.

Monsieur et Révérend Père,

J'ai bien reçu votre *Canon taoïste* et je vous remercie vivement; j'en ai fait un compte-rendu qui paraîtra dans le nº du *T'oung-pao* qui est en cours d'impression; tout en me permettant quelques critiques, j'ai rendu hommage à la grande utilité de votre travail.

Je serai heureux de recevoir la troisième édition de votre *Manuel Chinois parlé,* quand elle aura paru.

Nous serons très honorés de vous compter au nombre des collaborateurs du *T'oung-pao.*

J'espère que les troubles qui ont éclaté en Chine n'atteindront pas votre Missoin.

Veuillez agréer, Monsieur et Révérend Père, l'assurance de ma plus haute considération.

Ed. CHAVANNES.

II. DE M. P. PELLIOT,
Professeur au Collège de France.

Paris, 19 décembre 1911.

Mon Révérend Père,

Je vous remercie bien vivement pour votre *Canon taoïste* que vous avez eu la grande amabilité de m'envoyer et qui vient de me

1. Voir entre autres, l'*Écho de Chine* du 24 Novembre 1911, et *Chine, Ceylan, Madagascar* de mars 1912.

parvenir. C'est là un travail que j'appelais de mes vœux depuis longtemps. Voilà trop d'années que nous nous traînions sur les mêmes textes du taoïsme primitif, sans le prendre dans la réalité, au cours de son évolution historique; et c'était là une entreprise impossible, tant qu'on n'avait pas procédé à un premier classement des textes. Grâce à votre dépouillement et à vos index, il est aujourd'hui plus aisé de s'orienter. Je crois comme vous qu'on retrouvera dans le Canon taoïste la trace de pas mal d'influences étrangères. Il y en a une absolument certaine, c'est celle du manichéisme. J'ai l'intention de faire un petit compte-rendu de votre livre; peut-être y dirai-je un mot de cette question.

Pour l'instant, laissez-moi me féliciter de l'occasion qui me vaut d'entrer en rapports directs avec vous. J'en profite pour vous exprimer mon admiration pour votre formidable labeur.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments confraternellement dévoués.

Paul PELLIOT.

III. DE M. Berthold LAUFER,

Professeur de chinois à *Chicago*,
curator du fameux *Field Museum*, le musée Guimet de là-bas.

December, 11, 1911.

My dear Father Dr. Wieger.

I esteem it a great honor and pleasure to receive from you a copy of your important work « *Taoïsme, vol. I* », for which please receive my heartiest thanks. The labor spent on this work is enormous, and you deserve sincerest congratulations on having accomplished this arduous and useful task, which affords us a clear and deep insight into the structure and contents of the Taoïst Canon. Only a man like you, devoting his whole self and life to indefatigable research, could have successfully overcome all these difficulties which would have deterred any one else. I have watched for years with keen admiration the long series of works with which you enriched our knowledge of China. The volumes of your « *Rudiments* » are the most useful and instructive work for the study of Chinese that I know of, and that I heartily recommend to all students. Your volume on *Buddhism* is a most solid and lasting contribution to this complicated subject, and now you are taking the lead also in the investigation of Taoïsm. May health

and strength last you to carry this huge labor to a successful end!

I shall be very much pleased to write a brief review of your book for an American journal, to make your work known here, and it will give me also pleasure to send you in return some of my publications in the near future.

Believe me, with many thanks
very sincerely yours.

Berthold LAUFER.

UN OFFICIER A L'HOPITAL.

(*Lettre du P. Bataille*).

Fan-kia-kata, 23 janvier 1912.

Voici un trait de la Providence qui vient d'édifier notre hospice de vieillards.

Nos hospitalisés sont au nombre de 35, parmi eux plusieurs sont entrés païens et se préparent au baptême.

Récemment, l'un d'eux, reçu par moi lors de mon passage à Ho-kien, vient de mourir après avoir reçu la grâce du saint Baptême. C'était un nommé *Tcheou*.

Ancien commandant d'artillerie de l'entourage de Li-hong-tchang, il suivit ce dernier dans les différents pays où l'appelèrent ses hautes fonctions. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. M. Tcheou roula beaucoup et ne fit pas de riches économies pour ses vieux jours. Comme hauts faits militaires de sa longue carrière, il suivit Li hong-tchang dans la guerre qu'il fit aux rebelles Taï-p'ing. Mais son étoile pâlit pendant la guerre sino-japonaise; s'étant approché trop près des ennemis, il se fit battre par eux et leur laissa ses canons en souvenir.

Après la guerre, M. Tcheou obtint sa retraite, au moins provisoirement, et s'établit avec sa petite famille près de la porte septentrionale de Tien-tsin à l'intérieur des remparts.

Cependant, quand on reconstitua les cadres de l'armée, il fut invité à reprendre du service. En 1900, quand les troupes européennes durent intervenir pour mettre fin aux désordres des Boxeurs chinois, M. Tcheou avait pour poste de combat les forts de Ta-kou où les impériaux chinois pensaient pouvoir empêcher les Européens de mettre pied à terre. Leur illusion dura peu. Le bombardement fit vite évacuer la position. Trois officiers furent

frappés aux côtés de M. Tcheou, lui-même fut blessé. Comme ses hommes l'aimaient, ils l'emportèrent avec eux dans leur fuite et le déposèrent en lieu sûr. Quand il fut remis de son émotion et de sa blessure, il partit pour Tien-tsin, tombé au pouvoir des alliés. Il lui tardait de revoir sa maison et de rassurer les siens. Arrivé à la porte du Nord, c'est en vain qu'il cherche; sa maison n'existait plus, et sa famille tout entière, surprise par le bombardement, avait été tuée par la mitraille ou écrasée sous les ruines. Pauvre M. Tcheou! loin de son pays, sans famille, sans maison, que va-t-il faire?

Agé de 66 ans, il renonce pour toujours à la carrière militaire et veut quitter le pays témoin de son infortune. Un mandarin du nom de Tchang, son grand ami, l'avait invité à le rejoindre à Ho-kien, si jamais il avait besoin de lui.

M. Tcheou se ressouvint de la proposition, se procura quelque argent pour la route et partit pour Ho-kien. Il n'y rencontra pas l'ami qu'il venait chercher, mais cependant l'accueil qu'il reçut fut assez sympathique. Se trouvant bien dans cette ville, il y demeura. Quand on sut ce qu'il avait été, les tribunaux, les hommes d'affaires lui témoignèrent de la pitié. A la préfecture on lui octroya une rente d'une ligature par mois; à la sous-préfecture on fit de même. Il fut même admis parmi les gardiens de la prison.

Avec ce petit revenu et ce qu'il avait par ailleurs, il n'était pas le plus malheureux des mendiants; il avait même à cœur d'être habillé proprement.

Il était généralement bien reçu quand il se présentait pour demander l'aumône; comme il aimait à causer, on se plaisait alors à lui faire raconter les nombreuses aventures de sa vie errante.

C'est ainsi qu'il vécut pendant ces dix dernières années. Or, un jour, il vint mendier à notre porte. Un de mes catéchistes l'y rencontra; comme il le connaissait et en avait entendu parler en bons termes, il lui demanda : « Sais-tu à quelle porte tu es venu frapper? » — « Non ». — « C'est la porte du *T'ien-tchou-kiao*. Le Tien-tchou-kiao, c'est la vraie religion; c'est elle qui nous fait adorer le vrai Dieu pour mériter d'aller au ciel après la mort et d'y jouir d'un bonheur éternel. Après une vie si agitée, après tant de malheurs est-ce que cela ne t'irait pas d'arriver enfin au vrai bonheur? Voudrais-tu être chrétien? » — « Ah! vous savez dans l'état où je suis, je ferai tout ce qu'on me dira de faire ».

Quelques jours après cette conversation, passant par Ho-kien,

on me parla du bonhomme et sur les bonnes références qu'on me fournit, je l'admis au nombre de nos vieux hospitalisés. Il tint à m'en remercier lui-même.

Le lendemain de sa réception, il rendit visite à la préfecture, à la sous-préfecture, aux personnes charitables qui lui faisaient habituellement l'aumône. « Maintenant, leur dit-il, je n'aurai plus à implorer votre pitié. Je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi. » Cela fit une excellente impression en ville.

Le bon vieux se mit alors de tout cœur à apprendre la doctrine nécessaire et quelques prières plus usuelles. Sa vieille mémoire rouillée y trouva plus de difficulté qu'elle n'en avait eu jadis à emmagasiner la théorie du soldat. Il persévéra cependant dans sa bonne volonté et sa foi fut bientôt à la hauteur.

Il avait pour catéchiste un vieux de notre hospice, envoyé à Ho-kien pour garder la porte et faire quelques menus travaux. Ce vieillard âgé de 73 ans était originaire du Kiang-nan; or M. Tcheou était, lui aussi, natif de cette région. Quel bonheur donc pour ces deux vieux compatriotes d'entendre et de parler le langage du pays natal, si différent, comme prononciation de notre chinois du Nord! Avec quel zèle notre vieux portier se mit à catéchiser son vieil élève de 77 ans! Ils ne savaient l'un et l'autre comment témoigner leur joie autrement que par un redoublement d'entrain et de bonne humeur. Mais pour les vieux plus sûrement encore que pour les jeunes, le bonheur d'ici-bas ne saurait durer longtemps. On s'en console par la foi et la pensée du ciel. C'est ce que pratiquait le vieux Tcheou. En attendant mieux, il jouissait en toute quiétude de son bonheur présent. Il prenait régulièrement ses trois repas, balayait la cour, désherbait le jardin pour se distraire de ses classes de religion. Ce régime lui donna un renouveau de vigueur qui lui fit mieux sentir encore l'avantage d'avoir trouvé des amis sincères et la vraie religion. C'était l'avant-goût du ciel où il allait être appelé.

Un mois et demi après son admission au catéchuménat, quand les grands froids arrivèrent, sa santé trop débilitée ne put résister. Tout à coup il se sentit pris, ses forces défaillaient, la vie s'en allait rapidement. Alors en pleine connaissance, bien préparé par les exhortations de son vieux catéchiste, il demanda le baptême et fut ondoyé par le maître chargé du catéchuménat. Peu après il s'éteignait doucement, plein de reconnaissance et de confiance en Dieu.

Nous fîmes les frais de son cercueil; le P. Wetterwald, qui passait par là, donna l'absoute; les catéchistes aidés des catéchu-

mènes et des élèves de l'école procédèrent à son enterrement en l'honorant des prières de la sépulture. Maintenant, que M. Tcheou mandarin, mendiant, élu, remercie la Providence et prie Dieu pour ses frères du catéchuménat et de l'hospice! La suite de cette histoire fut que tous les jours suivants de nombreux mendiants vinrent trouver notre catéchiste en chef, lui demandant à entrer dans notre religion en passant par l'hospice.

Jules BATAILLE, S. J.

BRÉSIL.

Extrait d'une lettre au sujet de la Province du Portugal exilée.

... Je suis allé à Rio-Grande-do-Sul, où les Pères allemands m'ont traité avec beaucoup de charité. Leur vie régulière et leur zèle pour le salut des âmes, m'ont beaucoup frappé. J'en suis fort édifié. J'ai entendu partout les séculiers parler avec amour de la Compagnie; ils nous regardent comme les meilleurs éducateurs. C'est au Rio-Grande-do-Sul, que nous avons trouvé le meilleur appui pour notre admission au Brésil après l'expulsion du Portugal. Les personnages les plus influents sont des positivistes, mais ils conçoivent la liberté comme aux Etats-Unis. Le Président a dit en ce temps-là au P. Zartman, que quand même les autres Etats du Brésil ne voudraient pas recevoir les Jésuites, il les accueillerait très volontiers, et il ajouta que c'était inutile aux Jésuites de se déguiser en habits séculiers.

Pendant mon séjour à Porto-Alegre, j'ai remercié M. Borges Medeiros de sa protection. J'aurais voulu remercier aussi Monsieur le Président; mais, comme il était un peu indisposé, j'ai parlé à son secrétaire et je lui ai présenté mes sentiments de reconnaissance. Le Rév. Père Général vient de nous attribuer Rio-Grande-do-Sul comme champ d'action. A la bonne heure! Nous y sommes à la besogne, et je crois que nous pourrons, dans un avenir prochain, entreprendre des missions parmi les sauvages, qui sont plus nombreux ici que partout ailleurs dans les autres Etats du Brésil. L'entreprise sera difficile par suite du manque de protection de la part du gouvernement qui favorise plutôt les protestants et les positivistes.

Le Rév. Père Menêzes est parti avec six coadjuteurs pour la

Bahia, où il y a plusieurs collèges dont un seul est catholique; hélas! d'après ce que j'ai entendu dire, même celui-là n'est pas parfait. Aussi on attend beaucoup de notre collège et on espère qu'il comblera la lacune.

Nous sommes priés instamment d'ouvrir des cours du soir pour les employés de commerce. Si nous avons du monde nous ne manquerons pas l'occasion de faire du bien à ce peuple si bien disposé à notre égard. On a déjà commencé à donner des retraites aux séculiers et dans quelques pensionnats de jeunes filles; nous faisons du ministère dans les hôpitaux, nous donnons des missions; enfin tout comme en Europe. X.

JAPON.

EXTRAITS DE DIVERSES LETTRES.

Mardi 12 septembre, s'est embarqué pour le Japon le P. Tsutsihassi: il devait aller directement à Kobé, d'où le voyage peut se faire facilement en une journée par chemin de fer jusqu'à Tokyo. Parti à 6 h. 20 m. du matin de Sannomya (Kobé), il sera en gare de Tokyo le soir même à 8 h. et par suite vers 9 h. à la résidence, car il ne faut pas moins d'une heure pour faire le trajet.

Depuis le 26 août, il y a déjà cinq pères: les PP. Hoffmann, Boucher, Dalhmann, puis les derniers arrivés, un Allemand et un Alsacien, les P. P. Hillig et Gettelmann, 43 et 39 ans, excellentes santés, pleins d'ardeur pour le japonais. Le Père Hillig fut envoyé en Amérique pour la régence, fit sa théologie en Allemagne, et retourna en Amérique, où il enseignait la physique à Toledo. — Le Père Gettelmann, de Schelestadt, émigra en Amérique à 16 ans, y fit son éducation, entra dans la Compagnie; il fit la théologie en Allemagne, et enseigna la philosophie à Toledo; il parle bien français. — (Lettre du P. Boucher).

Tout porte à croire que la langue de communauté continuera à être l'anglais... comme elle continue à être la seconde langue maternelle de tout japonais de classe moyenne.

Le 4 septembre, le R. P. Hoffmann a dû se rendre à Yokohama pour discuter les termes de l'achat des terrains. L'emplacement convoité est magnifique, proche de l'Université, en plein milieu intellectuel intense, le terrain assez vaste, environ 6000 tsubo (2 hectares, disposés surtout en longueur). Jusqu'ici, il y a eu de

grandes difficultés pour conclure cette première question, fondamentale; à trois jours de la signature tout avait été rompu il y a quelques semaines: et on ne fait que reprendre des négociations déjà entamées jadis. La malveillance n'avait point été cause de la rupture, semble-t-il; au contraire, le zèle de certain jeune intermédiaire sans mission aurait seul arrêté les précédents pourparlers; les propriétaires se disant froissés d'être livrés à l'indiscrète inquisition de n'importe quel petit commis, et ayant pris le parti de répondre qu'ils n'avaient pas de terrain à vendre. — Un employé d'une grande Banque, comme le Crédit-Foncier, intervint et renoua récemment les pourparlers... Le Père Boucher écrit le 3 sept. en parlant du terrain et de l'ensemble de l'affaire: « Ce serait beau, si cela réussissait. Espérons. »

Le terrain acquis, il faudra démolir les nombreuses maisons de location préalablement expropriées, puis construire, et préparer des locaux où les étudiants des Universités, Droit, Médecine, etc. aiment à venir se perfectionner en allemand ou en anglais: le premier essai de nos Pères semble devoir être, en effet, de fournir à ces jeunes gens les moyens d'acquérir une « haute culture littéraire » dans « l'une » des langues soit allemande, soit anglaise, soit française, avec laquelle ils doivent être déjà familiers... A plus tard, les conversations et conférences historiques, philosophiques et religieuses.

Le but des Pères est du premier coup, de s'efforcer de conquérir l'estime de la haute classe intellectuelle, et, par suite de sacrifier le succès numérique, apparent. Ainsi, ils n'accepteront pas de jeunes gens venant « apprendre » une langue vivante dans un but commercial; ils refuseront d'enseigner à un même élève deux langues différentes; et chaque professeur ne pourra se déclarer maître que dans sa langue maternelle... Mais sur ces bases, ils sont tous pleins d'espoir de commencer à avoir sous peu (c'est-à-dire après une dizaine d'années) la cote à laquelle ils aspirent... Entre temps, des articles de journaux, de revues écrits en japonais leur permettront de se faire davantage connaître et d'atteindre le monde des magistrats, des médecins, des professeurs, avec lequel il faut entrer en relations. D'ailleurs, il y a plus que des espérances purement gratuites: déjà certains professeurs de Facultés, ont promis d'envoyer quelques élèves dès la rentrée, et les Pères sont déjà entrés en relations avec quelques-uns. (du P. H. Gauthier).

18 septembre. Le P. Tsutsihassi est arrivé à Tokyo le samedi matin, 16 septembre. La mer l'a tellement fatigué qu'il a débarqué à Nagasaki et est venu, en train omnibus — 46 heures.

— jusqu'à Tokyo, sans repos. Aussi il est maigre à faire peur. Je vais chercher ses bagages ce soir à Yokohama.

Il y a encore bien des démarches à faire avant que le contrat d'achat soit signé. Cependant on espère toujours; mais c'est cher. (Lettre du P. Boucher).

Tokyo, 30 novembre 1911. « Le terrain acheté pour la future Université n'est pas encore complètement en notre possession, quoique les Russes aient délogé, et que nous recevions déjà des loyers de 3 locataires. Il a environ 5.000 tsubos (le tsubo est 3 m. q. 306); il est situé juste à côté du couvent des Dames de Saint-Maur, n'est séparé du palais du prince impérial que par le fossé extérieur des fortifications, et avoisine l'ambassade d'Autriche. Très belle vue, position élevée, à l'abri de toute inondation. Deux maisons sont utilisables et permettront peut-être de ne pas bâtir pendant quelques années. On espère y aller s'établir en février. Le P. Hoffmann fait un cours supérieur d'allemand pour les gradués de l'Université, le soir de 4 ½ à 6 h. Il a déjà 7 élèves. En attendant que nous soyons chez nous, il a lieu 5 fois par semaine à l'Ecole supérieure des langues étrangères, dont le Directeur nous est très favorable. Les P. P. Hollmann et Hillig enseignent 6 heures par semaine à l'école allemande. Le P. Tsutsihassi est très assidu aux réunions de la Société astronomique. Je crois qu'il y fera un second discours en mars. Son cours de philosophie au Sacré Cœur pour élèves, maîtresses, mères d'élèves est un succès. — Il y confesse aussi et catéchise les domestiques, élèves chrétiennes, gens des environs; il confesse en espagnol quelques personnes qui ne parlent que cette langue. Mgr l'archevêque ayant demandé que nous prenions tout le ministère au Sacré-Cœur, on a accepté, sauf les confessions des religieuses. — Les Dames de Saint-Maur ont le désir d'avoir le P. Tsutsihassi pour des conférences de morale à leurs élèves de temps en temps. — Les Dames du Sacré-Cœur ont loué une maison à Kobé: elles vont sans doute s'y installer sous peu. — Les Pères allemands de Steyl vont avoir un territoire à eux: toute la côte ouest, immense bande très étroite.

Tokio, 27 janvier 1912: « on nous assure que les derniers pourparlers se font relativement à notre terrain, et que sous peu, nous serons propriétaires du tout. Espérons qu'enfin ces promesses seront réalisées. Il est sûr que pareille acquisition vaut la peine d'être attendue et préparée.

La grande nouvelle du jour est une invitation du gouvernement à toutes les religions de s'unir pour coopérer à la formation d'un

esprit religieux. Le vice-ministre de l'Intérieur, promoteur de cette idée, est, dit-on, fort bien intentionné. Le ministre de l'Intérieur, Hara, est catholique de nom ayant été élève-boy du P. Evrard, il a été baptisé. C'est tout; mais il reste dévoué à son ancien maître. Ce qui est excellent, c'est qu'une nouvelle direction vient contrecarrer l'ancienne. L'ancien Cabinet militaire était autocrate, rétrograde, anti-européen. Le Ministre de l'Education, Komatsubara, voulait que le shintoïsme fût l'âme de l'éducation: les élèves étaient conduits plus ou moins officiellement à ses temples. Les Marianistes craignaient de voir les bonzes installés maîtres de morale civique. Le Cabinet Saïonji est plus libéral. Saïonji a été longtemps en France, est grand patron des œuvres françaises. Sous son influence, parfaite égalité est proclamée et réalisée entre toutes les religions. Le shintoïsme perd le monopole du patriotisme; c'est quelque chose.

Tokio, février. — Le journal donne les noms des 7 chrétiens, invités à la cnoférence des religions, contre 53 boudhistes et 13 Shintoïstes. Pas un étranger; pas un catholique.

Le vicaire général avait vu le ministre de l'Intérieur, son ancien élève, et lui avait exposé ses idées.

Il y a un prêtre grec, d'origine japonaise. L'évêque japonais méthodiste en est aussi. Il est clair que cela ne peut aboutir à rien, c'est seulement un bon signe, un encouragement aux bons.

On dit que l'affaire du terrain se terminera aujourd'hui, Fiat!

Le Père Hoffmann, depuis le 1er mars, enseigne l'allemand 3 fois par semaine (2 heures chaque fois), à l'Ecole de Guerre.

MADAGASCAR.

L'Apostolat au Betsiléo.

Lettre du R. P. Louis Verley, Supérieur général de la Mission, au R. P. Provincial de la Champagne.

Fianarantsoa, 2 février 1912.

Mon Révérend Père Provincial,
P. C.

Nos quatre nouveaux Pères (1) et le F. Mailly viennent de pro-

1. Les PP. P. Cordier, F. Lesecq, P. Pélot, P. Rigot.

noncer leurs derniers vœux dans notre église du Jésus, trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait. Fort belle fête, pour eux, pour nous et pour tous les chrétiens qui comprennent que cette donation complète au bon Dieu est aussi la donation complète des Pères pour eux Malgaches. « Pour le bon Dieu, et aussi pour nous autres », disaient des chrétiens, après la cérémonie. Toute la mission betsiléo, Pères et Frères sans exception, ont désormais fait leurs grands vœux.

Malgré les nouveaux renforts que vous nous avez envoyés et dont je vous ai déjà remercié, nous n'arrivons pas à faire face à tous les déficits. Aussi voudrais-je essayer de vous exposer notre grande détresse.

Au Nord, nous avons un district, celui du P. Dellemme, retourné en Europe, qui, avec ses 16 postes et ses 2.000 chrétiens, reste encore sans missionnaire. Il en est à peu près de même du district de *Domremy*, dont le titulaire est malade et incapable de mener plus longtemps une vie qui épuise ses forces.

Ambositra a tout à fait besoin, non seulement d'un vicaire, mais d'un *curé*, pour remplacer le P. Caussèque dont les 80 ans réclament un peu de repos.

A *Ambohimahasoa*, le P. Royet seul ne peut suffire, ayant à administrer et la ville et trente-cinq églises de campagne avec plus de 6.000 chrétiens.

Il faudrait de même venir promptement en aide aux

P. Murat	38 églises	8000 chrétiens
P. Arnal	46 » »	6000 » »
P. Lefebvre du Prey	31 » »	5000 » »
P. Peyrilhe	50 » »	6500 » »
P. Leroy	37 » »	5200 » » etc.,

c'est-à-dire à peu près à tous nos Pères.

Loin de diminuer, chaque année la besogne augmente. Les enfants baptisés en bas âge grandissent; il faut les instruire, les confesser, les communier et les conserver. Plusieurs de nos missionnaires ont eu l'an dernier plus de 600 premières communions. Ajouté à toutes les autres charges, ce nouveau travail dépasse les forces du missionnaire, mais comment pourrait-il le laisser ou le remettre à plus tard? Comment peut-il ne pas confesser avant sa messe des chrétiens qui ont fait deux ou trois heures de marche pour assister à la messe et y communier? Ils n'ont pas pu voir le Père depuis un mois, et ils ne le verront plus avant un mois.

Il n'en est pas ici comme en Europe, où les chrétiens que tel

prédicateur ou missionnaire n'a pas pu confesser, ont en abondance d'autres prêtres auxquels ils pourront s'adresser. Ici nos missionnaires sont *seuls*, seuls dans leurs immenses districts de 20, 30, 40 et 50 églises, seuls des mois entiers, souvent l'année entière. S'il vient parfois un Père voisin, c'est pour une œuvre de quelques jours, une retraite par exemple, et pour un petit nombre. Mais tout le district, des milliers de chrétiens restent à la charge d'un *seul* missionnaire, sans aide. Quelle charge!

Nos nouveaux missionnaires, quand ils nous arrivent d'Europe, ne semblent pas avoir une idée exacte de l'état de la Mission. Ils semblent n'avoir retenu de nos lettres que les récits poétiques, aventures de voyages; mais la vie même de la Mission, ils l'ont à peine aperçue. Que je voudrais les prendre avec moi dans une de mes tournées de visites! Ils verraient alors ce que c'est que la vraie vie du missionnaire dans son district!

Pour vous en donner une idée, permettez-moi de reproduire ici le « diaire » détaillé de ma dernière visite. C'était dans le district du P. Arnal (1). Il en est à peu près de même de tous les autres.

Vendredi 12 janvier 1912. — Départ pour *Sivaina*. 3 heures de route A peine au pied de la ville, nous sommes surpris par de grands orages; pluie et tempête, chemins très glissants, nos montures ont peine à marcher. Pas de village sur la route où nous puissions nous abriter. Malgré imperméable et même parapluie, nous sommes mouillés. Nous nous sécherons comme nous pourrons.

Sivaina est le centre des postes du nord de ce district. Le Père y a une maison attenante à l'église: deux salles en bas, deux salles en haut sous toit. C'est ce qu'il a dans chaque centre principal. C'est suffisant; mais dans quel état de misère et surtout de malpropreté, depuis que le Père l'a quitté, il y a un mois, sans avoir pu y mettre un peu d'ordre avant son départ précipité, toujours accablé de nouvelles affaires au moment de partir, et depuis que les rats se sont livrés à toutes leurs parties de chasse et de plaisir dans les armoires!...

L'église, ou plutôt la grange qui servait d'église, était devenue beaucoup trop petite. Grâce à une aumône, elle vient d'être doublée et compte 26 mètres le long sur 8 mètres de large; c'est un magnifique local. Le toit en chaume a été fait juste avant les pluies; le Père avait donné l'ordre, il y a un mois, de crépir et de blanchir l'église. On montre grande bonne volonté quand le Père est là;

1. Ce district de *Mahasoabe* était précédemment celui du P. du Coëtlosquet, où il a travaillé avec vigueur pendant plusieurs années, et dont il a organisé les œuvres.

mais à peine est-il parti, que tous les travailleurs, même salariés, partent de même; et après un mois d'absence, le Père trouve le travail à peu près au point où il l'avait laissé. Cependant, pour montrer leur bonne volonté, à l'occasion de la visite du P. Supérieur, les chrétiens et les ouvriers s'étaient remis à l'œuvre et avaient crépi la moitié de l'église. Nous les exhortons vivement à cacher les murs sous du feuillage et des fleurs pour la réunion du dimanche. Ce sera fait.

Samedi 13 janvier. — Nous partons à 5 h. du matin pour un des postes du district, *Ambatofinandrahana*. Confessions avant la messe. J'en entends 95. Le P. Arnal confesse aussi de son côté. Avant la messe, instruction; 120 communions: 180 personnes assistent à la messe. Après la messe, seconde instruction, immédiatement suivie de l'examen des enfants. Je dis *enfants*, et non élèves, car nous n'avons plus d'école; là, comme dans presque tous les postes du district, quatre exceptés, l'arrêté de M. Augagneur les a massacrées, et il ne nous est plus possible d'en avoir; nous n'avons pas de breveté à y mettre, et en eussions-nous, nos ressources ne nous permettraient pas de l'entretenir. Quant à avoir des garderies ou des écoles non brevetées, il n'y faut pas songer. Le même arrêté a décidé, dans sa... sagesse (?), qu'il ne pourrait être autorisé aucune garderie ou école non brevetée, *dans un rayon de 6 kilomètres* autour d'une école ou garderie autorisée, quelle que soit la population, le nombre des enfants du pays, quelle que soit la qualité de l'école autorisée, officielle ou protestante ou catholique, quelle que soit la difficulté des routes, les passages de rivières infestées de caïmans et infranchissables à la saison des pluies, quelle que soit la volonté des parents, les catholiques voulant des écoles catholiques pour leurs enfants, quel que soit le nombre des élèves autorisés dans ces écoles reconnues... Ainsi une école ou une garderie autorisée pour 15 ou 17 élèves (nous en avons bien des exemples) empêche des centaines d'enfants habitant dans un rayon de 6 kilomètres autour d'elle, d'étudier, d'apprendre à lire ou à écrire... *Sic volo, sic jubeo!!*

C'est le progrès de la civilisation et de l'instruction à Madagascar! Et nous sommes encore soumis rigoureusement à ce régime tyrannique. Le mois dernier, un de nos catéchistes a été surpris enseignant l'A. B. D. (1) dans son *fiangonana* (2): grosse affaire!

1. Dans l'alphabet malgache, le C n'existe pas.
2. Les *fiangonana* sont les lieux de réunion religieuse. Or, le gouvernement interdit de faire l'école dans un local destiné au culte.

Le *fiangonana* a failli être fermé. Quel crime abominable! Le tribunal de Tananarive a failli en être saisi! L'administrateur a enfin consenti à ne pas poursuivre, parce que c'était la première fois, mais sur la promesse qu'on n'enseignerait plus dans les *fiangonana*.

Je reviens à mon diaire. — *Ambatofinandrahana:* pas d'école, pas de garderie à cause d'une école protestante autorisée existant à 3 ou 4 kilomètres de là. Notre maître d'école est donc devenu simple catéchiste. Sa liste compte 38 garçons et 45 filles inscrits, de 9 à 12 ans; les 38 garçons et 41 filles ont assisté à l'examen et savaient leurs prières et leur catéchisme d'une façon très satisfaisante. L'examen a lieu en pleine église, devant toute la foule des chrétiens désireux d'y assister et d'en profiter. Ordinairement les enfants de six ou sept postes, ce qui fait toujours plusieurs centaines, sont examinés dans une même séance. L'examen fini, derniers avis, prière et sortie.

Les chrétiens se groupent alors devant l'église pour saluer le Père, lui offrir leurs présents: poules, œufs, riz, lui promettre toute leur bonne volonté pour l'avenir et lui dire: « *Veloma* », c'est-à-dire Au revoir.

Alors aussi a lieu assez souvent une petite séance de chants et de compliments, village par village, ce qui prolonge encore la cérémonie. Depuis longtemps midi est passé. Puis on vous demande de faire de l'eau bénite, de baptiser quelques enfants... Quelques personnes attendent patiemment pour mille *kabary* divers: l'un veut vous parler de son mariage ou du mariage de ses enfants, l'autre de son mariage en train de se disloquer, un autre d'une difficulté qu'il a avec un voisin au sujet d'un terrain ou avec le gouvernement qui le tracasse, un autre vous demande un remède pour lui, pour ses enfants et sa famille; un autre veut acheter un scapulaire, une médaille, un chapelet; un maître d'école veut vous parler d'un tel ou d'un tel, vous demander une liste ou un peu d'encre, ou peut-être, ce qui nous est plus pénible, nous montrer les difficultés qu'il a de trouver à vivre et à faire vivre sa famille avec le salaire de misère que nous leur donnons, faute de pouvoir leur donner un peu plus; il nous donne à entendre qu'il va quitter son poste. Par qui le remplacerons-nous? son successeur n'aura-t-il pas les mêmes difficultés et les mêmes tentations de nous quitter, surtout en face des *gros* salaires de 20, 30, 40 fr. par mois que font miroiter à leurs yeux et le gouvernement et les prospecteurs d'or?...

Prions tous ces braves gens d'attendre un peu. Il est 1 heure, 2 heures peut-être. On est encore à jeun. La poule et le riz sont

plus que cuits depuis longtemps. Il est bien permis de songer au dîner.

Le dîner ne sera pas long. Vite, il faut se hâter de donner des solutions à tous les *kabary*. Déjà l'orage gronde, quelques gouttes de pluie commencent à tomber, il est grand temps de partir. La pluie nous épargne ce soir-là. En route nous faisons quelques exercices de piété.

Nous sommes de retour à *Sivaina* un peu avant la prière du soir. Déjà bon nombre de chrétiens nous y attendent. J'en confesse encore 65, pendant que le P. Arnal reçoit ceux qui ont à lui parler et remet un peu d'ordre dans ses affaires: baptêmes à inscrire sur les registres, nouvelles demandes de mariage à écrire et à examiner, derniers examens pour un mariage qui doit se faire le lendemain, etc... Jugez s'il a le temps de songer au menu du souper.

Dimanche 14 janvier. — Notre toilette n'est pas encore achevée, que la cloche sonne déjà à toute volée pour appeler les chrétiens. Il n'est encore que 4 h. 10, nuit noire, mais le zèle du *mpampianatra* ne connaît pas d'heure. Le mois précédent, n'a-t-il pas sonné à 3 h. du matin? A 4 h. ½, nouvelle sonnerie à toute volée. Je modère son zèle. Quand trouverons-nous le temps de faire notre méditation, si déjà les chrétiens nous attendent pour se confesser? En effet, déjà ils arrivent. La cloche sonne et re-sonne de plus belle. Vers 5 h. ½, elle sonnait pour la 5e fois; cette fois, c'était l'*Angelus*. J'entrai au confessionnal, autour duquel beaucoup de chrétiens attendaient patiemment, ne comprenant guère pourquoi le Père faisait une si longue prière avant de venir les confesser.

Il va être 9 h. ½, j'entends la 140e confession. Le P. Arnal, sa messe dite, achève aussi ses dernières confessions. Les chrétiens entrent et se pressent dans l'église; ils sont tous les uns serrés contre les autres, à genoux ou assis sur les nattes; quoique doublée, cette grande église est encore trop petite pour les contenir tous. Que Dieu en soit béni! et que bénis aussi soient les bienfaiteurs qui nous aident à réparer et à agrandir nos églises, devenues presque partout miséreuses et insuffisantes.

Prière, cantique, instruction, messe, 190 communions, action de grâces, bénédiction du S. Sacrement, nouvelle instruction, cantique, sortie. J'oubliais un mariage fait avant la messe. Il est déjà bien plus tard que midi; mais nos chrétiens, quoique beaucoup soient venus de loin et aient encore une longue route à faire à jeun, ne sont pas pressés de retourner chez eux. Quelquefois alors ils font

la procession en récitant le chapelet, chaque dizaine alternée d'un cantique.

Cette fois ils se rangent par *fiangonana*, se comptent et se réunissent devant la maison du Père pour saluer le P. Supérieur et lui faire leurs présents et leurs compliments d'usage. Après cette présentation générale, chaque *fiangonana* veut faire entendre son chant particulier. Pendant que je préside la cérémonie, le P. Arnal est retourné à l'église. Il y a près de l'autel une trentaine de bouteilles d'eau qui attendent la bénédiction de l'eau bénite; puis encore cinq ou six enfants à baptiser.

Enfin nous nous mettons à table. Notre dîner n'est pas fini, qu'on nous appelle pour un malade, à près d'une heure de là. « Père, dis-je au P. Arnal, vous avez encore bien des *kabary* à régler ce soir ici; de plus votre pauvre cheval est malade; pour moi, ma journée est finie, je suis libre de toute ma soirée, mon mulet est solide et ne craint pas les mauvais chemins, j'ai un bon manteau contre la pluie, restez ici, je vais voir le malade. » Ainsi fut fait. Le P. Arnal eut beaucoup de *kabary* toute la soirée. J'allai confesser le malade...

Nous avions travaillé depuis le matin. Sans ma visite accidentelle, le Père eût été seul à faire toute la besogne. C'est le travail qu'il a à fournir à toutes les réunions, et il a environ trois grandes réunions comme celle-ci par semaine dans la visite mensuelle de chacun des principaux centres de son district. Comment peut-il suffire à tant de travaux? C'est un miracle continuel. Quoi d'étonnant qu'il ait quelques gros accès de fièvre qui l'obligent parfois de s'arrêter? Que Dieu nous le garde en bonne santé!

Lundi 15 janvier. — Jour d'examens. A la messe, 100 communions de chrétiens des environs. C'est très beau, car *Sivaina* n'est pas une ville, pas même un village, mais un simple groupe de hameaux dispersés dans les campagnes.

Le matin, examen des enfants de 9 à 12 ans sur les prières et le catéchisme. Il en vient plus de 200, de sept églises différentes. Si nous avions pu aller visiter chez eux chaque *fiangonana*, nous aurions vu et examiné deux fois plus d'enfants. Le soir, examen des grandes personnes qui se préparent au baptême et à la première communion: puis réunion des maîtres d'école, des inspecteurs et de leurs femmes, examen sur la tenue de leurs listes d'appel, les prières et le catéchisme; exhortation et enseignement du catéchisme.

Mardi 16 janvier. — Messe à *Ateza*, à deux heures de Sivaina.

Comme à Ambatofinandrahana, 55 confessions, instruction, messe, 45 communions, 2e instruction, examens d'enfants, offrandes et compliments, dîner ; puis départ pour *Talata-Fandrandava*, 95 confessions le soir.

Mercredi 17 janvier. — A *Talata-Fandrandava*, instruction et encore 60 confessions avant la messe ; 90 communions. Examens des enfants, 183 enfants de sept églises.

Le P. Arnal est désolé de n'avoir plus d'école brevetée dans ce centre important. Le maître d'école breveté qu'il avait, est passé au gouvernement et est actuellement instituteur officiel à Fanjakana, où il nuit beaucoup à l'école brevetée du P. Joseph Verley. Or, dès qu'un enfant est entré à l'école officielle, il est perdu pour nous ; il ne revient plus à l'église. C'est ainsi presque partout, hélas !

Après le dîner, de 1 h. à 3 h., réunion et examen des maîtres d'école ; puis départ pour *Alatsinainy*, aux abords de la forêt.

Nous ne pouvons pas malheureusement donner plus de temps à chaque poste. Si je pouvais aller visiter tous les postes secondaires, ma visite durerait deux mois dans chaque district.

A peine arrivés à Alatsinainy, instruction et encore 40 confessions ; la nuit a empêché d'en entendre davantage.

Jeudi 18 janvier. — A *Alatsinainy* : même ordre du jour ; 112 confessions avant la messe, 78 communions ; 203 enfants examinés, venant de 11 postes, dont quelques-uns très éloignés ; 13 catéchistes et inspecteurs, 6 de leurs femmes examinés. Le soir arrivée à *Amboasarimay*.

Vendredi 19 janvier. — *Amboasarimay*. 103 confessions, 90 communions. C'est là que se réunissent chaque mois, le premier vendredi, les belles Congrégations d'hommes et de femmes mariés, fondées par le P. du Coëtlosquet ; là aussi que se réunissent les jeunes gens, qui ont eux aussi leur Congrégation. Ils sont toujours 60 au minimum, quelquefois 80 et plus. C'est encore une des belles œuvres fondées par le P. du Coëtlosquet dans son ancien district. 204 enfants examinés, venant de 6 églises ; 8 maîtres d'école et 6 femmes examinés. Le soir, arrivée à *Mahasoabe* : confessions.

Samedi 20 janvier. — *Alarobia-Mahasoabe*. 83 confessions, 60 communions. 144 garçons, 148 filles venant de 6 églises différentes sont examinés. Après le dîner, examen des maîtres d'école et catéchistes de ce district ; 7 hommes et une femme seulement sont

présents à l'examen. C'est samedi, on lave le *lamba*, et comme on n'en a guère de rechange, ce jour-là on ne sort pas de chez soi.

L'examen est à peine fini, qu'il faut se remettre au confessionnal. J'entendis encore 55 confessions le soir, pendant que le P. Arnal visite un malade et répond à tous les *kabary*, aux difficultés et embarras de ses maîtres d'école. En voici un entre autres à qui un gros protestant conteste le terrain avoisinant notre *fiangonana*. Depuis bien des années, ce terrain a été reconnu, sans la moindre contestation, propriété de la mission. Tout le pays en est témoin. Les prétentions du protestant n'ont pas le moindre fondement. Néanmoins il faut tâcher d'arranger l'affaire à l'amiable, car le gouvernement est si peu disposé à nous garantir nos droits, qu'il donne presque toujours raison à ceux qui en appellent à lui contre nous, quelles que soient nos preuves à nous, et l'absence ou le peu de fondement des prétentions apportées contre nous. Je pourrais vous en donner de trop nombreux exemples.

Dimanche 21 janvier. — Toujours à *Alarobia-Mahasoabe*. La méditation à peine finie, vite il faut se mettre au confessionnal. Nous nous y mettons tous les deux. Les chrétiens des postes plus rapprochés, puis les plus éloignés, arrivent et assiègent le confessionnal. Il va être 10 heures, j'achève la 165e confession depuis le matin. Le P. Arnal achève de son côté. S'il eût été seul (comme il l'est d'ordinaire) à entendre toutes ces confessions, il n'aurait pu commencer la messe avant 11 h. ½ ou midi. Et il en est à peu près toujours ainsi en ces jours de grande réunion. Or, songez que cette réunion n'est faite que pour un *sixième* de son district.

Plus de 600 chrétiens se pressent dans l'église; quelques-uns restent dehors. Après une première instruction, messe: 235 communions; salut, 2e instruction, puis offrandes et compliments, suivis comme toujours de chants et de *kabary*, pendant que le P. Arnal fait de son côté l'eau bénite, les baptêmes, etc., comme partout.

Je ne vous dirai pas l'heure à laquelle nous dînons, ni le menu du dîner: pauvres missionnaires, leur coutumier, même celui des fêtes, est bien simple! « Nos Pères feront comme ils pourront », et ils ne peuvent pas toujours beaucoup.

Après le dîner, nous nous remettons en route pour le 6e et dernier centre du district, *Ambalavao-Mitongoa*. J'aurais bien voulu aller visiter le centre de ses postes Tanales, *Ambodivariony*, à l'entrée de la grande forêt; mais il nous aurait fallu trois jours de plus. C'était trop. J'ai d'ailleurs déjà visité deux fois ce centre.

Pour la troisième fois, nous passons en pirogue une grosse rivière;

cette fois c'est le *Matsiatra*, dont les eaux sont grossies par les pluies. Le cheval du P. Arnal suit l'exemple de mon mulet et passe seul à la nage. Ce bain lui fait du bien, mais ne lui rend pas ses forces, et le P. Arnal doit faire une grande partie de la route à pied. En chemin, on l'appelle pour un malade qu'il a la consolation de baptiser « *in articulo mortis* ». J'arrive seul à Ambalavao-Mitongoa. Les chrétiens sont tout fiers de me montrer leur *fiangonana* qu'ils viennent de doubler, comme celui de Sivaina: 26 mètres de long sur 8 de large. De même, tout comme à Sivaina, ils ne l'ont pas entièrement achevé. Ils n'en ont encore blanchi que la moitié. Le soir, 50 confessions.

Lundi 23 janvier. — Ambalavao-Mitongoa. Répétition des ordres du jour précédents: 125 confessions, 150 communions; examens des enfants, 232 présents, venus de sept postes; examens des catéchistes: 7 hommes, 6 femmes.

Ma visite est finie. Malgré l'orage, j'arrive le soir même à Fianarantsoa, où l'on m'attend.

Cette visite d'*un* district que j'ai à peine esquissée dans ses grandes lignes, donnera peut-être une idée plus précise du travail débordant de nos missionnaires. Le travail que nous avons fait à deux pendant ces dix jours, c'est le travail que le Père a à faire *seul* tous les mois, ou plutôt ce n'est qu'une partie de son travail.

Nous n'avons visité que *9* églises où nous avons dit la messe, mais le Père a *46* églises à visiter, non pas tous les mois assurément, mais au moins quelquefois par an: sinon que deviendraient ces chrétiens qui ne peuvent faire deux ou trois heures de marche pour venir recevoir les sacrements dans les centres voisins?

Les *1250 confessions* que j'ai entendues, le Père doit les entendre *seul*, outre toutes celles qu'il a entendues lui-même pendant ces dix jours. Nous n'avons guère entendu que les confessions des grandes personnes et celles des enfants déjà communiés; mais le Père a à entendre aussi les confessions des petits enfants, et à instruire pour la confession et les catéchumènes et les enfants qui ne se sont pas encore confessés.

Nous n'avons examiné que les enfants de 9 à 12 ans; mais tous les petits de 7 à 9 ans sont aussi à examiner quelquefois, et surtout les plus grands de 13 ans sont aussi à examiner de très près. Mêmes *examens* aussi quelquefois pour les grandes personnes, même déjà

communiées. Mêmes examens et plusieurs fois pour tous ceux qui se préparent au baptême et à la première communion.

Puis *retraites*, et avant le baptême, et avant la première communion. Or le Père a eu dans l'année 226 baptêmes d'adultes et 686 premières communions, tous précédés d'une retraite de trois jours.

En outre, chaque année, retraite des maîtres d'école et catéchistes, pour laquelle sans doute chacun appelle un autre Père; mais à charge de revanche, et à condition d'aller soi-même à son tour donner pareille retraite dans un autre district.

De plus, deux fois par mois, le Père *réunit ses maîtres d'école* pour les instruire et les former.

De plus, réunions des diverses *Congrégations:* celle des mariés, hommes et femmes; celle de la Bonne Mort tous les premiers vendredis du mois; celle des jeunes gens, le samedi après le premier vendredi; celle des jeunes filles, le lundi après le premier vendredi.

De plus, tous les *mariages* en préparation à examiner avec soin, et à bénir; les mariages qui branlent à consolider et ceux qui sont rompus à ressouder.

Et les *malades* à visiter, et les *écoles* à pousser, et les garderies ou écoles non brevetées à soutenir... Hélas! dans tout son vaste district, le P. Arnal n'a pu être autorisé que pour trois garderies (chacune autorisée pour 25 ou 26 enfants), et une seule école brevetée, faute d'instituteurs brevetés et de ressources pour les entretenir.

Et avec tout cela, le Père est encore *seul* chargé de tout *le matériel: églises* à bâtir, à agrandir, à réparer, *46* églises!! très lourde charge, surtout en face de l'insouciance malgache, même chez nos chrétiens, laquelle remet toujours à plus tard un travail, une réparation à faire; *maisons du Père* à bâtir, à entretenir avec tout leur petit mobilier le plus indispensable; le Père ne peut s'en occuper qu'une fois par mois, et toujours à la hâte, dans une visite de quelques jours; *maisons des inspecteurs* et des *catéchistes; écoles* ou garderies; *maisons de nos dékas* ou enfants à notre service; *écuries* (il en faut au moins une dans nos postes principaux); *emplacements* et petits jardins autour des églises; objets de *sacristie*, autels et ornementation des autels, objets de *lingerie* et de literie? objets de *cuisine*... jusqu'à la marmite et à la cruche qui doit aller chercher de l'eau; *petites provisions*, pain, vin, hosties, vin de messe, cierges, etc., etc., etc., etc...

Le Père est *seul* à s'occuper de tout, de tous les offices et dans tous ses postes, et non une fois en passant, mais tous les jours, durant des mois et des années...

Et quelles *ressources* a-t-il pour entreprendre et soutenir à lui *seul* tant d'œuvres?

Il reçoit chaque mois de la Mission, le maigre salaire de ses maîtres d'école, et s'il lui restait quelque argent sur cette somme, il devrait le rendre au P. Procureur.

Et pour son entretien personnel, pour lui, ses *dékas*, son cheval, ses églises, maisons, écoles, maisons de maîtres d'école, écuries, mobilier de sacristie, de cuisine, lingerie, etc., etc., la Mission, avec quelques petites provisions du mois, pain, vin, sucre, sel, bougies, allumettes... la Mission lui donne par mois QUARANTE FRANCS!!...

Quarante francs! voilà toutes les ressources du missionnaire en campagne pendant tout un mois; voilà ce avec quoi il doit réaliser toutes les œuvres de son district, les soutenir et se soutenir lui-même! Si Notre-Seigneur n'était là pour réconforter l'âme et le corps de ses missionnaires, comment ceux-ci résisteraient-ils à une vie pareille?

Les chrétiens viennent bien quelquefois leur faire quelques offrandes, à l'occasion d'une fête: des œufs, du riz, une poule. Chaque année les chrétiens font encore ce qu'ils appellent le *vokatra* ou collecte pour l'entretien des œuvres; mais combien c'est peu de chose que ces dons, en présence des immenses besoins d'un district!

Et les Supérieurs, que peuvent-ils? Hélas! bien peu de chose, bien, bien peu, surtout en comparaison des besoins où ils voient leurs chers missionnaires, et de ce qu'ils voudraient faire pour eux. Le cœur des Supérieurs saigne, je le dis, les larmes aux yeux, toutes les fois qu'ils se voient *obligés* de refuser une demande de secours à un de leurs Frères souffrant dans les campagnes et manquant de ressources pour une œuvre qui serait si importante, presque nécessaire, A. M. D. G. Et ils *doivent* tenir cette rigueur et montrer ainsi un cœur de pierre dans l'intérêt général de la Mission! Où puiseraient-ils les secours qu'ils donneraient? S'ils avançaient plus qu'ils n'ont reçu, notre pauvre Mission ferait banqueroute. Grâce à Dieu, nous vivons, et nos œuvres vivent, et même progressent, par la miséricorde infinie du Bon Maître. Que tous nos bienfaiteurs en soient à jamais bénis et récompensés! Sans eux que deviendrait notre chère Mission? L'allocation annuelle que nous donne la Propagation de la Foi, au lieu d'augmenter en proportion de nos œuvres et de nos besoins, *diminue* chaque année: elle vient encore d'être diminuée de 12.000 fr.! Nous ne recevons plus actuellement par là que *le tiers* de ce qui nous serait *strictement* nécessaire pour l'entretien de nos œuvres. Comment le reste nous arrive-t-il? C'est

un vrai miracle que Notre-Seigneur ne cesse de faire pour ses missionnaires, par l'intermédiaire de ceux qu'Il choisit pour être les instruments de sa Providence et notre Providence.

Ce miracle, que Notre-Seigneur daigne le continuer en faveur de ses missionnaires; je l'en supplie instamment avec la confiance la plus illimitée! Que Notre-Seigneur daigne assurer l'avenir des œuvres de la Mission! Qu'il daigne surtout nous envoyer de nouveaux ouvriers qui viennent au secours de nos chers missionnaires débordés de travail, et nous aident à récolter pour les greniers du Père de famille l'abondante moisson qui germe et mûrit partout sur notre terre de Betsiléo.

Messis multa, operarii autem pauci. Notre-Seigneur nous donne Lui-même la conclusion à tirer de là: *Petite ergo ut mittai operarios.*

Je le Lui demande à Lui-même tout d'abord, *Dominus est!* et à vous aussi, mon Révérend Père, autant qu'il dépend de vous, vous remerciant encore une fois et de toutes vos bontés pour nous, et en vous priant de nous bénir tous.

In unione SS. SS.

Rae Vae addictissimus in Xto servus

Louis VERLEY, S. J.

NÉCROLOGIE.

LE RÉVÉREND PÈRE FERDINAND ROLLIN.

(21 janvier 1845 — 11 juin 1911).

L'Ecriture Sainte compare l'homme à un arbre planté sur le cours des eaux. Cette image convient à la vie du Révérend Père Rollin, elle donne l'impression qui s'en dégage, la leçon qu'elle renferme. Ce fut une existence harmonieuse et puissante, de belle venue, droite comme le chêne, solide par ses racines, superbe par ses rameaux. Grâce à un ensemble assez rare de qualités et de vertus admirablement pondérées, par son talent, par son caractère; scolastique, professeur, prédicateur, supérieur, et dans ces différentes situations, religieux exemplaire, Ferdinand Rollin a formé patiemment en lui l'un de ces types du vrai Jésuite que la Compagnie de Jésus opposerait volontiers à la critique injuste de ses adversaires et proposerait plus volontiers encore, sous bien

des aspects, à l'imitation de ses fils. On le verra par ces souvenirs, tout incomplets qu'ils soient, moins par les paroles que par les choses elles-mêmes à mesure qu'elles se dérouleront avec les années. Nous suivrons leur cours dans ce bref récit qui ne s'arrêtera un peu que sur les points culminants.

***

Ferdinand Rollin est né le 21 janvier à Monthureux-sur-Saône, très petite ville ou bourgade, chef-lieu de canton du département des Vosges. Il descendait d'une famille de cultivateurs aisés qui sortis de la ferme élargissaient cette modeste aisance par les travaux du jardinage. Quelques lignes nécrologiques insérées par M. le Chanoine Didier-Laurent, curé de Monthureux, dans le Bulletin paroissial, ajoutent ces détails:

Juillet 1911. « Le père de Ferdinand, *Michel Rollin*, fut longtemps trésorier de la fabrique de l'église; il mourut âgé de 75 ans, le 2 mai 1889; sa mère, *Joséphine Pariset*, porta la charge et la dignité de Préfète du Rosaire. Elle vécut 82 ans et suivit son mari dans la tombe le 2 septembre 1901. » Survenue après sept ans de mariage, la naissance d'un fils répondait aux désirs ardents des époux; toute leur tendresse se concentrait sur cet enfant demeuré unique. Les premières années furent donc heureuses et rapides. Plus tard, dans la maturité de l'âge, le P. Rollin reportait vers elles des regards attendris; cette profonde affection qu'il briserait pour obéir à sa vocation, mettait dans sa bouche des paroles de reconnaissance et d'admiration. Il se souvenait surtout de sa mère dont l'empreinte avait été plus profonde sur son âme. C'était une femme de vaillante et joyeuse humeur, d'une langue agile, dont la verve caustique n'est point oubliée encore des voisines et des amies qu'elle a égayées jusque dans les années de sa verte vieillesse.

« Cependant la paroisse de Monthureux était dirigée, écrit M. Didier-Laurent, le curé actuel, par le plus difficile et le plus rigoureux des maîtres, M. l'abbé Leclercq, de redoutée, respectée et presque légendaire mémoire. Il faut que le jeune Ferdinand ait marché bien droit pour donner pleine satisfaction à son curé. De fait, celui-ci avait distingué l'enfant, discerné ses dispositions précoces; sur ses conseils affectueux, M. et M^me^ Rollin, soutenus par leur foi, peut-être aussi par l'ambition d'honorer un jour leur famille, se décidèrent à présenter leur fils au petit séminaire de Châtel. L'écolier se fit tout de suite remarquer par son ardeur au

travail. Mais, écrit l'un de ses concitoyens qui le suivit après une année au noviciat d'Issenheim, Ferdinand n'était pas un travailleur ordinaire. Il voulait marquer son style, sa rhétorique, sa pensée d'une empreinte personnelle; sa verve en récréation était extraordinaire, irrésistible. Après avoir égalé les meilleurs, il les surpassait tous sur la fin de ses humanités. Ces qualités brillantes attiraient l'attention de ses maîtres. En voici un témoignage que nous citons avec un sentiment de reconnaissance. On avait lu au réfectoire la Vie du P. de Ravignan. Le vénérable supérieur s'adressant au jeune séminariste lui dit : « Que pensez-vous de cette lecture?... Je l'ai choisie pour vous... Réfléchissez. Vous ne serez pas prêtre dans le monde. Cherchez la volonté de Dieu. »

Le conseil fut écouté; la lumière se fit pendant une retraite au noviciat de la Compagnie de Jésus. Mais deux ans se passèrent avant que la résolution prise fût exécutée. Après une scène de douleur terrible, dit le même témoin, Ferdinand comprit que le consentement de ses parents lui serait refusé. Il attendit sa majorité. A la fin des vacances suivantes, il rentra comme de coutume au Grand Séminaire, mais sans s'y arrêter, il continua jusqu'à Issenheim. D'Issenheim il écrivit à Monthureux pour annoncer son entrée dans la Compagnie. La réponse ne se fit pas attendre, on y entendait la douleur et aussi la colère. « Renvoyez l'argent et la montre; votre mère est au lit, je suis dans la dernière désolation. » Le novice recourut à la Très Sainte Vierge : dans le sanctuaire de Thierbach il la conjura de sauver sa vocation et de consoler ses chers parents. Cette prière fut exaucée. M. Rollin écrivit une nouvelle lettre : « Reste, mon cher Fils, où le Bon Dieu te veut, nous ne lui refusons pas l'enfant qu'il nous a donné. » Ce généreux consentement ne fut jamais repris. Chaque année on allait revoir Ferdinand, passer quelques jours auprès de lui. C'était une joie immense suivie d'une immense douleur quand venait le moment d'une nouvelle séparation.

***

Victorieux de ce terrible assaut et fortifié par sa victoire, le jeune candidat à la vie religieuse se mit résolument à l'œuvre pour devenir un saint. « Un saint, disait-il parfois, je voudrais tant l'être un jour! » Il s'engageait résolument sur le chemin où les saints ont marché à la suite du Sauveur crucifié. La mesure fut même dépassée, puisqu'il fut nécessaire de recourir aux soins de l'infirmerie pour guérir deux blessures que la discipline avait faites

aux épaules. Pour le reste, heureux d'une vie obscure, le novice cherchait à s'effacer et à recouvrir ses brillantes qualités d'un voile qui en dérobait l'éclat aux autres et à son propre regard. C'est le témoignage que lui donne le Recteur du noviciat d'Issenheim, le R. P. Ledergerber, qui le reçut dans la Compagnie le 24 octobre 1866. Après avoir consulté ses souvenirs qu'il dit affaiblis, mais que les autres estimeront exacts et vivants, le R. P. Ledergerber veut bien écrire en date du 5 novembre 1911 :

« Ferdinand Rollin se montrait en tout sincèrement humble, il cherchait surtout à s'effacer, à passer inaperçu au milieu des autres, il déférait volontiers à leurs avis. On le trouvait toujours prêt à rendre service, à se dévouer, à prendre pour lui ce qu'il y avait de moins bon. Il avait constamment à cœur de pratiquer exactement les moindres règles, les plus petites prescriptions de son nouveau genre de vie. Il n'entendait pas être religieux à moitié, il apportait même quelque scrupule dans sa fidélité et dans son zèle à se conformer jusqu'au moindre détail à ce qu'il regardait comme un devoir. C'est que, à ses yeux, cette vocation dont il avait conçu dès l'origine la plus profonde idée, exigeait l'élévation de l'esprit, l'élévation du cœur et la magnanimité... »

Le noviciat se terminait à Saint-Acheul, le 1er novembre 1868, par l'émission des premiers vœux entre les mains du R. P. Pillon, Provincial de Champagne.

Tels furent les débuts de cette existence religieuse qui se continua jusqu'à la fin, fidèle à elle-même, soucieuse d'accomplir et de surpasser les promesses qu'elle avait permis de concevoir.

Ces lignes ne sont pas une biographie — elles seraient plus volontiers un portrait; elles n'ont donc pas à suivre le P. Rollin dans les différents postes qu'il occupa : de 1870 à 1874 à Amiens où il fit sa régence et enseigna la Rhétorique avec un éclat peu ordinaire; de 1875 à 1877 à Laval où il dépensa tant d'ardeur aux heures d'étude et tant de gaîté aux heures de récréation; de 1878 à 1879 à Reims où il enseigna d'abord les Humanités et se donna l'année suivante à la prédication; en 1882 à Hadzor, en Angleterre, où il fit son troisième an de probation sous la direction du vénéré P. Dorr, dont il eut bientôt fait de conquérir l'affection et l'estime; de 1883 à 1887 à Dijon où ses qualités de supérieur et de prédicateur s'épanouirent dans une sorte de splendeur, et où il fit le 2 février 1884 sa profession solennelle; de 1888 à 1903 à Lille où pendant dix-huit ans, peut-être les plus remplies de son existence, il se donnait sous différents titres, mais avec un égal succès, aux soins de la prédication, de la direction

et du gouvernement de ses frères; à Reims enfin, sa dernière résidence, où il apportait en novembre 1907 un courage toujours aussi grand, mais des forces déjà diminuées et une santé désormais trop affaiblie pour résister aux atteintes successives de la maladie et de la mort.

***

Cela dit pour répondre aux exigences légitimes de la chronologie et de l'histoire, nous laissons la vie du P. Rollin dont nous ne suivrons pas les événements qui se déroulent d'ailleurs dans un cadre ordinaire et normal, pour étudier de préférence les traits les plus saillants de son caractère et de son œuvre.

De l'aveu de tous, Ferdinand Rollin fut un laborieux. Il semble que cette louange domine toutes les autres; ailleurs il rencontrerait des égaux et parfois des maîtres, ici, et en particulier dans le labeur nécessaire à la prédication, peu l'ont égalé, aucun sans doute ne l'a surpassé.

Dès les premières années de sa vie religieuse, il préparait en lui l'ouvrier apostolique et avec une patience obstinée il forgeait et limait ses outils même matériels. Le premier, à ses yeux, était la langue ou le style. Il le voulait et il le fit riche et nerveux, souple et fort, très abondant et très pur. La forme était classique. Au moindre néologisme, il dressait l'oreille et facilement alors la bouche décochait une flèche légère à l'imprudent novateur. Non point qu'il condamnât une langue vivante à l'immobilité; on ne peut être sans varier, mais il voulait que ce mouvement se fît avec sagesse et dans le sens de nos traditions. Il avait pour les mots eux-mêmes une sorte de respect, il en étudiait les origines, les vicissitudes, les nuances, il en pesait la valeur, il en justifiait l'emploi. « Pour exprimer une idée, disait-il, nous avons un mot, nous n'en avons pas deux. » Ce mot unique, il le cherchait jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Souvent il s'aidait du Dictionnaire Idéologique de Robertson, dont, écrit l'un de ses meilleurs disciples, il prônait volontiers l'usage. Ce style qu'il avait tant travaillé, écrit encore un autre de ses collègues, bon juge en la matière, est l'un des plus beaux et des plus lumineux que je connaisse. Aussi l'on comprend ce mot d'un Chanoine de Périgueux, auditeur assidu de son carême en 1909 : « Pour entendre parler aussi bien que le P. Rollin, il faut aller en paradis. »

Au-dessus des mots, le prédicateur plaçait naturellement la composition et l'ordonnance de ses sermons. Là encore, aucune fati-

gue ne fut épargnée. Mécontent de son œuvre, impatient de la corriger, l'ouvrier y revenait sans cesse jusque dans les dernières années et presque dans les derniers jours. En novembre 1910, il donnait à Saint-Maurice de Reims la Neuvaine dite des Morts. Il recommençait, malgré la fatigue et la maladie, un sermon sur le salut éternel de l'âme, parce qu'un sermon antérieur ne le satisfaisait pas. Et quand il ne composait plus, il apprenait encore par cœur, il ramenait sur ses vieux discours une mémoire déjà usée. Et c'était un beau spectacle de voir ce vétéran, dans sa chambre envahie par les ombres du crépuscule, ramasser, encore ramasser ses armes apostoliques pour livrer une dernière bataille. Il voulait se retirer en bel ordre et pour prendre encore une image guerrière, autorisée par un tel courage, ne cesser de combattre qu'en cessant de vivre. Il disait à l'ami, au confident des dernières heures : « Dieu me demande le sacrifice de la mémoire... et du talent. C'est dur, c'est dur, mais je me rendrai encore utile en donnant quelques retraites. Puis, pour retenir les mots, je m'en rappellerai les racines. »

***

Ce travail, ce talent que le P. Rollin défendait pied-à-pied contre les infirmités, il l'avait défendu, s'il est permis de le dire, même contre les Supérieurs. Cela, plus particulièrement en deux circonstances. Le P. Grandidier, Provincial de Champagne, désirait économiser quelque peu sur les années d'études en comptant, trop largement peut-être, celles qui avaient été faites au Grand Séminaire de Saint-Dié. Et pour justifier ses calculs, le P. Provincial ajoutait, en rappelant des temps difficiles où la Compagnie mangeait son blé en herbe : « Pour moi, je n'ai fait qu'une année d'études chez nous, et encore, par suite de certaines erreurs ontologistes mêlées à l'enseignement, ai-je dû m'en défaire. » Le P. Rollin répliqua: « J'espère, mon Révérend Père, que sous ce rapport vous ne vous proposez pas comme exemple. »

Dans une autre circonstance, le P. Grandidier, encore Provincial, donna pleinement raison au P. Rollin.

Celui-ci enseignait les Humanités au collège Saint-Joseph de Reims; il donnait en outre chaque dimanche, à nos élèves, de brefs sermons admirablement composés. On aurait voulu ajouter à cette besogne des heures de surveillance qui rendaient impossible tout travail personnel. Le P. Rollin réclama, le litige fut porté au P. Provincial. Il répondit : « Vous êtes étranges. Vous avez

un jeune prédicateur d'avenir qui veut absolument travailler et et vous ne le favorisez pas de tout votre pouvoir! »

Ces exemples montrent bien la vérité d'une parole du P. Cahours : « Pour écrire, chez nous, il faut encore plus de caractère que d'esprit. » Ni l'un ni l'autre ne manquaient au P. Rollin. Aussi donnait-il des conseils deux fois autorisés à de jeunes prédicateurs qui se formaient sous ses leçons à leur art difficile.

Il leur disait :

« Travaillez, travaillez toujours. Si la prédication languit parfois, si les excellents prédicateurs se font rares, c'est que le travail ne nourrit pas assez leur parole. Ne soyez pas aisément contents de ce que vous avez fait, visez toujours à mieux faire.

« Ne vous fatiguez pas d'écrire, de composer, d'apprendre. Ecrire est le meilleur professeur de style; c'est en composant qu'on apprend à composer. Les grands sermons doivent être sus imperturbablement.

« Défiez-vous de l'improvisation, des choses à moitié faites. Point d'à peu près. La parlotte est meurtrière de la parole. Travaillez en vue de la grande prédication, faites de beaux sermons. Descendre, s'il le faut, sera toujours facile. »

Mais la meilleure leçon du P. Rollin fut celle de son exemple. Dans les articles nécrologiques qu'ils ont consacrés à sa mémoire, les journaux de Reims, le Bulletin du diocèse, l'Avenir, le Courrier de Champagne ont étudié le caractère de son enseignement et celui de sa prédication.

L'*Avenir* écrivait le lundi 12 juin 1911 :

« M. Rollin excella d'abord comme professeur. La tâche lui était facile, il aimait tant les Lettres humaines! La flamme de cet amour, il l'allumait dans l'âme des écoliers par l'ardeur de sa parole. Un jour l'explication était finie, le maître s'était tû, mais les disciples écoutaient toujours; ils sortirent de leur silence par une prière unanime : Encore, encore!

« La prédication est aussi un enseignement; sur cette tribune plus élevée, les succès du prédicateur surpassèrent ceux du professeur. Bordeaux n'a pas oublié l'extraordinaire éclat du Carême qu'il y donnait en 1895, si je ne me trompe. Longues heures avant celle du sermon, la foule envahissait l'église incapable de la contenir. Un dimanche, l'orateur parlait de l'éternelle damnation, de ces malheureux que Dieu rejette de sa face parce qu'ils n'ont voulu ni du repentir, ni du pardon. « Eh bien! s'écria-t-il, puis-

qu'ils sont morts comme ils ont vécu, voleurs, prévaricateurs, adultères, dans toute la honte de leurs péchés, je remercie Dieu de ne pas me mêler à ces gens-là! »

« C'était simple, assurément, mais Racine dans tel de ses vers, mais Bossuet dans tel de ses cris ont de ces *simplicités* sublimes; la familiarité du mot ajoute à la vigueur de la pensée. Quant aux auditeurs, saisis, secoués par un frémissement soudain, ils ne furent pas maîtres de contenir leurs applaudissements. »

Le *Bulletin religieux*, le *Courrier de Champagne* écrivaient de leur côté, le 11 juin :

« Le public catholique a surtout connu M. l'abbé Rollin comme orateur, comme prédicateur. Sainte-Beuve dit quelque part que plusieurs défauts sont nécessaires à l'orateur. Le prédicateur n'en a pas besoin. M. Rollin ne les avait pas; la voix était ample, sonore, qu'elle s'élevât ou qu'elle s'abaissât, elle restait harmonieuse et claire, elle faisait aisément le tour d'un vaste auditoire, se donnant à tous et à chacun, comme le souffle puissant de la mer sur son rivage. L'idée bien jetée germait et grandissait à travers le discours, admirablement articulée, bien balancée, très allante, marchait volontiers à son but par étapes. Parfois elle semblait porter l'âme de l'auditeur, la garder haletante sur son aile et ne la déposer que sur un cime.

« Il me souvient qu'un jour (c'était pendant la dernière mission de Reims qu'il donnait à la cathédrale), s'abandonnant à elle et en quelque manière s'abandonnant lui-même, laissant notes et canevas, avec un accent qu'il ne se connaissait pas, il conjura ses auditeurs de revenir à Dieu en dénonçant l'iniquité des prétextes invoqués contre ce retour. Quand il traversa ensuite leurs rangs pressés, on eût dit des épis couchés sous un vent impétueux. Mais beaucoup se relevèrent; ceux-là, d'autres encore, auront un souvenir et une prière pour celui qui n'avait qu'une ambition : celle d'être utile à leurs âmes. »

***

Ces justes louanges, nullement excessives, ne sont tempérées ici par aucune réserve, ce n'était pas le lieu. Une étude plus complète les indiquerait, ne serait-ce que pour laisser à l'éloge toute sa sincérité. Aussi plusieurs ont pensé que le prédicateur ne puisait pas assez souvent, surtout assez largement, aux deux grandes

sources de l'éloquence sacrée, l'Ecriture et la Théologie. Les contemporains que l'orateur connaissait si bien, ont fait tort aux anciens chez lesquels il fréquentait moins. Parfois encore, il eût été bien inspiré d'élargir ou de franchir le cercle ordinaire de ses auditeurs, de regarder d'un œil plus attentif la multitude du dehors, de jeter dans son sein l'un de ces mots, l'un de ces cris qui lui révèlent — car elle finit par les entendre — un maître et comme un conducteur de sa pensée.

Ces remarques, peut-être légitimes à l'égard de la grande prédication, ne le seraient plus vis-à-vis d'entretiens plus familiers, plus intimes. Chez le P. Rollin, le conférencier, le directeur de retraites surpassait encore l'orateur. Ecoutons le témoignage d'un de ces auditeurs qui, malgré leur admiration ou plutôt à cause d'elle, sont des juges et de bons juges.

« La parole du P. Rollin, dans les instructions de retraite, n'était pas d'une correction moins soutenue que dans les grands sermons, mais on la sentait plus libre, plus spontanée. Des qualités de l'orateur et de cette sévère discipline classique, large aussi, que le P. Rollin n'a jamais cessé d'imposer à sa pensée et à sa parole, il restait juste assez pour garantir la sûreté d'une impeccable doctrine, la vivacité et la précision des formules, l'ordre et la progression d'une composition toujours mûrie; et ainsi rassuré, l'esprit se laissait prendre et emporter au mouvement d'une âme de prêtre et d'apôtre qui se livrait. Dans la profonde et vibrante sincérité de l'homme de Dieu, parlant de Dieu, et des choses de l'âme à des âmes qu'il savait unies à Dieu et soucieuses de le mieux servir, on saisissait des aspects d'un talent et des parties d'orateur que ne trahissait peut-être pas aussi vivement sa parole dans la grande éloquence, forcément plus apprêtée et moins incisive. On souriait à une saillie d'esprit, on était charmé par une pénétrante finesse d'observation psychologique, on était ému par une anecdote, un souvenir personnel de vie religieuse ou de ministère apostolique, on était remué à l'improviste par un frisson qui, dans la parole du Père, révélait l'orateur de race; et cet ensemble de qualités était au service d'une charité respectueuse et délicate, plus attentive à montrer le bien qu'habile à stigmatiser ou ridiculiser les défauts. Dans ses instructions familières comme dans ses conversations spirituelles, le P. Rollin portait une doctrine ascétique très encourageante, ferme et pratique, excellemment positive. Son succès dans les Retraites, succès soutenu, égal et indépendant des circonstances ou des milieux, c'était le succès de l'orateur, assurément et au sens le plus profond et le

plus simple du mot, c'était aussi le succès du directeur, et le succès de l'apôtre plus pleinement libre de tous ses moyens d'action.

*
**

Le Maître a dit de certains prédicateurs de l'ancienne Loi que leurs leçons sont démenties par leurs exemples. Il faut faire ce qu'ils disent et ne pas faire ce qu'ils font. Cette parole sévère n'atteint pas le P. Rollin. Il n'a point parlé d'une manière et agi d'une autre; chez lui, la vie et la doctrine se soutiennent; s'il est bon de l'entendre, il est aussi bon de le regarder. On le verra par quelques rapides coups d'œil jetés sur les qualités de l'homme, du religieux, du supérieur.

L'homme avait beaucoup reçu de la nature et plus encore d'une culture intense qui ne négligeait aucun des dons ou des talents qui lui furent confiés. Il se devait à lui-même et il se devait beaucoup. On s'en rendait compte dès le premier aspect. Un Grec eût désiré ajouter je ne sais quoi à la finesse des traits, mais la physionomie corrigeait amplement la figure; on y voyait briller l'esprit, sourire l'intelligence, respirer la loyauté.

La conversation du Père était souvent merveilleuse de gaîté, d'entrain, quelquefois éblouissante, par le fonds habituellement grave et religieuse. Nourrie par une vaste lecture, elle se portait aisément sur les sujets les plus élevés comme aussi les plus divers. On apprenait beaucoup en l'écoutant avec plaisir. Quelquefois à un mot, à un geste, à côté du causeur on devinait l'orateur, l'aile de l'éloquence prête à s'ouvrir. Mais c'était rare; s'il conduisait volontiers la conversation, s'il la maintenait avec joie sur les hauteurs, il ne la tyrannisait pas. C'était bien le *quodlibet* du bon roi saint Louis, fait de libres propos amicalement échangés. Et que de rires bons et chauds jaillissaient de l'âme! « Je ris de plaisir, disait un témoin, d'entendre rire le P. Rollin. »

Quelquefois, un jour de fête recevait un agrément nouveau, comme une parure, de quelques strophes ou d'une chanson. Le Père maniait à ravir ce délicat instrument, cette poésie qui se tient à mi-côte, plus voisine du rire que des larmes, glissant légèrement sur les choses, n'y respirant qu'un discret parfum. Même ces riens, comme tout ce qu'il faisait, avaient leur perfection. On se souvenait avec plaisir de cet écureuil qui racontait ses exploits aux hôtes de l'Huisserie quand il vivait célibataire chez les enfants du Bon Dieu, du vieux maçon de Saint-Michel qui faisait ses réflexions sur la classe des adultes, du Père

Ministre si fort étonné de tant de scrupules... qui n'entraient pas chez les scolastiques. Et combien d'autres qui brillèrent un instant comme les sourires de la charité, mais dont la grâce délicate s'évanouirait si on voulait la saisir.

Un dernier trait qui montre bien la sensibilité de l'esprit. La difformité des choses ou leur beauté l'impressionnait vivement. « Je ne puis voir, disait-il, une charrette mal rangée le long d'un mur sans en souffrir. » Peut-être cette vivacité de l'impression est-elle chez une nature d'élite comme la condition du talent et aussi comme sa rançon. Quoi qu'il en soit, tout était en ordre et en règle chez lui, ses sermons limés, ses pages couvertes d'une belle et large écriture, sans qu'il s'y glissât une faute, sans qu'il y manquât une virgule. Un tel souci était pour lui source de beauté et donc source d'allégresse.

A de tels signes, un esprit se reconnaît; les âmes ont une meilleure mesure; c'est la souffrance et l'accueil qu'elles lui font. Le P. Rollin fut plusieurs fois visité par elle. Une grave maladie se déclara pendant le carême qu'il prêchait en 1887 à la cathédrale de Reims. On espérait beaucoup de lui et les premiers sermons justifiaient cette espérance; elle fut bientôt trompée, « brutalement », dit le *Bulletin religieux* du diocèse. En effet, dès le second dimanche, le Père eut grand'peine à finir la prédication. Les premiers symptômes de la congestion s'étaient manifestés; la maladie fut longue et le mal conjuré cependant restait suspendu sur la tête de sa victime comme une menace perpétuelle. Désormais il était condamné à prendre des ménagements, et sans être souffrant, il ne connaîtrait plus la plénitude de la santé. Le talent ne serait-il point arrêté dans son essor? Le Père connut dans une certaine mesure ces tristesses et ces inquiétudes de la douleur. Il profita de ces avertissements pour se détacher de plus en plus parfaitement des choses humaines et s'attacher uniquement à Dieu. Le bruit des applaudissements humains qui avait parfois chatouillé son oreille, ces premières caresses de la gloire ne troublaient pas son cœur. Les infirmiers avouent qu'il était un malade commode, habituellement joyeux, toujours reconnaissant des moindres soins et acceptant n'importe quel remède, parce qu'il le recevait des mains de Dieu. Quelquefois cependant des larmes disaient que le cœur était brisé, mais c'étaient des larmes silencieuses, de celles que Notre-Seigneur a promis de sécher et de récompenser.

Il écrivait pendant sa retraite de 1906:

« Toutes ces épreuves détachent du monde et rapprochent de

Dieu. On pense au ciel où il n'y a que des âmes bonnes, où l'on n'aura plus à craindre la moindre blessure, où l'on se reposera de tant d'angoisses et de lassitudes secrètes. Hâtons-nous vers cette belle patrie... »

***

Le malade obéissait ainsi aux règles de la Compagnie qui lui prescrivaient de ne point donner moins bonne édification durant la maladie que durant la santé. Dans l'une ou dans l'autre situation, il se montrait également religieux. Comment ne pas souligner ce trait de sa physionomie?

Le P. Rollin était Jésuite dans l'âme: il pensait, il parlait en Jésuite; volontiers il demandait à saint Ignace, pour lequel il nourrissait une très particulière dévotion, les règles de sa conduite et de ses jugements. « Cette entreprise est bonne, disait-il parfois, saint Ignace l'eût aimée. » Un jour vint où ces sentiments eurent l'occasion de se manifester avec un certain éclat. L'histoire qui n'a point perdu son opportunité, vaut d'être contée avec quelque détail.

En 1902, le P. Rollin donnait à la cathédrale de Toulouse les prédications du Carême. Le fait fut découvert par M. Imbert, alors inspecteur de police à Toulouse et lecteur, sans doute intermittent, de la *Semaine Religieuse* du diocèse; sa conscience en fut troublée. Peut-être quelques amis lointains lui avaient-ils transmis de Lille un avertissement salutaire. Il se demanda si cet « abbé Rollin », prédicateur à Toulouse, ne serait pas le même homme que le « P. Rollin », connu comme Jésuite à Lille avant la loi de 1901; si cet ancien congréganiste, à supposer que ce fût lui, avait le droit de prêcher. Les scrupules de l'inspecteur de police ennuyaient assez les juges de Toulouse; aussi furent-ils enchantés de les passer à leurs collègues de Lille, en leur disant : C'est votre affaire, puisque l'abbé Rollin est domicilié chez vous. Content, le Tribunal correctionnel de Lille assigna le P. Rollin à comparaître devant lui, en son audience du jeudi 10 juillet 1902. L'affluence était grande : on y remarquait nombre de prêtres et de religieux, de catholiques désireux d'apporter au vénérable accusé un témoignage de leur sympathie; également beaucoup d'avocats dont cette affaire excitait la curiosité juridique. L'accusation était soutenue par le Procureur de la République, M. Taintu-rier, trop connu dans la région du Nord à cause de son acharnement à poursuivre, comme coupable d'un assassinat immoral,

le plus innocent des hommes, le Fr. Flamidien. Cependant le Président, un monsieur Sée, un juif, paraît-il, interrogeant le prévenu, lui demande s'il reconnaît avoir été Jésuite à Lille avant la loi de 1901. Le prévenu répond: « Oui, M. le Président, j'ai fait mes grands vœux en 1884, je n'en ai pas été relevé. Je suis donc toujours Jésuite. » Cette fière et calme réponse fut un désastre pour le Procureur dont elle renversait le réquisitoire; il avait échafaudé ses arguments pour prouver que, malgré ses dénégations, ses réticences, ses faux-fuyants, l'abbé Rollin était Jésuite, et voici que le P. Rollin l'affirmait hautement, s'appuyant sur des vœux qui le liaient et qu'il n'avait pas le droit de délier. Obligé d'improviser, le Procureur fut tout à fait malheureux; il s'enfonçait dans le pathos, invoquait la puissance divine, saluait dans la loi une émanation de la divinité, employait beaucoup de temps et beaucoup de phrases pour dire qu'il n'avait rien à dire. Le rôle de la défense était facile: Maître Théry se fit un jeu, auquel l'auditoire s'associait souvent par ses rires, de réduire à néant toute l'éloquence du Procureur. La justice et le bon sens imposaient l'acquittement; d'autres raisons prévalurent. Le prédicateur de Toulouse fut condamné à cinquante francs d'amende. La Cour de Douai cassa cet étrange jugement porté par un juif, un protestant et un impie: c'était ce trio qui composait le Tribunal de Lille...

La noble attitude du P. Rollin ne reçut pas une louange unanime. Quelques-uns pensaient que le Père avait été plus courageux que prudent. Ces critiques parvinrent jusqu'à lui et il s'y montra sensible. Le religieux se demanda si les Supérieurs approuvaient sa conduite. Interrogé, le T. R. P. Général répondit: « Il me plaît singulièrement que quelqu'un se soit rencontré et pour déclarer publiquement qu'au for de la conscience il restait religieux de la Compagnie de Jésus, et que par ailleurs il estimait avoir obéi à la loi, puisque ce fait intime ne donnait aucune prise extérieure et juridique (1). »

***

Ce que fut le P. Rollin aux yeux du public avec l'éclat que l'on voit, il le fut aussi dans l'intimité avec une lumière plus

1. « Unum fuisse qui et aperte profiteretur se in foro conscientiæ manere talem (nempe religiosum e Societate Jesu) et nihilominus contenderet legi jam satisfieri si factum illud intimum nullo alio facto externo juridice probetur, valde placet. »
(Ex litt. ann. prov. Camp. 1901-1904.)

pénétrante et plus douce. Les religieux qu'il a gouvernés, les âmes qu'il a dirigées, lui rendent ce témoignage. Il pensait comme S. Ignace, il avait pour sa vocation de Jésuite autant de fierté que d'amour. C'était une joie, après un travail exceptionnel, de remercier celui des siens qui l'avait accompli. Avec quel accent ému, pénétré, presque solennel, il lui disait alors: « Mon Père, mon Frère, je vous remercie au nom de la Compagnie. » Plus d'une fois ces paroles troublèrent délicieusement le cœur d'un obscur ouvrier qui n'avait point prévu cette récompense.

Il aimait d'ailleurs à encourager. Tel jeune prédicateur qui l'avait vu, non sans quelque émotion, parmi ses auditeurs, n'osait trop demander à ce vétéran de nos cathédrales ce qu'il pensait de son sermon. Mais les remarques furent si courtoises, si affectueuses, elles invitaient si paternellement à un travail toujours plus obstiné que celui qui en était l'objet, aussi charmé que surpris, avouait que ces paroles lui avaient fait plus de bien que beaucoup de critiques plus ou moins sévères.

Tant il est vrai que la bonté est la maîtresse de la vie humaine. Or, le P. Rollin fut habituellement bon et tendre. C'est ce que disent tous ceux qui le connaissant bien ont mieux lu dans son âme.

« Il était bon, écrit un ami qui vivait avec lui à Lille. La bonté était une richesse qui dépassait en lui toutes les autres; elle lui aura conquis plus de sympathies encore que son grand talent ne lui aura mérité d'admiration. Souvent elle allait jusqu'à la tendresse. Les âmes qu'il a rencontrées n'ont pas oublié comment il savait compatir à leurs peines et les consoler. »

C'est pourquoi elles lui sont restées fidèles jusqu'au tombeau. Quel regret d'envelopper tel ou tel nom dans une reconnaissance silencieuse. Mais comment parler lorsque la parole blesserait un dévouement qui ne veut tenir sa récompense que de Dieu?

*
**

Le P. Rollin allait à la rencontre de Dieu, à pas lents d'abord, et puis bientôt, précipités. Des infirmités toujours plus graves, des maladies toujours plus longues et plus difficiles à guérir, avertissaient ses amis du déclin des forces. L'âme chez lui en avait le pressentiment; il fit sa dernière retraite, la meilleure de sa vie, disait-il, en novembre 1910, avec une grande paix et dans une douce lumière. Par une sorte de pressentiment, ses pensées, ses méditations se groupaient, se centralisaient pour ainsi dire

autour de Jésus, son Juge et son Sauveur. Heureux ceux qui se préparent ainsi à mourir.

Les médecins espéraient que l'air de Cannes amènerait une réaction heureuse. Après une séparation douloureuse, les premiers jours semblèrent confirmer cet espoir; mais la paralysie eut bientôt des retours offensifs. Dès le mois de mars, le mal parut sans remède. De Reims, un ami l'avait rejoint à l'hôpital des Frères de Saint-Jean de Dieu.

Il écrit: « Je profitai du Vendredi Saint pour préparer le malade au grand sacrifice. Il me comprit aussitôt, leva les yeux au ciel avec une expression que je n'oublierai jamais, me prit la main, la posa et la conserva longtemps sur le cœur, en murmurant: « Merci, merci. »

La maladie suivit son cours implacable, malgré quelques lueurs trompeuses. Une grande solitude s'était faite autour du mourant: il souffrait loin des siens, sur un lit d'hôpital. « La nuit, dit le témoin des derniers instants, on n'entendait que le bruit de la mer, que le pas rare d'un voyageur attardé. Prélude du silence éternel... le samedi, 11 juin, vers 4 heures 1/2 du matin, les yeux fermés depuis le jeudi s'ouvrirent, très grands, les membres se contractèrent, les derniers souffles passèrent avec deux ou trois respirations, et nous tombâmes à genoux, tandis que notre cher Père Rollin remettait son âme à Dieu. »

H. J. Leroy.

LE R. P. ANTOINE DECHEVRENS.

Le P. Antoine Dechevrens est né le 3 novembre 1840 à Chênes, près Genève, Suisse. Il fit ses études littéraires au Collège de Belley (Ain, France), sa philosophie et sa théologie à Fribourg, Suisse.

En octobre 1861 il entrait au Noviciat de la Compagnie de Jésus à Issenheim, en Alsace. Deux ans après il était envoyé à Paris, au collège de Vaugirard, où il dirigea la musique jusqu'à la fin de 1868.

Il fut élevé à l'honneur du sacerdoce en septembre 1869, à Laval, où il prit son grade de docteur en théologie.

De là il alla enseigner, deux années, la philosophie au collège libre de Vannes et trois années la théologie à l'Université catholique d'Angers.

De santé un peu délicate le P. Antoine Dechevrens dut, en 1894

abandonner l'enseignement, et il vint à Paris passer sept années dans les travaux du saint ministère.

C'est vers 1902 qu'il obtint de ses supérieurs d'aller se fixer en Suisse, où il avait fait déjà quelques séjours de 1884 à 1889. Là dans le canton de Fribourg, il se trouvait plus à proximité de la célèbre bibliothèque de l'antique Abbaye de St-Gall, qu'il visita à plusieurs reprises et dont il étudia à loisir, et photographia un grand nombre des manuscrits précieux en vue de la restauration du chant ecclésiastique, tâche qu'il s'était avec amour, imposée dès le temps de ses études théologiques, au grand séminaire de Fribourg, vers 1860.

De ces patientes recherches était résultée chez lui la conviction que l'œuvre de la restauration du chant ecclésiastique dans sa forme et sa beauté primitive ne serait sérieuse et durable qu'à la condition de remonter à la fois au temps de la notation romanienne et à celui où Guy d'Arezzo introduisit la notation qui devait finir par s'imposer aussi bien à la musique moderne qu'au Plain Chant; cette époque qui vit le chant ecclésiastique dans toute sa splendeur va du VIII^{e} siècle au XII^{e}. Plus tard c'est la décadence qui se précipite et le rythme qui déserte l'Eglise pour faire la fortune de la musique profane.

Si le P. Antoine Dechevrens fut un instant surpris par la publication de l'Edition Vaticane et par la faveur accordée en Cour de Rome à l'Ecole Bénédictine si manifestement opposée à l'Ecole *mensuraliste*, dont il était le chef avoué, il ne fut pas pour cela désorienté. Le *Motu Proprio* de Pie X lui laissait encore toute liberté de continuer ses recherches scientifiques sur le Plain-Chant et par le fait même ne lui enlevait pas l'espérance de faire un jour, par lui-même ou per ses disciples, triompher la question du rythme musical libre.

Cette question du rythme en plain-chant et en musique, si subtile et si peu comprise naguère même des plus grands musiciens, avait été si profondément étudiée par le P. Antoine Dechevrens qu'il fut admis à l'honneur de collaborer avec le Maître Lussy, le législateur du Rythme dans la musique moderne, et d'avoir été choisi par lui, quand il mourut en 1910, pour coordonner et publier les notes qu'il avait rédigées en vue d'une application générale de toutes les règles du rythme musical à la célèbre Sonate pathétique de Beethoven. Le P. Antoine Dechevrens se mit aussitôt à l'œuvre et put heureusement, quelques jours avant de s'éteindre à son tour, corriger les dernières épreuves de cette magis-

trale étude qui restera, pour l'un et pour l'autre, un monument de leur commun génie musical.

Le P. Antoine Dechevrens, dans ces dernières années, avait imaginé un système de typographie musicale qui donna de bons résultats dans les essais qu'en en fit avec la collaboration de son frère, le P. Marc Dechevrens. Il vint s'établir à Genève dans le courant de novembre 1911 afin de s'associer à une imprimerie qui avait accepté d'exploiter l'invention sous sa direction. Le temps lui fit défaut: il mourait le 17 janvier 1912, après trois semaines seulement de maladie.

Comme prêtre et religieux, le P. Antoine Dechevrens n'a jamais abordé la grande prédication; mais il excellait à remplir le ministère plus modeste, mais plus fructueux, des sermons, conférences, retraites dans les collèges et les communautés religieuses. Nombreux sont, sous ce rapport, les manuscrits qu'il a laissés et qui témoignent, non moins que ses ouvrages sur le chant ecclésiastique du sérieux qu'il mettait en tout ce qu'il traitait. Il comptait beaucoup d'amis qui garderont de lui un cher souvenir; il comptait aussi des admirateurs et des disciples qui ne laisseront pas son œuvre musicale inachevée tomber dans l'oubli.

LA MORT DU P. ROULLEAUX.

Nous avons donc perdu hier matin (2 mars) le bon Père Roulleaux. Heureusement, si subite qu'elle ait été, sa mort n'a pas été imprévue. Vers 5 h. 3/4, le domestique, n'entendant pas de bruit dans sa chambre, frappa à sa porte, et le trouva mort dans son lit, dans l'attitude d'un repos très calme; il a donc été frappé d'une hémorragie cérébrale ou d'un accident au cœur, en plein sommeil. Mais il y a quinze jours, pris en pleine nuit d'une violente crise d'asthme cardiaque, il m'avait appelé, et son premier mot en me voyant avait été: « Je vais mourir, je n'ai jamais tant souffert. » Je l'avais alors préparé à la mort, et le bon vieillard répétait avec une grande foi et une sorte d'avidité les pensées et invocations pieuses que je lui suggérais. Il me dit à un moment: « Le bon Dieu me prépare sans doute à mourir, car depuis quelques semaines, il me fait bien des grâces. » Et il entra dans des détails intimes qui m'ont grandement édifié. C'était d'ailleurs un prêtre très fidèle, et un religieux très exact à tous les exercices de piété. Le Bon Dieu lui avait évidemment envoyé cette crise pour l'avertir.

Il en resta pas mal affaibli: les absences de mémoire se mul-

tiplièrent; il se plaignit souvent d'avoir eu de très mauvaises nuits, avec de violentes douleurs pour lesquelles il n'appelait pas, par discrétion, afin de ne déranger personne; cela ne l'empêcha pas pourtant de vaquer à ses occupations habituelles; il tint de faire son lit et son petit ménage, et se rendit exactement à son confessionnal de la cathédrale. Il sacrifia seulement, sur ma demande, sa messe quotidienne à la Visitation, qui lui était une grande consolation; ce lui fut un sacrifice très méritoire, car il tenait énormément à employer jusqu'au bout les forces que Dieu lui laissait, s'acquittant avec grand soin de tous les petits offices qu'on pouvait lui confier, saluts à présider, litanies à réciter, lecture de l'Ecriture Sainte au réfectoire.

La veille de sa mort, oubliant que c'était la lecture des règles, il avait encore préparé très soigneusement un passage de la Bible, et dans l'après-midi, suivant sa coutume, il alla à Sainte-Croix se mettre à la disposition des membres du personnel et des domestiques qui se confessaient à lui.

Ainsi fut-il jusqu'au bout homme de communauté et homme de zèle.

Seulement au frère infirmier qui lui demandait de ses nouvelles, il répondit: « Je suis à bout: je souffre beaucoup de la tête pendant la nuit; j'ai peine à respirer; on me trouvera mort dans mon lit un de ces jours. »

Le Bon Dieu a donc trouvé prêt ce fidèle serviteur, on peut l'espérer en toute confiance.

Il laisse parmi nous un excellent souvenir; malgré les infirmités de son âge et de ses maladies, il avait conservé pour tous une grande politesse, pour les supérieurs beaucoup de déférence, sur sa personne une propreté remarquable, dans ses procédés l'art de s'accommoder de tout et de tous.

Plusieurs de ses pénitents et pénitentes ont manifesté une grande douleur de sa mort. Ainsi une bonne personne qui est venue hier prier dans notre chapelle pendant près de deux heures, en souvenir du vénéré vieillard. Les prêtres aimaient bien venir recevoir ses pieux conseils. Il leur chantait d'ailleurs, si complaisamment et avec tant de zèle leurs grand' messes qu'ils en étaient fort reconnaissants. Espérons que le bon Dieu l'admettra sans retard à chanter les louanges divines dans son beau Paradis.

L'enterrement aura lieu demain matin à huit heures, l'heure des pauvres. Il y aura sans doute, vu l'heure matinale, vu aussi l'effacement où il a vécu depuis quelques années, peu de monde

aux obsèques, mais je suis sûr qu'on y priera avec grande piété pour ce bon prêtre dont la piété fut contagieuse.

(Du Père P. TROUSSARD).

LE P. GUÉRIN.

(Extrait de la « Semaine religieuse » de Rennes.)

Le R. P. François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, décédé à Poitiers le 11 janvier 1912, avec une réputation de saint, appartenait au diocèse de Rennes.

Il naquit à La Boussac, le 31 octobre 1854, d'une famille des plus honorables. Dès son enfance, il se fit remarquer par son intelligence précoce et une piété peu commune à son âge, qui le désignèrent à l'attention du clergé paroissial. Un des vicaires, M. l'abbé Verger, lui donna les premières leçons de latin.

Il me souvient que, pendant les jours de retraite de première communion que nous avons faite ensemble et côte à côte, il nous réunissait deux ou trois dans quelques coins ou sentiers retirés, où nous récitions pieusement le chapelet, après quoi il était convenu, s'il nous restait du temps libre, de rentrer à l'église pour faire ensemble le Chemin de la Croix. Il n'y avait pas de récréation pour le jeune retraitant. Tout le temps libre se passait en prière et en préparation du grand jour. On juge ce que dut être ce beau jour pour cette jeune âme toute remplie de Dieu.

Il fit ses études au Petit-Séminaire de Saint-Méen, où il occupa toujours les places d'excellence dans un cours d'une cinquantaine d'élèves, et mérita, par son travail, son aménité de caractère, sa franche gaieté, son exquise bonté, l'estime de ses maîtres et l'affection de ses condisciples.

D'une nature expansive, pleine d'entrain, éprise de dévouement et de sacrifice, il avait l'étoffe d'un apôtre. Le ministère paroissial n'aurait pas suffi à son zèle: il lui fallait un champ d'action plus vaste. Il choisit la Compagnie de Jésus.

Admis au noviciat d'Angers, il y entra au mois de septembre 1874, et deux ans après il fit ses premiers vœux.

Ses études de théologie terminées, il fut ordonné prêtre à Jersey le 8 septembre 1888, et prononça ses grands vœux à Evreux, le 3 février 1893.

Successivement professeur ou surveillant dans les collèges de

Tours, de Cantorbéry, d'Evreux et de Poitiers, il remplit ses fonctions avec une sûreté de jugement et de direction qui n'avait d'égale que son humilité.

On nous écrit de Poitiers qu'au milieu de l'année 1895, sa santé se débilitait dans l'enseignement, et qu'on fut obligé de le remplacer avant la fin de l'année scolaire.

Par cette épreuve, la Providence le plaçait dans son véritable rôle; car il excellait surtout dans l'art de diriger les âmes et de prêcher des retraites. C'est à ces deux fonctions qu'il consacra les quinze dernières années de sa vie.

Le Directeur des âmes. — « Le grand apostolat du P. Guérin, nous dit un de ses amis, auquel il consacra vraiment sa vie, fut le ministère de la confession et de la direction. Il y fit un bien incalculable et y exerça une influence profonde. »

La sûreté de son jugement et de ses décisions, qu'il avait acquise par l'étude des Pères et des plus savants directeurs de conscience, sa fermeté, son tact, sa prudence, et par-dessus tout sa piété qui se reflétait dans toute sa personne, lui avaient acquis une réputation dans toute la ville, et amenait à son confessionnal une affluence considérable de pénitents de tous les âges et dans tous les rangs de la société. Sa réputation de sainteté, son visage souriant et aimable sous un air grave et ascétique, sa parole toujours bonne et réconfortante lui ouvraient le chemin de tous les cœurs.

Il confessait régulièrement dans deux paroisses de Poitiers, où l'on était assuré de le trouver aux heures marquées. A l'approche des grandes fêtes, toute la journée, dès six heures du matin, après son action de grâce de la messe, il était à la disposition des fidèles, oubliant souvent son déjeuner et s'oubliant lui-même, tant qu'il lui restait un pénitent à confesser.

C'est dans ce ministère accablant, où il se dépensait sans compter, avec la fatigue, l'intempérie des saisons et la distance qui le séparait de ses deux postes, qu'il fut frappé d'une première congestion pulmonaire suivie de crachements de sang.

Le Prédicateur et l'homme d'œuvres. — On ne sait laquelle de ces deux qualités le plus admirer en lui. L'une n'allait pas sans l'autre. Il aimait les œuvres de piété et de zèle, les œuvres de jeunesse, les patronages, les confréries où il se faisait particulièrement l'apôtre de la prière et de la communion fréquente qu'il ne cessait de recommander. Aussi à Poitiers, où il fut le directeur de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph, établie dans la paroisse de Notre-Dame, et d'une association d'Enfants de Marie dans un

pensionnat, il réussit à obtenir la communion fréquente et presque quotidienne.

Ses forces physiques ne lui permettaient pas de s'adonner aux grandes prédications ni aux missions extraordinaires. D'ailleurs, par goût et par humilité, il préférait les œuvres humbles et obscures près des enfants et des personnes pieuses.

Catéchismes dans les orphelinats, retraites de première communion, visite et consolation des malades, retraites et triduums dans les commnuautés religieuses, c'était sa partie favorite et son ministère de prédilection.

Reconnaissant le succès de ses prédications familières et sachant qu'il aimait à revoir son pays natal, je l'invitai, dans l'espace de quatre ans, à prêcher deux retraites d'Enfants de Marie et deux retraites de Première Communion. La dernière date de 1911.

On le remarquait s'avancer vers la chaire, lentement, les yeux baissés, les mains jointes, et là il parlait avec tant d'onction et de simplicité, avec tant de cœur et de conviction, que l'auditoire en était profondément touché. « Comme il s'oublie lui-même, disait-on, et comme ses paroles vont droit au cœur. »

Au premier aspect de son visage austère et mortifié, une dame du monde disait: « Ce prêtre me fait peur, mais il me rassure quand il parle. »

Il ne parlait jamais de la Sainte Vierge, « sa bonne Mère du ciel », sans être visiblement ému, souvent jusqu'aux larmes. Avec quel accent d'amour il disait et faisait redire aux enfants, après chaque exercice de la retraite, cette invocation trois fois répétée:

Oh! Notre-Dame de la Première Communion, obtenez-nous à tous la grâce de faire une bonne communion!

Aussi la nouvelle de sa mort, annoncée dans la chaire de Bâzouges-la-Pérouse, produisit une profonde impression; et, au sortir de l'église, tout le monde se disait: « C'était un saint! »

En 1911, après avoir prêché plusieurs retraites dans le diocèse de Rennes et une dernière à la communauté des religieuses d'Avranches, il rentra à Poitiers, à la fin de septembre, épuisé par les chaleurs de l'été et par un mal inexorable. C'est à son retour d'Avranches que j'eus le bonheur de le revoir. Hélas! c'était pour la dernière fois.

Mais, laissons parler son confesseur, qui va nous donner les derniers traits, si édifiants, de sa vie, à peu près en ces termes :

C'était au mois de décembre, dit-il, par un jour de pluie con-

tinuelle; il se crut obligé d'aller à l'enterrement d'une ouvrière qu'il avait suivie de ses conseils. Il revint tout mouillé et, sans prendre le temps de changer de vêtement, il entra au confessionnal. Le soir, il put à grand peine regagner sa chambre et son lit. Une broncho-pneumonie des plus graves s'était déclarée.

Le malade ne se faisait pas d'illusion. Il fit placer son crucifix près de lui pour être sa dernière consolation. A tout instant, il le regardait, ou le prenait dans ses mains, faisant le sacrifice de sa vie et se résignant, avec un calme admirable, à la volonté de Dieu.

Le 28 décembre, au matin, notre malade avait fait la sainte communion. Son confesseur lui dit un mot de l'Extrême-Onction: « Oh! oui, oui, dit le bon Père, je veux la recevoir en pleine connaissance, comme je l'ai tant de fois conseillé aux autres. Préparez ce qui est nécessaire et faites-le le plus tôt possible. »

A partir de ce jour, il n'eut d'autre pensée que de se préparer à aller au bon Dieu; et, toujours avec le même calme, il se réjouissait d'être si près du terme, trouvant parfois l'attente bien longue. « Vous êtes donc bien content, lui dit un de ses amis, touché de sa douce résignation. — Oh! oui, oui, je suis ravi! » répondit-il, avec un accent de conviction et en scandant tous les mots. Il ajouta : « Je vous prie instamment de m'avertir quand le moment suprême approchera, et de me recommander aux prières de tous. »

Il ne cessa lui-même de prier jusqu'à la fin. C'était dans la nuit du 11 janvier; quelques heures avant de mourir, il perdit l'usage de la parole. Alors même, on le voyait remuer les lèvres et faire des efforts pour prononcer les saints noms de Jésus, Marie, Joseph! Enfin, vers les six heures du matin, le Père François-Xavier Guérin rendit son âme à Dieu. Il portait un nom prédestiné.

Joseph LOUET, *curé de Bâzouges.*

MORT DU PÈRE BRASILLE.

C'est le lundi, 13 novembre, que le Dr Fresson, à sa visite vers 10 h. ¾ du matin, constata chez le Père quelques signes d'une fin prochaine (ongles bleuis). Il m'en avertit aussitôt, et à mon tour je préparai le Père à faire une dernière fois le sacrifice de sa vie. Il me dit alors: « Comme je vous remercie! » Cependant ni lui ni moi, nous ne pensions que la fin serait si prochaine. Nous fixâmes à 1 h. ½ l'Extrême-Onction, qu'il avait

reçue plus de 6 mois auparavant des mains du Père Perrin. Le P. Brasille ajouta: « J'ai dit la Messe ce matin, mais demain je ne la dirai pas, vous aurez la bonté de m'apporter la Sainte Communion!! » Vers midi, le Frère Maussier vint m'avertir que le Père était très essoufflé et baissait beaucoup. Je le confessai de suite et lui donnai l'Extrême-Onction. Vers 1 heure, je revins près de lui, je lus les prières des agonisants, qu'il suivit avec attention. Jusqu'à 2 heuras il eut sa connaissance; quand il ne put plus parler, il répéta cependant en remuant les lèvres les invocations que je lui suggérais, et qu'il entendait encore. Enfin vers 2 h. 1/4 il expira doucement après quelques hoquets. Pauvre cher Père! il fut vraiment bien édifiant pendant les 6 mois si pénibles qu'il a passés à l'infirmerie, tâchant de sourire malgré la souffrance. Aussi il est bien mort en prédestiné, après avoir dit la messe le matin même et le jour de la fête de saint Stanislas » (P. Bornand).

LE FRÈRE ARVIER.

C'est donc le jeudi, 19 novembre, que notre Frère Arvier s'est éteint doucement, à Sou-tseu. Le Docteur, un moment, eut une lueur d'espoir; mais l'hydropisie faisant des progrès, on dut bientôt se rendre à la réalité : le bon frère n'en avait plus pour longtemps. Lui qui était un peu excité dans le début de sa maladie, il était devenu tout à fait doux, après qu'on lui eut dit la gravité de son état. Loin d'appréhender la mort, il la désirait et la voyait venir avec bonheur. « Vous ne pouvez croire dans quelle consolation je nage, » disait-il au Frère Le May deux ou trois jours avant la fin. Il reconnaissait ses visiteurs, causait pendant quelques instants, puis commençait à divaguer. Son obéissance au docteur était absolue, prenant ce qu'on lui présentait malgré ses répugnances, buvant quand on lui avançait une tasse, bien qu'il n'en eût souvent nulle envie. « Oh! comme cela me coûtait, » disait-il plus tard au Frère Le May. Vers la fin il obtint de ne boire que quand il le désirerait.

Le Docteur fut profondément édifié de sa résignation et de son obéissance. Il ne semblait pas beaucoup souffrir; de temps en temps seulement il était pris de suffocations. C'est dans une de ces crises d'étouffement, le jeudi matin, qu'il rendit le dernier soupir, assisté du Docteur Benussi-Bossi. Ses derniers mots furent: « Jésus... ah! » Il avait fait à Dieu l'offrande de sa vie pour la Mission et ses chers malades.

MORT DU PÈRE DEFFOND.

Lundi, 8 janvier, le Père célébrait encore la Sainte Messe, comme d'habitude, dans la chapelle de l'infirmerie de Yank-King-Pang. Il avait cependant de plus en plus de la difficulté à remuer les jambes, et la mémoire n'était plus très fidèle. Depuis quelque temps une plaie purulente s'était formée à la jambe et l'enflure des jambes commençait.

Après sa visite, mardi matin, le docteur dit au P. Bornand qu'il était temps d'avertir le Père que la fin pouvait venir. Le bon Père reçut cette nouvelle avec calme. « Oh! très bien, dit-il, comme le Bon Dieu voudra et quand il voudra. » Il se confessa et se prépara à recevoir les derniers Sacrements. A 1 h. 1/2 le Révérend Père Lemercier lui donnait l'Extrême-Onction, en présence de la Communauté. Le Père Deffond ne dit que quelques mots, d'une faible voix: « Je crois que je suis bien résigné à la volonté du Bon Dieu, cependant, mes Pères, je vous demande de prier pour moi afin d'obtenir cette grâce. » Le mercredi matin, le Père communia en Viatique; la journée fut calme: le malade ne paraissait pas souffrir. Vers 4 heures il avait encore pleine connaissance. Le P. Bornand étant venu le voir lui demanda quelques renseignements, puis lui donna l'Indulgence plénière, in articulo mortis et récita les Prières des agonisants. A 5 h. le Frère infirmier le fit appeler de nouveau; la fin était imminente; le malade donnant encore quelques signes de connaissance, le P. Bornand lui renouvela l'absolution, et vers 5 h. 10 m. notre bon Père s'éteignait doucement dans la paix du Seigneur.

MALADIE ET MORT DU PÈRE MAYNIER.

« Dans les premiers jours de décembre, il y eut, à l'école des filles de Pi-tcheou, un assez grand nombre d'enfants malades. Croyant à une simple fièvre ou à un petit malaise quelconque, le Père n'urgea pas leur départ immédiat. D'ailleurs, à cause de la grande misère qui règne dans le pays, les parents ne se souciaient point de reprendre leurs enfants, et les enfants eux-mêmes, sachant ce qui les attendait dans leurs familles, ne voulaient point retourner chez eux. Au bout de quelques jours, le nombre des enfants malades augmenta, et le Père constata une épidémie de typhoïde. Par excès de bonté, et craignant de voir ces pauvres enfants mourir de faim chez eux, il n'osa pas congédier son école. Lui-même se dévoua pour ses élèves, dut aller les confesser et ex-

trémiser. Ce fut là, sans aucun doute, qu'il contracta la maladie qui le conduisit au tombeau.

Le 11 décembre le P. Maynier fut appelé pour 2 Extrêmes-Onctions. Il fit, dans sa journée, une bonne centaine de lys. Le 12, il vint me voir à Yao-wan, et m'avoua que cette course l'avait fatigué. Il se reposa ici la journée du 13. Le 14 au matin, il retourna à Pi-theou, et me dit en partant: « C'est curieux, moi qui n'ai jamais la fièvre d'ordinaire, je l'ai eue cette nuit assez fort, et je n'ai guère dormi. » Je ne pris pas garde à ces paroles, car le Père se plaignait assez souvent de petites misères de ce genre. Il m'a avoué, dans la suite, que ce voyage de retour lui avait été très pénible. Le 19 il m'écrivait : « Depuis mon retour de Yao-wan, je ne vais pas fort. Hier et aujourd'hui, je n'ai pu dire la Ste Messe. J'ai la fièvre entre 90 et 94 pulsations. L'avant-dernière nuit, je suis monté à 120. Un bon vomitif a vite remis les choses au point. Je crois à un rhumatisme dans la région du cœur, car c'est de ce côté que je suis surtout gêné. » Devant aller à Tou-chan, je priai le P. Richard de se rendre à P'i-tcheou voir le Père, et je lui écrivis que de Tou-chan je me rendrais moi-même auprès de lui. La maladie s'accentua, car la nuit suivante le Père envoyait un courrier, où il me disait: « Je vous envoie ce courrier de nuit pour vous prier d'avoir la charité de venir au secours de ma misérable personne. J'ai la fièvre très forte ce soir, avec violents battements de cœur... » Le P. Richard étant allé le premier au secours du Père, l'amena ici en barque dans la journée du 22. Les trois jours qui suivirent furent mauvais, mais le Père gardait encore toute sa connaissance. Il en profita pour se remettre entre les mains du Bon Dieu; il fit une excellente préparation à la mort, et reçut l'Extrême Onction et le S. Viatique avec de grands sentiments de foi et de conformité à la volonté du Bon Dieu. Je lui portai la Ste Communion chaque jour jusqu'au 27. Jusque-là la maladie semblait suivre son cours normal. La fièvre avait baissé, et le Père pouvait prendre du bouillon et du lait coupé. Je crus même que la convalescence allait bientôt commencer.

Le 28, jour des Saints Innocents, appelé d'une façon pressante à P'i-tcheou par les deux Présentandines gravement malades, je partis avec l'espoir que le mieux continuerait et que je retrouverais le Père convalescent à mon retour. Le P. Richard me remplaça près de lui... Et bientôt arrivèrent également les PP. Dezaire et Chevallier-Chantepie. J'arrivai à P'i-tcheou juste pour recevoir le dernier soupir de la Présentandine King, directrice de l'école de-

puis une douzaine d'années. L'autre Présentandine était moins mal que je pensais. Je l'expédiai dès le lendemain, en barque, sur Yao-wan où elle se soigne actuellement. Le samedi 30, après l'enterrement de la Présentandine, je revins en toute hâte à Yao-wan. Le Père était en plein délire depuis deux jours. Il avait baissé d'une façon très sensible, et on ne pouvait rien lui faire prendre. La fièvre était tombée, mais le pouls était très fort, et les battements du cœur peu rassurants. La nuit du 30 au 31 fut extrêmement pénible et agitée, et le matin du 31 j'eus l'impression que le Père ne passerait pas la journée. Au milieu de son délire et de son agitation, il semblait cependant conserver une certaine lucidité, car il baisait lui-même pieusement son crucifix des vœux, et faisait signe qu'il me comprenait, lorsque je l'exhortais à recevoir l'absolution et à faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

« A midi, le P. Dezaire et moi allâmes dîner. Vers la fin, le domestique qui le veillait arrivait en toute hâte nous dire que la fin approchait. Nous montâmes aussitôt près du Père. C'était en effet la fin. Je donnai au Père une dernière absolution. Nous eûmes le temps de réciter les Prières des agonisants, et vers 2 h. 1/2 notre si bon Père Maynier rendait à Dieu sa belle âme loyale et généreuse de missionnaire.

Après les derniers devoir rendus au Père, je fis transporter le corps dans l'église. Jusqu'à la mise au cercueil, la figure conserva toujours le calme et la paix qui jadis régnaient en son âme. Elle prit même quelque chose de souriant qui faisait plaisir à voir. Les élèves des écoles et les chrétiens se relayèrent durant deux jours pour prier devant la dépouille mortelle de notre si bon Père Lan. Je fis avertir les chrétiens du district de P'i-tcheou, qui vinrent assez nombreux, hier, pour témoigner leur reconnaissance à leur bon curé. Ce matin nous avons fait un office solennel, pour notre cher Père Maynier. Il y a eu environ 300 communions offertes à son intention aujourd'hui même, sans compter les 3 ou 400 autres offertes tous ces jours-ci par les élèves de l'école. Beati mortui qui in Domino moriuntur. — Je fais transporter le corps à P'i-tcheou, et au printemps prochain, s'il plaît à Dieu, nous ferons là-bas, en présence de tous les chrétiens du district, un enterrement un peu plus solennel. »

LES DERNIERS JOURS DU P. VINCENT MARCHI.

Le bon Père Vincent Marchi nous a donc quittés pour aller recevoir le prix de ses vertus: sa sainte mort a couronné digne-

ment une longue vie toujours active, toujours humble du religieux qui travaille dans le silence, priant et répandant autour de lui le sourire et la paix.

Depuis presque un mois, entouré des soins et de la vénération des incomparables Sœurs de la Charité, résigné dans ses douleurs, il attendait le moment de voir la Sainte Vierge, qu'il avait tant aimée. Ceux qui le visitaient, le trouvaient habituellement son chapelet en main priant et souriant. « Voyez, disait il un jour à quelqu-un qui le visitait, je ne suis plus capable de réciter le chapelet; je dis des *Ave Maria* tout le jour, et je n'arrive jamais au bout. Mais la Sainte Vierge est si bonne qu'Elle s'en contentera ». — Ensuite avec un sourire plein d'amabilité et de simplicité : « Je ne me lèverai plus d'ici...; mes funérailles auront lieu à Yang-king-pang, probablement. Pourrez-vous venir? » — « Oh! père, que dites-vous? Oui, nous viendrons, nous viendrons. » — Puis, souriant toujours: « Mais peut-être, ce ne sera pas si tôt; j'ai besoin de souffrir encore un peu. La Sainte Vierge est si bonne! Elle veut que je fasse encore un peu de purgatoire en cette vie. »

Le bon père souffrait réellement beaucoup : mais son sourire habituel ne nous laissait percevoir que la joie de son âme.

Vendredi, 23 février, il reçut l'Extrême-Onction. Il voulut auparavant nous adresser quelques mots : ce fut un cantique de reconnaissance à Notre-Seigneur, à la Compagnie, aux présents. — Sa pensée se porta naturellement vers la Sainte Vierge : « Je remercie la Sainte Vierge de tant de bienfaits dont Elle m'a comblé...; mais il ne put continuer; sa voix se changea en sanglots; pendant qu'autour de lui nous ne pouvions retenir nos larmes. — Le bon Père nous regarda tendrement, et fit signe de continuer l'Administration des Saintes Huiles.

Depuis lors son état parut stationnaire; le bon Père souffrait toujours en silence, souriait et priait. — Le vendredi suivant (1er mars) l'état sembla s'aggraver sensiblement. Le Père s'assoupissait bien souvent; aux personnes, qui le visitaient, il souriait encore, remerciant; mais il n'avait plus la force de parler. — Le Docteur ne croyait pas que sa fin fût imminente; cependant on jugea convenable de l'assister : et depuis samedi matin, je m'établis auprès de lui, jusqu'à son dernier moment.

A mon arrivée il me sourit, et me salua de la main; il essaya de parler; mais il ne put achever sa phrase. « Ne vous fatiguez pas, mon Père, lui dis-je; ne vous fatiguez pas; je sais ce que

vous désirez; je resterai auprès de vous; je ne vous laisserai pas. » — Il dit encore : merci!, puis il continua à remuer ses lèvres, comme s'il priait. — Dans la chambre il y avait un beau tableau de la Sainte Vierge. Connaissant sa tendre dévotion pour la « Madonna » je le lui apportai. Le cher malade sourit, tourna son regard vers le tableau, et l'y fixa constamment.

Après-midi il s'assoupit de nouveau, et demeura dans cet état presque toute la soirée. De temps en temps quelques gémissements trahissaient l'intensité de ses douleurs. « Mon Père, vous souffrez beaucoup? » « Oui, répondait-il doucement. — « Courage, mon Père, encore un peu, et vous recevrez la récompense. — Unissez vos souffrances à celles de Notre-Seigneur sur la croix ». Il baisait avec tendresse le Crucifix, que je lui présentais, et se tranquillisait.

La nuit fut un peu douloureuse. Le goût commençait à se perdre, et bien souvent il ne s'apercevait de rien, lorsque, pour tempérer les ardeurs de la fièvre, on lui versait quelque liquide dans la bouche. Cependant à l'avis qu'on lui en donnait, il fermait la bouche et avalait. — Dimanche matin, vers 6 h. ½, on lui apporta le Saint Viatique qu'il reçut avec une tendre dévotion; il put avaler les Saintes Espèces sans difficulté.

Après avoir célébré la Sainte Messe, je revins auprès de lui : « Mon Père, je viens de célébrer la Sainte Messe; j'ai prié pour vous ». Il me regarda en souriant et dit encore : merci!

Vers 9 heures un Père vint le trouver, et lui dit avoir célébré la Sainte Messe pour lui. Le bon Père le regarda avec beaucoup de tendresse et de reconnaissance, mais il ne parla plus. —

Il restait souvent assoupi et gémissait; interrogé s'il souffrait il faisait un signe négatif. De temps en temps, cependant il se retrouvait, et s'unissait de cœur aux actes de résignation, de charité et de contrition qu'on lui suggérait, et pendant qu'on lui renouvelait l'Absolution, il baisait le Crucifix, témoignant par là qu'il se rendait compte de ce qui se passait auprès de lui.

Vers 2 h. après-midi, la respiration devenait de plus en plus difficile; son regard se fixa définitivement sur un point et resta immobile. Le bon Père entrait en agonie. — On commença les prières des agonisants, qui furent encore renouvelées plus tard à l'arrivée de quelques Pères, et on lui donna la bénédiction pour l'indulgence plénière. — Auprès de lui on continua à prier.

Vers 7 heures, en présence de quelques Sœurs qui priaient, pendant qu'on lui suggérait l'*In te, Domine speravi... In manus*

tuas, Domine,... et qu'on présentait à ses lèvres son Crucifix des vœux, il reçut une dernière absolution, et doucement expira.

Les personnes qui étaient présentes, saisies d'un saint respect, s'agenouillèrent en silence, le regard fixé sur lui, qui semblait sourire encore; et dans ce silence on entendit la voix tremblante d'une Sœur de la Charité, qui s'écriait, fidèle écho de nos sentiments : Quel bonheur de mourir religieux!

R. P. Barmaverain.

R. P. CAMILLE DE LA CROIX.

Le R. P. Camille de la Croix était né à Mont-Saint-Aubert, près de Tournai, le 21 juillet 1831. Il appartenait à une très ancienne famille de Belgique, profondément chrétienne.

Lui et son frère Adrien commencèrent leurs études au collège de Brugelette; mais lorsque la loi Falloux eut rétabli la liberté d'enseignement en France, les Révérends Pères Jésuites s'empressèrent de fonder le collège de Vannes en 1850. Camille et son frère suivirent leurs maîtres.

Leurs études terminées, loin de profiter des avantages que leur fournissaient une grande fortune et les relations les plus distinguées, ils se consacrèrent au service de Dieu dans cette illustre Compagnie.

Après son noviciat, Camille fut envoyé dans plusieurs collèges où il sut conquérir par son zèle et sa vive piété l'affection des élèves; notamment à Vannes, où il fut chargé de la direction de la musique en 1862.

Sa derniere résidence fut Poitiers, où de profondes connaissances de l'histoire et de l'archéologie qu'il avait acquises par des études toutes personnelles lui ouvrirent un vaste champ d'étude.

Il nous serait bien difficile de le suivre au milieu de tous ces travaux où son inlassable activité se dépensa. Nous préférons reproduire le discours prononcé à ses obsèques, le 15 avril 1911, par M. Emile Ginot, Président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, qui a su, dans un magnifique témoignage de pieuse reconnaissance, faire revivre cette figure tout à la fois si sympathique et si originale de savant et de religieux que fut le Père de la Croix.

Messieurs,

Avec un empressement unanime et d'unanimes respects, tous

les représentants de la Presse poitevine ont salué la grande, l'énergique, la populaire figure du R. P. Camille de la Croix.

Devant l'importance du labeur accompli sous leurs yeux, devant la loyauté de caractère de l'homme et du prêtre, devant la générosité de cette main rude de travailleur, toujours franchement tendue à qui venait à lui, toujours grande ouverte à tous les besoins, à toutes les sollicitations, ils ont pu dire, en toute vérité et avec une émotion que nous partageons tous, que la mort du R. P. de la Croix est un deuil réel pour la science archéologique qu'il honora hautement par ses travaux, pour cette ville de Poitiers témoin et théâtre pendant plus de trente années de sa débordante activité, pour la Société des Antiquaires de l'Ouest dont il était, dans la France entière et hors de France, dans le grand public instruit, dans le monde plus restreint des érudits et dans le peuple lui-même, la personnalité la plus universellement connue et comme la vivante et agissante personnification.

L'heure présente, brève et triste, la présence de ce cercueil qu'attend la tombe ouverte, ne permettent pas de retracer avec le relief qu'ils méritent la carrière scientifique, encore moins le caractère énergique, la figure sculpturale du R. P. de la Croix. La seule énumération de ses travaux constituerait un trop long discours. Mais la Société des Antiquaires de l'Ouest dont il fit sa famille d'élection, chez laquelle il établit en quelque sorte son domicile permanent et journalier, à laquelle il apporta l'éclat de sa renommée personnelle, se doit à elle-même d'exprimer ici publiquement au confrère vénéré, à l'inlassable générosité du bienfaiteur, le très pieux hommage de sa reconnaissance et de son respect.

Aussi bien, ce fut à la Société française d'archéologie et à la Société des Antiquaires de l'Ouest, qu'il dut ses premières médailles, ses premières récompenses honorifiques lorsqu'en 1879 et 1880, par sa double découverte des thermes antiques de Poitiers et du célèbre hypogée des dunes, il se révéla brusquement l'incomparable fouilleur qu'il devait rester désormais. De nouvelles et non moins importantes découvertes devaient lui mériter bientôt de nouvelles et plus hautes distinctions. En 1880, les hauteurs de la Roche lui livraient deux temples païens et la curieuse inscription à Mercure Adsmerius; en 1881, une ville gallo-romaine tout entière surgissait sous les pioches d'une équipe savamment dirigée, c'était Sanxay; et, dans cette Pompéi poitevine, c'était l'afflux perpétuel des curieux et des savants, les discussions ardentes de l'érudition, les reportages enthousiastes des grands journaux

de la capitale, c'était, pour l'infatigable pionnier, tout l'éclat de la renommée. La Société d'archéologie pontificale à Rome lui ouvrait ses rangs (1884) tandis que le Comité des travaux historiques au ministère de l'Instruction publique accueillait sa « Notice sur les nécropoles antiques de Poitiers », son étude sur les « Cimetières et sarcophages mérovingiens du Poitou », et lui conférait (1886) le titre de membre correspondant de ce ministère. Quelques années plus tard, des fouilles importantes à Yzeures semblèrent un instant dépasser en intérêt scientifique l'exhumation même de Sanxay, et le ministère lui confiait, avec des subventions spéciales, la direction de fouilles dans l'Eure, à Berthouville. Peu après, le R. P. de la Croix était promu membre non résidant du Comité des Travaux historiques et, la même année 1897, chevalier de la Légion d'honneur. Ce fut avec une légitime fierté que l'infatigable travailleur piqua sur sa soutane de religieux, cendrée de la poussière des fouilles, le ruban rouge qui symbolisait pour lui l'honneur de toutes les victoires remportées, de toutes les difficultés vaincues.

Aux fouilles de Berthouville succédèrent celles de Saint-Maur-de-Glanfeuil. La villa franque, donnée par Florus à saint Maur, et le tombeau du saint réapparurent après une laborieuse et magnifique campagne (1898), sous les fondations de l'abbatiale primitive retrouvée. Du même coup, se précisaient des textes incertains et s'illuminaient les origines lointaines de l'ordre de Saint-Benoît dans la Gaule. Peu après, le baptistère Saint-Jean de Poitiers livrait enfin la clef de sa destination première, et, — comme saint Maur, — saint Philibert s'offrait, dans sa châsse funéraire, au prêtre archéologue, sous la basilique maintes fois remaniée de Saint-Philibert-de-Grandlieu. Partout le succès, avec tout ce qu'une pioche inlassable peut soulever de controverses dans le monde savant sur des problèmes difficiles; partout la même science divinatrice, la même dévorante activité, réservant la révision des notes et la rédaction définitive pour les loisirs de l'extrême vieillesse.

Quoi d'étonnant si les plus hautes autorités scientifiques, les Quicherat, les Le Blant, les Lasteyrie, les de Barthélemy et tant d'autres s'honorèrent de son amitié et lui prodiguèrent les témoignages de leur admiration? Et ce matin même, M. Héron de Villefosse, partageant notre deuil, écrivait justement que « l'archéologie nationale perd dans le R. P. de la Croix un de ses champions les plus valeureux et les plus dévoués ».

Que pourrions-nous ajouter? Un simple mot :

Hier, dans cette pauvre maison de bois où le Père s'est éteint, dans ce musée de planches transformé en chapelle ardente, devant sa figure endormie et calme, défilèrent et s'agenouillèrent pendant plusieurs heures de pauvres gens accourus des faubourgs ou de la ville basse, en habit de travail, recueillis et tristes.

Comme ces deux hommages : hommage des savants réputés, hommage des petits et des pauvres, se complètent! Comme ils honorent tous les deux le confrère illustre et l'homme de cœur dont nous déplorons la perte.

Mon Révérend Père,

Dépositaires des livres inspirateurs de vos études, des collections que vous avez amassées, de vos ouvrages, de vos notes personnelles, de tout ce qui fut votre vraie vie — cette vie de l'esprit que la mort n'atteint pas — la mémoire et le cœur pleins de votre vénéré souvenir, de l'exemple salutaire de votre indomptable énergie, de cette foi indéfectible qui soulève les montagnes et qui, en toute réalité, vous fit déplacer des collines, nous nous inclinons respectueusement une dernière fois devant votre dépouille mortelle que la terre va recouvrir, mais c'est vous encore, c'est votre esprit ardent, c'est votre âme généreuse et immortelle que nous gardons au milieu de nous et que nous saluons par delà votre tombe avec une émotion profonde et un respect religieux.

VARIA.

M. LÉON QUID'BŒUF.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. LE MARQUIS DE VESINS

Aux Obsèques, le 8 janvier 1912.

D'inéluctables événements retiennent loin d'ici ceux qui auraient pris la parole sur cette tombe avec une autorité et une éloquence auxquelles ma modeste personnalité ne pourra suppléer.

Appelé, par l'absence forcée de M. Fouché, président d'honneur du Conseil d'administration de l'Association des amis de Sainte-Croix, et par celle de M. le Vicomte de Vannoise, président de l'Association des anciens élèves, à remplir à leur place

la douloureuse mission qu'ils m'ont confiée, je me sentirais bien troublé en venant adresser à M. Léon Quid'beuf, directeur de l'Ecole de Sainte-Croix, un dernier adieu, si je ne trouvais dans mon cœur d'ancien élève et de collaborateur de la dernière heure, une foule de sentiments anciens et nouveaux qui me facilitent ma tâche.

Le simple résumé de cette vie faite tout entière de travail acharné, de fidélité à ses croyances et à ses amis, d'abnégation et de dévouement est le plus bel éloge que l'on puisse adresser à celui auquel nous rendons à cette heure émouvante les suprêmes honneurs.

Léon Quid'beuf naquit à Asnières, près Evreux, le 17 mars 1833. Sa mère, excellente catholique, lui inculqua de bonne heure les principes chrétiens qui dominèrent sa vie entière et dont il ne se départit jamais.

Les catholiques étaient bien rares alors dans cette région, ce qui faisait dire au spirituel évêque d'Evreux, Mgr Olivier, en couronnant quelque dix-sept ans plus tard le prix d'honneur de rhétorique : « Me dira-t-on maintenant qu'il ne peut sortir rien de bon d'Asnières? »

Le jeune homme ne démentit par les espérances du prélat.

Il se sent porté vers l'enseignement chrétien qui s'épanouit sous le régime de la loi de 1850.

Aussi est-ce comme éducateur catholique qu'il se dépense en Normandie de 1850 à 1870, et spécialement à l'institution de N.-D. de Neufbourg : tour à tour professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et, en même temps, maître de chapelle.

Lors de l'année terrible, l'appel et les encouragements de Louis Veuillot le décident à aborder le journalisme. Il vient s'installer au Mans et se lance résolument dans cette carrière aux luttes ardentes.

Toutefois, ce n'est qu'un épisode passager dans la vie de M. Quid'beuf. Le professorat va le reprendre et le garde quarante ans. Le R. P. de Rochemonteix lui ouvre les portes du collège de Sainte-Croix en 1872. Il ne devait plus désormais le quitter. La rhétorique, l'histoire, la philosophie sont tour à tour enseignées par le zélé professeur. Dans toutes les classes, il sait se montrer à la hauteur de sa tâche d'éducateur catholique et mériter l'absolue confiance des maîtres qui l'ont appelé. Aussi est-ce à l'unanimité que le conseil du collège N.-D. de Sainte-Croix se plaît en janvier 1901 à reconnaître un pareil dévouement

en désignant M. Léon Quid'beuf comme successeur du vénéré chanoine Boulay.

Les lourdes charges de la responsabilité de la direction effraient tout d'abord le nouvel élu et ce n'est qu'après de vives instances qu'il se rend compte des services à rendre et se décide à accepter.

Pendant onze années M. Léon Quid'beuf s'applique à remplir sa nouvelle charge avec un zèle assidu et un tact plein de discrétion, tout en continuant ses fonctions de professeur et d'examinateur hebdomadaire, Il y a quinze jours à peine, il faisait encore passer les examens de Noël pour le classement de baccalauréat : c'est dire qu'il est mort littéralement sur la brèche, dans l'exercice de ses fonctions.

Entre temps un grand ami de Sainte-Croix demanda et obtint pour M. Léon Quid'beuf la croix de commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand. Un si grand honneur fut particulièrement apprécié par ce chrétien si profondément convaincu, à la foi éclairée et agissante. Et sur son lit de mort, au milieu des souffrances éprouvées dans sa courte mais cruelle maladie, ce lui fut une véritable consolation de savoir que ce titre lui procurait des indulgences spéciales à l'article de la mort.

En quelques mots, voilà retracée l'existence entière du cher et vénéré directeur de l'Ecole Sainte-Croix. Nous tous qui sommes réunis ici autour de sa dépouille mortelle, nous sentons avec vivacité et reconnaissance combien le rôle qu'il a joué parmi nous a été important et utile.

Dans l'assistance émue qui a tenu à le suivre jusqu'à sa dernière demeure se groupent, avec ses collègues, ses élèves d'aujourd'hui, ses élèves d'hier, ses amis *de toujours* et tous témoignent qu'ils viennent de faire une perte irréparable.

Puissent les regrets profonds qu'inspire sa mort à sa *famille* selon l'esprit, apporter un adoucissement à la douleur de sa *famille* selon la chair.

Si Dieu nous l'a repris pour lui donner dans son paradis la récompense promise aux vaillants lutteurs et aux grands cœurs, Dieu ne nous l'a pas repris tout entier. Au milieu de nous restent pour perpétuer sa mémoire, deux maîtres aimés aux larmes filiales desquels nous demandons à mêler les nôtres.

Et surtout, les exemples que notre respecté Directeur n'a cessé de nous donner, pendant sa longue existence de fervent chrétien, vivront toujours présents au souvenir des anciens de son cher collège, et de ceux de la jeune génération au milieu desquels il s'est éteint.

C'est au nom de tous les membres présents et absents de la grande famille de Sainte-Croix que je dis au cher M. Quid'beuf un adieu rempli de tristesse, mais aussi d'espérance.

ÉLOGE FUNÈBRE

prononcé dans la Chapelle du Collège N.-D. de Sainte-Croix

PAR LE PÈRE M. VERLET DU MESNIL.

Le 30 janvier 1912.

Monseigneur,
Mes chers enfants,

S'il ne s'agissait que de jeter des fleurs sur une tombe à peine fermée, nul mieux que vous, mes chers enfants, ne serait qualifié pour le faire. Vous êtes la jeunesse, la grâce et la vie, et les fleurs en ont toujours été le symbole. Fleurs intelligentes et pieusement groupées, vous étiez, au jour des funérailles, les plus précieuses dont on puisse couronner un cercueil. Comme vos sœurs les fleurs des jardins, qui ne font pas que de séduire les regards, mais rendent plus court le chemin qu'elles embaument, vous n'avez pas seulement ému par votre attitude ceux qui vous ont vus, vous les avez édifiés par vos filiales prières. Elles ont été le parfum céleste, qui abrégea sûrement la route — toujours trop longue — où celui qui nous a quittés acheva de purifier son âme déjà si droite.

Mais, dans la merveilleuse assemblée que forme l'Eglise, si la charité bien ordonnée autorise chacun à commencer par soi-même, elle ne dégage personne de l'obligation d'édifier et de sanctifier le corps tout entier. Dieu lui-même, qui agit dans cette Eglise comme un Roi dans son Royaume, ne répand plus abondamment les grâces dans une âme, et ne permet aux circonstances de la mettre en plus grand relief, que pour faire de celle-ci le guide autorisé, l'exemple, le modèle des autres.

Dès lors, il est du devoir de tous de ne point négliger ces célestes lumières. Quand la Providence vient à les éteindre, il faut se hâter d'en fixer les derniers rayons, afin que leur éclat bienfaisant se prolonge encore au-delà du cercueil. Or ceux-là, surtout, doivent s'y éclairer, chez qui les inexpériences et les illusions de la jeunesse encombrent et obscurcissent davantage le chemin de la vie.

Celui que vous avez conduit naguère au lieu de son repos était un vieillard. Les plus jeunes d'entre vous n'ont saisi de lui que les derniers gestes d'une vie très pleine et très noble. Votre âge — et on l'en excuse un peu, tant il a d'insouciance, et tant la vie qui grandit avec lui le rend dédaigneux de celle qui décline, — votre âge, dis-je, n'a pas naturellement l'amour de la vieillesse. Le fabuliste, votre ami, vous déclare même « sans pitié. » C'est donc une raison de plus pour vous exposer aujourd'hui, très brièvement, ce que la simplicité et l'allure modeste du vieillard qui vous dirigeait dissimulaient d'intelligence, de piété et même de grandeur d'âme!

Pour vous, messieurs les professeurs de Sainte-Croix, ses dévoués collaborateurs, et pour nous, mes chers camarades, qui l'avons connu de plus près, apprécié et aimé, ce sera comme une façon très douce, sinon d'apaiser nos regrets, du moins de lui témoigner encore notre reconnaissance.

Vous-même, Monseigneur, avez bien voulu joindre la vôtre à celle de vos anciens camarades. Déjà, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque du Mans, comme gage de son attachement à Sainte-Croix et à la famille du cher défunt, avait daigné répandre sur son cercueil les dernières bénédictions. Monsieur le Directeur était bien trop humble pour escompter un pareil honneur. Il n'eût pas escompté davantage celui qu'à votre tour, vous voulez bien rendre aujourd'hui à sa mémoire. Mais son âme se réjouira de voir s'unir à nos pauvres prières celles bien plus puissantes d'un Evêque.

Essayons donc de fixer une dernière fois les qualités profondes et antiques, — tant elles deviennent rares aujourd'hui dans un même cœur! — de M. Léon Quid'beuf, directeur de l'Ecole libre Notre-Dame de Sainte-Croix, commandeur de saint Grégoire le Grand.

***

Je ne vous raconterai pas sa vie; elle fut simple comme une journée d'automne, où une paisible lumière donne à chaque objet sa vraie valeur. Sur la route humblement parcourue, il y eut des obstacles, des pierres et des fleurs. Les uns n'abattirent jamais le courage du chrétien, les autres ne grisèrent point son humilité. C'est qu'en réalité il força bien plus sa vie à devenir ce qu'il était lui-même, qu'il ne se laissa mener par elle. D'autres y eussent énervé et brisé leur âme; lui, fit de sa vie

ce que son âme voulut. Laissons donc là l'histoire détaillée de ces soixante-dix-huit années, mais penchons-nous sur l'âme saine qui les a vécues: ce sera profiter, je pense, que de l'avoir mieux connue.

I

M. Léon Quid'bœuf fut un vrai chrétien, un homme de principes et un homme de devoir.

Il eut cet incontestable mérite, à mesure qu'il avançait dans la vie, de voir l'exercice de sa foi et les exigences de sa conscience chrétienne mis tous les jours à l'épreuve de taquineries, d'obstacles et même de persécutions sans cesse grandissantes. S'il ne lui fut jamais donné de voir triompher la cause de l'Eglise si chère à son cœur, il eut, du moins, l'avantage de grandir et de se préparer à son rôle futur à une époque de revendications courageuses. Il assista à ce réveil admirable de foi et de pensée chrétienne si vaillamment mené par Lacordaire, Berryer, Montalembert, Ozanam, Veuillot et bien d'autres. La loi de 1850 sur la liberté de l'enseignement en fut un incontestable bienfait. En vrai catholique, il l'aurait voulue plus favorable pour l'Eglise, et prévoyait déjà que les concessions libérales dont elle était la suite, nous mèneraient infailliblement à nos tristes jours, où nos adversaires embaument lentement son principe, sans pouvoir, Dieu merci! clouer son cercueil. Des polémiques ardentes dont il fut entouré et qui illustrèrent sa jeunesse, il garda toujours des instincts de lutteur, d'autant plus satisfait qu'il était plus convaincu de l'orthodoxie de sa cause.

Cette conviction profonde qui, pour ceux qui l'approchaient de plus près, était, je crois bien, le trait le plus caractéristique de sa physionomie, où la puisait-il? Indubitablement dans sa foi! Mais la foi, vous le savez, n'est pas qu'un acte de l'intelligence, qui, par la claire vue des motifs rationnels, entraîne notre adhésion volontaire au témoignage divin. Elle est bien plus encore, elle est une vertu, une vertu surnaturelle, qui ne peut, comme telle, émaner que de Dieu même. Nous sommes en plein dans ce courant de la grâce divine qui, infusée au saint baptême dans l'âme du chrétien encore inconscient, se développe et s'épanouit chez l'adulte, suivant qu'il en cultive les énergies, par une pratique aride, peut-être, mais indispensable, de toutes les obligations de la vie chrétienne: observation des commandements, prière

quotidienne, fréquence des sacrements, soumission filiale aux décisions de l'Eglise.

Or, pendant onze ans qu'il fut à votre tête, et pendant quarante ans qu'il fut dans cette maison, Monsieur Léon Quid'bœuf fut un vrai modèle de vie chrétienne. Le trésor de sa foi, vertu surnaturelle, allait tous les jours grandissant davantage. Vous pouvez admirer d'autant plus à l'aise, et d'autant plus utilement pour vous, l'exercice de cette foi sereine, que celui dont nous parlons n'était ni prêtre, ni attaché même, tout en vivant au milieu du monde, à une de ces nombreuses fraternités laïques qui exigent de leurs membres l'accomplissement quotidien de certaines pratiques de piété.

Père de famille vénéré, presque patriarche, tant il pouvait voir se grouper autour de lui d'enfants, de petits-enfants et même d'arrière-petits-enfants, il ne connaissait que deux attaches en ce monde: sa famille et son collège. Il avait d'ailleurs cette joie de retrouver le collège dans sa famille et sa famille au collège. En dehors de là, il ne demandait qu'à sa libre conscience la mesure de ses devoirs envers Dieu. Or, de son plein gré, parce que sa foi était très grande, il fit à Dieu la part très large. Admis parfois au privilège de son intimité, nous avons été à même de saisir qu'il commençait chacune de ses journées par l'exercice éminemment pieux de la méditation. Il y trouvait, disait-il, le calme indispensable à son âme, et ce sens profond du surnaturel qui lui faisait agréer sans murmure apparent, les désagréments, les déceptions ou les déboires que l'exercice de l'autorité entraîne infailliblement avec lui.

Chargé de maintenir le règlement de vie chrétienne qui vous est imposé, il ne pensait pas pouvoir vous en inspirer une plus grande estime, autrement qu'en s'y pliant lui-même avec une ponctualité qui condamnait à l'avance, les incessantes dérogations que réclame la vie moderne destructrice de tout ordre et de toute règle. La messe quotidienne, par exemple, qui parmi les traditions de cette maison est des plus vénérables et des plus saintes, et dont, nous, anciens élèves, avons eu l'occasion d'apprécier les fruits bienfaisants, lui tenait ardemment au cœur. Il ne s'étonnait pas qu'à une époque de très courte vue, où l'on ne cherche, en toutes choses, que le bénéfice immédiat, le bienfait d'une semblable institution ne fût pas compris de tout le monde. Mais son énergie à la maintenir, et la fidélité édifiante avec laquelle lui, laïc, ne manqua jamais d'y assister chaque jour, est la plus éloquente démons-

tration que l'on puisse trouver, et de sa piété, et des hautes raisons chrétiennes qui lui faisaient, de ce pieux devoir, une si rigoureuse obligation. A un visiteur trop matinal, il répondit un jour: « Je ne suis jamais dans mon bureau à sept heures et demie, j'assiste toujours à la messe avec les élèves. »

Si à certains chrétiens, d'esprit chrétien fort léger, la messe quotidienne semble un abus, que penseraient-ils de la fréquence de la communion, qui fut toujours une des pieuses traditions, bien libre d'ailleurs, mais fort encouragée, dans ce Collège? Ceux d'entre vous qui n'ont pas encore abandonné la vieille coutume de communier à Sainte-Croix les jours de fête, ont pu le voir, quelque temps qu'il fasse, quelques frimas qui blanchissent le sol, venir s'agenouiller avec eux à la table sainte... Plus d'une fois, depuis six ans, nous eûmes la joie et l'édification de le communier de nos mains. Et ce n'était pas sans émotion, je vous l'assure, que nous le voyions, lui le responsable de la sécurité et de la vitalité de cette maison, lui le Directeur par la loi, par le mérite et incontestablement par sa valeur d'éducateur, venir se confondre, après vous tous, dans les rangs des fidèles. Tout le désignait pour prendre votre tête, pour être communié le premier, dans le sanctuaire même, où la plus élémentaire convenance demandait pourtant qu'on lui laissât la première place, mais qu'il s'obstinait à laisser vide. Ah! s'il n'eût pas été un chrétien éminent, s'il n'eût pas été un dévot de l'Eucharistie, il n'eût pas renouvelé si souvent devant vous la leçon que le maréchal de Turenne, cet autre chrétien, donnait un jour à son valet, en allant à la Sainte Table. A qui se serait penché vers lui pour lui dire: « Monsieur le Directeur, passez donc le premier! » il eût répondu, lui aussi: « Monsieur le Directeur est resté à la porte; il n'y a ici qu'un seul Directeur, celui que nous allons recevoir ensemble, marche devant moi. »

Saviez-vous que chaque année il faisait sa retraite, tandis que vous faisiez la vôtre? Sa piété n'aurait pas voulu moins faire que vous. Cette année pourtant, la maladie qui devait l'emporter l'empêcha de s'associer à vos pieux exercices. Ne croyez pas, pour cela, qu'il s'en soit dispensé. Dans sa chambre, il fit, comme vous, les trois méditations de chaque jour, et je comprends que la mort n'ait pas surpris celui qui, chaque année, se préparait à mourir.

Voici en quels termes il avertissait de son absence votre prédicateur. Vous retrouverez là toute son âme de chrétien.

« Monsieur le Prédicateur.

« Je pensais faire cette année, comme d'habitude ma retraite avec les élèves, suivre et mettre à profit les instructions. Je sais, par expérience, que, tout en ayant en vue son jeune auditoire, il y a toujours dans la parole du Prédicateur abondamment à recueillir pour ceux qui sont plus âgés. Je m'en faisais même un plaisir d'autant plus sensible que cette parole, qui est toujours la parole de Dieu, devait cette fois m'arriver par votre organe. Je suis complètement déçu: il m'est survenu un accident, qui n'aura, je l'espère, aucune suite grave; assez sérieux cependant, et tel que, sans m'y attendre, je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. Je portais assez allègrement mes soixante-dix-huit ans pour ne pas supposer que ma vigueur ordinaire pût me trahir si brusquement, ne fût-ce qu'un instant. On me dit que c'est le surmenage, la contrariété. Je ne croyais pas que ces vilaines choses fussent capables de si grands méfaits. Enfin, je vais tâcher autant que possible d'y mettre bon ordre, en essayant de me persuader que les contrariétés, surtout, viennent bien souvent de personnes qui ont simplement le tort de voir et de vouloir le bien autrement que nous.

« En attendant, je fais ma retraite, puisque le règlement m'y invite, avec le *Vade-mecum du retraitant* de Mgr Saint-Clair, et je suis heureux de penser qu'on ait mis mon cabinet à votre disposition pour y recevoir les élèves. De cette façon je pourrai me flatter que ma maladie, non moins que ma santé, sont utiles à Sainte-Croix. »

Que faut-il le plus admirer dans cette lettre? tous les grands sentiments s'y rencontrent avec la simplicité qu'il incarnait. S'il n'avait pas été le chrétien fervent qu'elle trahit, que de nuances exquises lui auraient échappé!

II

Chrétien si entier et sincère, il ne pouvait manquer d'être un homme de principes. Mais qu'est-ce donc qu'un homme de principes? C'est celui qui oriente sa conduite journalière d'après certaines vérités essentielles, soit divinement révélées, soit naturellement évidentes, dont l'Eglise, l'expérience et la droite raison, proclament ensemble la valeur directive et fondamentale.

Pourquoi se plaint-on de trouver, de nos jours, si peu d'hommes de principes? Parce qu'il y a effectivement peu de vrais chrétiens

et de vrais philosophes. Et à qui la faute? Aux éducateurs? Oh! si parfaits qu'ils soient, ils ne sont pas la famille. Or, la famille sera toujours le premier centre d'éducation. C'est tout à fait normal, d'ailleurs, et fort heureux! Mais hélas! dans ce commencement de siècle, l'intégrité et la sérénité des principes fondamentaux de la vie chrétienne et de la saine morale sont mises partout à une rude épreuve.

Dans un collège éminemment pieux et conservateur, comme celui-ci, où la majorité des éducateurs sont, de par leur sacerdoce, tenus à l'écart de bien des corruptions, on peut toujours s'attendre à voir se maintenir l'intégrité parfaite des principes fondamentaux de la vie chrétienne. Mais nous ne sommes pas dans un temps où la famille, même chrétienne de traditions, puisse se glorifier d'un semblable privilège.

Obligée de respirer l'atmosphère empestée des idées à la mode, nécessairement mêlée à tous les courants d'opinions, la famille a bien du mal à ne pas se laisser contaminer. Très vite, les principes purement et intégralement chrétiens, émanés des éducateurs ecclésiastiques, ne peuvent plus s'accorder avec les compromissions exigées par certains membres en vue du corps social. Alors, le collège chrétien reste comme la vieille boussole qui s'obstine à montrer le nord, et la famille devient une mer agitée, où, à moins d'une main de fer au gouvernail des intelligences, celles-ci dévient fatalement sous l'assaut des tempêtes. Tirée dans un sens et tirée dans un autre, l'âme de l'enfant devient comme l'aiguille affolée qui ne sait plus se fixer, et il conclut trop facilement, l'heure finie d'être instruit, qu'il n'y a rien de fixe ni d'absolu dans la vie.

M. Léon Quid'bœuf, très épris de réalités objectives et de vérités absolues, bondissait à la pensée que la valeur des principes naturellement évidents et divinement établis pouvait bien se doser au degré de crédit subjectif que leur accordaient les individus.

Il n'était ni de ces demi-savants ni de ces moitiés de philosophe qu'une méthode suffit à enthousiasmer parce qu'elle a pour elle les charmes de sa jeunesse. Son savoir suffisait à lui prouver qu'elle en aurait bien vite la fragilité. Philosophe, il n'aimait pas seulement la philosophie pour elle-même, mais il l'aimait comme un merveilleux instrument d'apostolat. Certain qu'un esprit jeune n'acquiert jamais son équilibre qu'avec une saine philosophie il estimait son enseignement à l'égal du meilleur sermon. Combien de fois l'avons-nous entendu se plaindre que les intelligences sottement pratiques d'aujourd'hui sacrifiassent aussi facilement une

science qui apporte à l'âme plus qu'un trésor : l'art de se conduire, de juger sainement les choses, et finalement de vivre en paix avec soi-même et avec les autres!

N'est-ce pas, en effet, l'avantage des hommes de principes, de se tenir sereins et inébranlables au milieu des agitations, des inquiétudes, des incohérences, compagnes ordinaires des gens sans principes, et tristes fruits de leur gouvernement? Or, chose surprenante peut-être, mais qui fait autant l'éloge de la vertu de M. Léon Quid'beuf que de sa parfaite éducation, son intransigeance de principes, si radicale qu'elle fût dans l'intimité, le laissait, dans la vie publique, le plus conciliant et le plus affable des hommes. Il finissait toujours par s'accommoder de tout le monde! Quelle part d'abnégation y avait-il dans cette apparente soumission? Dieu le sait; mais je crois volontiers qu'il lui doit aujourd'hui un des plus beaux joyaux de sa couronne. Car aucun défaut, aucun travers d'esprit, aucune faiblesse humaine n'échappaient à sa psychologie sagace, doublée d'une sensibilité excessive. Je puis affirmer ici qu'il fut rarement dupe de qui que ce soit.

Mais l'intimité discrète était seule capable de le deviner ou d'en avoir la confidence. Il n'est pas un dépositaire de l'autorité qui ne puisse admirer son étonnante maîtrise de lui-même, alors qu'un certain laisser-aller d'impression et de sentiments eût été si naturel chez un homme de sa droiture et de son tempérament. D'ailleurs, il détestait la plainte, et la critique plus encore. Il était beaucoup trop intelligent pour ne pas comprendre qu'elle est essentiellement dissolvante de l'effort commun. Aussi la laissait-il aux petits esprits qu'elle console de leurs déboires.

Si vous voulez avoir la mesure de la violence de langage qu'il accordait en public à son intransigeance de principes, vous pourriez la trouver dans le toast prononcé en 1910, au jour de sa fête : « Bien qu'il se soit rencontré, disait-il, de bonnes âmes, de bonnes âmes *libérales* pour entreprendre l'éloge de nos expulseurs, il n'est pas un catholique, je pense, qui ne maudisse aujourd'hui leur œuvre! » De bonnes âmes! voilà la vengeance publique, toute l'ironique méchanceté que son âme tient en réserve, pour ceux dont il ne peut s'empêcher de haïr les doctrines et les idées.

Soyez donc, comme lui, de ces intransigeants dont personne ne peut entamer les irréductibles principes religieux et moraux, mais qui ne font pas, de leurs inimitiés nécessaires, un article de relations sociales; comme lui, sachez toujours rendre courtoises vos inimitiés, même les plus violentes. Ne vous croyez jamais autorisés

par nos mœurs démocratiques à confondre la grossièreté et le manque de forme avec la franchise.

III

Quelques semaines avant le dénouement si rapide que nous pleurons, nous eûmes l'occasion de nous édifier grandement.

Cette maison nouvelle s'achevait à la hâte sous la continuelle menace d'insatisfactions possibles de la part des pouvoirs publics. Préoccupé de ces changements, bien déroutants pour un homme de son âge, M. le Directeur n'en continuait pas moins, chaque jour des vacances, à dépouiller le courrier dont vous étiez l'objet, et à donner à vos familles les renseignements nécessaires, soit à votre admission, soit à votre rentrée dans l'école.

Peu de salles étaient alors habitables. Le départ définitif du vieux domaine de Sainte-Croix nécessitait que ses habitants prissent aussitôt possession de leur nouvelle demeure. Il fallut alors s'en tenir à une solution fort pénible. Sous peine de voir une partie du personnel prendre ses repas dehors, M. le directeur dut céder transitoirement son modeste bureau, pour en faire une salle à manger. Son humilité s'en accommoda. Le concierge lui offrit l'hospitalité; ils partagèrent l'humble loge, érigée pour la circonstance en cabinet directorial! Je crois bien qu'on ne lui fera jamais plus tant d'honneur!

Et, comme bien d'autres peut-être, nous nous étonnions de voir M. le directeur faire choix de cet asile, tandis qu'il avait toute facilité, habitant à quelques pas, de diriger de chez lui la chère maison: « Ne vous étonnez pas, nous dit-il simplement, je suis très bien; j'ai de quoi écrire, c'est le principal! Si l'on vient me demander, on n'aura pas besoin de courir après moi. Et puis, il vaut toujours mieux être à son poste. » J'avoue lui avoir répondu ce jour-là : « Monsieur le directeur, si jamais l'on écrit votre vie, et que je ne sois pas mort avant, je vous promets qu'on le saura! — A quoi bon? répondit-il encore avec un bon sourire, je suis très bien comme cela! » — Je vous avais dit que M. Quid'bœuf était un homme de devoir; ce trait, je pense, vous l'aura bien montré.

Il y a mieux; jusque dans les affres de sa courte agonie, le sentiment de son devoir ne cessa de le poursuivre. Ceux qui, alors, entouraient son lit l'entendirent, plus d'une fois, les supplier, avec un accent que la fièvre rendait encore plus prenant, de le laisser

retourner à Sainte-Croix. « Il faut que j'y sois, disait-il, laissez-moi me lever; mon devoir est là-bas, laissez-moi l'accomplir! »

Cet amour de son devoir le faisait rarement pactiser avec les concessions qui en sont la ruine. Obligé par l'évolution regrettable de certaines coutumes de céder au courant: « Comme il doit vous en coûter, lui disions-nous, de renoncer à certaines méthodes éprouvées que vous aimiez tant! » — « N'en parlons pas, répondait-il, cela vaut mieux. Faire des choses ennuyeuses, ce n'est rien, pourvu que ce soit utile; nous ne travaillons pas pour nous, vous le savez bien, vous qui ne travaillez que pour Dieu! »

N'était-il pas digne d'être à votre tête, celui qui se faisait une si haute idée de son devoir?

***

Recueillez donc précieusement cet héritage; il est fait beaucoup plus d'humbles exemples que de paroles éloquentes et d'admirables apophtegmes. Si jamais dans votre vie quelque dignité vous honore, ou si quelque grande fonction vous incombe, souvenez-vous de cet humble qui, pendant onze ans, sut maintenir, au-dessus des plus perfides attaques, très pure et très belle, la pieuse réputation de Notre-Dame de Sainte-Croix.

Du peu de choses que le temps m'a permis de vous dire, vous pourrez dégager cette grande vérité, qui est, je crois, le plus bel éloge: M. Léon Quid-bœuf n'est pas de ceux que sa fonction a grandi. Son mérite personnel l'a toujours débordée, ainsi que son expérience, son savoir en toute branche d'enseignement, et la portée remarquable de son intelligence. Il a fait plus que remplir ses fonctions : il en a merveilleusement usé! Pendant quarante ans, plié aux habitudes, aux méthodes, et combien sages, — une dure expérience le prouve encore — des anciens maîtres de ce Collège, il a mis son amour, je pourrai presque dire sa coquetterie, depuis leur départ, à les incarner en lui-même.

Messieurs les Membres de l'Association des Amis de Sainte-Croix, et vous tous, mes chers camarades, n'êtes-vous pas la preuve la plus palpable de son succès et du courage tenace avec lequel il a maintenu, coûte que coûte, les traditions de notre chère Ecole? Est-ce excéder votre pensée si je suppose, qu'au jour inoubliable où cette maison — moins favorisée que les criminels, que les pouvoirs publics gracient avec tant de bonne grâce, — se voyait, de par leur volonté inique, condamnée à mourir, vous avez fait, vous, les anciens de Sainte-Croix, vous le fruit, bien dif-

ficile à calomnier cette fois, de sa grande éducation, le geste sauveur qui nous rendit la vie, est-ce, dis-je, excéder votre pensée, d'affirmer, qu'en face d'un avenir gros de menaces et d'inquiétudes, vous avez songé au fond du cœur, qu'entre les mains de M. Léon Quid'bœuf, au dévouement si admirablement éprouvé, vous n'aviez rien à craindre, pour l'œuvre sainte que vous ne pouviez pas vous résoudre à voir mourir?

Vous n'ignoriez pas, non plus, la dette de reconnaissance que la Compagnie de Jésus avait contractée envers cet ouvrier de la première heure, aimable collègue de dix années de gloire et de liberté, qui, pendant vingt ans de tolérance, de 1880 à 1900, fut encore un auxiliaire précieux et, surtout, un ami très loyal. Déjà, quand la succession du vénéré chanoine Boulay, du diocèse du Mans, vint à s'ouvrir, le précédent conseil d'administration la lui avait offerte, comme un retour très mérité de ses longs services.

Et quand, hier, vous, Messieurs les membres du nouveau conseil, vous vous décidiez, dans des conditions bien plus tragiques encore que celles de 1901, à prendre en main le glorieux, mais pesant héritage de cette maison, vous avez eu le courage, fort méritoire, de n'en pas esquiver les vieilles dettes. Sur l'heure, vous avez montré fort galamment le souci que vous aviez de les solder, en continuant à M. Léon Quid'bœuf une confiance à laquelle son grand âge et la gravité des évéments donnaient encore bien plus de prix! Car, si débiles que les années, la fatigue et les angoisses avaient pu rendre ses mains, vous les sentiez dirigées encore par un cœur assez chaud pour défendre jusqu'au bout la cause de Sainte-Croix.

Vraiment, vous fûtes bien inspirés; il avait assez d'héroïsme pour mourir simplement à la tâche, et assez de foi pour penser que Dieu lui tiendrait un plus grand compte de ses sacrifices que de son habileté! Vous le savez, il est mort de son admirable effort pour nous donner la vie! Il ne manquait plus que cela à ce grand chrétien pour achever de le rendre conforme aux désirs de son Maître adorable. « Le grain de blé doit pourrir pour fructifier. » Il s'est enfoui, lui aussi, dans l'humble service d'une admirable cause, et, de sa mort, a vraiment germé la vie!... La vie de ce nouveau Sainte-Croix, dont vous avez, Messieurs, si héroïquement défriché le sol. Ayez confiance, votre œuvre ne périra pas: elle a pour semence, aujourd'hui, une vie trop chrétienne, trop sainte et trop dévouée, pour qu'elle ne s'épanouisse pas demain en fruits abondants de sanctification et de généreux dévouements!

... La vie, c'est encore à vous que sa mort vient de l'assurer, messieurs les professeurs de Sainte-Croix, qui lui devez de continuer ici votre labeur préféré; vous, ses collaborateurs si dévoués des heures pénibles, qui l'avez toujours si vaillamment soutenu de votre respectueuse vénération, et de votre zèle intelligent.

... La vie, c'est enfin à vous-mêmes et à vos familles, mes chers enfants, que sa mort vient de la donner. De grâce, puissiez-vous comprendre, de plus en plus, l'inestimable valeur de la vie qui est répandue dans vos âmes par une éducation comme celle que vous recevez ici. Elle est, elle-même, le fruit de tant de sacrifices, de tant de dévouement, de tant de générosité! Ne donnez jamais la main, de grâce, à ceux qui la dénigrent, mais montrez dès maintenant, par votre fidélité et votre zèle à en apprécier les principes, que vous êtes bien les fils de ceux qui ont fait renaître Sainte-Croix de ses ruines, et les enfants reconnaissants de celui qui a tant contribué, par ses exemples et par sa vie, à leur mettre au cœur l'amour d'une si grande cause.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRISTUS. MANUEL D'HISTOIRE DES RELIGIONS, par Jos. Huby, Professeur au Scolasticat d'Ore Place, avec la collaboration de Mgr A. Le Roy et de MM. L. de Grandmaison, L. Wieger, J. Dahlmann, A. Carnoy, L. de la Vallée Poussin, C. Martindale, J. Mac Neill, E. Böminghaus, A. Mallon, A. Condamin, E. Power, J. Nikel, A. Brou et P. Rousselot. — Beauchesne, in-16, relié. ... ... fr. 7-00

SAINT FRANÇOIS-XAVIER, par le R. P. A. Brou, S. J. — Beauchesne, 2 in-8°. ... ... fr. 12-00

RETRAITE ANNUELLE DE HUIT JOURS D'APRÈS LES EXERCICES DE SAINT IGNACE, par le R. P. Longhaye, S. J. — Casterman, in-8°. *(Hors commerce).*

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE, par Gaston Sortais. Lethielleux, in-8°. ... ... fr. 6-00

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, LILLE-PARIS-BRUGES.